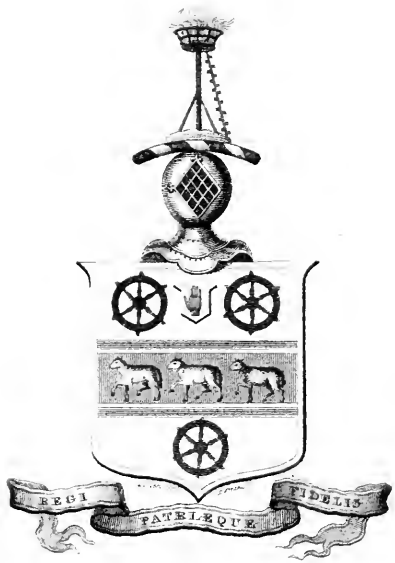


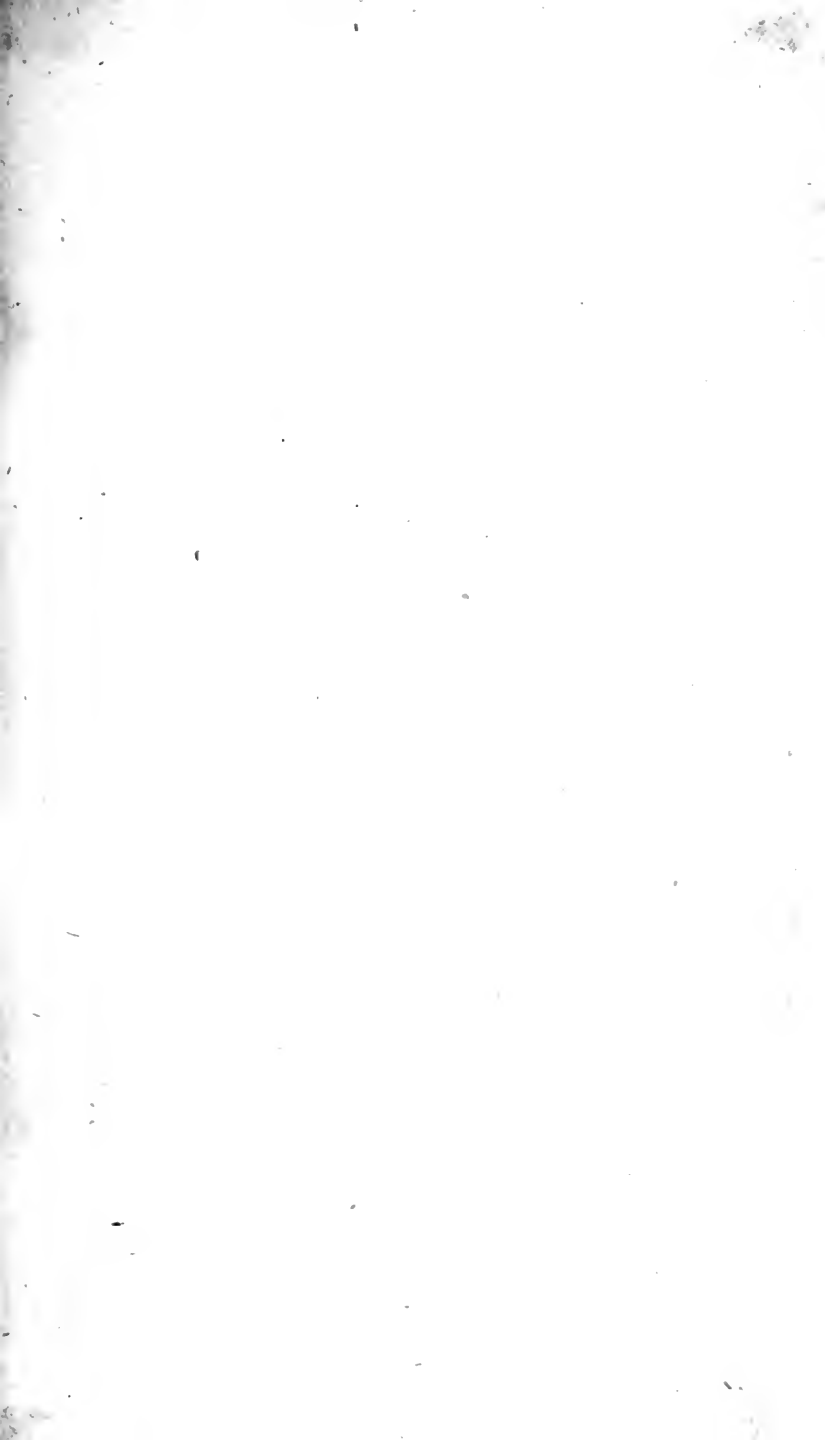
JUL - 5 1966



Universita
BIBLIOTHECA
Ottavienis

frangant
bell spac





Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

Œ U V R E S

D E

J E A N R A C I N E.

Cet ouvrage se vend à Paris, chez P O U G I N,
Imprimeur-Libraire, rue des Pères, N^o. 9.

Œ U V R E S

D E

J E A N R A C I N E ,

A V E C

D E S C O M M E N T A I R E S ,

P A R M . L U N E A U D E B O I S J E R M A I N . }

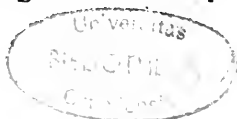
T O M E I V .

S E C O N D E É D I T I O N .

A P A R I S ,

D E L ' I M P R I M E R I E D E P O U G I N .

1796, an 4^{ème}



PQ
1885
1796
1.4
vel. spec.





H. Gravlet inv.

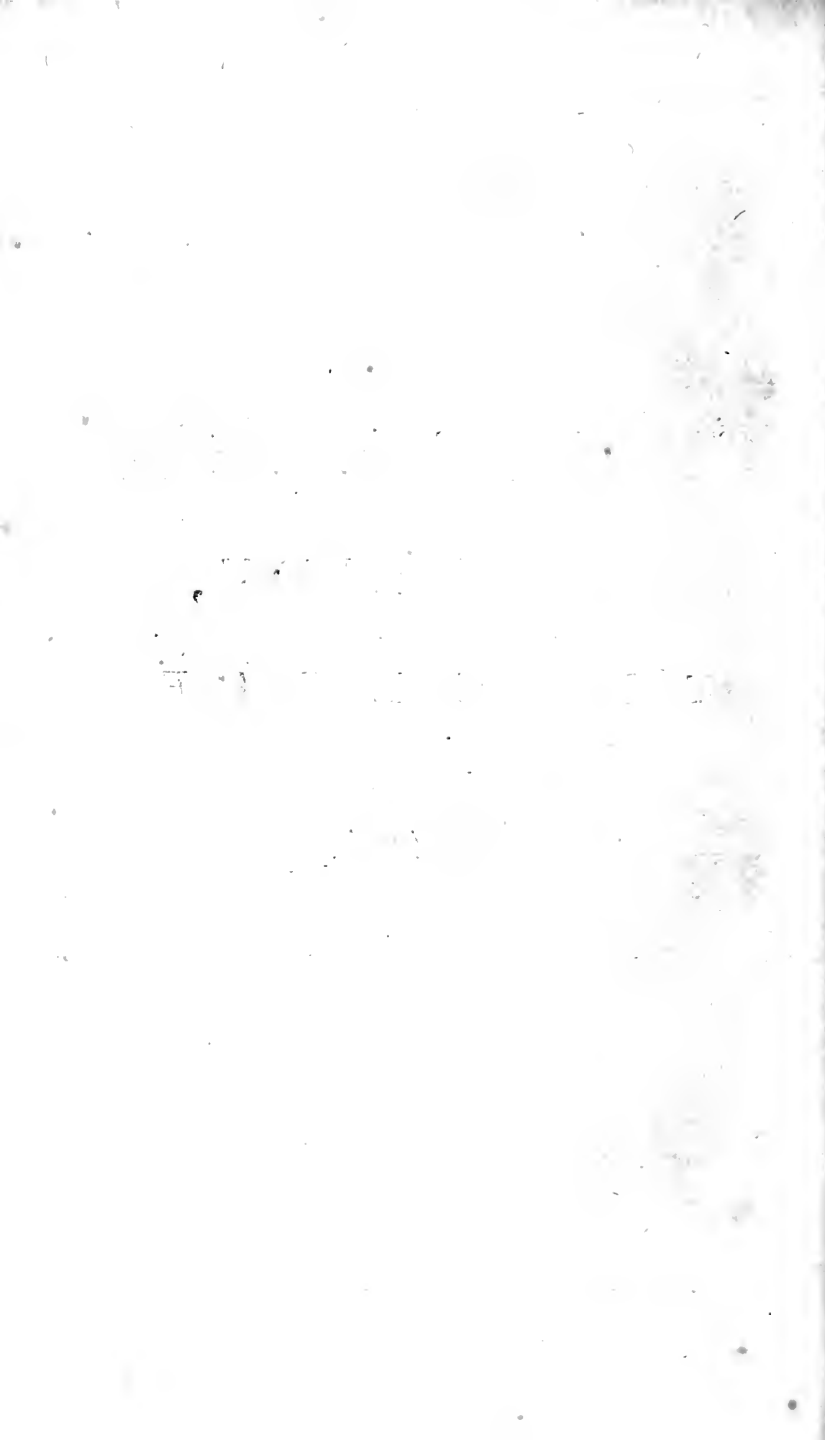
C. le Vasseur Sculp.

IPHIGÉNIE

EN AULIDE,

TRAGÉDIE.

1674.



P R É F A C E

D E S É D I T E U R S.

IL y a peu de sujets aussi intéressans pour le théâtre que le sacrifice d'Iphigénie : aussi a-t'il été traité chez les Grecs par Eschyle, Euripide, Sophocle ; chez les Latins, par Ennius ; chez les Italiens, par Ludovico Dolce ; en France, par Sybilet, Gaumin, la Clérière, Rotrou et Racine. Les pièces d'Eschyle et de Sophocle se sont perdues, ainsi que celle d'Ennius, dont il ne nous reste que des fragmens que Colonne, et après lui Hesselius, ont rassemblés. La pièce de Sybilet, aujourd'hui fort rare, est écrite en style suranné ; c'est une traduction de l'Iphigénie d'Euripide, que l'auteur *a suivi*, dit-il, *à pié levé*, se conformant *au style de sa version tout au plus près qu'il a peu*. L'Iphigénie de Gaumin ne se trouve plus ; celle de la Clérière n'est pas plus connue, elle n'a même jamais été imprimée, à ce que nous croyons. Ainsi nous ne parlerons dans cette pièce que de Ludovico Dolce, de Rotrou et de Racine ; nous ne nous attacherons pas cependant à en faire un parallèle suivi.

Rotrou, homme de génie, mais qui se piquoit plutôt de mettre au jour un grand nombre de pièces, que de leur donner une certaine perfection, ne fit, comme Dolce, qu'une traduction littérale d'Euripide; il se contenta, pour tout changement, de mettre en action le dénouement, qui, dans le grec, n'est qu'en récit. Racine avoit trop de goût, pour ne pas sentir que l'intrigue qui avoit réussi sur le théâtre d'Athènes, ne pouvoit pas être reçue aussi favorablement sur celui de Paris. Il s'appropriâ donc les pensées du poëte grec; il emprunta de lui ses principaux caractères et quelques-unes de ses situations; il inventa des ressorts qui convinssent davantage à nos mœurs; et dès qu'elle parut, sa pièce fut mise au rang des chef-d'œuvres du théâtre. Ce fut au commencement de février 1674, qu'elle fut représentée pour la première fois sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Peu de tems après, Charles Perrault publia un parallèle de l'Alceste d'Euripide et de celui de Quinault, dans lequel il donnoit la préférence à ce dernier sur Euripide. Racine crut devoir profiter de la nécessité où il se trouvoit de rendre compte des beautés qu'il avoit empruntées du poëte grec, pour le venger dans sa préface de ses critiques, et Perrault ne sortit de cette dispute qu'avec le triste désa-

vantage d'avoir fait connoître qu'il n'entendoit point assez Euripide pour en apprécier le mérite.

Louis XIV., au retour de la conquête de la Franche-Comté, donna des divertissemens à toute sa cour. Pour qu'il ne manquât rien à cette fête, on avoit dressé à grands frais dans le parc de Versailles un théâtre magnifique. L'Iphigénie de Racine fut la pièce qui fut choisie pour y être représentée : ce chef-d'œuvre réussit à la cour comme il avoit réussi à la ville, c'est-à-dire, qu'il y reçut l'applaudissement le plus flatteur et le moins suspect, celui des larmes ; (1) ce qui a fait dire à Boileau :

« Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
 » N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,
 » Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
 » En a fait sous son nom verser la Champmélé. »

(1) On verra peut-être avec plaisir la description que Félibien a faite du théâtre élevé à Versailles pour les divertissemens que le roi y donna.

La décoration . . . représentoit une longue allée de verdure, où, de part et d'autre, il y avoit des bassins de fontaines, et d'espace en espace des grottes d'un ouvrage rustique, mais travaillé très-délicatement. Sur leur entablement régnoit une balustrade où étoient arrangés des vases de porcelaine pleins de fleurs ; les bassins des fontaines étoient de marbre blanc, soutenus par des tritons dorés, et dans ces bassins on en voyoit d'autres plus élevés, qui portoient de grandes statues

Ce succès prodigieux n'empêcha pas le Clerc, confrère de Racine dans l'Académie française, de traiter le même sujet six mois après. Il essaya de profiter à la fois de tous les modèles que la scène tragique lui présentait ; il défigura Euripide, pilla les vers de Rotrou, évita, comme il put, les défauts les plus marqués de Racine ; et sa pièce, représentée le 24 mars 1675, n'eut que cinq représentations. Elle n'est plus connue aujourd'hui que par l'épigramme attribuée à Racine, qu'on trouvera dans les œuvres diverses, et qui commence par ces vers :

« Entre le Clerc et son ami Coras,

» Tous deux auteurs, rimans de compagnie, etc. »

Ce qu'il y eut de singulier, c'est que ce détestable écrivain eut des partisans qui ne rougirent

d'or. Cette allée se terminoit dans le fond du théâtre par des tentes qui avoient rapport à celles qui couvroient l'orchestre ; et au-delà paroissoit une longue allée, qui étoit l'allée même de l'orangerie, bordée des deux côtés de grands orangers et grenadiers, entremêlés de plusieurs vases de porcelaine remplis de diverses fleurs. Entre chaque arbre il y avoit de grands candelabres et des guéridons d'or et d'azur qui portoient des girandoles de cristal, allumées de plusieurs bougies. Cette allée finissoit par un portique de marbre ; les pilastres qui en soutenoient la corniche étoient de lapis, et la porte paroissoit toute d'orfèvrerie. Cinquième journée de la fête de Versailles, du samedi 18 août 1674, pag. 426-428.

pas de lui donner la préférence sur son illustre rival.

Racine s'étant particulièrement attaché à imiter l'Iphigénie d'Euripide, nous nous sommes crus obligés d'opposer sans cesse ces deux auteurs l'un à l'autre. Les citations que nous avons faites du poëte grec, indiqueront assez les endroits que Racine a empruntés de ce tragique, mais peut-être ne feroient-ils pas aussi bien connoître la marche de la pièce d'Euripide : nous avons cru devoir en donner ici le précis, afin de mettre nos lecteurs à même de comparer le plan de ces deux poëtes, la manière dont ils ont rempli leurs scènes, les ressorts particuliers qui font mouvoir leurs acteurs, et l'effet général des caractères. La gloire qu'ils se sont acquise en traitant le même sujet ne sera point intéressée dans ce parallèle; on ne peut mieux faire sentir les beautés d'Euripide qu'en les rapprochant de celles de Racine.

P R É C I S

DE L'IPHIGÉNIE D'EURIPIDE.

AGAMEMNON, roi de Mycènes, a promis de sacrifier à Diane, Iphigénie sa fille; il a même donné ordre à Clytemnestre de l'envoyer en Aulide, sous le prétexte de la marier à Achille. Le moment de son arrivée réveille dans le cœur d'Agamemnon la tendresse paternelle; il se repent de s'être engagé par un serment téméraire; et comme il ne peut, sans danger, y manquer ouvertement, il écrit secrètement à Clytemnestre de ne pas la faire partir. Son cœur, partagé entre la superstition et la nature, lui fait déchirer la lettre qui doit renfermer ce nouvel ordre; il la recommence, et prend enfin la résolution de la faire tenir à Clytemnestre : c'est dans ce moment d'agitation que commence la pièce d'Euripide.

A C T E P R E M I E R.

Agamemnon appelle un vieillard de sa suite, extrêmement dévoué aux intérêts de Clytemnestre. Ce vieillard, surpris de s'entendre appeler avant

le jour, cherche à s'instruire du sujet des peines d'Agamemnon. Celui-ci, absorbé par sa douleur, répond à ses questions d'une manière si éloignée, qu'elle ne sert qu'à augmenter la curiosité du vieillard; c'est alors qu'Agamemnon déplore le prétendu bonheur de son élévation, qu'une faute commise contre le respect que l'on doit aux dieux, ou l'inconstance des hommes, peuvent troubler. Le vieillard épuisé, auprès du roi d'Argos, tous les moyens qu'il croit propres à calmer sa douleur; il oppose son bonheur aux chagrins qui l'agitent: rien ne touche ce roi malheureux; enfin le vieillard lui rappelle l'attachement et la fidélité qu'il lui a toujours marquée. Agamemnon se rend alors à ses sollicitations. Ici commence l'exposition de la pièce. Le roi d'Argos remonte jusqu'à la naissance des trois filles de Lédà, il rappelle au vieillard les inquiétudes que donnèrent au vieux Tyndare tous ceux qui prétendoient à la main d'Hélène, le serment qu'il leur fit faire, l'enlèvement de cette princesse par Pâris, les préparatifs que firent les Grecs pour demander vengeance de cet outrage, leur réunion dans l'Aulide, les alarmes de l'armée au sujet du calme qui les y arrête, l'oracle de Calchas qui condamne Iphigénie à la mort; il l'instruit aussi du parti qu'il

prit alors de quitter le commandement des Grecs, des ressorts que fit jouer Ménélas, son frère, pour le faire changer de résolution, de l'ordre envoyé à Clytemnestre pour faire partir Iphigénie. Agamemnon passe ensuite au nouveau parti qu'il vient de prendre; il fait lecture au vieillard de la lettre qu'il écrit à Clytemnestre pour contremander le départ de sa fille; il répond aux objections qu'il lui fait sur les dangers du stratagème auquel il a recours; il le congédie enfin, et lui recommande, de la manière la plus vive et la plus pressante, de ne rien négliger pour rencontrer le char qui conduit sa fille. Le chœur termine cet acte par une description très-détaillée du camp des Grecs, qui semble n'être autre chose qu'une détermination plus marquée du lieu de la scène.

A C T E I I.

Ménélas est trop bien instruit de la peine qu'a eu Agamemnon à consentir au sacrifice de sa fille, pour ne pas tout craindre de son irrésolution; il rencontre le vieillard, qui tient encore dans sa main la lettre que le roi d'Argos lui a remise; et comme s'il devinoit tout ce qu'elle contient, il la lui arrache. Cet acte de violence donne lieu à une contestation très-vive entre le vieillard et Ménélas.

Agamemnon sort aux cris de son confident : il reproche à son frère sa curiosité ; Ménélas à son tour lui reproche son indécision, ses hauteurs, son ambition : il oppose les bassesses qu'il a mises en œuvre pour parvenir à être le chef des Grecs, à la fierté orgueilleuse avec laquelle Agamemnon les conduit ; les soins qu'il prend de conserver sa fille, à la joie barbare avec laquelle il a consenti d'abord à la sacrifier pour se maintenir dans son rang. Le roi d'Argos ne répond à ces reproches que d'une manière détournée. A l'instant même on annonce l'arrivée d'Iphigénie et de Clytemnestre ; ceci occasionne un moment de surprise d'autant plus frappant, que Clytemnestre n'est point attendue. L'envoyé qui les a précédées fait au roi d'Argos le récit le plus détaillé de tout le mouvement qu'a occasionné leur arrivée dans l'armée. Agamemnon reste seul avec son frère ; il gémit de nouveau sur la tristesse de son sort, qui ne lui permet pas de donner des larmes à son infortune ; il se représente tous les embarras dans lesquels l'arrivée de Clytemnestre le va jeter ; il se rappelle les discours que lui tenoit Iphigénie, *etc.* La réunion, dans son camp, de la mère, de la fille et de son fils Oreste, forment, aux yeux de ce père interdit, un tableau si déchirant, qu'il

porte l'émotion jusques dans l'ame de Ménélas. Le roi de Sparte, qui avoit pressé Agamemnon de consentir au sacrifice d'Iphigénie, change tout-à-coup de sentiment ; il frémit des dangers auxquels il a exposé la tendresse de son frère ; il indique les moyens qu'il imagine de sauver sa nièce ; Agamemnon lui fait envisager les obstacles qu'il y rencontre : enfin, désespérant de pouvoir les surmonter, il engage Ménélas à s'efforcer de cacher ce mystère à Clytemnestre, afin de n'avoir point à combattre les cris de sa douleur au moment du sacrifice de sa fille.

A C T E I I I.

Tandis que le chœur, qui ferme le second acte, est occupé à moraliser sur les dangers de l'amour, et les avantages de la chasteté, le char qui porte Clytemnestre et Iphigénie paroît dans le lointain. L'intérêt que prennent les femmes de Chalcis, dont le chœur est composé, à la famille d'Agamemnon, éclate alors par des cris de joie et d'allégresse et par des réflexions sur les plaisirs attachés à la grandeur. Le char s'avance sur la scène : les discours que Clytemnestre tient au chœur, les soins qu'elle prend en descendant de son char avec sa fille, ce qu'elle se dit à elle-

même, ce qu'elle adresse au petit Oreste que le mouvement de la voiture a endormi, offrent des détails si attendrissans, qu'il est malheureux que la délicatesse de nos mœurs n'ait point permis à Racine d'en faire usage. C'est en présence du spectateur que se fait la première entrevue d'Agamemnon et de sa famille; la joie de Clytemnestre, qui croit venir en Aulide pour marier sa fille avec Achille, l'allégresse d'Iphigénie en revoyant son père, la manière dont elle le félicite sur l'idée qu'il a eue de la faire venir auprès de lui, l'accueil sombre et triste qu'elle reçoit d'Agamemnon, sont peints avec les couleurs les plus vraies. Agamemnon cependant est dans le plus violent embarras; sa tristesse jète l'inquiétude dans le cœur d'Iphigénie, qui fait alors à son père les questions les plus propres à augmenter son trouble. Pour faire cesser une situation aussi déchirante, Agamemnon ordonne à sa fille d'entrer avec ses femmes dans l'appartement qui lui est destiné; l'agitation de ce prince s'accroît bientôt par l'empressement que témoigne Clytemnestre de connoître le nom du mari de sa fille, le lieu de sa naissance, les noms de ceux auxquels il doit le jour. C'est au moment que cette princesse s'applaudit en secret de la gloire qu'un si bel

hymen doit faire rejaillir sur elle , qu'Agamemnon lui déclare que son intention n'est point qu'elle assiste à cette fête ; Clytemnestre discute avec lui les raisons qu'elle croit avoir de s'y trouver. Enfin Agamemnon , désespérant de la persuader , emploie son autorité pour la faire consentir à ses arrangemens ; la manière dont elle refuse de se rendre aux volontés de son époux est si vive et si forte , qu'Agamemnon se trouve par ce refus dans la situation la plus embarrassante. Il gémit alors sur son état qui le réduit à employer une ruse inutile auprès des personnes qu'il aime le plus. Dans cet embarras il prend le parti d'aller consulter Calchas ; le chœur , qui reste sur la scène , se flatte déjà de voir bientôt les Troyens effrayés des préparatifs qu'on fait contre eux , et la fière Hélène réduite à pleurer , dans la Grèce , sa perfidie et ses noirceurs.

A C T E I V.

A peine le chœur a-t'il terminé le troisième acte , qu'Achille arrive sur la scène pour demander compte à Agamemnon des raisons qui suspendent encore le départ des Grecs pour Troye. Clytemnestre , emportée par la joie de voir ce héros , vient à sa rencontre : Achille lui témoigne sa surprise

sur une démarche aussi contraire aux bienséances en usage parmi les Grecs. Clytemnestre, interdite, lui apprend qu'elle est femme d'Agamemnon, et qu'elle arrive dans le camp avec Iphigénie, que son époux lui a promise en mariage : qu'elle a cru pouvoir, en l'abordant, lui donner ce premier gage de sa tendresse. Achille, qui n'a point été prévenu sur cet hymen, répond à Clytemnestre d'une manière si propre à augmenter son étonnement, qu'elle commence à soupçonner du mystère dans la conduite d'Agamemnon. Ils cherchent tous deux à s'éclaircir sur l'illusion qu'on leur a faite. Au moment où ils sont prêts à se séparer, le vieillard qu'Agamemnon avoit envoyé au-devant de Clytemnestre, vient la trouver ; il arrête Achille ; il lui apprend qu'Agamemnon se dispose à tremper ses mains dans le sang de sa fille, et que, pour l'attirer en Aulide, il s'est servi du prétexte de la marier au fils de Pélée. Achille, indigné qu'on ait voulu le rendre l'instrument d'un stratagème aussi bas, entre en fureur ; Clytemnestre profite de cet instant pour implorer son appui : il l'assure qu'il ne souffrira point que son époux ait abusé de son nom pour couvrir sa perfidie ; Clytemnestre lui proteste à son tour qu'elle n'a été trompée que par l'espérance de lui

donner sa fille en mariage ; elle veut la lui présenter. Achille s'oppose à cette inutile démarche , qui compromettrait l'honneur de cette princesse , et qui n'augmenterait pas l'ardeur qu'il a de la servir. Il conseille à la reine d'employer d'abord auprès de son époux les moyens qu'il croit les plus propres à le faire changer de sentiment ; il l'assure enfin que , si Agamemnon se refuse à ses sollicitations , il est déterminé à tenter tout pour conserver à une mère si tendre une fille si chérie.

A C T E V.

Agamemnon rencontre alors Clytemnestre : il l'invite à envoyer à l'autel Iphigénie , en lui déclarant qu'on n'attend plus qu'elle pour le sacrifice. Clytemnestre témoigne sa surprise à son époux sur le sang froid barbare avec lequel il vient presser le départ d'Iphigénie pour cette cérémonie ; elle appelle sa fille qu'elle a instruite du traitement que lui prépare son père. Iphigénie arrive avec son frère Oreste , les yeux noyés de larmes. Clytemnestre révèle à son époux le secret de ses intrigues , et profitant de cet instant pour lui reprocher tous les crimes dont il s'est rendu coupable , elle termine ce récit en lui faisant envisager l'extravagance de sa conduite ; l'objet
insensé

insensé de ses résolutions , et le danger qu'il y a pour lui à donner à ses enfans un pareil exemple. Iphigénie , témoin des efforts de sa mère , tâche à son tour d'ébranler la fermeté d'Agamemnon ; elle épuise auprès de lui tout ce que le sentiment inspire de plus tendre et de plus touchant ; elle oppose à son indifférence les caresses qu'elle a reçues de lui , les vœux différens qu'il formoit pour elle , les tendres soins dont elle se proposoit de les payer un jour. Elle prie son père de tourner ses regards sur son frère Oreste ; elle interprète en sa faveur le silence et les pleurs de cet enfant. Agamemnon , ému , attendri , combat la tendresse de la mère , les raisons de sa fille , et les larmes d'Oreste , par la nécessité d'obéir à l'oracle : cependant il les assure que ce n'est point aux intérêts de Ménélas qu'il fait ce sacrifice ; qu'il n'a pris ce parti que pour montrer à tous les barbares que le rapt est de tous les crimes celui que les Grecs laissent le moins impuni. Après cette explication , Agamemnon se dérobe à une scène aussi douloureuse. Clytemnestre tombe évanouie entre les mains de ses femmes. Iphigénie , qui n'a plus d'autre parti à prendre que celui d'obéir aux ordres de son père , se jète dans le sein de sa mère : elle déplore l'événement qui doit être la cause de sa

mort. Achille alors revient sur la scène. Clytemnestre , rassurée par l'arrivée de ce héros , croit n'avoir plus rien à craindre pour sa fille ; et malgré la sévérité des mœurs grecques , elle la force à rester auprès de lui. Achille lui apprend que toute l'armée est en mouvement ; qu'elle demande avec fureur le sacrifice d'Iphigénie ; qu'en voulant s'opposer à cette barbarie , il a pensé être la victime de ses représentations ; qu'Ulysse est choisi par les Grecs pour la conduire à l'autel , mais qu'il s'opposera avec tous ses soldats à la hardiesse de cette entreprise. Dans ce moment Iphigénie se résout à mourir ; elle déclare à sa mère que , puisque le maintien des bonnes mœurs et la liberté des Grecs dépendent de sa mort , elle s'y résout d'autant plus volontiers qu'elle craindrait encore par sa résistance d'exposer Achille à devenir la victime de sa générosité. Plus Iphigénie paroît résolue à quitter la vie , plus Achille s'efforce de lui persuader de ne pas renoncer à ses douceurs ; il a beau lui protester qu'il mourra désespéré s'il ne réussit point à la sauver , elle persiste dans sa résolution. Elle prie sa mère de pardonner à son époux la nécessité où elle est de se dévouer pour le salut des Grecs ; elle l'embrasse pour la dernière fois , en lui remettant sous les yeux , pour la

consoler, la gloire dont une si belle mort doit la combler. Clytemnestre évanouie est emportée dans son appartement. Iphigénie, occupée du sacrifice qu'elle va faire d'elle-même, invite le chœur à chanter les louanges de Diane, et bientôt après elle s'avance vers l'autel. Calchas frappe la victime, Diane lui substitue une biche, et la fille d'Agamemnon disparoît pour toujours aux yeux de toute l'armée. Clytemnestre, revenue à elle-même, sort tremblante et consternée; on lui apprend le sacrifice de sa fille, la fermeté héroïque qu'elle a montrée dans cet instant, le prodige qui a terminé ce spectacle; sa douleur lui permet à peine de croire ce détail merveilleux: enfin Agamemnon vient lui confirmer ce récit, et se consoler avec elle de la perte d'Iphigénie par l'assurance de son apo théose.

P R É F A C E

D E L' A U T E U R.

IL n'y a rien de plus célèbre dans les poètes que le sacrifice d'Iphigénie ; mais ils ne s'accordent pas tous ensemble sur les plus importantes particularités de ce sacrifice. Les uns , comme Eschyle dans Agamemnon , Sophocle dans Électre , et , après eux , Lucrèce , (1) Horace , et beaucoup d'autres , veulent qu'on

(1) *Et, après eux , Lucrèce , etc.*

Nous croyons que nos lecteurs verront avec plaisir la traduction qu'Hénaut a faite de l'endroit de Lucrèce , que Racine a eu en vue ; ce morceau , quoique très-connu , mérite à tous égards de trouver ici sa place. Le poète , après avoir passé en revue les tristes effets du fanatisme , s'exprime ainsi :

Mais regarde plutôt quels crimes odieux
A produit autrefois ce vain culte des dieux.
On égorge en Aulide une jeune princesse ;
Et qui sont ses bourreaux ? Tous les chefs de la Grèce ,
Son père. Mais Diane a soif de ce beau sang :
Agamemnon le livre , et Calchas le répand.
La belle Iphigénie au temple est amenée ,
Et d'un voile aussitôt la victime est ornée.
Tout un grand peuple en pleurs s'empresse pour la voir.
Son père est auprès d'elle , outré de désespoir.
Un prêtre sans pitié couvre un fer d'une étole.....
A ce spectacle affreux elle perd la parole ;
S'agenouille en tremblant , se soumet à son sort ,
Et s'abandonne toute aux horreurs de la mort.
Il ne lui sert de rien , à cette heure fatale ,
D'être le premier fruit de la couche royale.

ait en effet répandu le sang d'Iphigénie , fille d'Agamemnon , et qu'elle soit morte en Aulide. Il ne faut que lire Lucrèce au commencement de son premier livre :

*Aulide quo pacto Triviavi virginis aram
Iphianassai turparunt sanguine foedè
Ductores Danaúm , etc.*

Et Clytemnestre dit , dans Eschyle , qu'Agamemnon son mari , qui vient d'expirer , rencontrera dans les enfers Iphigénie sa fille , qu'il a autrefois immolée.

D'autres ont feint que Diane , ayant eu pitié de cette jeune princesse , l'avoit enlevée et portée dans la Tauride , au moment qu'on l'alloit sacrifier , et que la déesse avoit fait trouver en sa place ou une biche , ou une autre victime de cette nature. Euripide a suivi cette fable , et Ovide l'a mise au nombre des métamorphoses.

Il y a une troisième opinion , qui n'est pas moins ancienne que les deux autres , sur Iphigénie. Plusieurs auteurs , et , entr'autres , Stésichorus , l'un des plus fameux et des plus anciens poètes lyriques , ont écrit qu'il étoit bien vrai qu'une princesse de ce nom avoit été sacrifiée , mais que cette Iphigénie étoit une fille qu'Hélène avoit eue de Thésée. Hélène , disent ces

On l'enlève de terre , on la porte à l'autel ;
Et , bien loin d'accomplir un hymen solennel ,
Au lieu de cet hymen , sous les yeux de son père ,
On l'égorge , on l'immole à Diane en colère ,
Pour la rendre propice au départ des vaisseaux :
Tant la religion peut enfanter de maux.

Élite de poésies fugitives , tom. I. pag. 114.

auteurs , ne l'avoit osé avouer pour sa fille , parce qu'elle n'osoit déclarer à Ménélas qu'elle eût été mariée en secret avec Thésée. Pausanias (1) rapporte et le témoignage et les noms des poètes qui ont été de ce sentiment ; et il ajoute que c'étoit la créance commune de tout le pays d'Argos.

Homère enfin , le père des poètes , a si peu prétendu qu'Iphigénie , fille d'Agamemnon , eût été ou sacrifiée en Aulide , ou transportée dans la Scythie , que dans le neuvième livre de l'Illiade , c'est-à-dire , près de dix ans depuis l'arrivée des Grecs devant Troye , Agamemnon fait offrir en mariage à Achille , sa fille Iphigénie , qu'il a , dit-il , laissée à Mycène dans sa maison.

J'ai rapporté tous ces avis si différens , et sur-tout le passage de Pausanias , parce que c'est à cet auteur que je dois l'heureux personnage d'Eriphile , sans lequel je n'aurois jamais osé entreprendre cette tragédie. Quelle apparence que j'eusse souillé la scène par le meurtre horrible d'une personne aussi vertueuse et aussi aimable qu'il falloit représenter Iphigénie ? Et quelle apparence encore de dénouer ma tragédie par le secours d'une déesse et d'une machine , et par une métamorphose qui pouvoit bien trouver quelque créance du tems d'Euripide , mais qui seroit trop absurde et trop incroyable parmi nous ?

Je puis donc dire que j'ai été très - heureux de trouver dans les anciens cette autre Iphigénie que j'ai

(1) *Corinth.* pag. 125.

pu représenter telle qu'il m'a plu; et qui, tombant dans le malheur où cette amante jalouse vouloit précipiter sa rivale, mérite, en quelque façon, d'être punie, sans être pourtant tout-à-fait indigne de compassion. Ainsi le dénouement de la pièce est tiré du fond même de la pièce; et il ne faut que l'avoir vu représenter, pour comprendre quel plaisir j'ai fait au spectateur, et en sauvant à la fin une princesse vertueuse pour qui il s'est si fort intéressé dans le cours de la tragédie, et en la sauvant par une autre voie que par un miracle qu'il n'auroit pu souffrir, parce qu'il ne le sauroit jamais croire.

Le voyage d'Achille à Lesbos, dont ce héros se rend maître, et d'où il enlève Eriphile avant que de venir en Aulide, n'est pas non plus sans fondement. Euphorion de Chalcide, poète très-connu parmi les anciens, et dont Virgile et Quintilien font une mention honorable, (1) parloit de ce voyage de Lesbos. (2) Il disoit dans un de ses poèmes, au rapport de Parthénus, qu'Achille avoit fait la conquête de cette isle avant que de joindre l'armée des Grecs, et qu'il y avoit même trouvé une princesse qui s'étoit éprise d'amour pour lui.

(1) Virgile, *églog. X. instit. l. 10.*

(2) *Euphorion. . . . parloit de ce voyage de Lesbos.*

Racine auroit pu ne pas faire mention d'un auteur aussi peu connu, et s'appuyer du témoignage d'Homère, qui parle, au liv. IX. de son Iliade, de la conquête que fit Achille de l'isle de Lesbos.

Voilà les principales choses en quoi je me suis un peu éloigné de l'économie et de la fable d'Euripide. Pour ce qui regarde les passions, je me suis attaché à le suivre plus exactement. J'avoue que je lui dois un bon nombre des endroits qui ont été le plus approuvés dans ma tragédie, et je l'avoue d'autant plus volontiers, que ces approbations m'ont confirmé dans l'estime et dans la vénération que j'ai toujours eues pour les ouvrages qui nous restent de l'antiquité. J'ai reconnu avec plaisir, par l'effet qu'a produit sur notre théâtre tout ce que j'ai imité ou d'Homère ou d'Euripide, que le bon sens et la raison étoient les mêmes dans tous les siècles. Le goût de Paris s'est trouvé conforme à celui d'Athènes; mes spectateurs ont été émus des mêmes choses qui ont mis autrefois en larmes le plus savant peuple de la Grèce, et qui ont fait dire qu'entre les poètes, Euripide étoit extrêmement tragique, *τραγικώτατος*, c'est-à-dire, qu'il savoit merveilleusement exciter la compassion et la terreur, qui sont les véritables effets de la tragédie.

Je m'étonne, après cela, que des modernes aient témoigné depuis peu tant de dégoût pour ce grand poète, dans le jugement qu'ils ont fait de son Alceste. Il ne s'agit point ici de l'Alceste; mais, en vérité, j'ai trop d'obligation à Euripide pour ne pas prendre quelque soin de sa mémoire, et pour laisser échapper l'occasion de le réconcilier avec ces messieurs: je m'assure qu'il n'est si mal dans leur esprit, que parce qu'ils n'ont pas bien lu l'ouvrage sur lequel ils l'ont condamné. J'ai choisi la plus importante de leurs

objections , pour leur montrer que j'ai raison de parler ainsi. Jedis *la plus importante de leurs objections*, car ils la répètent à chaque page, et ils ne soupçonnent pas seulement que l'on y puisse répliquer.

Il y a dans l'Alceste d'Euripide une scène merveilleuse , où Alceste qui se meurt, et qui ne peut plus se soutenir, dit à son mari les derniers adieux. Admète , tout en larmes, la prie de reprendre ses forces , et de ne se point abandonner elle-même. Alceste, qui a l'image de la mort devant les yeux, lui parle ainsi :

Je vois déjà la rame et la barque fatale ,
 J'entends le vieux nocher sur la rive infernale.
 Impatient , il crie : *on t'attend ici bas* ,
Tout est prêt , descends , viens , ne me retarde pas.

J'aurois souhaité de pouvoir exprimer dans ces vers les grâces qu'ils ont dans l'original ; mais au moins en voilà le sens. Voici comme ces messieurs les ont entendus. Il leur est tombé entre les mains une malheureuse édition d'Euripide , où l'imprimeur a oublié de mettre dans le latin à côté de ces vers un *Al.*, qui signifie que c'est Alceste qui parle ; et à côté des vers suivans un *Ad.*, qui signifie que c'est Admète qui répond. Là dessus, il leur est venu dans l'esprit la plus étrange pensée du monde ; ils ont mis dans la bouche d'Admète les paroles qu'Alceste dit à Admète , et celles qu'elle se fait dire par Caron. Ainsi ils supposent qu'Admète , quoiqu'il soit en parfaite santé , *pense voir déjà Caron qui le vient prendre* ; et au lieu que dans ce passage d'Euripide , Caron , impatient , presse

Alceste de le venir trouver ; selon ces messieurs , c'est Admète effrayé qui est l'impatient , et qui presse Alceste d'expirer , de peur que Caron ne le prenne. *Il l'exhorte*, ce sont leurs termes , à avoir courage , à ne pas faire une lâcheté , et à mourir de bonne grâce ; il interrompt les adieux d'Alceste pour lui dire de se dépêcher de mourir. Peu s'en faut , à les entendre , qu'il ne la fasse mourir lui-même. Ce sentiment leur a paru *fort vilain* , et ils ont raison ; il n'y a personne qui n'en fût très-scandalisé. Mais comment l'ont-ils pu attribuer à Euripide ? En vérité , quand toutes les autres éditions , où cet *Al.* n'a point été oublié , ne donneroient pas un démenti au malheureux imprimeur qui les a trompés , la suite de ces quatre vers , et tous les discours qu'Admète tient dans la même scène , étoient plus que suffisans pour les empêcher de tomber dans une erreur si déraisonnable ; car Admète , bien éloigné de presser Alceste de mourir , s'écrie : « que toutes les morts ensemble lui seroient moins cruelles que de la voir dans l'état où il la voit. Il la conjure de l'entraîner avec elle ; il ne peut plus vivre si elle meurt ; il vit en elle , il ne respire que pour elle. »

Ils ne sont pas plus heureux dans les autres objections. Ils disent , par exemple , qu'Euripide a fait deux époux surannés d'Admète et d'Alceste ; que l'un est un *vieux mari* , et l'autre une *princesse déjà sur l'âge*. Euripide a pris soin de leur répondre en un seul vers , où il fait dire par le chœur qu'Alceste , toute jeune , et dans la fleur de son âge , expire pour son jeune époux.

Ils reprochent encore à Alceste qu'elle a deux grands enfans à marier. Comment n'ont-ils point lu le contraire en cent endroits, et sur-tout dans ce beau récit où l'on dépeint Alceste mourante au milieu de ses deux petits enfans, qui la tirent, en pleurant, par la robe, et qu'elle prend sur ses bras l'un après l'autre pour les baiser ?

Tout le reste de leurs critiques est à peu près de la force de celles-ci. Mais je crois qu'en voilà assez pour la défense de mon auteur ; je conseille à ces messieurs de ne plus décider si légèrement sur les ouvrages des anciens. Un homme tel qu'Euripide méritoit au moins qu'ils l'examinassent, puisqu'ils avoient envie de le condamner ; ils devoient se souvenir de ces sages paroles de Quintilien : « Il faut être extrêmement cir-
» conspect et très-retenu à prononcer sur les ouvrages
» de ces grands hommes, de peur qu'il ne nous arrive,
» comme à plusieurs, de condamner ce que nous
» n'entendons pas ; et s'il faut tomber dans quelque
» excès, encore vaut-il mieux pécher en admirant
» tout dans leurs écrits, qu'en y blâmant beaucoup de
» choses. » *Modestè tamen et circumspecto judicio
de tantis viris pronuntiandum est, ne, quod plerisque
accidit, damnent quæ non intelligunt. Ac si
necesse est in alteram errare partem, omnia eorum
legendibus placere, quàm multa displicere, maluerim.*

A C T E U R S.

AGAMEMNON.

ACHILLE.

ULYSSE.

CLYTEMNESTRE, femme d'Agamemnon.

IPHIGÉNIE, fille d'Agamemnon.

ÉRIPHILE, fille d'Hélène et de Thésée.

EURYBATE, }
ARCAS, } domestiques d'Agamemnon.

ÆGINE, femme de la suite de Clytemnestre.

DORIS, confidente d'Ériphile.

GARDES.

La scène est en Aulide , dans la tente d'Agamemnon. (1)

(1) *La scène est en Aulide dans la tente d'Agamemnon.*

Le lieu de la scène devrait plutôt être indiqué dans le *camp des Grecs* , que resserré dans la tente d'Agamemnon ; l'entrons que dit Achille à la fin de la scène VII , du second acte , semble rendre ce changement nécessaire.

I P H I G É N I E.

A C T E P R E M I E R.

S C È N E P R E M I È R E.

A G A M E M N O N , A R C A S.

A G A M E M N O N.

OUI, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille.
Viens, reconnois la voix qui frappe ton oreille. (1)

A R C A S.

C'est vous-même, seigneur ! Quel important besoin
Vous a fait devancer l'aurore de si loin ? (2)

(1) *Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille.*

Viens, reconnois la voix qui frappe ton oreille.

Dès le premier vers, le spectateur connoît le personnage qui ouvre la scène ; cette beauté de l'art n'est pas indifférente. Euripide nomme pareillement *Agamemnon* dès le second vers ; c'est à quoi le père Brumoy n'a pas réfléchi, en traduisant *Agamemnon* par *seigneur*.

(2) *C'est vous-même, seigneur ! Quel important besoin*

Vous a fait devancer l'aurore de si loin ? etc.

Tout ce début est entièrement pris de l'Iphigénie d'Euripide.

A peine un foible jour vous éclaire et me guide ;
 Vos yeux seuls et les miens sont ouverts dans l'Aulide.
 Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit ?
 Les vens nous auroient-ils exaucés cette nuit ?

A G A M E M N O N .

Vieillard , suis-moi devant ces maisons.

L E V I E I L L A R D .

Je vous suis , Agamemnon. Mais que projetez-vous de nouveau ?

A G A M E M N O N .

Tu le sauras.

L E V I E I L L A R D .

Je me hâte... Quoiqu'avancé en âge , j'ai conservé encore de la vivacité... Ma vue est encore très-saine.

A G A M E M N O N .

Quel astre roule ici dans les cieux ?

L E V I E I L L A R D .

C'est l'étoile brillante du chien , qui se précipitant vers les pléiades , n'a pas encore atteint le milieu de sa course.....

A G A M E M N O N .

Le calme qui règne ici , n'est troublé ni par le chant des oiseaux , ni par le bruit des flots... le silence des vens s'étend sur l'Euripe...

L E V I E I L L A R D .

Pourquoi donc , puissant Agamemnon , sortez-vous de votre tente ? Tout est tranquille dans l'Aulide , etc. Acte I. scène I.

Racine n'a pas manqué de profiter de cette ouverture de scène ; il a senti qu'Agamemnon , qui ne peut reposer , prépareroit le spectateur à un grand événement.

Mais tout dort, et l'armée, et les vens, et Neptune. (1)

A G A M E M N O N.

Heureux qui, satisfait de son humble fortune, (2)

Libre du joug superbe où je suis attaché,

Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché!

A R C A S.

Et depuis quand, seigneur, tenez-vous ce langage?

Comblé de tant d'honneurs, par quel secret outrage

(1) *Mais tout dort, et l'armée, et les vens, et Neptune.*

Ce beau vers est imité de Théocrite, idylle II. vers 58, qui en avoit emprunté l'idée d'Euripide, *Iphigénie*, act. I. sc. 1.

(2) *Heureux qui, satisfait de son humble fortune, etc.*

Quel sentiment dans ces vers! quelle grâce dans l'expression! *Vieillard*, dit Agamemnon dans Euripide, *je suis jaloux de ton sort; j'envie le bonheur de l'homme qui, libre de toute inquiétude, vit obscur et caché: j'envie le bonheur de tous ceux qui sont éloignés des honneurs.* *Iphigénie*, acte. I. scène 1.

Le chef de vingt rois, réduit à envier le sort d'un de ses sujets, présente une image de la plus grande expression. Euripide nous paroît ici inférieur à Racine. Agamemnon, en n'apostrophant point son confident, peint en effet beaucoup mieux un cœur dévoré de chagrin et troublé par la crainte.

Sénèque, à la fin de son premier acte d'Agamemnon; Ange Politien, géorg. vers 17; Buchanan, act. I. sc. 1. de Jephté, ont fait usage de cette idée, que Boileau s'est de même appropriée dans sa VI^e épître :

Qu'heureux est le mortel qui, du monde ignoré,
Vit, content de soi-même, en un coin retiré;
Que l'amour de ce rien, qu'on nomme renommée,
N'a jamais enivré d'une vaine fumée!

Les dieux, à vos desirs toujours si complaisans ;
 Vous font-ils méconnoître et haïr leurs présens ?
 Roi, père, époux heureux, fils du puissant Atrée, (1)
 Vous possédez des Grecs la plus riche contrée.
 Du sang de Jupiter issu de tous côtés,
 L'hymen vous lie encore aux dieux dont vous sortez.
 Le jeune Achille enfin, vanté par tant d'oracles,
 Achille, à qui le ciel promet tant de miracles,
 Recherche votre fille, et d'un hymen si beau
 Veut, dans Troye embrasée, allumer le flambeau.
 Quelle gloire, seigneur, quels triomphes égalent
 Les spectacles pompeux que ces bords vous étalent ;
 Tous ces mille vaisseaux qui, chargés de vingt rois, (2)
 N'attendent que les vens pour partir sous vos lois ?
 Ce long calme, il est vrai, retarde vos conquêtes. (3)
 Ces vens, depuis trois mois enchaînés sur nos têtes,
 D'Illion trop long-tems vous ferment le chemin.

(1) *Roi, père, époux heureux, fils du puissant Atrée, etc.*

Il est peu de lecteurs qui ne sentent la beauté de ces vers. Louis Racine a très-bien observé qu'en voulant flatter Agamemnon, Arcas lui déchire le cœur sans le savoir. *Remarques, tom. II. pag. 49.*

(2) *Tous ces mille vaisseaux qui, chargés de vingt rois, etc.*

Cette figure est également noble et hardie.

(3) *Ce long calme, il est vrai, retarde vos conquêtes.*

Ces vens, etc.

Homère ne parle point de ce *calme* ; le séjour de la flotte grecque dans les ports de l'Aulide, et le sacrifice d'Iphigénie, sont de l'invention des poètes qui sont venus après lui.

Mais,

Mais, parmi tant d'honneurs, vous êtes homme enfin. (1)
 Tandis que vous vivez, le sort, qui toujours change,
 Ne vous a point promis un bonheur sans mélange.
 Bientôt... Mais quels malheurs, dans ce billet tracés, (2)
 Vous arrachent, seigneur, les pleurs que vous versez ?
 Votre Oreste, au berceau va-t'il finir sa vie ?
 Pleurez-vous Clytemnestre, ou bien Iphigénie ?

(1) *Mais, parmi tant d'honneurs, vous êtes homme enfin, etc.*
 Le vieillard dit de même dans Euripide :

Atrée ne vous destina point à un bonheur pur et sans mélange ; c'est une nécessité de passer alternativement de la joie à la tristesse. Vous êtes homme enfin ; quand vous ne le voudriez pas, la volonté des dieux aura toujours son effet... Mais vous écriviez une lettre à la lueur du flambeau que vous avez allumé ; vous la tenez encore dans votre main ; vous rayiez ce que vous aviez écrit ; vous la fermiez, vous la r'ouvriez après ; et frappant contre terre le flambeau qui vous éclairait, vous versiez un torrent de larmes, etc. Iphigénie, acte I. scène 1.

Euripide, comme on voit, est entré dans des détails plus attendrissans ; l'agitation où il représente Agamemnon est du plus grand pathétique. Nous sommes étonnés que Racine n'ait pas profité de cette situation. Les comédiens, d'après l'idée que leur en a fourni Rotrou, y ont suppléé par un jeu muet ; mais il n'est pas assez caractérisé pour en rendre toute l'expression.

(2) *Mais quels malheurs, dans ce billet tracés,
 Vous arrachent, seigneur, les pleurs que vous versez ?*

Euripide fait dire de même au vieillard :

Quel chagrin avez-vous ? Qu'y a-t'il ? Qu'avez-vous appris ; grand roi ? Parlez ; faites-moi part de ce qui vous occupe, etc.
 Iphigénie, acte I. scène 1.

Qu'est-ce qu'on vous écrit ? Daignez m'en avertir.

A G A M E M N O N .

Non, tu ne mourras point ; je n'y puis consentir. (1)

A R C A S .

Seigneur

A G A M E M N O N .

Tu vois mon trouble, apprends ce qui le cause ;
Et juge, s'il est tems, ami, que je repose.

Tu te souviens du jour qu'en Aulide assemblés, (2)
Nos vaisseaux par les vens sembloient être appelés.

(1) *Non, tu ne mourras point ; je n'y puis consentir.*

Ce vers est du plus grand pathétique : voilà ce qui s'appèle peindre à grands traits le trouble d'un cœur agité par une situation violente ; l'intérêt qu'a pris le spectateur aux questions d'Arcas, ne fait ici qu'augmenter par la distraction profonde où l'on voit Agamemnon. Ce n'est point manquer aux règles du dialogue que d'y déroger ainsi ; c'est, au contraire, en connoître toutes les finesses.

(2) *Tu te souviens du jour qu'en Aulide assemblés, etc.*

Euripide remonte plus haut ; il s'étend sur la naissance, le mariage et l'enlèvement d'Hélène. Ces détails pouvoient être intéressans pour les Grecs, mais ils ne le seroient pas également pour nous. Horace semble avoir voulu critiquer cet endroit d'Euripide, en disant qu'il ne faut pas commencer le récit de la guerre de Troye par l'œuf de Leda.

Nec gemino bellum Trojanum-orditur ab ovo.

Racine a cru avec raison qu'il valoit beaucoup mieux en venir au prodige qui arrêtoit l'armée des Grecs en Aulide ; l'exposition du sujet en est en effet plus rapide et plus claire.

Nous partions ; et déjà , par mille cris de joie , (1)
 Nous menacions de loin les rivages de Troye.
 Un prodige étonnant fit taire ce transport.
 Le vent , qui nous flatoit , nous laissa dans le port.
 Il fallut s'arrêter , et la rame inutile
 Fatigua vainement une mer immobile. (2)

(1) *Nous partions ; et déjà , par mille cris de joie , etc.*

Ceci est une traduction vive et précise du commencement du livre XII des métamorphoses d'Ovide.

Conjuratæque sequuntur

Mille rates , gentisque simul commune pelasge.

Nec dilata foret vindicta , nisi æquora sævi

Invia fecissent venti , Bæotæque tellus

Aulide piscosâ , puppes tenuisset ituras.

Hic patrio de more , Jovi cum sacra parassent ,

Ut vetus accensis incanduit ignibus ara ,

Serpere cæruleum Danæi vidère draconem

In platanum , captis quæ stabat proxima sacris , etc.

Obstupère omnes , etc.

At non Thestorides , neque enim nescitve , tacetve ,

Sanguine virgineo placandam virginis iram.

Esse deæ , etc.

(2) *Il fallut s'arrêter , et la rame inutile
 Fatigua vainement une mer immobile.*

Peut-on peindre plus heureusement les efforts inutiles qu'on fait pour s'éloigner du rivage ? Le mot *fatiguer* est une expression très-poétique. Ce vers rappelle celui de Virgile :

Olli remigio noctemque diemque fatigant.

Pour faire sentir davantage le mérite de Racine , il ne faut que lui opposer ces vers de la sc. 1. de l'act. I. de l'Iphigénie de Leclerc , qui ne diffèrent que par l'expression :

Les Grecs , prêts à partir , brûloient d'impatience

D'aller faire sur Troye éclater leur vengeance ,

Ce miracle inouï me fit tourner les yeux (1)
 Vers la divinité qu'on adore en ces lieux.
 Suivi de Ménélas, de Nestor et d'Ulysse,
 J'offris sur ses autels un secret sacrifice.
 Quelle fut sa réponse ! Et que devins-je, Arcas, (2)
 Quand j'entendis ces mots prononcés par Calchas !
Vous armez contre Troye une puissance vaine,
Si, dans un sacrifice auguste et solennel,
Une fille du sang d'Hélène,
De Diane, en ces lieux, n'ensanglante l'autel.
Pour obtenir les vens que le ciel vous dénie,
Sacrifiez Iphigénie.

A R C A S.

Votre fille !

Lorsqu'un calme soudain, répandu sur les eaux,
 Dans ce triste rivage arrêta nos vaisseaux :
 Par mille et mille vœux contre cette infortune,
 On brigua la faveur d'Æole et de Neptune, etc.

(1) *Ce miracle inouï me fit tourner les yeux*
Vers la divinité qu'on adore en ces lieux.

Dans Euripide, Agamemnon dit aussi au vieillard :
Je consultai Calchas : il répondit qu'il falloit sacrifier
Iphigénie à Diane qu'on adore en ces lieux ; qu'on obtiendrait,
en l'immolant, un vent favorable et la destruction de Troye ;
mais qu'il falloit renoncer à tous ces avantages, si on ne lui
faisoit pas ce sacrifice. Iphigénie, acte I. scène 1.

(2) *Et que devins-je, Arcas, etc.*

Dans la plupart des éditions de Racine on trouve :

« Et quel devins-je, Arcas ! »

Il nous semble qu'il est beaucoup plus doux pour l'oreille
 de dire :

« Et que devins-je, Arcas ! »

AGAMEMNON.

Surpris, comme tu peux penser, (1)

Je sentis dans mon corps tout mon sang se glacer.

Je demeurai sans voix, et n'en repris l'usage

Que par mille sanglots qui se firent passage.

Je condamnai les dieux ; et, sans plus rien ouïr,

Fis vœu, sur leurs autels, de leur désobéir. (2)

Que n'en croyois-je alors ma tendresse alarmée ?

Je voulois sur-le-champ congédier l'armée. (3)

Ulysse, en apparence, approuvant mes discours,

De ce premier torrent laissa passer le cours.

Mais bientôt, rappelant sa cruelle industrie,

(1) *Surpris, comme tu peux penser,*

Je sentis dans mon corps tout mon sang se glacer.

Traduction de ce vers de Virgile. *Énéide*, liv. II. vers 29.

Mihi frigidus horror

Membra quatit, gelidusque coit formidine sanguis.

(2) *Je condamnai les dieux ; et, sans plus rien ouïr, etc.*

Ce que dit ici Agamemnon, peint admirablement le trouble de son ame. Racine n'a pas réfléchi qu'il rendoit Agamemnon plus odieux en lui ôtant le bandeau de la superstition, et qu'il y a une espèce de démence et de fureur à immoler sa propre fille à un oracle auquel il ne croit pas.

Croiroit-on qu'un critique du tems accusa Racine d'athéisme sur ces vers ? comme si ces apostrophes indiscrettes dans le sens moral, n'étoient pas innocentes dans le but de l'art.

(3) *Je voulois sur-le-champ congédier l'armée.*

Euripide fait dire à Agamemnon : *Dès que j'eus entendu la réponse de Calchas, je dis hautement à Talthybins qu'il n'avoit qu'à congédier l'armée, que je ne souffrirois jamais qu'on fît périr ma fille.* *Iphigénie*, acte I. scène 1.

Il me représenta l'honneur et la patrie ,
 Tout ce peuple, ces rois, à mes ordres soumis ,
 Et l'empire d'Asie à la Grèce promis :
 De quel front, immolant tout l'état à ma fille,
 Roi sans gloire, j'irois vieillir dans ma famille.
 Moi-même, je l'avoue avec quelque pudeur, (1)
 Charmé de mon pouvoir et plein de ma grandeur,
 Ces noms de roi des rois, et de chef de la Grèce,
 Chatouilloient de mon cœur l'orgueilleuse foiblesse. (2)
 Pour comble de malheur, les dieux, toutes les nuits,
 Dès qu'un léger sommeil suspendoit mes ennuis,
 Vengeant de leurs autels le sanglant privilège,
 Me venoient reprocher ma pitié sacrilège ;

(1) *Moi-même, je l'avoue avec quelque pudeur,
 Charmé de mon pouvoir, et plein de ma grandeur, etc.*

L'aveu que fait ici Agamemnon est d'une grande adresse. Le lecteur, d'après ce caractère ainsi établi, ne sera plus surpris de voir ce père malheureux balancer entre la nature, son ambition, et le devoir de son rang : plus ces deux passions seront fortes chez lui, et plus il deviendra intéressant.

(2) *Chatouilloient de mon cœur l'orgueilleuse foiblesse.*

Cette expression *chatouiller* est ici très-heureusement employée ; c'est le *pertentare* de Virgile. Corneille avoit déjà employé cette expression, acte III. scène 1. de la Mort de Pompée, en disant de César, auquel on présentoit la tête de ce grand homme, qu'une maligne joie

Chatouilloit, malgré lui, son ame encore surprise.

Vers qu'on peut regarder comme une espèce de traduction de celui-ci de Virgile :

Latona tacitum pertentant gaudia pectus.

Énéide, liv. I, vers 506.

Et, présentant la foudre à mon esprit confus,
 Le bras déjà levé, menaçoient mes refus.
 Je me rendis, Arcas; et, vaincu par Ulysse, (1)
 De ma fille, en pleurant, j'ordonnai le supplice.
 Mais des bras d'une mère il falloit l'arracher.
 Quel funeste artifice il me fallut chercher!
 D'Achille qui l'aimoit j'empruntai le langage.

(1) *Je me rendis, Arcas; et, vaincu par Ulysse,
 De ma fille, en pleurant, j'ordonnai le supplice.*

Euripide se sert du même prétexte: *Enfin Ménélas employa
auprès de moi tant de raisons, qu'il me fit consentir à cette
barbarie; j'écrivis à Clytemnestre, je lui mandai de m'envoyer
Iphigénie, que je la mariois à Achille: j'ajoutai, après avoir
exalté le mérite de ce héros, qu'il ne vouloit point s'embarquer
avec les Grecs que je n'eusse mis la dernière main à cette union.
Le mariage supposé de ma fille est le prétexte spécieux dont
je me suis servi pour tromper mon épouse. Calchas, Ulysse,
Ménélas sont les seules personnes qui connoissent avec moi
ce fatal mystère. Iphigénie, acte I. scène 1.*

C'est ici le lieu d'observer que Racine a cru devoir substituer
Ulysse à Ménélas, qui, dans la pièce grecque, fait à peu près
le même personnage que fait dans la pièce française ce prince
artificieux. Indépendamment des autres raisons qui ont pu le
déterminer à ce changement, nous croyons que Racine a
craint de représenter à nos yeux, peut-être un peu trop
délicats, un prince courant après son épouse, et voulant,
pour accélérer son retour, qu'un frère immole sa fille. Nous
observerons ici que, si le rôle d'Ulysse jète biens moins de
mouvement dans la pièce française, ce roi n'a pas du moins
à craindre les reproches avilissans qu'Euripide fait faire à
Ménélas, parce que dans Racine, Ulysse n'est excité que par
le motif de la gloire à solliciter le sacrifice d'Iphigénie.

J'écrivis en Argos pour hâter ce voyage, (1)
 Que ce guerrier, pressé de partir avec nous,
 Vouloit revoir ma fille, et partir son époux.

A R C A S .

Et ne craignez-vous point l'impatient Achille? (2)
 Avez-vous prétendu que, muet et tranquille,
 Ce héros qu'armera l'amour et la raison,
 Vous laisse pour ce meurtre abuser de son nom?
 Verra-t'il à ses yeux son amante immolée?

A G A M E M N O N .

Achille étoit absent; et son père Pélée ,

(1) *J'écrivis en Argos pour hâter ce voyage.*

M. l'abbé d'Olivet croit que , selon la grammaire , il faudroit *j'écrivis à Argos* ; et M. de Marmontel prétend que Racine a cru pouvoir prendre cette licence pour éviter l'hiatus désagréable que forme la rencontre des deux syllabes à *A*. Nous croyons , avec l'abbé Desfontaines , qu'*en Argos* signifie ici le pays d'*Argos* , et non la ville de ce nom ; qu'il vaut mieux dire *en Argos* qu'*à Argos*.

(2) *Et ne craignez-vous point l'impatient Achille ?*

*Avez-vous prétendu que , muet et tranquille ,
 Ce héros , etc.*

Le vieillard dit de même dans Euripide :

Achille , privé de cette alliance , ne se portera-t'il point dans sa fureur à des excès qui retomberont sur vous et votre épouse , etc.

A G A M E M N O N .

Achille ne fait que me prêter son nom ; il ignore ces noces supposées , et tout ce que je fais ; il ne sait pas non plus que j'ai feint de lui avoir promis de l'unir à ma fille par les nœuds de l'hyménée. Iphigénie , acte I. scène 1.

D'un voisin ennemi redoutant les efforts ,
 L'avoit, tu t'en souviens, rappelé de ces bords ;
 Et cette guerre, Arcas, selon toute apparence,
 Auroit dû plus long-tems prolonger son absence.
 Mais qui peut dans sa course arrêter ce torrent ?
 Achille va combattre, et triomphe en courant ; (1)
 Et ce vainqueur, suivant de près sa renommée ,
 Hier avec la nuit arriva dans l'armée.
 Mais des nœuds plus puissans me retiennent le bras.
 Ma fille qui s'approche et court à son trépas ,
 Qui, loin de soupçonner un arrêt si sévère,
 Peut-être s'applaudit des bontés de son père ;
 Ma fille... ce nom seul, dont les droits sont si saints ,
 Sa jeunesse, mon sang, n'est pas ce que je plains ;
 Je plains mille vertus, une amour mutuelle ,
 Sa piété pour moi , ma tendresse pour elle, (2)

(1) *Mais qui peut dans sa course arrêter ce torrent ?*

Achille va combattre, et triomphe en courant ;

Lorsqu'Agamemnon a formé le dessein d'attirer Iphigénie en Aulide, sous prétexte de son hymen avec Achille, il étoit nécessaire que ce héros fût absent, et qu'Agamemnon crût pouvoir faire le sacrifice avant son arrivée.

L'adresse du poëte paroît ici toute entière ; il annonce l'arrivée d'Achille, et cette annonce contient l'éloge de ce héros.

(2) *Je plains mille vertus, une amour mutuelle,*

Sa piété pour moi, ma tendresse pour elle,

Racine a pris ce mot *piété* dans le même sens que les Latins ; nous n'en avons point d'autre qui puisse exprimer ce sentiment de la nature.

Un respect qu'en son cœur rien ne peut balancer,
 Et que j'avois promis de mieux récompenser.
 Non, je ne croirai point, ô ciel ! que ta justice
 Approuve la fureur de ce noir sacrifice.
 Tes oracles, sans doute, ont voulu m'éprouver ;
 Et tu m'en punirois si j'osois l'achever.
 Arcas, je t'ai choisi pour cette confiance :
 Il faut montrer ici ton zèle et ta prudence.
 La reine, qui dans Sparte avoit connu ta foi, (1)
 T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi.
 Prends cette lettre. Cours au-devant de la reine,
 Et suis, sans t'arrêter, le chemin de Mycène. (2)

(1) *La reine, qui dans Sparte avoit connu ta foi,
 T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi.*

Euripide fait dire au vieillard :

*Vous savez que Tyndare me fit partir avec sa fille, comme
 si j'eusse fait partie de sa dot, et qu'il m'attacha pour jamais
 à son service. Iphigénie, acte I. scène 1.*

Il est à remarquer ici que les deux vers de Racine disent
 qu'Arcas tient *son rang de la reine* ; le poète par-là a voulu
 préparer le spectateur à l'abus que cet Arcas fera du secret
 du roi.

(2) *Cours au-devant de la reine,
 Et suis, sans t'arrêter, le chemin de Mycène.
 Dès que tu la verras, etc.*

Ces détails sont bien plus attendrissans dans Euripide.

*Va, dit de même Agamemnon au vieillard, précipite tes
 pas, n'écoute point la foiblesse de ton âge... Ne va pas t'arrê-
 ter au bord des fontaines que l'ombre des arbres dérobe aux
 feux du soleil, garde-toi bien de t'y laisser aller aux douceurs
 du sommeil... Par-tout où tu trouveras un chemin partagé en*

Dès que tu la verras , défends-lui d'avancer ,
 Et rends-lui ce billet que je viens de tracer.
 Mais ne t'écarte point ; prends un fidèle guide.
 Si ma fille une fois met le pied dans l'Aulide ,
 Elle est morte. Calchas , qui l'attend en ces lieux ,
 Fera taire nos pleurs , fera parler les dieux ;
 Et la religion , contre nous irritée ,
 Par les timides Grecs sera seule écoutée.
 Ceux même dont ma gloire aigrit l'ambition ,
 Réveilleront leur brigade et leur prétention ;
 M'arracheront peut-être un pouvoir qui les blesse...
 Va , dis-je , sauve-la de ma propre foiblesse.
 Mais sur-tout ne va point , par un zèle indiscret ,
 Découvrir à ses yeux mon funeste secret.
 Que , s'il se peut , ma fille , à jamais abusée , (1)
 Ignore à quel péril je l'avois exposée.
 D'une mère en fureur épargne-moi les cris ,

deux sentiers , observe bien si le char qui porte ma fille vers la flotte des Grecs n'a point devancé ta marche... Sors vite de l'enceinte du camp. Si tu la rencontres , détourne toi-même les chevaux qui la conduisent , et dirige leur course vers le chemin de la ville des Cyclopes. Iphigénie , acte I. scène 1.

(1) Que , s'il se peut , ma fille , à jamais abusée , etc.

Chez le poète grec , Agamemnon , après avoir fait reconnoître à Ménélas l'inutilité de tous les moyens qu'il lui propose pour sauver Iphigénie , lui dit de même : *Le seul service que j'attende de vous , c'est d'aller par toute l'armée , de faire en sorte que ce fatal secret ne soit point connu de Clytemnestre , afin qu'au moins je n'aie point à combattre les cris de sa douleur en sacrifiant sa fille. Iphigénie , acte II. scène 14.*

Et que ta voix s'accorde avec ce que j'écris. (1)
 Pour renvoyer la fille , et la mère offensée ,
 Je leur écris qu'Achille a changé de pensée ;
 Et qu'il veut désormais , jusques à son retour ,
 Différer cet hymen que pressoit son amour.
 Ajoute , tu le peux , que des froideurs d'Achille ;
 On accuse en secret cette jeune Ériphile , (2)
 Que lui-même captive amena de Lesbos , (3)

(1) *Et que ta voix s'accorde avec ce que j'écris* , etc.

Dans Euripide , Agamemnon dit à son confident :

Je rétracte à présent , dans la lettre que tu m'as vu ouvrir et fermer , ce que j'ai imprudemment résolu... Je vais te faire la lecture de tout ce que j'écris. Je vous envoie , fille de Léda , une lettre toute contraire à celle que vous avez déjà reçue.

LE VIEILLARD.

Ne me cachez rien , afin que tout ce que je dirai s'accorde avec ce que vous écrivez.

A G A M E M N O N .

Ne faites point partir votre fille pour l'Aulide... son mariage est remis à un autre tems. Iphigénie , acte I. scène 1.

(2) *Ajoute , tu le peux , que des froideurs d'Achille ,
 On accuse en secret cette jeune Eriphile.*

Avec quel art et quel naturel Racine annonce-t'il Eriphile ! Ce vers sert à prévenir le spectateur sur le personnage de cette princesse , et sur l'amour qu'elle ressent pour son vainqueur. Cependant il y a une objection à faire : Ériphile fut faite prisonnière à Lesbos qu'Achille vient de conquérir ; comment a-t'elle eu le tems d'aller joindre Iphigénie à Argos , et comment Iphigénie peut-elle être liée avec elle si étroitement ?

(3) *Que lui-même captive amena de Lesbos.*

Cette inversion n'est point sans grace , comme l'a remarqué

Et qu'auprès de ma fille on garde dans Argos.
 C'est leur en dire assez ; le reste il le faut taire.
 Déjà le jour plus grand nous frappe et nous éclaire. (1)
 Déjà même l'on entre , et j'entends quelque bruit.
 C'est Achille. Va , pars. Dieux ! Ulysse le suit. (2)

Pabbé Desfontaines ; elle est familière à Racine , qui dit encore , pag. 51 :

« Les Troyens pleurent une autre Hélène ,
 » Que vous avez captive envoyée à Mycène. »

(1) *Déjà le jour plus grand nous frappe et nous éclaire.*

Dans Euripide , Agamemnon congédie de même le vieillard ; en lui disant : *Pars vite... l'éclat de l'aurore et les feux du soleil font déjà blanchir la lumière de mon flambeau.* Iphigénie, acte I. scène 1.

(2) *Déjà même l'on entre , et j'entends quelque bruit.*

C'est Achille. Va , pars. Dieux ! Ulysse le suit.

Cette scène nous paroît être un chef-d'œuvre d'exposition ; il n'y a pas un acteur important qui n'y soit annoncé , pas un événement qui n'y soit préparé. Racine en est redevable au poète grec. Euripide , selon Louis Racine , *malheureux* , pour l'ordinaire , dans l'exposition de ses sujets , a mis dans celle-ci toute la perfection possible. *Remarques* , tom. II. pag. 49. Erasme croyoit pour cela , que cette pièce pouvoit être de Sophocle , qu'aucun poète n'égala jamais dans l'art des expositions : mais , sans nous arrêter ici à toutes les raisons qui détruiroient cette conjecture , nous croyons que l'autorité d'Aristote , qui attribue cette pièce à Euripide , doit prévaloir sur l'opinion de ce savant commentateur.

Ludovico Dolce et Rotrou se sont contentés de traduire la première scène d'Euripide ; mais il s'en faut bien qu'ils en aient tiré un aussi grand parti que Racine.

SCÈNE II.

ACHILLE, ULYSSE, AGAMEMNON.

AGAMEMNON.

QUOI, seigneur ! se peut-il que d'un cours si rapide
 La victoire vous ait ramené dans l'Aulide ?
 D'un courage naissant sont-ce là les essais ?
 Quels triomphes suivront de si nobles succès !
 La Thessalie entière, ou vaincue ou calmée,
 Lesbos même conquise en attendant l'armée,
 De toute autre valeur éternels monumens,
 Ne sont d'Achille oisif que les amusemens.

ACHILLE.

Seigneur, honorez moins une foible conquête.
 Et que puisse bientôt le ciel, qui nous arrête,
 Ouvrir un champ plus noble à ce cœur excité (1)
 Par le prix glorieux dont vous l'avez flaté !
 Mais cependant, seigneur, que faut-il que je croie
 D'un bruit qui me surprend et me comble de joie ?
 Daignez-vous avancer le succès de mes vœux ?
 Et bientôt des mortels suis-je le plus heureux ?
 On dit qu'Iphigénie, en ces lieux amenée,
 Doit bientôt à son sort unir ma destinée.

(1) *Et que puisse bientôt le ciel, qui nous arrête,
 Ouvrir un champ plus noble à ce cœur excité, etc.
 Et que puisse... le ciel... ouvrir, etc. inversion dure.*

AGAMEMNON.

Ma fille ! . . . Qui vous dit qu'on la doit amener ?

ACHILLE.

Seigneur, qu'a donc ce bruit qui vous doit étonner ?

AGAMEMNON, à Ulysse.

Juste ciel ! sauroit-il mon funeste artifice ?

ULYSSE.

Seigneur, Agamemnon s'étonne avec justice.

Songez-vous aux malheurs qui nous menacent tous ?

O ciel ! pour un hymen quel tems choisissez-vous ?

Tandis qu'à nos vaisseaux la mer toujours fermée,

Trouble toute la Grèce, et consume l'armée ;

Tandis que, pour fléchir l'inclémence des dieux, (1)

(1) *Tandis que, pour fléchir l'inclémence des dieux, etc.*

L'inclémence des dieux, c'est l'inclementia divum des latins, que Racine a fait passer dans notre langue.

On dit dans toute cette pièce que les dieux sont irrités, et l'on ne nous apprend point la cause de leur indignation. Racine, à ce que nous croyons, auroit dû la faire connoître ; car, comment justifier le parti qu'a pris Agamemnon d'immoler sa fille, si l'on ignore la cause qui a pu donner lieu aux dieux de l'exiger, et la part qu'a eu ce père malheureux au crime qu'il falloit réparer ? Racine a cru sans doute prévenir cette objection, en faisant dire à Agamemnon qu'il

« Ne sait pour quel crime

» La colère des dieux demande une victime. »

Mais on voit un peu trop que l'épisode d'Eriphile a mis ce poëte dans la nécessité de ne rendre aucune raison de l'indignation de Diane, afin de faire tomber l'explication de l'oracle sur cette princesse.

Il faut du sang peut-être, et du plus précieux ;
 Achille seul, Achille à son amour s'applique !
 Voudroit-il insulter à la crainte publique ?
 Et que le chef des Grecs, irritant les destins,
 Préparât d'un hymen la pompe et les festins ?
 Ah, seigneur ! est-ce ainsi que votre ame attendrie
 Plaint le malheur des Grecs, et chérit la patrie ?

A C H I L L E .

Dans les champs Phrygiens les effets feront foi,
 Qui la chérit le plus, ou d'Ulysse ou de moi. (1)
 Jusques-là je vous laisse étaler votre zèle ;
 Vous pouvez à loisir faire des vœux pour elle.
 Remplissez les autels d'offrandes et de sang,
 Des victimes vous-même interrogez le flanc,
 Du silence des vens demandez-leur la cause ;
 Mais moi, qui de ce soin sur Calchas me repose,
 Souffrez, seigneur, souffrez que je coure hâter
 Un hymen dont les dieux ne sauroient s'irriter.

(1) *Dans les champs Phrygiens les effets feront foi,
 Qui la chérit le plus, ou d'Ulysse ou de moi.*

Achille, en pressant le départ des Grecs, conserve ici son caractère impétueux ; il est, comme Horace l'exige,

Impiger, iracundus, acer.

Mais quand il saura à quel prix les dieux accorderont un vent favorable, il emploiera toute cette fureur à s'y opposer.

C'est dans les passions que Racine a puisé ses coups de théâtre. Quelle leçon pour ceux qui croient avoir réussi dans une tragédie, quand ils ont entassé une foule d'incidens sans suite et sans vraisemblance !

Transporté

Transporté d'une ardeur qui ne peut être oisive ,
 Je rejoindrai bientôt les Grecs sur cette rive.
 J'aurois trop de regret , si quelqu'autre guerrier
 Au rivage Troyen descendoit le premier.

A G A M E M N O N .

O ciel ! pourquoi faut-il que ta secrète envie
 Ferme à de tels héros le chemin de l'Asie ?
 N'aurai-je vu briller cette noble chaleur
 Que pour m'en retourner avec plus de douleur ?

U L Y S S E .

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ?

A C H I L L E .

Seigneur, qu'osez-vous dire ? (1)

A G A M E M N O N .

Qu'il faut, princes, qu'il faut que chacun se retire ;
 Que, d'un crédule espoir trop long-tems abusés ,
 Nous attendons les vens qui nous sont refusés.
 Le ciel protège Troye ; et, par trop de présages, (2)

(1) *Seigneur, qu'osez-vous dire ?*

C'est d'Homère que Racine a emprunté ce morceau. Ulysse dit de même, *Iliade*, liv. IV. vers 550 : *Agamemnon, quel mot vient de vous échapper ? Quoi ! vous nous conseillez de renoncer à cette guerre, dans le tems même que nous excitions contre Troye le cruel dieu des combats, etc.*

(2) *Le ciel protège Troye ; et, par trop de présages, Son courroux nous défend d'en chercher les passages.*

Ce que dit Agamemnon ressemble assez au discours que lui fait tenir Homère, *Iliade*, liv. II. vers 158 : *Ainsi donc suivez*

Son courroux nous défend d'en chercher les passages.

A C H I L L E .

Quels présages affreux nous marquent son courroux ?

A G A M E M N O N .

Vous-même consultez ce qu'il prédit de vous.

Que sert de se flater ? On sait qu'à votre tête
Les dieux ont d'Ilion attaché la conquête. (1)

Mais on sait que, pour prix d'un triomphe si beau ,
Ils ont aux champs Troyens marqué votre tombeau ;
Que votre vie, ailleurs, et longue et fortunée ,
Devant Troie, en sa fleur, doit être moissonnée.

A C H I L L E .

Ainsi, pour vous venger, tant de rois assemblés
D'un opprobre éternel retourneront comblés ; (2)

le parti que je vous propose, remontez sur vos vaisseaux, retournez avec moi dans votre patrie ; nous ne pouvons plus nous flater de nous emparer de la spacieuse Troie, etc.

(1) *On sait qu'à votre tête
Les dieux ont d'Ilion attaché la conquête.*

Les raisons qu'apporte Agamemnon sont très-bonnes ; mais elles ne sont pas un frein assez puissant pour Achille.

(2) *Ainsi, pour vous venger, tant de rois assemblés
D'un opprobre éternel retourneront comblés, etc.*

Imitation d'Euripide. *Ce que je plains le plus, dit Ménélas à Agamemnon, c'est le sort malheureux de la Grèce, qui, après avoir cru former une expédition glorieuse, deviendra pour vous et votre fille la fable ridicule des barbares dont elle vouloit se venger.* Iphigénie, acte II. scène 11. Idée qu'Euripide avoit empruntée d'Homère, *Iliade*, livre II. vers 157.

Et Paris, couronnant son insolente flamme,
Retiendra sans péril la sœur de votre femme. (1)

A G A M E M N O N.

Hé quoi ! votre valeur, qui nous a devancés,
N'a-t-elle pas pris soin de nous venger assez ?
Les malheurs de Lesbos, par vos mains ravagée,
Épouvantent encor toute la mer Égée :
Troye en a vu la flamme ; et, jusques dans ses ports,
Les flots en ont poussé les débris et les morts.
Que dis-je ? les Troyens pleurent une autre Hélène,
Que vous avez captive envoyée à Mycène.
Car, je n'en doute point, cette jeune beauté
Garde en vain un secret que trahit sa fierté ;
Et son silence même, accusant sa noblesse,
Nous dit qu'elle nous cache une illustre princesse.

A C H I L L E.

Non, non, tous ces détours sont trop ingénieux.
Vous lisez de trop loin dans les secrets des dieux.
Moi, je m'arrêteroïis à de vaines menaces !
Et je fuïrois l'honneur qui m'attend sur vos traces !
Les parques à ma mère, il est vrai, l'ont prédit, (2)

Nous remarquerons encore qu'on dit bien *couvert d'un opprobre éternel*, mais qu'on ne dit point qu'on en est *comblé*.

(1) *Retiendra sans péril la sœur de votre femme.*

Remarquez qu'ici la *sœur de votre femme* dit beaucoup plus qu'*Hélène*.

(2) *Les parques à ma mère, il est vrai, l'ont prédit,*
Lorsqu'un époux mortel, etc.

Imitation de ce que dit Achille dans Homère : *La déesse*

Lorsqu'un époux mortel fut reçu dans son lit.
 Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire,
 Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.
 Mais, puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,
 Voudrois-je, de la terre inutile fardeau,
 Trop avare d'un sang reçu d'une déesse,
 Attendre chez mon père une obscure vieillesse ; -
 Et, toujours de la gloire évitant le sentier,
 Ne laisser aucun nom, et mourir tout entier ? (1)
 Ah ! ne nous formons point ces indignes obstacles ; (2)

aux pieds argentés, Thétis, ma mère, m'a appris que je pourrois arriver au terme de mes jours par deux chemins différens. Si je reste, m'a-t'elle dit, au siège de Troie, j'acquerrai, en combattant contre cette ville, une gloire immortelle ; mais je ne reverrai plus ma patrie. Au contraire, si je rentre dans le lieu chéri qui m'a vu naître, j'y vivrai sans gloire ; mais le nombre de mes jours se perdra dans la durée des tems, etc. Iliade, livre IX. vers 410 et suiv.

(1) *Et, toujours de la gloire évitant le sentier,
 Ne laisser aucun nom, et mourir tout entier ?*

Mourir tout entier ; expression sublime, empruntée du non omnis moriar d'Horace.

L'amour de la gloire, dont Achille paroît ici transporté, lui fait tenir un langage pareil dans la prière qu'il adresse à Jupiter. Homère, *Iliade*, liv. XXI. vers 281.

(2) *Ah ! ne nous formons point ces indignes obstacles ;
 L'honneur parle, etc.*

Ce sentiment sublime, et tout le fond de ce discours, paroît avoir été suggéré à Racine par la belle réponse d'Hector à Polydamas.

Fous prétendez, lui dit-il, régler ma conduite sur le vol des

L'honneur parle, il suffit, ce sont là nos oracles.
 Les dieux sont de nos jours les maîtres souverains ;
 Mais, seigneur, notre gloire est dans nos propres mains.
 Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres suprêmes ?
 Ne songeons qu'à nous rendre immortels comme eux-
 mêmes ;

Et, laissant faire au sort, courons où la valeur
 Nous promet un destin aussi grand que le leur.
 C'est à Troye, et j'y cours ; et, quoi qu'on me prédise ,
 Je ne demande aux dieux qu'un vent qui m'y conduise ;
 Et quand moi seul enfin il faudroit l'assiéger ,
 Patrocle et moi, seigneur, nous irons vous venger. (1)

oiseaux. Je les laisse à leur gré se porter de l'orient au couchant, etc. Iliade, liv. XII. vers 256 et suiv.

(1) *Et quand moi seul enfin il faudroit l'assiéger ,
 Patrocle et moi, seigneur, nous irons vous venger.*

Imitation du liv. IX. de l'Iliade d'Homère. C'est Diomède qui parle. *Si vous êtes résolu de partir, allez, les chemins vous sont ouverts. Les nombreux vaisseaux qui vous ont accompagné sont encore sur le rivage : mais le reste des Grecs ne partira point qu'il n'ait détruit la ville de Troye ; et s'ils prennent le parti de rentrer dans leurs vaisseaux pour retourner dans leur patrie, Sthénélus et moi, nous ne cesserons de combattre que nous n'ayons renversé de fond en comble la ville d'Ilion. Vers 42 et suiv.*

Dans Euripide, Iphigénie n'est pas promise à Achille ; il ne vient pas non plus dans la tente d'Agamemnon pour presser son hymen, mais pour s'informer des raisons qui suspendent le départ des Grecs pour Troye. La supposition de Racine jète dans la pièce française et dans le rôle d'Achille plus de mouvement et d'intérêt.

Mais non, c'est en vos mains que le destin la livre.
 Je n'aspire, en effet, qu'à l'honneur de vous suivre.
 Je ne vous presse plus d'approuver les transports
 D'un amour qui m'alloit éloigner de ces bords ;
 Ce même amour, soigneux de votre renommée,
 Veut qu'ici mon exemple encourage l'armée ;
 Et me défend, sur-tout, de vous abandonner
 Aux timides conseils qu'on ose vous donner.

S C È N E I I I .

A G A M E M N O N , U L Y S S E .

U L Y S S E .

SEIGNEUR, vous entendez. Quelque prix qu'il en coûte,
 Il veut voler à Troye, et poursuivre sa route.
 Nous craignons son amour ! Et lui-même aujourd'hui,
 Par une heureuse erreur, nous arme contre lui.

A G A M E M N O N .

Hélas !

U L Y S S E .

De ce soupir que faut-il que j'augure ?
 Du sang qui se révolte est-ce quelque murmure ?
 Croirai-je qu'une nuit a pu vous ébranler ?
 Est-ce donc votre cœur qui vient de nous parler ?
 Songez-y : vous devez votre fille à la Grèce :
 Vous nous l'avez promise ; et, sur cette promesse,
 Calchas, par tous les Grecs consulté chaque jour,
 Leur a prédit des vens l'infaillible retour.

À ses prédictions si l'effet est contraire ,
 Pensez-vous que Calchas continue à se taire ;
 Que ses plaintes, qu'en vain vous voudrez appaiser ,
 Laisent mentir les dieux , sans vous en accuser ?
 Et qui sait ce qu'aux Grecs, frustrés de leur victime , (1)
 Peut permettre un courroux qu'ils croiront légitime ?
 Gardez-vous de réduire un peuple furieux ,
 Seigneur , à prononcer entre vous et les dieux.
 N'est-ce pas vous enfin , de qui la voix pressante
 Nous a tous appelés aux campagnes du Xante ;
 Et qui , de ville en ville , attestiez les sermens ,
 Que d'Hélène autrefois firent tous les amans ,
 Quand presque tous les Grecs , rivaux de votre frère ;
 La demandoient en foule à Tyndare son père ?
 De quelque heureux époux que l'on dût faire choix ,
 Nous jurâmes , dès-lors , de défendre ses droits ;
 Et , si quelque insolent lui voloit sa conquête ,

(1) *Et qui sait ce qu'aux Grecs , frustrés de leur victime ,
 Peut permettre un courroux qu'ils croiront légitime ?*

Avec quel art Racine sait ici motiver l'irrésolution d'Agamemnon ! C'est le roi d'Argos qui dit , dans Euripide , tout ce que le poète français a mis ici dans la bouche d'Ulysse.

Représentez-vous l'artificieux Ulysse placé au milieu des Grecs , et les entretenant de l'oracle de Calchas , opposant la promesse que j'ai faite d'immoler ma fille , au refus que je serois actuellement d'y consentir : il entraîneroit toute l'armée dans son parti ; il ordonneroit aux Grecs d'égorger , vous , ma fille et moi ; et même , si je regagnois Argos , il m'y suivroit , il renverseroit cette ville et les murs bâtis par les Cyclopes ; il désoleroit le reste de mes états , etc. Iphigénie , acte II , scène 15.

Nos mains du ravisseur lui promirent la tête.
 Mais, sans vous, ce serment que l'amour a dicté,
 Libres de cet amour, l'aurions-nous respecté? (1)
 Vous seul, nous arrachant à de nouvelles flammes,
 Nous avez fait laisser nos enfans et nos femmes.
 Et quand, de toutes parts assemblés en ces lieux,
 L'honneur de vous venger brille seul à nos yeux;
 Quand la Grèce, déjà vous donnant son suffrage,
 Vous reconnoît l'auteur de ce fameux ouvrage;
 Que ses rois, qui pouvoient vous disputer ce rang,
 Sont prêts, pour vous servir, de verser tout leur sang :
 Le seul Agamemnon, refusant la victoire,
 N'ose d'un peu de sang acheter tant de gloire;
 Et, dès le premier pas, se laissant effrayer,
 Ne commande les Grecs que pour les renvoyer!

(1) *Mais, sans vous, ce serment que l'amour a dicté,
 Libres de cet amour, l'aurions-nous respecté?*

Les Grecs reconnoîtroient ici l'artificieux Ulysse; c'est son adresse, son éloquence. Racine a emprunté tout ce morceau de la première scène d'Euripide : mais il fait bien plus d'effet dans cet endroit, parce qu'Euripide ne l'a mis qu'en récit, et que Racine en a fait une raison puissante dans la bouche d'Ulysse..... *Enfin Tyndare imagina cet expédient, il rassembla tous ceux qui prétendoient à la main de sa fille, il les engagea à s'embrasser, et après leur avoir fait prendre à témoin de leurs sermens les dieux vengeurs, il leur fit verser des libations sur le feu qui consuroit les victimes, et promettre ensuite de défendre le mari de sa fille, s'il arrivoit qu'un jour on la lui enlevât : en vertu de ce serment ils devoient entrer à main armée dans les états du ravisseur, fût-il grec ou barbare, et détruire sa ville capitale, etc. Iphigénie, acte I.*

AGAMEMNON.

Ah, seigneur ! qu'éloigné du malheur qui m'opprime,
 Votre cœur aisément se montre magnanime ! (1)
 Mais que, si vous voyiez, ceint du bandeau mortel,
 Votre fils Télémaque approcher de l'autel, (2)
 Nous vous verrions, troublé de cette affreuse image,
 Changer bientôt en pleurs ce superbe langage,
 Éprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui,

(1) *Ah, seigneur ! qu'éloigné du malheur qui m'opprime,
 Votre cœur aisément se montre magnanime !*

Rotrou dit, acte II. scène III.

J'avois, sans ce discours, assez de connoissance
 De l'adresse d'Ulysse et de son éloquence ;
 Mais il éprouveroit, en un pareil ennui,
 Que le sang est encor plus éloquent que lui.

On peut observer ici que tous les acteurs font dans cette pièce un rôle intéressant ; chacun y soutient son caractère reçu, et tout concourt au but principal. Si l'on ne connoissoit pas Athalie, on diroit que Racine a déployé dans Iphigénie toutes les ressources de son art.

(2) *Mais que, si vous voyiez, ceint du bandeau mortel,
 Votre fils Télémaque approcher de l'autel.*

Ce trait d'histoire, que Racine a mis en tableau, fait ici l'effet le plus attendrissant.

Les poètes racontent qu'Ulysse avoit contrefait l'insensé pour ne point aller au siège de Troye. Palamède, qui soupçonnoit cet artifice, plaça Télémaque, enfant d'Ulysse, sur la voie où la charrue alloit passer. Le père, effrayé du péril de son fils, oublia son rôle de démence, et courut se jeter entre la charrue et lui.

Et courir vous jeter entre Calchas et lui. (1)
 Seigneur, vous le savez, j'ai donné ma parole ;
 Et, si ma fille vient, je consens qu'on l'immole. (2)
 Mais, malgré tous mes soins, si son heureux destin
 La retient dans Argos, ou l'arrête en chemin,
 Souffrez que, sans presser ce barbare spectacle,
 En faveur de mon sang j'explique cet obstacle,
 Que j'ose pour ma fille accepter le secours
 De quelque dieu plus doux qui veille sur ses jours.
 Vos conseils sur mon cœur n'ont eu que trop d'empire ;
 Et je rougis.....

(1) *Et courir vous jeter entre Calchas et lui.*

Quelle image tendre ! Voyez comme Leclerc l'exprime :

Heureux qui, comme vous,
 Nous exhorte à souffrir, et ne sent pas les coups !

Acte I, scène II.

(2) *Seigneur, vous le savez, j'ai donné ma parole ;*

Et, si ma fille vient, je consens qu'on l'immole.

Agamemnon a pris ses mesures pour empêcher sa fille d'arriver au camp, et il dit ici que si elle y vient, il consent qu'on l'immole. Ce détour nous paroît une petitesse.

SCÈNE IV.

AGAMEMNON, ULYSSE, EURYBATE.

EURYBATE.

SEIGNEUR.....

AGAMEMNON.

Ah ! que vient-on me dire ?

EURYBATE.

La reine, dont ma course a devancé les pas,
 Va remettre bientôt sa fille entre vos bras ; (1)
 Elle approche. Elle s'est quelque tems égarée (2)
 Dans ces bois, qui du camp semblent cacher l'entrée.

(1) *La reine, dont ma course a devancé les pas,
 Va remettre bientôt sa fille entre vos bras ;*

Toute cette scène est prise mot pour mot d'Euripide. Au moment où Ménélas fait les plus vifs reproches à Agamemnon sur la lettre qui contremandoit le départ d'Iphigénie, un messenger vient annoncer l'arrivée de cette princesse et celle de Clytemnestre. *J'arrive*, dit-il, *Agamemnon, roi de tous les Grecs ; j'ai amené avec moi votre fille que vous avez appelée Iphigénie ; Clytemnestre, sa mère et votre épouse, l'accompagne ; Oreste est aussi avec elles : je les ai devancés, afin de vous prévenir de leur arrivée.* Iphigénie, acte II. scène III.

(2) *Elle approche. Elle s'est quelque tems égarée, etc.*

La reine et sa suite, qui se sont égarées dans les bois, n'ont point rencontré Arcas, et ils arrivent au camp. Assurément le moyen est fort petit : mais il nous semble bien supérieur à celui dont se sert le poëte grec.

A peine nous avons , dans leur obscurité ,
Retrouvé le chemin que nous avons quitté.

A G A M E M N O N .

Ciel !

E U R Y B A T E .

Elle amène aussi cette jeune Ériphile ,
Que Lesbos a livrée entre les mains d'Achille ;
Et qui , de son destin qu'elle ne connoît pas ,
Vient , dit-elle , en Aulide , interroger Calchas. (1)
Déjà de leur abord la nouvelle est semée ;
Et déjà , de soldats une foule charmée ,
Sur-tout d'Iphigénie admirant la beauté ,
Pousse au ciel mille vœux pour sa félicité.
Les uns , avec respect , environnoient la reine ; (2)
D'autres me demandoient le sujet qui l'amène.

Il est à observer que la lettre d'Agamemnon , qui n'a pu empêcher Clytemnestre et Iphigénie d'arriver en Aulide , n'en fait pas moins d'effet du côté des passions.

(1) *Et qui , de son destin qu'elle ne connoît pas ,
Vient , dit-elle , en Aulide interroger Calchas.*

Interroger de , est un tour latin. *Interroger sur* , qui a prévalu , est un tour grec. Ce vers motive très-bien l'arrivée d'Ériphile.

(2) *Les uns , avec respect , environnoient la reine , etc.*

L'envoyé , chez le poëte grec , fait un détail bien plus naïf du mouvement qu'a occasionné l'arrivée d'Iphigénie dans l'armée. *Cette nouvelle , dit-il , s'est répandue rapidement parmi les troupes ; toute l'armée , charmée de la nouveauté de ce spectacle , a couru au devant d'Iphigénie.* etc. Il lui raconte même les discours qu'on tenoit à ce sujet. *Les uns disent : est-ce qu'on se prépare à la marier ? Quel est l'objet*

Mais tous ils confessoient que, si jamais les dieux
 Ne mirent sur le trône un roi plus glorieux,
 Également comblé de leurs faveurs secrètes,
 Jamais père ne fut plus heureux que vous l'êtes. (1)

A G A M E M N O N.

Eurybate, il suffit. Vous pouvez nous laisser.
 Le reste me regarde, et je vais y penser.

S C È N E V.

A G A M E M N O N, U L Y S S E.

A G A M E M N O N.

J U S T E ciel ! c'est ainsi qu'assurant ta vengeance,
 Tu romps tous les ressorts de ma vaine prudence ! (2)

de tout ce mouvement ? Est-ce qu'Agamemnon, enmyé de ne la pas voir, n'a pu se passer de la faire venir auprès de lui ? D'autres prétendent qu'on va la présenter à Diane, déesse tutélaire de l'Aulide, etc. Iphigénie, acte II. scène 111.

(1) *Également comblé de leurs faveurs secrètes,
 Jamais père ne fut plus heureux que vous l'êtes.*

Faveurs secrètes, poétiquement pour faveurs particulières.

Remarquez qu'on félicite Agamemnon de son bonheur, à l'instant même où, comme père, il est le plus infortuné des hommes.

(2) *Juste ciel ! c'est ainsi qu'assurant ta vengeance,
 Tu romps tous les ressorts de ma vaine prudence ! etc.*

Euripide est ici bien plus touchant que son imitateur. *Hélas ! dit Agamemnon, que ferai-je ?... La fortune plus vigilante a*

Encor si je pouvois , libre dans mon malheur ,
 Par des larmes , au moins , soulager ma douleur !
 Triste destin des rois ! Esclaves que nous sommes ,
 Et des rigueurs du sort , et des discours des hommes ,
 Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins ,
 Et les plus malheureux osent pleurer le moins .

U L Y S S E .

Je suis père , seigneur , et foible comme un autre .
 Mon cœur se met , sans peine , en la place du vôtre ; (1)

rompu toutes mes mesures. Que la médiocrité a d'avantages ! Ceux qui sont dans un rang obscur , peuvent pleurer et se plaindre. Les grands n'ont pas la même ressource... Le peuple nous guide et nous commande ; nous sommes ses esclaves. Malheureux que je suis ! je crains dans mon malheur de verser des larmes , et je rougis de retenir mes pleurs... Que dirai-je à mon épouse ?... Comment la recevrai-je ? De quel œil l'aborderai-je ?... Elle m'a perdu en arrivant ici sans y être attendue... Mais elle ne pouvoit guères se dispenser de suivre sa fille ; c'étoit à elle à célébrer son hymen , à lui présenter l'époux qui va découvrir toutes mes perfidies. Et toi , fille infortunée... que je te plains !... Je m'imagine déjà qu'elle me dit , en me suppliant : mon père , vous me faites mourir !... Étoit-celà l'hymen auquel vous me destiniez ?... Oreste l'accompagne... Cet enfant ne parle pas encore ; mais il me percera le cœur de ses cris... Ah ! dans quel abîme de maux le fils de Priam m'a-t'il plongé ! Iphigénie , acte II. scène IV.

(1) *Je suis père , seigneur , et foible comme un autre.*

Mon cœur se met sans peine en la place du vôtre , etc.

Ulysse feint d'abord d'être attendri par la situation où se trouve Agamemnon ; mais bientôt il va lui faire une peinture magnifique des avantages que doit produire le sacrifice d'Iphigénie. Avec quel art Racine le fait parler !

Et, frémissant du coup qui vous fait soupirer,
 Loin de blâmer vos pleurs, je suis prêt de pleurer.
 Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime.
 Les dieux ont à Calchas amené leur victime :
 Il le sait, il l'attend ; et, s'il la voit tarder,
 Lui-même, à haute voix, viendra la demander.
 Nous sommes seuls encor. Hâtez-vous de répandre
 Des pleurs que vous arrache un intérêt si tendre.
 Pleurez ce sang, pleurez. Ou plutôt, sans pâlir,
 Considérez l'honneur qui doit en rejaillir.
 Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames,
 Et la perfide Troye abandonnée aux flammes, (1)

Dans Euripide, Ménélas, qui vient d'accabler Agamemnon d'injures, change tout-à-coup de langage, et dit d'abord, comme Ulysse : *Dès que j'ai vu vos yeux baignés de larmes, je n'ai pu m'empêcher de vous plaindre et de verser des pleurs, Iphigénie, acte II. scène IV.* Mais au lieu d'affermir ensuite Agamemnon dans la résolution qu'il a prise de sacrifier sa fille, il essaie de lui faire prendre le parti de la sauver. *Je ne veux point, dit-il, qu'on ait à me reprocher de vous avoir fait commettre une action cruelle. . . . Cessez de pleurer et de m'attendrir par vos larmes. Si l'oracle de Calchas a eu votre Iphigénie en vue. . . . je vous laisse le maître de l'intérêt que je dois prendre à son accomplissement. . . Faites reprendre la route d'Argos à votre fille, etc. Ibid.*

(1) *Voyez tout l'Hellespont blanchissant sur nos rames,
 Et la perfide Troye abandonnée aux flammes, etc.*

L'image renfermée dans ces vers, paroît empruntée de l'intermède qui termine le troisième acte de l'Iphigénie d'Euripide. *L'armée des Grecs arrivera donc enfin sur les bords du Simois. . . Nos soldats aborderont en Phrygie pour renverser la ville de Troye. . . A la vue du dieu des combats, qui paroît porté sur*

Ses peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,
 Hélène, par vos mains, rendue à son époux :
 Voyez de vos vaisseaux les poupes couronnées,
 Dans cette même Aulide avec vous retournées ;
 Et ce triomphe heureux, qui s'en va devenir
 L'éternel entretien des siècles à venir.

A C A M E M N O N .

Seigneur, de mes efforts je connois l'impuissance.
 Je cède, et laisse aux dieux opprimer l'innocence.
 La victime bientôt marchera sur vos pas.
 Allez. Mais cependant faites taire Calchas ;
 Et, m'aidant à cacher ce funeste mystère ,
 Laissez-moi de l'autel écarter une mère.

nos vaisseaux avec l'appareil le plus terrible ... les Troyens se répandront sur leurs murs ... Mais lorsque le cruel Mars les aura fait investir , et dès qu'il aura tranché les jours des princes qui les défendront , il renversera cette ville de fond en comble , il fera verser des torrens de larmes à toutes les femmes des Troyens , à l'épouse de Priam , à cette Hélène..... qui trahit la foi de son époux.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

NE les contraignons point, Doris ; retirons-nous :
Laissons-les dans les bras d'un père et d'un époux. (1)
Et, tandis qu'à l'envi leur amour se déploie,
Mettons en liberté ma tristesse et leur joie.

DORIS.

Quoi, madame ! toujours irritant vos douleurs,
Croirez-vous ne plus voir que des sujets de pleurs ?
Je sais que tout déplaît aux yeux d'une captive ;
Qu'il n'est point, dans les fers, de plaisir qui la suive.

(1) *Ne les contraignons point, Doris ; retirons-nous :*

Laissons-les dans les bras d'un père et d'un époux.

C'est ici que Racine commence à différer de son original. Le personnage d'Ériphile a trouvé des censeurs, qui l'ont regardé, avec raison, comme inutile à la pièce. Mais Racine n'ayant pu la dénouer, comme Euripide, il a été obligé d'inventer un ressort qui pût y suppléer ; et le rôle d'Ériphile est (à ce qu'il dit dans sa préface) ce qui lui a paru de plus raisonnable.

Mais, dans le tems fatal que, repassant les flots,
 Nous suivions, malgré nous, le vainqueur de Lesbos;
 Lorsque, dans son vaisseau, prisonnière timide,
 Vous voyiez devant vous ce vainqueur homicide,
 Le dirai-je ? vos yeux, de larmes moins trempés,
 A pleurer vos malheurs étoient moins occupés.
 Maintenant tout vous rit; l'aimable Iphigénie
 D'une amitié sincère avec vous est unie;
 Elle vous plaint, vous voit avec des yeux de sœur;
 Et vous seriez dans Troye avec moins de douceur.
 Vous vouliez voir l'Aulide, où son père l'appelle,
 Et l'Aulide (1) vous voit arriver avec elle.
 Cependant, par un sort que je ne conçois pas,
 Votre douleur redouble, et croît à chaque pas.

É R I P H I L E .

Hé quoi ! te semble-t'il que la triste Ériphile
 Doive être de leur joie un témoin si tranquille ?
 Crois-tu que mes chagrins doivent s'évanouir
 A l'aspect d'un bonheur dont je ne puis jouir ?
 Je vois Iphigénie entre les bras d'un père ;
 Elle fait tout l'orgueil d'une superbe mère ;
 Et moi, toujours en bute à de nouveaux dangers,
 Remise, dès l'enfance, en des bras étrangers,

(1) *Vous vouliez voir l'Aulide, où son père l'appelle, etc.*

L'abbé Desfontaines observe que tous nos auteurs français disent *l'Aulide*, comme si c'étoit une province et non une ville, ou un port de mer; nous croyons avec lui qu'on devoit dire *Aulis*, comme on dit *Memphis*, et non *Memphide*. *Énéide* de Virgile, *liv. IV. note 46.*

Je reçus, et je vois le jour que je respire,
 Sans que mère ni père ait daigné me sourire. (1)
 J'ignore qui je suis; et, pour comble d'horreur,
 Un oracle effrayant m'attache à mon erreur;
 Et, quand je veux chercher le sang qui m'a fait naître,
 Me dit que, sans périr, je ne me puis connoître. (2)

D O R I S.

Non, non, jusques au bout vous devez le chercher.
 Un oracle toujours se plaît à se cacher;
 Toujours, avec un sens, il en présente un autre.
 En perdant un faux nom, vous reprendrez le vôtre. (3)
 C'est là tout le danger que vous pouvez courir;
 Et c'est peut-être ainsi que vous devez périr.

(1) *Sans que père ni mère ait daigné me sourire.*

Ce vers est imité de Virgile, qui dit, dans sa IV^e églogue :

Cui non risere parentes,

Nec deus hunc mensâ, dea nec dignata cubili est.

Racine s'est plû dans cette idée; il l'a répétée pag. 80 :

« Moi qui, de mes parens toujours abandonnée,
 » Étrangère par-tout, n'ai pas, même en naissant,
 » Peut-être reçu d'eux un regard caressant. »

(2) *Et, quand je veux chercher le sang qui m'a fait naître,
 Me dit que, sans périr, je ne me puis connoître.*

Ce vers et la réponse de Doris préparent le dénouement,
 et le rendent plus vraisemblable.

(3) *En perdant un faux nom, vous reprendrez le vôtre, etc.*

Et c'est peut-être ainsi que vous devez périr.

Ces vers présentent une idée peu naturelle; car comment
 peut-on périr en perdant un faux nom? Cette interprétation
 de l'oracle est bien forcée; mais il falloit rassurer Eriphile.

Songez que votre nom fut changé dès l'enfance.

ERIPHILE.

Je n'ai de tout mon sort que cette connoissance ;
 Et ton père , du reste infortuné témoin ,
 Ne me permit jamais de pénétrer plus loin.
 Hélas ! dans cette Troye , où j'étois attendue ,
 Ma gloire , disoit-il , m'alloit être rendue !
 J'allois , en reprenant et mon nom et mon rang ,
 Des plus grands rois , en moi , reconnoître le sang.
 Déjà je découvrois cette fameuse ville.
 Le ciel mène à Lesbos l'impitoyable Achille ;
 Tout cède , tout ressent ses funestes efforts.
 Ton père , enseveli dans la foule des morts ,
 Me laisse dans les fers à moi-même inconnue ;
 Et , de tant de grandeurs , dont j'étois prévenue ,
 Vile esclave des Grecs , je n'ai pu conserver
 Que la fierté d'un sang que je ne puis prouver.

DORIS.

Ah ! que perdant , madame , un témoin si fidelle ,
 La main qui vous l'ôta vous doit sembler cruelle !
 Mais Calchas est ici , Calchas si renommé ,
 Qui des secrets des dieux fut toujours informé ;
 Le ciel souvent lui parle. (1) Instruit par un tel maître ,

(1) *Qui des secrets des dieux fut toujours informé ;
 Le ciel souvent lui parle , etc.*

Si Calchas est *toujours informé des secrets des dieux* , il est superflu d'ajouter que *le ciel lui parle souvent* ; c'est dire la même chose d'une manière plus foible.

Il sait tout ce qui fut , et tout ce qui doit être. (1)
 Pourroit-il de vos jours ignorer les auteurs ?
 Ce camp même est pour vous tout plein de protecteurs.
 Bientôt Iphigénie , en épousant Achille ,
 Vous va , sous son appui , présenter un asyle ;
 Elle vous l'a promis et juré devant moi.
 Ce gage est le premier qu'elle attend de sa foi.

É R I P H I L E.

Que dirois-tu , Doris , si , passant tout le reste , (2)
 Cet hymen de mes maux étoit le plus funeste ?

D O R I S.

Quoi , madame ?

É R I P H I L E.

Tu vois , avec étonnement ,
 Que ma douleur ne souffre aucun soulagement.
 Écoute , et tu te vas étonner que je vive.
 C'est peu d'être étrangère , inconnue et captive.
 Ce destructeur fatal des tristes Lesbiens ,
 Cet Achille , l'auteur de tes maux et des miens ,

(1) *Instruit par un tel maître ,
 Il sait tout ce qui fut , et tout ce qui doit être.*

Ce portrait de Calchas est tiré d'Homère , Iliade , liv. I. vers 70. *A ces mots , dit-il , Calchas s'avança , Calchas , le plus habiles des augures , qui connoît le passé , le présent , et l'avenir ; trait sublime , qui ressemble à la magnifique idée que nous donne l'écriture sainte de l'Être suprême , qui embrasse d'un seul de ses regards le passé , le présent et l'avenir.*

(2) *Que dirois-tu , Doris , si , passant tout le reste , etc.
 Cet hémistiche , si , passant tout le reste , paroît oiseux.*

Dont la sanglante main m'enleva prisonnière,
 Qui m'arracha, d'un coup, ma naissance et ton père, (1)
 De qui, jusques au nom, tout doit m'être odieux,
 Est de tous les mortels le plus cher à mes yeux. (2)

D O R I S .

Ah ! que me dites-vous ?

É R I P H I L E .

Je me flatois sans cesse
 Qu'un silence éternel cacheroit ma foiblesse.
 Mais mon cœur, trop pressé, m'arrache ce discours,
 Et te parle une fois pour se taire toujours.
 Ne me demande point, sur quel espoir fondée,
 De ce fatal amour je me vis possédée.
 Je n'en accuse point quelques feintes douleurs,
 Dont je crus voir Achille honorer mes malheurs.
 Le ciel s'est fait, sans doute, une joie inhumaine

(1) *Qui m'arracha, d'un coup, ma naissance, et ton père, etc.*

Cette expression, *m'arracha ma naissance*, n'est point correcte; on ne peut pas dire en effet, qu'on arrache la naissance à une personne, en lui ôtant les moyens de connoître ceux de qui elle tient le jour.

(2) *Est de tous les mortels le plus cher à mes yeux.*

Jamais un amour n'est né si subitement et dans des conjonctures si singulières. Il n'est pas naturel que celui qui fit Ériphile prisonnière, lui ait inspiré une passion si vive en détruisant Lesbos. On peut voir comment Andromaque peint Pyrrhus sous des couleurs opposées, tom. II. pag. 95 et 96.

*Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle,
 Qui fut pour tout un peuple, etc.*

A rassembler sur moi tous les traits de sa haine. (1)
 Rappellerai-je encor le souvenir affreux
 Du jour qui dans les fers nous jeta toutes deux ?
 Dans les cruelles mains , par qui je fus ravie ,
 Je demeurai long-tems sans lumière et sans vie.
 Enfin , mes foibles yeux cherchèrent la clarté ;
 Et , me voyant presser d'un bras ensanglanté ,
 Je frémissais , Doris , et d'un vainqueur sauvage
 Craignois de rencontrer l'effroyable visage.
 J'entrai dans son vaisseau , détestant sa fureur ,
 Et toujours détournant ma vue avec horreur.
 Je le vis. Son aspect n'avoit rien de farouche.
 Je sentis le reproche expirer dans ma bouche ;
 Je sentis contre moi mon cœur se déclarer ;
 J'oubliai ma colère , et ne sus que pleurer.
 Je me laissai conduire à cet aimable guide. (2)
 Je l'aimois à Lesbos , et je l'aime en Aulide.

(1) *Le ciel s'est fait , sans doute , une joie inhumaine
 A rassembler sur moi tous les traits de sa haine.*

On dit très-bien , selon M. l'abbé d'Olivet , *j'ai de la joie à vous voir* , et *je me suis fait une joie de vous voir*. Il seroit en effet plus régulier aujourd'hui de mettre *de que à* , après *se faire une joie* ; mais au tems de Racine cela étoit indifférent.

(2) *Je me laissai conduire à cet aimable guide.*

Il seroit plus exact de mettre , *par cet aimable guide* ; car *se laisser couduire à quelqu'un* , c'est *se laisser conduire auprès de quelqu'un*. On dit très-bien , *je laissai le soin de me conduire à* , etc. mais on ne peut pas dire , *je me laissai conduire à* , etc.

Iphigénie en vain s'offre à me protéger,
 Et me tend une main prompte à me soulager.
 Triste effet des fureurs dont je suis tourmentée!
 Je n'accepte la main qu'elle m'a présentée,
 Que pour m'armer contre elle, et, sans me découvrir,
 Traverser son bonheur que je ne puis souffrir.

D O R I S .

Et que pourroit contre elle une impuissante haine ?
 Ne valoit-il pas mieux, renfermée à Mycène,
 Éviter les tourmens que vous venez chercher,
 Et combattre des feux contraints de se cacher.

É R I P H I L E .

Je le voulois, Doris ; mais, quelque triste image
 Que sa gloire à mes yeux montrât sur ce rivage,
 Au sort qui me traînoit il fallut consentir.
 Une secrète voix m'ordonna de partir ;
 Me dit qu'offrant ici ma présence importune,
 Peut-être j'y pourrois porter mon infortune ;
 Que peut-être, approchant ces amans trop heureux,
 Quelqu'un de mes malheurs se répandroit sur eux.
 Voilà ce qui m'amène, et non l'impatience
 D'apprendre à qui je dois une triste naissance :
 Ou plutôt leur hymen me servira de loi ;
 S'il s'achève, il suffit : tout est fini pour moi.
 Je périrai, Doris ; et, par une mort prompte,
 Dans la nuit du tombeau j'enfermerai ma honte,
 Sans chercher des parens si long-tems ignorés,
 Et que ma folle amour a trop déshonorés.

DORIS.

Que je vous plains, madame ! Et que pour votre vie...

ÉRIPHILE.

Tu vois Agamemnon avec Iphigénie.

SCÈNE II.

AGAMEMNON, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE,
DORIS.

IPHIGÉNIE.

SEIGNEUR, où courez-vous ? Et quels empressemens
Vous dérobent sitôt à nos embrassemens ? (1)

(1) *Seigneur, où courez-vous ? Et quels empressemens
Vous dérobent sitôt à nos embrassemens ?*

Racine s'est ici écarté de son modèle ; chez le poète grec , le char qui amène Clytemnestre et sa fille, arrive devant la tente d'Agamemnon , au milieu des femmes qui composent le chœur. Tout ce que dit Clytemnestre à ses femmes , l'ordre qu'elle leur donne de tenir les chevaux pour les empêcher de s'effrayer , l'apostrophe qu'elle fait à Oreste endormi , nous représentent des mœurs simples et naïves , dont le sentiment nous paroît étranger : cette simplicité est ici d'une grande beauté ; plus cette mère paroît empressée , plus elle s'applaudit d'être mère d'une fille aussi aimable , et plus elle attendrit.

Cette arrivée triomphante n'a pu être imitée sur notre théâtre ; le poète français feint ici que Clytemnestre a été reçue par Agamemnon dans son appartement.

A qui dois-je imputer cette fuite soudaine ?
 Mon respect a fait place aux transports de la reine ;
 Un moment , à mon tour , ne vous puis-je arrêter ? (1)
 Et ma joie à vos yeux n'ose-t'elle éclater ?
 Ne puis-je ?

A G A M E M N O N .

Hé bien ! ma fille , embrassez votre père ;
 Il vous aime toujours .

I P H I G É N I E .

Que cette amour m'est chère !

(1) *Un moment , à mon tour , ne vous puis-je arrêter ?
 Et ma joie à vos yeux n'ose-t'elle éclater ?*

Cette scène attendrissante est entièrement imitée de l'Iphigénie d'Euripide .

I P H I G É N I E .

O mon père ! je veux aussi vous serrer dans mes bras , et vous embrasser pour tout le tems que je ne vous ai point vu . Je desire d'être toujours avec vous , si ma présence ne vous importune point .

A G A M E M N O N .

Embrassez-moi , ma fille ; vous avez toujours eu plus de tendresse pour moi que tous mes autres enfans .

I P H I G É N I E .

O mon père , que je vous vois avec plaisir après une si longue séparation !

A G A M E M N O N .

Votre père a les mêmes sentimens ; il peut vous dire la même chose . acte III . scène III .

Quel plaisir de vous voir et de vous contempler (1)
 Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller !
 Quels honneurs ! Quel pouvoir ! Déjà la renommée ,
 Par d'étonnans récits , m'en avoit informée.
 Mais que , voyant de près ce spectacle charmant ,
 Je sens croître ma joie et mon étonnement !
 Dieux ! avec quel amour la Grèce vous révère !
 Quel bonheur de me voir la fille d'un tel père ! (2)

(1) *Quel plaisir de vous voir et de vous contempler
 Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller !*

*Quel plaisir de vous voir dans cet éclat. dont je vous
 vois.* Cette manière de parler n'est pas correcte. Il y a encore
 un peu plus bas , *mais que voyant* , etc. et au troisième vers ,
quel bonheur de me voir. Ces petites négligences n'ôtent ce-
 pendant rien à la simplicité touchante de ce beau morceau.

(2) *Quel bonheur de me voir la fille d'un tel père !*

Autre imitation du morceau suivant de la scène III. du III^e
 acte d'Euripide.

I P H I G É N I E.

*Mon père , que vous avez bien fait de m'appeler auprès de
 vous !*

A G A M E M N O N.

Ah , ma fille ! . . . Je ne sais que lui répondre.

I P H I G É N I E.

*Hélas ! pourquoi , après m'avoir vue avec plaisir , vous
 troublez-vous en me regardant ?*

A G A M E M N O N.

Un général et un roi ont toujours des objets qui les occupent.

I P H I G É N I E.

*Mon père , ne pensez à présent qu'à votre fille ; détournez
 votre attention de tous soins propres à vous inquiéter.*

I P H I G É N I E,
A G A M E M N O N.

Vous méritez, ma fille, un père plus heureux.

I P H I G É N I E.

Quelle félicité peut manquer à vos vœux ?
A de plus grands honneurs un roi peut-il prétendre ?
J'ai cru n'avoir au ciel que des grâces à rendre.

A G A M E M N O N.

Mon cœur, hélas ! est actuellement tout occupé de vous seule.

I P H I G É N I E.

Quittez donc l'air triste que vous avez ; laissez agir la joie que vous avez témoignée de me voir.

A G A M E M N O N.

Ma fille, je ressens encore, en vous voyant, le plaisir que vous m'avez causé.

I P H I G É N I E.

Et cependant vos yeux sont noyés de larmes.

A G A M E M N O N.

Une longue absence doit nous séparer pour jamais.

I P H I G É N I E.

Je ne vous entends point, mon père ; je ne comprends point ce que vous me dites.

A G A M E M N O N.

La sagesse de vos réponses augmente encore la sensibilité que vous m'inspirez.

I P H I G É N I E.

Mon père, je vous ferois des réponses moins sensées, si je pouvois par là réussir à vous égayer.

Cette pensée est on ne peut plus gracieuse dans l'original.

AGAMEMNON, *à part.*

Grands dieux ! à son malheur dois-je la préparer ?

IPHIGÉNIE.

Vous vous cachez, seigneur, et semblez soupirer.
Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine.
Avons-nous, sans votre ordre, abandonné Mycène ?

AGAMEMNON.

Ma fille, je vous vois toujours des mêmes yeux ;
Mais les tems sont changés aussi bien que les lieux.
D'un soin cruel ma joie est ici combattue.

IPHIGÉNIE.

Hé ! mon père, oubliez votre rang à ma vue.
Je prévois la rigueur d'un long éloignement.
N'osez-vous, sans rougir, être père un moment ?
Vous n'avez devant vous qu'une jeune princesse,
A qui j'avois pour moi vanté votre tendresse.
Cent fois lui promettant mes soins, votre bonté,
J'ai fait gloire à ses yeux de ma félicité.
Que va-t'elle penser de votre indifférence ?
Ai-je flaté ses vœux d'une fausse espérance ?
N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis ?

Dolce , selon la remarque du père Brumoy , *théâtre des Grecs* ,
tom. II. pag. 489 , a osé la traduire plus littéralement ; il fait
dire à Iphigénie : *je voudrois être folle pour vous plaire.*

Esser vorrei per aggradirvi sciocca.

*Heureux , ajoute-t'il , de n'avoir point rendu ridicule la
pensée de son auteur !*

I P H I G É N I E ,
A G A M E M N O N .

Ah ! ma fille !

I P H I G É N I E .
Seigneur, poursuivez.

A G A M E M N O N .

Je ne puis.

I P H I G É N I E .

Périsset le Troyen , auteur de nos alarmes ! (1)

A G A M E M N O N .

Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes.

I P H I G É N I E .

Les dieux daignent sur-tout prendre soin de vos jours !

A G A M E M N O N .

Les dieux, depuis un tems, me sont cruels et sourds.

I P H I G É N I E .

Calchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice.

A G A M E M N O N .

Puissé-je auparavant fléchir leur injustice !

(1) *Périsset le Troyen , auteur de nos alarmes !*

Ce vers et le suivant sont une traduction d'Euripide.

I P H I G É N I E .

Périssent la guerre et les ressentimens de Ménélas !

A G A M E M N O N .

*Après m'avoir perdu , ils en perdront bien d'autres. Iphigénie ,
acte III. scène III.*

I P H I G É N I E.

L'offrirà-t'on bientôt ?

A G A M E M N O N.

Plutôt que je ne veux.

I P H I G É N I E.

Me sera-t'il permis de me joindre à vos vœux ?
Verra-t'on à l'autel votre heureuse famille ?

A G A M E M N O N.

Hélas !

I P H I G É N I E.

Vous vous taisez ?

A G A M E M N O N.

Vous y serez, ma fille.

Adieu. (1)

(1) *Vous y serez, ma fille.*

Adieu.

Ce mot est sublime, sur-tout dans la simplicité de ce dialogue vif et plein de sentimens.

Dans Euripide, Agamemnon renvoie Iphigénie *après avoir fait des réflexions assez longues*. Chez Racine, c'est Agamemnon qui *s'enfuit après avoir lâché ces mots terribles : vous y serez ma fille* ; ce qui est bien plus pathétique. *Remarques de Louis Racine*, tom. II. pag. 62.

Racine a imité d'Euripide la fin de cette scène ; dans le poëte grec, Agamemnon dit :

Je dois auparavant offrir aux dieux un sacrifice.

I P H I G É N I E.

Il faut que j'assiste avec les prêtres à cet acte de piété.

S C È N E I I I .

I P H I G É N I E , É R I P H I L E , D O R I S .

I P H I G É N I E .

DE cet accueil que dois-je soupçonner ?
 D'une secrète horreur je me sens frissonner.
 Je crains, malgré moi-même, un malheur que j'ignore.
 Justes dieux ! vous savez pour qui je vous implore !

É R I P H I L E .

Quoi ! parmi tous les soins qui doivent l'accabler,
 Quelque froideur suffit pour vous faire trembler !
 Hélas ! à quels soupirs suis-je donc condamnée,
 Moi qui, de mes parens toujours abandonnée,
 Étrangère par-tout, n'ai pas, même en naissant,
 Peut-être reçu d'eux un regard caressant ?

A G A M E M N O N .

Vous y serez , etc. Iphigénie , acte III. scène III.

Cette scène, selon la remarque du père Brumoy, est plus courte et plus noble dans Racine que dans Euripide ; mais aussi est-elle plus tendre dans le grec : Iphigénie y paroît moins princesse, et plus aimable ; Agamemnon moins roi, et plus père. Il faut dire, ajoute-t'il, à la louange de Dolce, qu'il a traité cette scène en grand maître, qui entendoit bien son original ; il a en effet rendu avec une naïveté, qui est bien plus du goût de la langue italienne que de la nôtre, l'ingénuité touchante d'Iphigénie. Théâtre des Grecs, tome II. pag. 488.

Du

Du moins, si vos respects sont rejetés d'un père, (1)
 Vous en pouvez gémir dans le sein d'une mère ;
 Et, de quelque disgrâce enfin que vous pleuriez,
 Quels pleurs par un amant ne sont point essuyés ?

I P H I G É N I E.

Je ne m'en défends point. Mes pleurs, belle Ériphile,
 Ne tiendront pas long-tems contre les soins d'Achille.
 Sa gloire, son amour, mon père, mon devoir,
 Lui donnent sur mon ame un trop juste pouvoir.
 Mais de lui-même ici que faut-il que je pense ?
 Cet amant, pour me voir, brûlant d'impatience,
 Que les Grecs de ces bords ne pouvoient arracher,
 Qu'un père, de si loin, m'ordonne de chercher,
 S'empresse-t'il assez pour jouir d'une vue
 Qu'avec tant de transports je croyois attendue ?
 Pourmoi, depuis deux jours, qu'approchant de ces lieux,
 Leur aspect souhaité se découvre à nos yeux,
 Je l'attendois par-tout ; et, d'un regard timide,
 Sans cesse parcourant les chemins de l'Aulide,
 Mon cœur, pour le chercher, voloit loin devant moi,
 Et je demande Achille à tout ce que je voi.
 Je viens, j'arrive enfin sans qu'il m'ait prévenue.

(1) *Du moins, si vos respects sont rejetés d'un père, etc.*

Quelle sensibilité rare ! quelle harmonie ! Car, pour le dire en passant, l'harmonie des vers ne consiste pas seulement à éviter les mots durs, les syllabes rudes ; elle consiste encore dans cette variété de mesure, dans cet arrondissement de périodes, dans ces tirades dont les pensées se croisent, et qui se terminent par un groupe d'images.

Je n'ai percé qu'à peine une foule inconnue ;
 Lui seul ne paroît point. Le triste Agamemnon
 Semble craindre à mes yeux de prononcer son nom.
 Que fait-il ? Qui pourra m'expliquer ce mystère ?
 Trouverai-je l'amant glacé comme le père ?
 Et les soins de la guerre auroient-ils , en un jour ,
 Éteint dans tous les cœurs la tendresse et l'amour ?
 Mais non ; c'est l'offenser par d'injustes alarmes.
 C'est à moi que l'on doit le secours de ses armes.
 Il n'étoit point à Sparte entre tous ces amans
 Dont le père d'Hélène a reçu les sermens.
 Lui seul , de tous les Grecs , maître de sa parole ,
 S'il part contre Ilion , c'est pour moi qu'il y vole ;
 Et , satisfait d'un prix qui lui semble si doux ,
 Il veut même y porter le nom de mon époux. (1)

(1) *Et , satisfait d'un prix qui lui semble si doux ,
 Il veut même y porter le nom de mon époux.*

Cette scène , si mince pour le fond , plaira toujours par le
 sentiment qui y règne et l'art admirable avec lequel elle est
 présentée. Personne n'a jamais su ; comme Racine , faire
 parler , aux passions , un langage plus vif et plus naturel.

SCÈNE IV.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE,
DORIS.

C L Y T E M N E S T R E .

MA fille, il faut partir sans que rien nous retienne,
Et sauver, en fuyant, votre gloire et la mienne.
Je ne m'étonne plus qu'interdit et distrait,
Votre père ait paru nous revoir à regret.
Aux affronts d'un refus craignant de vous commettre,
Il m'avoit par Arcas envoyé cette lettre. (1)
Arcas s'est vu trompé par notre égarement, (2)

(1) *Aux affronts d'un refus craignant de vous commettre,
Il m'avoit par Arcas envoyé cette lettre.*

Selon la remarque de M. l'abbé d'Olivet, on dit très-bien *commettre* quelqu'un; et se *commettre*, pour signifier *exposer* quelqu'un et *s'exposer* soi-même à recevoir quelque déplaisir; mais ce verbe ne s'emploie qu'absolument, et l'on ne dit point se *commettre* à quelque chose. *Craignant de vous commettre aux affronts d'un refus*, n'est donc pas français.

M. l'abbé d'Olivet ajoute qu'il faudroit l'*affront d'un refus* plutôt que les *affronts d'un refus*. Nous croyons, avec l'abbé Desfontaines, que l'un est plus expressif que l'autre, et que les *affronts* présentent une idée plus étendue; que le vers, d'ailleurs, en est plus harmonieux. *Racine vengé*, édition d'Amsterdam, pag. 207.

(2) *Arcas s'est vu trompé par notre égarement,*
Nous ne croyons pas que le mot *égarement* se soit conservé

Et vient de me la rendre en ce même moment.
 Sauvons, encore un coup, notre gloire offensée.
 Pour votre hymen Achille a changé de pensée ;
 Et, refusant l'honneur qu'on lui veut accorder,
 Jusques à son retour il veut le retarder.

É R I P H I L E .

Qu'entends-je ?

C L Y T E M N E S T R E .

Je vous vois rougir de cet outrage.
 Il faut d'un noble orgueil armer votre courage.
 Moi-même, de l'ingrat approuvant le dessein,
 Je vous l'ai dans Argos présenté de ma main ;
 Et mon choix, que flatoit le bruit de sa noblesse,
 Vous donnoit avec joie au fils d'une déesse.
 Mais puisque désormais son lâche repentir
 Dément le sang des dieux, dont on le fait sortir,
 Ma fille, c'est à nous de montrer qui nous sommes,
 Et de ne voir en lui que le dernier des hommes.
 Lui ferons-nous penser, par un plus long séjour,
 Que vos vœux de son cœur attendent le retour ?
 Rompons avec plaisir un hymen qu'il diffère.
 J'ai fait de mon dessein avertir votre père ;

dans cette acception ; on ne s'en sert plus que dans le sens moral. Il nous semble qu'Arcas fait ici une faute bien considérable ; que n'ayant point rencontré la reine et sa fille, il n'auroit point dû remettre à Clytemnestre le billet que lui avoit confié Agamemnon, sans prendre de nouveaux ordres de son maître. On voit un peu trop la nécessité où s'est trouvé Racine de lui faire commettre cette indiscretion.

Je ne l'attends ici que pour m'en séparer ;
Et pour ce prompt départ je vais tout préparer.

(à Ériphile.)

Je ne vous presse point , madame , de nous suivre.
En de plus chères mains ma retraite vous livre.
De vos desseins secrets on est trop éclairci ;
Et ce n'est pas Calchas que vous cherchez ici. (1)

S C È N E V.

I P H I G É N I E , É R I P H I L E , D O R I S .

I P H I G É N I E .

EN quel funeste état ces mots m'ont-ils laissée !
Pour mon hymen Achille a changé de pensée !
Il me faut sans honneur retourner sur mes pas !
Et vous cherchez ici quelque autre que Calchas ?

É R I P H I L E .

Madame , à ce discours je ne puis rien comprendre.

(1) *De vos desseins secrets on est trop éclairci ;
Et ce n'est pas Calchas que vous cherchez ici.*

Ce mot est terrible pour Iphigénie , qui vient de confier à Ériphile ses inquiétudes sur le peu d'empressement d'Achille.

Cette scène n'est point dans la pièce grecque ; Racine n'a dû qu'à lui-même les sentimens pleins d'une fierté noble et d'un juste orgueil que fait éclater Clytemnestre : aussi , ce personnage est-il bien autrement caractérisé chez Racine que chez Euripide.

Vous m'entendez assez, si vous voulez m'entendre.

Le sort injurieux me ravit un époux

Madame, à mon malheur m'abandonnerez-vous ?

Vous ne pouviez, sans moi, demeurer à Mycène.

Me verra-t'on, sans vous, partir avec la reine ?

É R I P H I L E .

Je voulois voir Calchas avant que de partir.

I P H I G É N I E .

Que tardez-vous, madame, à le faire avertir ?

É R I P H I L E .

D'Argos, dans un moment, vous reprenez la route.

I P H I G É N I E .

Un moment quelquefois éclaircit plus d'un doute.

Mais, madame, je vois que c'est trop vous presser ;

Je vois ce que jamais je n'ai voulu penser.

Achille Vous brûlez que je ne sois partie.

É R I P H I L E .

Moi ! Vous me soupçonnez de cette perfidie ?

Moi, j'aimerois, madame, un vainqueur furieux,

Qui, toujours tout sanglant, se présente à mes yeux ;

Qui, la flamme à la main, et de meurtres avide,

Mit en cendres Lesbos ?

I P H I G É N I E .

Oui, vous l'aimez, perfide !

Et ces mêmes fureurs que vous me dépeignez,

Ces bras que dans le sang vous avez vu baignés,

Ces morts, cette Lesbos, ces cendres, cette flamme,
 Sont les traits dont l'amour l'a gravé dans votre ame ;
 Et, loin d'en détester le cruel souvenir,
 Vous vous plaisez encore à m'en entretenir.
 Déjà, plus d'une fois, dans vos plaintes forcées,
 J'ai dû voir, et j'ai vu le fond de vos pensées.
 Mais toujours sur mes yeux ma facile bonté
 A remis le bandeau que j'avois écarté.
 Vous l'aimez . . . Que faisois-je ! Et quelle erreur fatale
 M'a fait entre mes bras recevoir ma rivale ?
 Crédule, je l'aimois. Mon cœur, même aujourd'hui,
 De son parjure amant lui promettoit l'appui
 Voilà donc le triomphe où j'étois amenée !
 Moi-même à votre char je me suis enchaînée.
 Je vous pardonne, hélas ! des vœux intéressés,
 Et la perte d'un cœur que vous me ravissez.
 Mais que, sans m'avertir du piège qu'on me dresse,
 Vous me laissiez chercher, jusqu'au fond de la Grèce,
 L'ingrat qui ne m'attend que pour m'abandonner,
 Perfide ! cet affront se peut-il pardonner ?

É R I P H I L E.

Vous me donnez des noms qui doivent me surprendre,
 Madame. On ne m'a pas instruite à les entendre ;
 Et les dieux, contre moi dès long-tems indignés,
 A mon oreille encor les avoient épargnés. (1)

(1) *Et les dieux, contre moi dès long-tems indignés,
 A mon oreille encor les avoient épargnés.*

*Indignés pour irrités ; c'est une sorte de tournure empruntée
 des Italiens, qui se servent souvent du mot *sdegno* pour*

Mais il faut des amans excuser l'injustice.

Et de quoi vouliez-vous que je vous avertisse ?

Avez-vous pu penser qu'au sang d'Agamemnon

Achille préférât une fille sans nom ,

Qui de tout son destin ce qu'elle a pu comprendre ,

C'est qu'elle sort d'un sang qu'il brûle de répandre ? (1)

I P H I G É N I E .

Vous triomphez , cruelle , et bravez ma douleur.

Je n'avois pas encor senti tout mon malheur ;

Et vous ne comparez votre exil et ma gloire ,

Que pour mieux relever votre injuste victoire.

ressentiment. L'adverbe *encore* est ici pour *jusqu'à présent* : l'abbé Desfontaines observe qu'il a cette signification quand la proposition est négative ; par exemple , on dit très-bien , *je n'ai pas encore été malade* , pour dire *je n'ai pas été malade jusqu'à présent*. Racine *vengé* , *édit. d'Amsterd.* p. 207. Hermione dit , dans le même sens , à Pyrrhus , act. IV. sc. v. tom. II. pag. 120 :

*Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces ;
J'y suis encor , malgré tes infidélités.*

(1) *Qui de tout son destin ce qu'elle a pu comprendre ,
C'est qu'elle sort d'un sang qu'il brûle de répandre ?*

La construction de cette phrase , *qui de son destin ce qu'elle a pu comprendre* , *c'est qu'elle* , etc. n'est point régulière , selon Louis Racine , *remarques* , tom. II. pag. 39. Il n'est pas aisé de trouver d'abord pourquoi ces deux vers ne sont pas français ; ce n'est qu'en les réduisant à la construction propre qu'ils doivent avoir , qu'on s'aperçoit que le *qui* , relatif , placé au commencement du premier vers , ne sert de rien à ce qui le suit , et cause seul l'espèce d'obscurité qu'on remarque dans cette phrase.

Toutefois vos transports sont trop précipités ;
 Ce même Agamemnon , à qui vous insultez ,
 Il commande à la Grèce , il est mon père , il m'aime ;
 Il ressent mes douleurs beaucoup plus que moi-même .
 Mes larmes par avance avoient su le toucher .
 J'ai surpris ses soupirs qu'il me vouloit cacher .
 Hélas ! de son accueil condamnant la tristesse ,
 J'osois me plaindre à lui de son peu de tendresse !

S C È N E V I.

ACHILLE , IPHIGÉNIE , ÉRIPHILE , DORIS.

A C H I L L E .

IL est donc vrai , madame , et c'est vous que je vois !
 Je soupçonnois d'erreur tout le camp à la fois .
 Vous en Aulide ! Vous , hé ! qu'y venez-vous faire ?
 D'où vient qu'Agamemnon m'assuroit le contraire ?

I P H I G É N I E .

Seigneur , rassurez-vous ; vos vœux seront contens .
 Iphigénie encor n'y sera pas long-tems .

SCÈNE VII.

ACHILLE, ÉRIPHILE, DORIS.

ACHILLE.

ELLE me fuit! Veillé-je? Ou n'est-ce point un songe?
 Dans quel trouble nouveau cette fuite me plonge! (1)
 Madame, je ne sais si, sans vous irriter,
 Achille devant vous pourra se présenter.
 Mais, si d'un ennemi vous souffrez la prière,
 Si lui-même souvent a plaint sa prisonnière,
 Vous savez quel sujet conduit ici leurs pas;
 Vous savez.....

ÉRIPHILE.

Quoi, seigneur? ne le savez-vous pas,
 Vous qui, depuis un mois, brûlant sur ce rivage, (2)
 Avez conclu vous-même, et hâté leur voyage?

ACHILLE.

De ce même rivage absent depuis un mois,
 Je le revis hier pour la première fois.

(1) *Elle me fuit! Veillé-je? Ou n'est-ce point un songe, etc.*

La Mothe prétend qu'Achille, surpris du froid accueil d'Iphigénie, devoit ou l'arrêter ou la suivre. Cette critique ne nous paroît qu'une chicane subtile et minutieuse.

(2) *Vous qui, depuis un mois, brûlant sur ce rivage,*

C'est ici qu'il faut sous-entendre d'impatience. Cette expression animée rappelle le beau vers du liv. IV. de l'Énéide.

Tendentæque manus ripeæ uterioris amoræ.

ÉRIPHILE.

Quoi ! lorsqu'Agamemnon écrivoit à Mycène, (1)
 Votre amour, votre main n'a pas conduit la sienne ?
 Quoi ! vous, qui de sa fille adoriez les attraits . . .

A C H I L L E .

Vous m'en voyez encore épris plus que jamais,
 Madame ; et, si l'effet eût suivi ma pensée,
 Moi-même dans Argos je l'aurois devancée.
 Cependant on me fuit. Quel crime ai-je commis ?
 Mais je ne vois par-tout que des yeux ennemis.
 Que dis-je ? En ce moment Calchas, Nestor, Ulysse,
 De leur vaine éloquence employant l'artifice,
 Combattoient mon amour, et sembloient m'annoncer
 Que, si j'en crois ma gloire, il y faut renoncer.
 Quelle entreprise ici pourroit être formée ?
 Suis-je, sans le savoir, la fable de l'armée ?
 Entrons. C'est un secret qu'il leur faut arracher.

S C È N E V I I I .

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

DIEUX, qui voyez ma honte, où me dois-je cacher ?
 Orgueilleuse rivale, on t'aime, et tu murmures !

(1) *Quoi ! lorsqu'Agamemnon écrivoit à Mycène ,
 Votre amour, votre main n'a pas conduit la sienne ?
 Sienne rime mal avec Mycène.*

Souffrirai-je à la fois ta gloire et tes injures ? (1)
 Ah ! plutôt..... Mais, Doris, ou j'aime à me flater,
 Ou sur eux quelque orage est tout prêt d'éclater.
 J'ai des yeux. Leur bonheur n'est pas encor tranquille.
 On trompe Iphigénie ; on se cache d'Achille ;
 Agamemnon gémit. Ne désespérons point ;
 Et, si le sort contre elle à ma haine se joint,
 Je saurai profiter de cette intelligence,
 Pour ne pas pleurer seule, et mourir sans vengeance.

(1) *Orgueilleuse rivale, on t'aime, et tu murmures !*

Souffrirai-je à la fois ta gloire et tes injures ?

Racine a trouvé moyen d'employer très-heureusement le mot *injures* dans le sens d'*invectives*, quoique dans cette acception *injure* en poésie ne soit pas noble. Cette expression, qui s'emploie très-bien lorsqu'elle signifie *injure faite ou reçue*, devient basse et triviale lorsqu'elle signifie *parole injurieuse* ; et il faut alors beaucoup d'art pour l'employer en ce sens. On en trouve encore un exemple dans la tragédie d'Andromaque, tom. II. pag. 117.

Je crains votre silence, et non pas vos injures.

Cet exemple n'est pas, à beaucoup près, aussi heureux que celui dont il s'agit ici ; car dans ce vers :

« Souffrirai-je à la fois ta gloire et tes injures ? »

la bassesse du mot *injure* est relevée par la noblesse du mot *gloire*, qui l'empêche de faire un mauvais effet.

Fin du second Acte.

 ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

OUI, seigneur, nous partions ; et mon justecourroux
 Laissoit bientôt Achille et le camp loin de nous.
 Ma fille dans Argos couroit pleurer sa honte.
 Mais lui-même, étonné d'une fuite si prompte,
 Par combien de sermens, dont je n'ai pu douter,
 Vient-il de me convaincre, et de nous arrêter !
 Il presse cet hymen, qu'on prétend qu'il diffère,
 Et vous cherche, brûlant d'amour et de colère.
 Prêt d'imposer silence à ce bruit imposteur,
 Achille en veut connoître et confondre l'auteur. (1)
 Bannissez ces soupçons qui troubloient notre joie.

AGAMEMNON.

Madame, c'est assez. Je consens qu'on le croie.

(1) *Achille en veut connoître et confondre l'auteur.*

Voyez avec quel soin Racine rapèle toujours au spectateur le caractère de chaque acteur. Ce vers prépare très-bien la belle scène entre Agamemnon et Achille, qu'on verra au IV^e acte.

Je reconnois l'erreur qui nous avoit séduits ,
 Et ressens votre joie autant que je le puis.
 Vous voulez que Calchas l'unisse à ma famille ;
 Vous pouvez à l'autel envoyer votre fille ; (1)
 Je l'attends. Mais , avant que de passer plus loin ,
 J'ai voulu vous parler un moment sans témoin. (2)

(1) *Vous pouvez à l'autel envoyer votre fille ;
 Je l'attends.*

Je l'attends, a quelque chose de cruel dans la bouche d'Agamemnon ; on l'attend seroit plus générique , et formeroit un sens moins dur et moins révoltant.

(2) *Mais , avant que de passer plus loin ,
 J'ai voulu vous parler un moment sans témoin , etc.*
 Le fond de cette scène est emprunté d'Euripide.

A G A M E M N O N .

Clytemnestre , savez-vous ce que vous devez faire ? M'en croirez-vous ?

C L Y T E M N E S T R E .

Parlez... J'ai toujours fait ce que vous vouliez.

A G A M E M N O N .

Laissez-moi conduire votre fille à son époux.

C L Y T E M N E S T R E .

Quoi ! vous ferez sans moi ce que m'impose ma qualité de mère ?

A G A M E M N O N .

Le mariage de votre fille doit se faire en présence de tous les Grecs.

C L Y T E M N E S T R E .

Et où prétendez-vous donc que je sois pendant cette cérémonie ?

Vous voyez en quels lieux vous l'avez amenée.
 Tout y ressent la guerre, et non point l'hyménée.
 Le tumulte d'un camp, soldats et matelots,
 Un autel hérissé de dards, de javelots,
 Tout ce spectacle enfin, pompe digne d'Achille,
 Pour attirer vos yeux n'est point assez tranquille ;
 Et les Grecs y verroient l'épouse de leur roi,
 Dans un état indigne et de vous et de moi.
 M'en croirez-vous ? Laissez, de vos femmes suivie,
 A cet hymen, sans vous, marcher Iphigénie.

C L Y T E M N E S T R E.

Qui ? Moi ! Que, remettant ma fille en d'autres bras, (1).
 Ce que j'ai commencé, je ne l'achève pas !

A G A M E M N O N.

*Partez pour Argos, allez veiller à la conduite de vos filles.
 Iphigénie, acte IV. scène II.*

Clytemnestre, selon M. de la Mothe, doit croire qu'Agamemnon extravague, ou soupçonner du mystère dans sa conduite ; aussi, poursuit-il, le spectateur accusera l'auteur de n'avoir point connu la nature, ou de l'avoir éludée exprès. Jamais critique ne fut plus déplacée et plus fautive. Quand Clytemnestre soupçonneroit Agamemnon d'avoir d'autres raisons de l'écartier de l'autel que celles qu'il lui donne, elle ne pourroit jamais deviner le projet qu'il a formé d'immoler sa fille.

(1) *Qui ? Moi ! Que, remettant ma fille en d'autres bras, etc.
 Dans Euripide, Clytemnestre dit de même :
 Que j'abandonne ici ma fille ! Et qui portera donc le flambeau
 nuptial ?*

A G A M E M N O N.

Je le présenterai à son époux dès qu'il le faudra.

Qu'après l'avoir d'Argos amenée en Aulide,
 Je refuse à l'autel de lui servir de guide!
 Dois-je donc de Calchas être moins près que vous?
 Et qui présentera ma fille à son époux?
 Quelle autre ordonnera cette pompe sacrée?

A G A M E M N O N .

Vous n'êtes point ici dans le palais d'Atrée.

C L Y T E M N E S T R E .

Mais ce n'est pas l'usage ; vous savez vous-même que ce seroit blesser les bienséances.

A G A M E M N O N .

Ces mêmes bienséances vous défendent aussi de vous trouver dans la confusion d'un camp.

C L Y T E M N E S T R E .

N'est-ce donc pas le devoir d'une mère d'assister au mariage de ses enfans ?

A G A M E M N O N .

Oui ; mais ce même devoir vous prescrit également de n'être pas éloignée si long-tems de celles de vos filles que vous avez laissées à Argos.

C L Y T E M N E S T R E .

Elles sont confiées à la garde de femmes incapables de se laisser corrompre.

A G A M E M N O N .

Obéissez.

C L Y T E M N E S T R E .

Non , cela ne sera point , j'en atteste la déesse d'Argos ; vous êtes hors de vos états , faites-y tout ce que la dignité de votre rang vous prescrit ; mais laissez-moi m'acquitter aussi des soins particuliers qu'impose à une mère le mariage de ses

Vous

Vous êtes dans un camp

C L Y T E M N E S T R E .

Où tout vous est soumis ;
Où le sort de l'Asie en vos mains est remis ;
Où je vois sous vos lois marcher la Grèce entière ;
Où le fils de Thétis va m'appeler sa mère.
Dans quel palais superbe, et plein de ma grandeur,
Puis-je jamais paroître avec plus de splendeur ?

A G A M E M N O N .

Madame, au nom des dieux, auteurs de notre race,
Daignez à mon amour accorder cette grace.
J'ai mes raisons.

C L Y T E M N E S T R E .

Seigneur, au nom des mêmes dieux ,
D'un spectacle si doux ne privez point mes yeux.
Daignez ne point rougir ici de ma présence.

A G A M E M N O N .

J'avois plus espéré de votre complaisance.
Mais puisque la raison ne vous peut émouvoir,
Puisqu'enfin ma prière a si peu de pouvoir ,
Vous avez entendu ce que je vous demande,

filles. Iphigénie , *acte IV. scène III.* Il est à remarquer que l'obstination de Clytemnestre dans Euripide fait ici bien plus d'effet que la soumission de cette reine dans Racine ; la défense que lui fait Agamemnon de rester dans le camp des Grecs est aussi bien mieux motivée chez Euripide.

Madame : je le veux, et je vous le commande.
Obéissez. (1)

SCÈNE II.

C L Y T E M N E S T R E *seule.*

D'où vient que, d'un soin si cruel,
L'injuste Agamemnon m'écarte de l'autel ?
Fier de son nouveau rang, m'ose-t'il méconnoître ?
Me croit-il à sa suite indigne de paroître ?
Ou, de l'empire encor timide possesseur,
N'oseroit-il d'Hélène ici montrer la sœur ?
Et pourquoi me cacher ? Et par quelle injustice
Faut-il que sur mon front sa honte rejaillisse ?
Mais n'importe, il le veut, et mon cœur s'y résout.
Ma fille, ton bonheur me console de tout !
Le ciel te donne Achille, et ma joie est extrême
De t'entendre nommer.... Mais le voici lui-même.

(1) *Je le veux , et je vous le commande.*
Obéissez.

Le public sourit ordinairement à ces mots , parce qu'Agamemnon , après avoir prié comme époux , commande en roi. Racine , comme on peut le voir , a adouci Euripide , qui dit seulement *obéissez*. Nous avons déjà observé qu'Agamemnon , dans Euripide , a plus lieu de parler en maître que dans Racine. Dans le premier , Clytemnestre vient en Aulide sans l'aveu d'Agamemnon ; dans le second , elle n'y vient que mandée par son époux.

SCÈNE III.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE.

ACHILLE.

TOUT succède, madame, à mon empressement.
 Le roi n'a point voulu d'autre éclaircissement ;
 Il en croit mes transports ; et, sans presque m'entendre ,
 Il vient, en m'embrassant, de m'accepter pour gendre.
 Il ne m'a dit qu'un mot. Mais vous a-t'il conté
 Quel bonheur dans le camp vous avez apporté ?
 Les dieux vont s'apaiser. Du moins Calchas publie
 Qu'avec eux, dans une heure, il nous reconilie ;
 Que Neptune et les Vens, prêts à nous exaucer ,
 N'attendent que le sang que sa main va verser.
 Déjà dans les vaisseaux la voile se déploie ;
 Déjà, sur sa parole, ils retournent vers Troye.
 Pour moi, quoique le ciel, au gré de mon amour ,
 Dût encore des vens retarder le retour ,
 Que je quitte à regret la rive fortunée
 Où je vais allumer les flambeaux d'hyménée ;
 Puis-je ne point chérir l'heureuse occasion
 D'aller du sang Troyen sceller notre union ,
 Et de laisser bientôt sous Troye ensevelie ,
 Le déshonneur d'un nom à qui le mien s'allie ? (1)

(1) *Et de laisser bientôt sous Troye ensevelie ,
 Le déshonneur d'un nom à qui le mien s'allie ?*

Achille ne parle sûrement pas ici à Clytemnestre avec assez

S C È N E I V .

ACHILLE , CLYTEMNESTRE , IPHIGÉNIE ,
ÉRIPHILE , DORIS , ÆGINE .

A C H I L L E .

P R I N C E S S E , mon bonheur ne dépend que de vous.
Votre père à l'autel vous destine un époux.
Venez y recevoir un cœur qui vous adore.

I P H I G É N I E .

Seigneur , il n'est pas tems que nous partions encore.
La reine permettra que j'ose demander
Un gage à votre amour , qu'il me doit accorder.
Je viens vous présenter une jeune princesse ;
Le ciel a sur son front imprimé sa noblesse ;
De larmes , tous les jours , ses yeux sont arrosés ;
Vous savez ses malheurs , vous les avez causés.
Moi-même , où m'emportoit une aveugle colère !
J'ai tantôt , sans respect , affligé sa misère . (1)
Que ne puis-je aussi bien , par d'utiles secours ,

de ménagement ; il devrait lui épargner le désagrément de
lui rappeler qu'il s'allie à un nom déshonoré.

(1) *J'ai tantôt , sans respect , affligé sa misère.*

Morale sublime ! Iphigénie se reproche de n'avoir point
respecté la misère d'Ériphile. Louis Racine cite à ce propos ,
remarq. tom. II. pag. 42 , un axiome latin très-remarquable :
res est sacra miser ; un malheureux est un être sacré.

Réparer promptement mes injustes discours ! (1)
 Je lui prête ma voix : je ne puis davantage.
 Vous seul pouvez, seigneur, détruire votre ouvrage.
 Elle est votre captive ; et ses fers que je plains ,
 Quand vous l'ordonnerez, tomberont de ses mains.
 Commencez donc par là cette heureuse journée.
 Qu'elle puisse à nous voir n'être plus condamnée.
 Montrez que je vais suivre, au pied de nos autels,
 Un roi qui, non content d'effrayer les mortels,
 A des embrâsemens ne borne point sa gloire,
 Laisse aux pleurs d'une épouse attendrir sa victoire ; (2)
 Et, par les malheureux quelquefois désarmé,
 Sait imiter en tout les dieux qui l'ont formé. (5)

(1) *Réparer promptement mes injustes discours !*

Le poète n'a pas manqué un seul trait pour rendre Iphigénie intéressante. Lorsqu'on présume qu'Iphigénie n'est occupée que de son bonheur, son premier soin est de réparer l'injure qu'elle croit avoir faite à Ériphile.

(2) *Laisse aux pleurs d'une épouse attendrir sa victoire ;*

On pourroit dire, *laisser attendrir un cœur victorieux ;* mais *laisser attendrir sa victoire*, n'est-il pas trop hasardé ?

(5) *Et, par les malheureux quelquefois désarmé,*

Sait imiter en tout les dieux qui l'ont formé.

Ces vers sont une imitation de la pensée suivante de Cicéron dans son oraison *pro Marcello*.

Il n'y a rien qui approche plus les hommes de la divinité, que les soins qu'ils prennent de conserver leurs semblables.

Homines ad deos nullâ re propius accedunt, quàm salutem hominibus dando.

Oui, seigneur, des douleurs soulagez la plus vive.
 La guerre dans Lesbos me fit votre captive ;
 Mais c'est pousser trop loin ses droits injurieux ,
 Qu'y joindre le tourment que je souffre en ces lieux.

A C H I L L E .

Vous, madame ?

É R I P H I L E .

Oui, seigneur ; et, sans compter le reste, (1)
 Pouvez-vous m'imposer une loi plus funeste ,
 Que de rendre mes yeux les tristes spectateurs
 De la félicité de mes persécuteurs ?
 J'entends de toutes parts menacer ma patrie ;
 Je vois marcher contre elle une armée en furie ;
 Je vois déjà l'hymen, pour mieux me déchirer,
 Mettre en vos mains le feu qui la doit dévorer.
 Souffrez que, loin du camp et loin de votre vue,
 Toujours infortunée et toujours inconnue,
 J'aille cacher un sort si digne de pitié,
 Et dont mes pleurs encor vous taisent la moitié.

A C H I L L E .

C'est trop, belle princesse ; il ne faut que nous suivre.
 Venez, qu'aux yeux des Grecs Achille vous délivre ;

(1) *Oui, seigneur ; et, sans compter le reste, etc.*

Sans compter le reste, est encore un hémistiche amené par la rime ; mais ces petites taches sont presque imperceptibles dans un ouvrage où l'on trouve si peu à reprendre, et tant à admirer.

Et que le doux moment de ma félicité
Soit le moment heureux de votre liberté.

SCÈNE V.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE,
ÉRIPHILE, ARCAS, ÆGINE, DORIS.

A R C A S.

MADAME, tout est prêt pour la cérémonie.
Le roi près de l'autel attend Iphigénie.
Je viens la demander; ou plutôt, contre lui,
Seigneur, je viens pour elle implorer votre appui. (1)

A C H I L L E.

Arcas, que dites-vous?

C L Y T E M N E S T R E.

Dieux! que vient-il m'apprendre?

(1) *Ou plutôt, contre lui,
Seigneur, je viens pour elle implorer votre appui.*

Quelle scène! quel coup de théâtre! La fille et la mère sont au comble de leurs vœux; Achille se félicite avec elles de leur bonheur, et, d'un seul mot, Arcas détruit leur illusion. Observez que la révélation du secret d'Agamemnon fait bien plus d'effet dans Racine que chez le poète grec. En effet, chez le dernier, l'esclave ne le révèle que devant Achille et la reine; ici c'est devant Achille, devant Clytemnestre, devant Iphigénie et devant Ériphile; d'un seul mot Racine a mis en mouvement la tendresse de la mère, l'amour de la fille, le caractère bouillant de l'amant et la jalousie de la rivale.

I P H I G É N I E,
A R C A S , à Achille.

Je ne vois plus que vous qui puissiez la défendre. (1)

A C H I L L E .

Contre qui ?

(1) *Je ne vois plus que vous qui puissiez la défendre.*

On lit dans la première édition imprimée en 1675 :

« Je ne vois plus que vous qui la puisse défendre. »

Euripide a fourni à Racine le modèle de cette magnifique scène. Achille , Clytemnestre et le Vieillard sont les interlocuteurs de la pièce du poëte grec.

L E V I E I L L A R D , en ouvrant la porte.

Arrêtez , étranger , petit fils d'Éaque. C'est à vous , fils de Thétis , à vous , fille de Léda , que je veux parler.

A C H I L L E .

Qui vient d'ouvrir cette porte ? Quel effroi , quel trouble peut me faire appeler ainsi ?

L E V I E I L L A R D .

C'est un esclave qui ne peut s'enorgueillir d'un pareil titre , à qui la fortune n'a pas permis de prétendre à rien de plus.

A C H I L L E .

A qui êtes-vous ? Car vous ne m'appartenez point , et je n'ai rien de commun avec Agamemnon.

L E V I E I L L A R D , à Achille.

Je suis un des esclaves de la maison devant laquelle vous trouvez. (à Clytemnestre.)

J'y fus envoyé par Tyndare votre père.

A C H I L L E .

Eh bien ! dites-moi pourquoi vous m'arrêtez.

L E V I E I L L A R D .

Êtes-vous seuls ici ?

A R C A S.

Je le nomme et l'accuse à regret.

Autant que je l'ai pu, j'ai gardé son secret.

Mais le fer, le bandeau, la flamme est toute prête :

Dût tout cet appareil retomber sur ma tête,

Il faut parler. (1)

A C H I L L E.

(au Vieillard.)

Parlez, nous sommes seuls. (à Clytemnestre et au Vieillard.)

Éloignons-nous plutôt de la maison du roi.

L E V I E I L L A R D.

O fortune ! conserve tous ceux que mon attachement veut essayer de sauver.

Ici le vieillard justifie l'infidélité qu'il va commettre envers Agamemnon, par les raisons de son dévouement à Clytemnestre, à laquelle il a toujours été attaché dès son enfance, comme s'il eût fait, dit-il, partie de sa dot.

C L Y T E M N E S T R E.

Dis-nous donc ce que tu viens nous apprendre.

L E V I E I L L A R D.

Agamemnon... veut faire... mourir votre fille...

C L Y T E M N E S T R E.

Quoi !... quelle horreur !... Vieillard, sais-tu bien ce que tu dis ?

L E V I E I L L A R D.

Il doit plonger lui-même le couteau dans le sein de cette malheureuse princesse, etc. Iphigénie, acte IV. scène III.

(1) Dût tout cet appareil retomber sur ma tête,

Il faut parler.

Ce vers, comme le remarque Louis Racine, tome II.

I P H I G É N I E ,
C L Y T E M N E S T R E .

Je tremble. Expliquez-vous, Arcas.

A C H I L L E .

Qui que ce soit, parlez, et ne le craignez pas.

A R C A S .

Vous êtes son amant, et vous êtes sa mère.
Gardez-vous d'envoyer la princesse à son père.

C L Y T E M N E S T R E .

Pourquoi le craignons-nous ?

A C H I L L E .

Pourquoi m'en défier ?

A R C A S .

Il l'attend à l'autel pour la sacrifier.

A C H I L L E .

Lui !

C L Y T E M N E S T R E .

Sa fille !

pag. 66. est imité de ce que dit Sinon dans Virgile , Énéide , liv. II. vers 154.

Vos , æterni ignes , et non violabile vestrum
Testor numen , ait ; vos , aræ , ensesque nefandi
Quos fugi , vittæque deûm , quas hostia gessi :
Fas mihi Graïorum sacrata resolvere jura.

*Astres éternels ; divinités inviolables , saints autels , funeste
couteau , auxquels je me suis dérobé ; et vous , bandelettes
que j'ai portées en qualité de victime , je vous atteste ici ;
qu'il me soit permis de violer une loi sacrée. Traduction de
l'abbé Desfontaines.*

IPHIGÉNIE.

Mon père!

ÉRIPHILE.

O ciel! quelle nouvelle! (1)

ACHILLE.

Quelle aveugle fureur pourroit l'armer contre elle? (2)

(1) ACHILLE.

Lui!

CLYTEMNESTRE.

Sa fille!

IPHIGÉNIE.

Mon père!

ÉRIPHILE.

O ciel! quelle nouvelle!

Louis Racine a observé que le poëte, dans un seul vers, fait parler Clytemnestre, Achille, Iphigénie et Ériphile. Remarques, tom. II. pag. 66. Ce vers est en effet un modèle de précision.

(2) *Quelle aveugle fureur pourroit l'armer contre elle?*

Dans Euripide, Clytemnestre, instruite du projet qu'a formé son époux d'immoler sa fille, s'exprime ainsi:

Que je suis malheureuse! Agamemnon a-t'il donc perdu la raison?

LE VIEILLARD.

Non, il ne se trompe que sur ce qui concerne Iphigénie et sa mère.

CLYTEMNESTRE.

Mais quel génie malfaisant s'est donc emparé de lui?

LE VIEILLARD.

Il suit un oracle prononcé par Calchas, qui assure à l'armée un départ prochain.

Ce discours, sans horreur, se peut-il écouter ?

A R C A S .

Ah, seigneur ! plutôt au ciel que je pusse en douter !
Par la voix de Calchas l'oracle la demande ;
De toute autre victime il refuse l'offrande ;
Et les dieux, jusques-là protecteurs de Pâris,
Ne nous promettent Troye et les vens qu'à ce prix.

C L Y T E M N E S T R E .

Les dieux ordonneroient un meurtre abominable !

I P H I G É N I E .

Ciel ! pour tant de rigueurs, de quoi suis-je coupable ?

C L Y T E M N E S T R E .

Je ne m'étonne plus de cet ordre cruel
Qui m'avoit interdit l'approche de l'autel.

C L Y T E M N E S T R E .

(à part.)

Où prétend-elle aller ? . . . Que je suis malheureuse ! . . . Que tu es à plaindre, ma fille, d'avoir un père qui veut être ton bourreau !

L E V I E I L L A R D .

Cette armée doit aller à Troye . . . pour y redemander Hélène, femme de Ménélas.

C L Y T E M N E S T R E .

Le retour de cette princesse sera donc payé du sang d'Iphigénie.

L E V I E I L L A R D .

Voilà tout le mystère ; Agamemnon doit l'immoler à Diane. Iphigénie, acte IV. scène III.

IPHIGÉNIE, à Achille.

Et voilà donc l'hymen où j'étois destinée! (1)

A R C A S.

Le roi, pour vous tromper, feignoit cet hyménée. (2)

(1) *Et voilà donc l'hymen où j'étois destinée!*

Dans Sophocle, Antigone, prête à subir la mort à laquelle elle a été condamnée par Créon, fait un retour à peu près semblable sur elle-même.

Citoyens de Thèbes, regardez-moi, dit-elle, toucher au terme de mes jours, ouvrir pour la dernière fois les yeux à la lumière; je vais descendre toute vive dans l'affreux tombeau... sans avoir goûté les douceurs de l'hyménée.... je vais épouser l'Achéron.

Antigone, acte III. scène II.

(2) *Le roi, pour vous tromper, feignoit cet hyménée, etc.*

Dans Euripide, Clytemnestre demande au Vieillard :

Quel étoit donc le prétexte de cet hymen qui m'a fait sortir de mon palais?

LE VIEILLARD.

Agamemnon a feint de vouloir donner sa fille en mariage à Achille, afin de vous faire consentir plus aisément à son départ.

C L Y T E M N E S T R E.

O ma fille! tu viens donc ici pour mourir! je t'ai donc amenée pour être frappée moi-même du coup qui te fera périr, etc. Vieillard, dis-moi, donc qui t'a appris ce mystère?

LE VIEILLARD.

J'allois vous porter une lettre toute différente de celle que vous aviez d'abord reçue.

C L Y T E M N E S T R E.

Étoit-ce pour me défendre, ou pour m'engager de conduire ma fille à la mort?

Tout le camp même encore est trompé comme vous.

C L Y T E M N E S T R E .

Seigneur, c'est donc à moi d'embrasser vos genoux. (1)

L E V I E I L L A R D .

C'étoit pour vous en empêcher ; Agamemnon avoit changé d'avis , il étoit revenu à lui-même.

C L Y T E M N E S T R E .

Pourquoi ne m'as-tu donc pas remis cette lettre ?

L E V I E I L L A R D .

Ménélas me l'a arrachée ; il est l'auteur de tous vos maux. Iphigénie , acte IV. scène III.

(1) *Seigneur , c'est donc à moi d'embrasser vos genoux , etc. Tout ce morceau est une traduction d'Euripide.*

C L Y T E M N E S T R E .

Je ne rougirai point de tomber à vos genoux ; vous êtes le fils d'une déesse : et moi fille d'un mortel , de quoi pourrois-je aujourd'hui m'enorgueillir ? A qui dois-je prendre plus d'intérêt qu'à ma fille ? Prenez donc sa défense , fils de Thétis. Soyez sensible à mon malheur , à celui d'une fille qui a porté le nom de votre épouse. Ce titre lui seroit-il donc inutile ?..... Mais cependant , c'étoit dans l'espérance de l'unir avec vous que je l'ai amenée ici couronnée de fleurs ; et c'est à la mort que je l'ai conduite ! Achille , si vous lui refusez votre appui , vous serez à jamais déshonoré. Quoique vous ne l'ayez pas encore épousée , vous avez été appelé l'époux de la malheureuse Iphigénie. Vous lui devez toute votre protection. Je vous la demande par ce menton (c'étoit l'usage chez les Grecs de toucher le menton de ceux qu'on supplioit ,) par cette main , par le nom de votre mère ; car je n'ose à présent implorer le vôtre , qui fait seul mon malheur. J'embrasse vos genoux ; je n'ai plus d'autre asyle , je n'ai plus d'amis qui s'intéressent à mon-

A C H I L L E , *la relevant.*

Ah, madame !

C L Y T E M N E S T R E .

Oubliez une gloire importune.

Ce triste abaissement convient à ma fortune.

Heureuse, si mes pleurs peuvent vous attendrir !

Une mère à vos pieds peut tomber sans rougir.

C'est votre épouse, hélas ! qui vous est enlevée !

Dans cet heureux espoir je l'avois élevée.

C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord ;

Et votre nom, seigneur, la conduit à la mort !

Ira-t'elle, des dieux implorant la justice,

Embrasser leurs autels parés pour son supplice ?

Elle n'a que vous seul. Vous êtes en ces lieux

Son père, son époux, son asyle, ses dieux.

Je lis dans vos regards la douleur qui vous presse.

Auprès de votre époux, ma fille, je vous laisse.

Seigneur, daignez m'attendre, et ne la point quitter.

A mon perfide époux je cours me présenter.

Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime.

Il faudra que Calchas cherche une autre victime ;

Ou, si je ne vous puis dérober à leurs coups,

Ma fille, ils pourront bien m'immoler avant vous.

sort. Vous savez le parti cruel qu'a pris Agamemnon ; je suis venue, comme vous le voyez, au milieu d'un camp séditieux, toujours enpressé à faire le mal... quoique souvent porté à faire le bien. Si vous osez nous prêter une main secourable, nous n'avons plus rien à craindre ; si vous nous abandonnez, nous sommes morts. Iphigénie, acte IV. scène 111.

SCÈNE VI.

ACHILLE, IPHIGÉNIE.

ACHILLE.

MADAME, je me tais, et demeure immobile. (1)
 Est-ce à moi que l'on parle, et connoît-on Achille ?
 Une mère, pour vous, croit devoir me prier !
 Une reine à mes pieds se vient humilier !
 Et, me déshonorant par d'injustes alarmes,
 Pour attendrir mon cœur, on a recours aux larmes !
 Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi ? (2)

(1) *Madame, je me tais, et demeure immobile, etc.*
 Dans Euripide, Clytemnestre dit à Achille :
Fils de Thétis et de Pélée, vous l'entendez.

ACHILLE.

*Je vois tous vos malheurs, je suis on ne peut plus sensible
 aux moyens qu'on a pris de vouloir m'en faire regarder comme
 l'auteur.*

CLYTEMNESTRE.

*Ils égorgeront ma fille !... Ils nous ont séduits par l'espé-
 rance de vous voir unis par les nœuds de l'hyménée.*

ACHILLE.

*Ce procédé m'indigne contre votre époux ; je ne souffrirai
 point patiemment cette injure. Iphigénie, acte IV. scène III.*

(2) *Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi ?*

Ah ! sans doute, on s'en peut reposer sur ma foi.

Euripide fait dire à peu près la même chose à Achille.

Ah!

Ah ! sans doute, on s'en peut reposer sur ma foi.
 L'outrage me regarde ; et, quoi qu'on entreprenne,
 Je réponds d'une vie où j'attache la mienne. (1)
 Mais ma juste douleur va plus loin m'engager.
 C'est peu de vous défendre, et je cours vous venger,
 Et punir à la fois le cruel stratagème
 Qui s'ose de mon nom armer contre vous-même.

I P H I G É N I E.

Ah ! demeurez, seigneur, et daignez m'écouter.

A C H I L L E.

Quoi, madame ! un barbare osera m'insulter !
 Il voit que de sa sœur je cours venger l'outrage ;
 Il sait que, le premier, lui donnant mon suffrage,
 Je le fis nommer chef de vingt rois ses rivaux ;

Comptez que si vous avez eu tant à souffrir des personnes qui vous sont les plus chères, vous devez tout attendre de la jeunesse d'un homme qui a trop de sensibilité pour vous, pour ne pas s'opposer à vos malheurs. Non, Agamemnon ne sacrifiera point votre fille, qu'il a annoncée comme mon épouse ; je ne souffrirai point que, pour assurer le succès de ses intrigues, il ait osé abuser de mon nom. Iphigénie, acte II. scène III.

(1) *L'outrage me regarde ; et, quoi qu'on entreprenne,
 Je réponds d'une vie où j'attache la mienne.*

Agamemnon, dit Achille dans Euripide, a osé me faire un affront... Mais avant que j'arrive à Troie, ce fer, ajoute-t'il en montrant son épée, pourroit être teint du sang de celui qui entreprendroit de me ravir Iphigénie. Ibid. acte IV. scène III.

Et, pour fruit de mes soins, pour fruit de mes travaux,
 Pour tout le prix enfin d'une illustre victoire,
 Qui le doit enrichir, venger, combler de gloire,
 Content et glorieux du nom de votre époux,
 Je ne lui demandois que l'honneur d'être à vous.
 Cependant aujourd'hui, sanguinaire, parjure,
 C'est peu de violer l'amitié, la nature;
 C'est peu que de vouloir, sous un couteau mortel,
 Me montrer votre cœur fumant sur un autel :
 D'un appareil d'hymen couvrant ce sacrifice,
 Il veut que ce soit moi qui vous mène au supplice!
 Que ma crédule main conduise le couteau !
 Qu'au lieu de votre époux je sois votre bourreau !
 Et quel étoit pour vous ce sanglant hyménée,
 Si je fusse arrivé plus tard d'une journée ?
 Quoi donc ! à leur fureur livrée en ce moment,
 Vous iriez à l'autel me chercher vainement ;
 Et d'un fer imprévu vous tomberiez frappée,
 En accusant mon nom qui vous auroit trompée !
 Il faut de ce péril, de cette trahison,
 Aux yeux de tous les Grecs lui demander raison.
 A l'honneur d'un époux vous-même intéressée,
 Madame, vous devez approuver ma pensée.
 Il faut que le cruel, qui m'a pu mépriser,
 Apprenne de quel nom il osoit abuser.

I P H I G É N I E .

Hélas ! si vous m'aimez, si, pour grâce dernière,
 Vous daigniez d'une amante écouter la prière,

C'est maintenant, seigneur, qu'il faut me le prouver.
 Car enfin, ce cruel que vous allez braver,
 Cet ennemi barbare, injuste, sanguinaire,
 Songez, quoi qu'il en soit, songez qu'il est mon père.

A C H I L L E.

Lui, votre père ? Après son horrible dessein,
 Je ne le connois plus que pour votre assassin.

I P H I G É N I E.

C'est mon père, seigneur, je vous le dis encore,
 Mais un père que j'aime, un père que j'adore,
 Qui me chérit lui-même, et dont, jusqu'à ce jour,
 Je n'ai jamais reçu que des marques d'amour.
 Mon cœur, dans ce respect élevé dès l'enfance,
 Ne peut que s'affliger de tout ce qui l'offense :
 Et loin d'oser ici, par un prompt changement,
 Approuver la fureur de votre emportement,
 Loin que par mes discours je l'attise moi-même,
 Croyez qu'il faut aimer autant que je vous aime,
 Pour avoir pu souffrir tous les noms odieux
 Dont votre amour le vient d'outrager à mes yeux.
 Et pourquoi voulez-vous qu'inhumain et barbare,
 Il ne gémissé pas du coup qu'on me prépare ?
 Quel père de son sang se plaît à se priver ?
 Pourquoi me perdrait-il, s'il pouvoit me sauver ?
 J'ai vu, n'en doutez point, ses larmes se répandre.
 Faut-il le condamner avant que de l'entendre ?
 Hélas ! de tant d'horreurs son cœur déjà troublé,
 Doit-il de votre haine être encore accablé ?

H 2

Quoi, madame ! parmi tant de sujets de crainte,
 Ce sont là les frayeurs dont vous êtes atteinte !
 Un cruel (comment puis-je autrement l'appeler ?)
 Par la main de Calchas s'en va vous immoler ;
 Et lorsqu'à sa fureur j'oppose ma tendresse,
 Le soin de son repos est le seul qui vous presse !
 On me ferme la bouche ! on l'excuse ! on le plaint !
 C'est pour lui que l'on tremble, etc'est moi que l'on craint !
 Triste effet de mes soins ! Est-ce donc là, madame,
 Tout le progrès qu'Achille avoit fait dans votre ame ?

I P H I G É N I E .

Ah, cruel ! cet amour, dont vous voulez douter,
 Ai-je attendu si tard pour le faire éclater ?
 Vous voyez de quel œil, et comme indifférente
 J'ai reçu de ma mort la nouvelle sanglante.
 Je n'en ai point pâli. Que n'avez-vous pu voir
 A quel excès tantôt alloit mon désespoir,
 Quand, presque'en arrivant, un récit peu fidelle
 M'a de votre inconstance annoncé la nouvelle ?
 Quel trouble, quel torrent de mots injurieux
 Accusoit à la fois les hommes et les dieux !
 Ah ! que vous auriez vu, sans que je vous le die,
 De combien votre amour m'est plus cher que ma vie !
 Qui sait même, qui sait si le ciel irrité
 A pu souffrir l'excès de ma félicité ?
 Hélas ! il me sembloit qu'une flamme si belle
 M'élevoit au dessus du sort d'une mortelle.

ACHILLE.

Ah ! si je vous suis cher, ma princesse, vivez. (1)

SCÈNE VII.

CLYTEMNESTRE, ACHILLE, IPHIGÉNIE,
ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Tout est perdu, seigneur, si vous ne nous sauvez.
Agamemnon m'évite, et, craignant mon visage,
Il me fait de l'autel refuser le passage.
Des gardes, que lui-même a pris soin de placer,
Nous ont de toutes parts défendu de passer.
Il me fuit. Ma douleur étonne son audace.

ACHILLE.

Hé bien ! c'est donc à moi de prendre votre place.
Il me verra, madame ; et je vais lui parler.

(1) *Ah ! si je vous suis cher, ma princesse, vivez.*

Cette scène est tout à fait différente dans Euripide ; Iphigénie n'y est point seule avec Achille ; ce tête à tête n'auroit point été dans les mœurs grecques. Sans blâmer Euripide, on sent combien la scène française est préférable. *Quelle situation, s'écrie Louis Racine, tome II. page 67, pour deux jeunes amans qui s'imaginent être unis par les nœuds les plus étroits, et qui se voient prêts à être séparés l'un de l'autre par une mort aussi cruelle !*

Ah, madame!... Ah; seigneur! où voulez-vous aller ?

A C H I L L E .

Et que prétend de moi votre injuste prière ?
Vous faudra-t'il toujours combattre la première ?

C L Y T E M N E S T R E .

Quel est votre dessein, ma fille ?

I P H I G É N I E .

Au nom des dieux,

Madame, retenez un amant furieux.

De ce triste entretien détournons les approches.

Seigneur, trop d'amertume aigriroit vos reproches.

Je sais jusqu'ouï s'emporte un amant irrité;

Et mon père est jaloux de son autorité.

On ne connoît que trop la fierté des Atrides. (1)

Laissez parler, seigneur, des bouches plus timides.

Surpris, n'en doutez point, de mon retardement,

Lui-même, il me viendra chercher dans un moment. (2)

(1) *Et mon père est jaloux de son autorité.*

On ne connoît que trop la fierté des Atrides.

Ces vers préparent la réponse d'Agamemnon à Achille ; on ne sera donc point étonné de voir ce roi , dont Achille aura choqué la fierté , quitter le caractère de père pour prendre la résolution d'immoler sa fille.

(2) *Lui-même , il me viendra chercher dans un moment.*

Après l'idée qu'Iphigénie a donnée d'Agamemnon , il n'est pas naturel de lui faire dire qu'il doit venir la chercher pour la mener à l'autel.

Il entendra gémir une mère oppressée ;
 Et que ne pourra point m'inspirer la pensée
 De prévenir les pleurs que vous verseriez tous ,
 D'arrêter vos transports, et de vivre pour vous ?

A C H I L L E .

Enfin vous le voulez. Il faut donc vous complaire.
 Donnez-lui, l'une et l'autre, un conseil salutaire ; (1)
 Rappelez sa raison, persuadez le bien ,
 Pour vous, pour mon repos, et sur-tout pour le sien.
 Je perds trop de momens en des discours frivoles, (2)

(1) *Donnez-lui, l'une et l'autre, un conseil salutaire ;
 Rappelez sa raison, etc.*

Imitation vive et pressée d'Euripide.

A C H I L L E .

Essayez d'abord d'engager Agamemnon à prendre un meilleur parti.

C L Y T E M N E S T R E .

Il est foible ; d'ailleurs, il craint l'armée.

A C H I L L E .

Mais vous avez des raisons qui doivent l'emporter sur les siennes.

C L Y T E M N E S T R E .

Vain espoir !... Mais enfin, que faut-il que je fasse?...

A C H I L L E .

Allez vous jeter à ses pieds, tâchez de le détourner d'imoler sa fille ; s'il est sourd à vos représentations, venez me retrouver, etc. Iphigénie, acte IV. scène III.

(2) *Je perds trop de momens en des discours frivoles,*

Ce vers, comme le dit Louis Racine, tom. II. pag. 69, condamne l'Achille d'Euripide, qui perd un tems très-long à

Il faut des actions, et non pas des paroles.

(à Clytemnestre.)

Madame, à vous servir je vais tout disposer.

Dans votre appartement allez vous reposer.

Votre fille vivra, je puis vous le prédire. (1)

Croyez du moins, croyez que, tant que je respire,

Les dieux auront en vain ordonné son trépas.

Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

assurer Clytemnestre qu'il sera son dieu tutélaire, que sa fille ne mourra point, et que son honneur l'oblige à la défendre.

(1) *Votre fille vivra, je puis vous le prédire.*

Dans Euripide, Achille s'exprime ainsi :

Soyez tranquille, vous n'avez imploré comme un dieu puissant; je ne le suis pas, mais peut-être réussirai-je à le paroître pour vous. Iphigénie d'Euripide, acte IV. scène III.

Fin du troisième Acte.

A C T E I V.

S C È N E P R E M I È R E.

É R I P H I L E , D O R I S .

D O R I S .

AH ! que me dites-vous ? Quelle étrange manie
 Vous peut faire envier le sort d'Iphigénie ?
 Dans une heure elle expire. Et jamais, dites-vous,
 Vos yeux de son bonheur ne furent plus jaloux.
 Qui le croira, madame ? Et quel cœur si farouche.

É R I P H I L E .

Jamais rien de plus vrai n'est sorti de ma bouche.
 Jamais de tant de soins mon esprit agité,
 Ne porta plus d'envie à sa félicité.
 Favorables périls ! espérance inutile !
 N'as-tu pas vu sa gloire, et le trouble d'Achille ?
 J'en ai vu, j'en ai fui les signes trop certains.
 Ce héros, si terrible au reste des humains,
 Qui ne connoît de pleurs que ceux qu'il fait répandre,
 Qui s'endurcit contre eux dès l'âge le plus tendre,
 Et qui, si l'on nous fait un fidèle discours,
 Suça même le sang des lions et des ours, (1)

(1) *Et qui, si l'on nous fait un fidèle discours,
 Suça même le sang des lions et des ours,*
 Racine, selon la remarque de Louis Racine, a su ennoblir

Pour elle de la crainte a fait l'apprentissage :
 Elle l'a vu pleurer, et changer de visage.
 Et tu la plains, Doris ! Par combien de malheurs
 Ne lui voudrais-je point disputer de tels pleurs ?
 Quand je devrois, comme elle, expirer dans une heure...
 Mais, que dis-je, expirer ? Ne crois pas qu'elle meure.
 Dans un lâche sommeil crois-tu qu'enseveli,
 Achille aura pour elle impunément pâli ?
 Achille à son malheur saura bien mettre obstacle.
 Tu verras que les dieux n'ont dicté cet oracle
 Que pour croître à la fois sa gloire et mon tourment,
 Et la rendre plus belle aux yeux de son amant.
 Hé quoi ! ne vois-tu pas tout ce qu'on fait pour elle ?
 On supprime des dieux la sentence mortelle ;
 Et, quoique le bûcher soit déjà préparé,
 Le nom de la victime est encore ignoré.
 Tout le camp n'en sait rien. Doris, à ce silence,
 Ne reconnois-tu pas un père qui balance ?
 Et que fera-t'il donc ? Quel courage endurci
 Soutiendra les assauts qu'on lui prépare ici ?
 Une mère en fureur, les larmes d'une fille, (1)

dans notre langue des détails qu'on ne lit point sans peine
 dans les vers latins de Stace.

*Non ullas ex more dapas habuisse, nec ullis
 Uberibus satiasset famem, sed scissa leonum
 Viscera, semi-animesque libens traxisset medullas.*

Remarques, tom. II. pag. 70.

(1) *Une mère en fureur, les larmes d'une fille,
 Les cris, le désespoir de toute une famille, etc.*
 Ces quatre vers font le tableau de tout ce qui va suivre.

Les cris, le désespoir de toute une famille,
 Le sang à ces objets facile à s'ébranler,
 Achille menaçant tout prêt à l'accabler ?
 Non, te dis-je, les dieux l'ont en vain condamnée.
 Je suis, et je serai la seule infortunée.
 Ah ! si je m'en croyois.....

D O R I S.

Quoi ! que méditez-vous ?

É R I P H I L E.

Je ne sais qui m'arrête et retient mon courroux ;
 Que, par un prompt avis de tout ce qui se passe,
 Je ne coure des dieux divulguer la menace,
 Et publier par-tout les complots criminels
 Qu'on fait ici contre eux et contre leurs autels.

D O R I S.

Ah ! quel dessein, madame !

É R I P H I L E.

Ah, Doris ! quelle joie !
 Que d'encens brûleroit dans les temples de Troie,
 Si, troublant tous les Grecs, et vengeant ma prison,
 Je pouvois contre Achille armer Agamemnon !
 Si leur haine, de Troie oubliant la querelle,
 Tournoit contre eux le fer qu'ils aiguisent contre elle !
 Et si, de tout le camp, mes avis dangereux
 Faisoient à ma patrie un sacrifice heureux !

D O R I S.

J'entens du bruit. On vient : Clytemnestre s'avance.
 Remettez-vous, madame, où fuyez sa présence.

Rentrons. Et, pour troubler un hymen odieux,
Consultons des fureurs qu'autorisent les dieux. (1)

S C È N E I I.

C L Y T E M N E S T R E, Æ G I N E.

C L Y T E M N E S T R E.

ÆGINE, tu le vois; il faut que je la fuie.
Loin que ma fille pleure, et tremble pour sa vie,
Elle excuse son père, et veut que ma douleur
Respecte encor la main qui lui perce le cœur.
O constance! ô respect! Pour prix de sa tendresse,
Le barbare à l'autel se plaint de sa paresse.
Je l'attends. Il viendra m'en demander raison :
Il croit pouvoir encor cacher sa trahison.....
Il vient. Sans éclater contre son injustice,
Voyons s'il soutiendra son indigne artifice.

(1) *Rentrons. Et, pour troubler un hymen odieux,
Consultons des fureurs qu'autorisent les dieux.*

C'est ici que le défaut de l'épisode d'Ériphile se fait principalement remarquer. Cette scène, à la vérité, étoit nécessaire pour développer le caractère jaloux et forcené de cette princesse, et indiquer le dénouement; mais elle refroidit l'ame du spectateur, elle coupe la marche de la pièce;

Le père Brumoi a eu raison d'observer ici que la scène reste vide. *Théâtre des Grecs, tom. II. pag. 489.*

SCÈNE III.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

AGAMEMNON.

QUE faites-vous, madame ? Et d'où vient que ces lieux
 N'offrent point avec vous votre fille à mes yeux ? (1)
 Mes ordres par Arcas vous l'avoient demandée.
 Qu'attend-elle ? Est-ce vous qui l'avez retardée ?
 A mes justes desirs ne vous rendez-vous pas ?
 Ne peut-elle à l'autel marcher que sur vos pas ?
 Parlez.

CLYTEMNESTRE.

S'il faut partir, ma fille est toute prête.
 Mais vous, n'avez-vous rien, seigneur, qui vous arrête ?

AGAMEMNON.

Moi, madame ?

CLYTEMNESTRE.

Vos soins ont-ils tout préparé ?

(1) *Que faites-vous, madame ? Et d'où vient que ces lieux
 N'offrent point avec vous votre fille à mes yeux ?*

Il n'est pas inutile de remarquer ici l'attention qu'a toujours Racine de ne point faire paroître ses acteurs sans raison. Agamemnon a fait demander sa fille à Clytemnestre par Arcas ; et comme elle ne s'est point encore rendue à ses ordres, il vient ici la chercher naturellement.

I P H I G É N I E ,
A G A M E M N O N .

Calchas est prêt, madame, et l'autel est paré. (1)
J'ai fait ce que m'ordonné un devoir légitime.

C L Y T E M N E S T R E .

Vous ne me parlez point, seigneur, de la victime. (2)

A G A M E M N O N .

Que me voulez-vous dire ? Et de quel soin jaloux

(1) *Calchas est prêt, madame, et l'autel est paré.*

L'Agamemnon d'Euripide dit aussi : *Faites sortir votre fille, etc. On a déjà préparé l'autel, les eaux lustrales, etc. Iphigénie, acte V. scène 11.*

(2) *Vous ne me parlez point, seigneur, de la victime.*

Ce trait pathétique n'est point dans Euripide. Racine l'a peut-être emprunté de la question ingénue que fait Isaac à son père Abraham, qui se préparoit à le sacrifier. *Mon père, disoit-il, je vois bien le feu et le bois, mais où est la victime qu'il doit consumer ?* Genèse, chap. XXII, verset 74.

SCÈNE IV.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE,
IPHIGÉNIE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

VENEZ, venez, ma fille : on n'attend plus que vous ;
Venez remercier un père qui vous aime, (1)
Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même.

AGAMEMNON.

Que vois-je ? Quel discours ! Ma fille, vous pleurez, (2)

(2) *Venez, venez, ma fille : on n'attend plus que vous ;
Venez remercier un père qui vous aime, etc.*

Dans la pièce grecque, Clytemnestre dit à Iphigénie : *Sortez, ma fille ; vous savez les desseins qu'a formés votre père ; apportez avec vous votre frère Oreste.* Iphigénie, act. V. sc. 11. Ces détails attendrissans étoient fort du goût des anciens ; la Mothe les a osé employer avec succès dans la tragédie d'Inès. Cependant ces petits moyens, qu'on peut regarder comme les ressorts les plus sûrs du pathétique, ont déplu à quelques censeurs. C'est là cet endroit dont Aristophane, chez les Grecs, s'est moqué ouvertement dans la comédie des Guêpes, en faisant paroître sur la scène les petits du chien *Labès*. Racine, dans les Plaideurs, a imité ce trait comique, et même l'a accompagné de cette remarque dérisoire :

Ce que c'est qu'à propos toucher la passion !

Tom. II. pag. 248.

(2) *Que vois-je ? Quel discours ! Ma fille, vous pleurez, etc.* Euripide fait tenir le même discours à Agamemnon. *Ma*

Et baissez devant moi vos yeux mal assurés!
 Quel trouble ! Mais tout pleure , et la fille et la mère.
 Ah ! malheureux Arcas , tu m'as trahi !

I P H I G É N I E .

Mon père !

Cessez de vous troubler ; vous n'êtes point trahi. (1)
 Quand vous commanderez , vous serez obéi.
 Ma vie est votre bien . Vous voulez le reprendre.
 Vos ordres , sans détours , pouvoient se faire entendre.
 D'un œil aussi content , d'un cœur aussi soumis
 Que j'acceptois l'époux que vous m'aviez promis ,
 Je saurai , s'il le faut , victime obéissante ,
 Tendre au fer de Calchas une tête innocente ,
 Et , respectant le coup par vous-même ordonné ,
 Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné. (2)

filie , vous pleurez ! vous ne me regardez plus avec le même plaisir ! vous baissez les yeux et vous les couvrez de vos voiles !... Que vois-je ? ajoute-t'il en parlant à ceux de sa suite qui sont assemblés autour de lui , quel trouble , quelle consternation vous réunit auprès de moi ? Et plus bas : Je suis perdu , tous mes secrets sont révélés. Iphigénie , acte V. scène III.

(1)

Mon-père !

Cessez de vous troubler ; vous n'êtes point trahi.

Ce que dit Iphigénie chez le poète grec sent un peu la harangue. *Iphigénie desire l'éloquence d'Orphée pour attendrir son père.* Cette tournure fait un contraste bizarre avec la simplicité touchante de tout ce qu'Iphigénie dit après à Agamemnon. La simplicité de Racine est bien plus pathétique.

(2) *Et , respectant le coup par vous-même ordonné ,
 Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.*

Si

Si pourtant ce respect, si cette obéissance
 Paroît digne à vos yeux d'une autre récompense ;
 Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis ;
 J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis ,
 Peut-être assez d'honneurs environnoient ma vie, (1)
 Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie ,
 Ni qu'en me l'arrachant, un sévère destin ,
 Si près de ma naissance, en eût marqué la fin.
 Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première, (2)

Imitation de Rotrou :

Le sang qui sortira de ce sein innocent,
 Prouvera, malgré vous, sa source en se versant.

Acte IV, scène III.

(1) *J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis ,
 Peut-être assez d'honneurs environnoient ma vie , etc.*

Ce sentiment si naturel et si touchant, exprimé avec une
 élégance noble et simple, ressemble à ce que dit Andromède
 dans Corneille :

Seigneur, je vous l'avoue, il est très-douloureux
 De tout perdre au moment que l'on croit être heureux.

Acte II, scène IV.

(2) *Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,
 Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père, etc.*

Imitation d'Euripide.

*Je fus, dit Iphigénie, la première que vous prîtes sur vos
 genoux, que vous appelâtes votre fille ; je fus la première qui
 ressentis ; en vous appelant mon père, tous les plaisirs que
 je vous donnai. Iphigénie, acte V. scène III. Idée que Rotrou
 traduit ainsi, acte IV. scène III.*

S'il vous souvient pourtant que je suis la première

Qui vous aït appelé de ce doux nom de père,

Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père.
 C'est moi qui, si long-tems le plaisir de vos yeux,
 Vous ai fait de ce nom remercier les dieux ;
 Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,
 Vous n'avez point du sang dédaigné les foiblesses.
 Hélas ! avec plaisir je me faisois conter
 Tous les noms des pays que vous allez dompter ;
 Et, déjà d'Ilion présageant la conquête,
 D'un triomphe si beau je préparois la fête.
 Je ne m'attendois pas que, pour le commencer,
 Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
 Non que la peur du coup dont je suis menacée,
 Me fasse rappeler votre bonté passée.
 Ne craignez rien. Mon cœur, de votre honneur jaloux,
 Ne fera point rougir un père tel que vous ; (1)

Qui vous ait fait caresse, et qui sur vos genoux
 Vous ait servi long-tems de passe-tems si doux.

Euripide entre après cela dans des détails plus attendris-
 sans. *Vous me disiez : ma fille, te verrai-je un jour floris-
 sante et révérée dans la maison d'un époux digne de moi ? Je
 vous répondois, en couvrant de baisers ces joues que je touche
 aujourd'hui de mes mains : mon père, vous verrai-je arriver
 à une heureuse vieillesse ? Pourrai-je un jour vous recevoir
 dans mon palais, et payer de ma tendresse les soins pénibles
 que vous avez pris de mon enfance ? Hélas ! je me rappelle
 encore tout ce que vous me disiez ; ce souvenir est sans doute
 perdu pour vous, puisque vous pensez à présent à me faire
 mourir.* Ibid. acte V. scène III.

(1) *Ne craignez rien. Mon cœur, de votre honneur jaloux,
 Ne fera point rougir un père tel que vous ;*

— On a blâmé Racine d'avoir fait résoudre Iphigénie à la

Et, si je n'avois eu que ma vie à défendre,
 J'aurois su renfermer un souvenir si tendre.
 Mais à mon triste sort, vous le savez, seigneur,
 Une mère, un amant attachoient leur bonheur.
 Un roi digne de vous a cru voir la journée
 Qui devoit éclairer notre illustre hyménée.
 Déjà sûr de mon cœur à sa flamme promis,
 Il s'estimoit heureux : vous me l'aviez permis.
 Il sait votre dessein, jugez de ses alarmes.
 Ma mère est devant vous, et vous voyez ses larmes,
 Pardonnez aux efforts que je viens de tenter,
 Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter,

A G A M E M N O N.

Ma fille, il est trop vrai ; j'ignore pour quel crime
 La colère des dieux demande une victime.
 Mais ils vous ont nommée : un oracle cruel
 Veut qu'ici votre sang coule sur un autel.
 Pour défendre vos jours de leurs lois meurtrières,
 Mon amour n'avoit pas attendu vos prières.
 Je ne vous dirai point combien j'ai résisté.
 Croyez-en cet amour, par vous-même attesté.
 Cette nuit même encore, on a pu vous le dire,

mort ; on a prétendu qu'une jeune fille, aimée d'un héros qu'elle aime, ne se détermine pas si aisément à quitter la vie : mais aussi n'y est-elle résolue que quand elle voit Achille et Agamemnon aux prises ensemble, et qu'elle est persuadée que l'intérêt de sa patrie exige d'elle ce sacrifice. Cette soumission aux volontés de son père, cette générosité augmente encore l'intérêt qu'on prend à cette princesse.

J'avois révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire.
 Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté.
 Je vous sacrifiois mon rang, ma sûreté.
 Arcas alloit du camp vous défendre l'entrée.
 Les dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée.
 Ils ont trompé les soins d'un père infortuné,
 Qui protégeoit en vain ce qu'ils ont condamné.
 Ne vous assurez point sur ma foible puissance.
 Quel frein pourroit d'un peuple arrêter la licence,
 Quand les dieux, nous livrant à son zèle indiscret,
 L'affranchissent d'un joug qu'il portoit à regret ?
 Ma fille, il faut céder. Votre heure est arrivée.
 Songez bien dans quel rang vous êtes élevée. (1)

(1) *Ma fille, il faut céder. Votre heure est arrivée, etc*

Voici la réponse que fait, dans Euripide, Agamemnon à Iphigénie.

Je sais, dit-il, jusqu'ou s'étend la sensibilité que doit avoir un père pour ses enfans; je ne suis pas assez dépourvu de raison pour ignorer aussi où cette sensibilité doit s'arrêter; croyez que je souffre beaucoup de l'alternative dans laquelle je me trouve ici. S'il est dur à un père de se porter à une pareille extrémité, il est presque aussi redoutable pour lui de chercher à s'en affranchir.... Voyez, ma fille, ce nombre prodigieux de vaisseaux grecs, et ces rois qui, ne respirant que le sang, sont instruits par l'oracle de Calchas que les dieux ont attaché leur départ pour Troye, et la ruine de cette ville, au sacrifice d'Iphigénie; ils desiront tous avec ardeur de se transporter dans cette terre barbare, et de punir, sur ses infâmes habitans, l'injure faite aux lois inviolables du mariage. Ma fille, si je cherche à éluder la réponse des dieux, ils comprendront même dans cet arrêt celles de vos sœurs qui

Je vous donne un conseil qu'à peine je reçois ;
 Du coup qui vous attend, vous mourrez moins que moi.
 Montrez, en expirant, de qui vous êtes née.
 Faites rougir ces dieux qui vous ont condamnée.
 Allez. Et que les Grecs, qui vont vous immoler,
 Reconnoissent mon sang en le voyant couler.

C L Y T E M N E S T R E.

Vous ne démentez point une race funeste. (1)

sont restées à Argos. Ce n'est point à Ménélas, croyez-moi, que j'ai cru devoir céder : il ne m'a point fait épouser ses idées ; c'est à la Grèce que vous devez imputer le sacrifice rigoureux qu'elle m'impose ; il aura lieu, malgré tous les efforts que je ferois pour l'empêcher. On ne peut point commander à la nécessité. Vous devez, ma fille, autant qu'il est en vous, contribuer à la liberté de votre patrie, à celle de votre père, et ne point chercher à enhardir, par votre refus, les coupables ravisseurs des femmes grecques. Iphigénie, acte V. scène III.

(1) *Vous ne démentez point une race funeste, etc.*

Rotrou dit de même, acte IV. scène IV.

Soule-toi du plaisir de voir tes mains sanglantes,
 Du vermeil animé de ces roses vivantes ;
 Mais garde de m'en faire une leçon pour toi,
 Cette main peut pécher contre la même loi,
 Et par ton propre exemple, à toi-même funeste,
 Venger sur toi mon sang et celui de Thyeste.

Leclerc a copié ce morceau presque tout entier.

Digne héritier d'Atrée, achève une aventure,
 Dont la simple pensée étonne la nature.
 Donne un spectacle aux Grecs, plus triste et plus affreux
 Que celui du festin qu'il fit de ses neveux.

Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste.
 Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
 Que d'en faire à sa mère un horrible festin.
 Barbare ! c'est donc là cet heureux sacrifice (1).
 Que vos soins préparoient avec tant d'artifice !
 Quoi ! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain ,
 N'a pas, en le traçant, arrêté votre main !
 Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse ? (2)
 Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse ?
 Où sont-ils ces combats que vous avez rendus ? (3)
 Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus ?

Une seconde fois, de sa route ordinaire ,
 Fais reculer d'horreur l'astre qui nous éclaire.
 Mais crains que ce ne soit une leçon pour moi ,
 Qu'un exemple si grand ne me serve de loi ;
 Et que sur toi, d'un coup également funeste ,
 Je ne venge ma fille et les fils de Thyeste.

Iphigénie, acte IV, scène IV.

(1) *Barbare ! c'est donc là cet heureux sacrifice ,
 Que vos soins préparoient avec tant d'artifice ! etc.*

Les fureurs de Clytemnestre sont bien mieux placées ici que chez Euripide ; le poète grec lui fait reprocher à son époux des crimes qui le rendent trop odieux.

(2) *Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse ?
 Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse ?*

Imitation d'Euripide.

Je sais tout, dit Clytemnestre, on m'a fait le récit de tout ce que vous projetez ; votre silence , ces soupirs fréquens qui vous échappent , achèvent de me convaincre de votre perfidie.
Iphigénie, acte IV. scène IV.

(3) *Où sont-ils ces combats que vous avez rendus ?
 Peut-on dire rendre des combats , pour soutenir des combats ?*

Quel débris parle ici de votre résistance ?
 Quel champ couvert de mort me condamne au silence ?
 Voilà par quels témoins il falloit me prouver ,
 Cruel ! que votre amour a voulu la sauver.
 Un oracle fatal ordonne qu'elle expire !
 Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ? (1)
 Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré ,
 Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?
 Si du crime d'Hélène on punit sa famille ,
 Faites chercher à Sparte Hermione sa fille.
 Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
 Sa coupable moitié dont il est trop épris.
 Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime ?
 Pourquoi vous imposer la peine de son crime ?
 Pourquoi moi-même enfin, me déchirant le flanc ,

(1) *Un oracle fatal ordonne qu'elle expire !*

Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?

Le soupçon que paroît inspirer Clytemnestre à Agamemnon sur la véritable interprétation de l'oracle de Calchas, semble avoir été fourni à Racine par la manière méprisante dont Achille parle de Calchas à Clytemnestre.

Il n'aura, dit-il dans Euripide, qu'à reporter ailleurs ses gâteaux et ses eaux lustrales. Que sont donc, après tout, ces prétendus prophètes ? Des fourbes adroits, qui savent interpréter à leur gré tous les événemens, et qui disent quelques vérités à travers toutes les faussetés qui leur échappent. Iphigénie, acte IV. scène III.

Ceci étoit très-bien dans la bouche d'Achille ; Racine a cru devoir adoucir cette idée ; il a senti qu'en jetant du ridicule sur Calchas, il auroit été obligé d'ôter au rôle d'Agamemnon toute la force de ses raisons.

Payer sa folle amour du plus pur de mon sang ? (1)
 Que dis-je ? Cet objet de tant de jalousie,
 Cette Hélène, qui trouble et l'Europe et l'Asie,
 Vous semble-t'elle un prix digne de vos exploits ?
 Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois ? (2)

(1) *Pourquoi moi-même enfin , me déchirant le flanc ,
 Payer sa folle amour du plus pur de mon sang ? etc.*

L'idée renfermée dans ce vers et les trois vers suivans , paroît être prise d'un endroit d'Euripide , où Clytemnéstre dit à Agamemnon : *Je vous ai donné trois filles et un fils , et vous voulez le priver inhumainement d'une de ses sœurs ; mais si l'on vous demande la raison qui vous a déterminé à la faire mourir , dites-moi , que répondrez-vous ? Voulez-vous me laisser le soin de vous justifier ? C'étoit , direz-vous , pour rendre Hélène à Ménélas. Quelle idée de payer le retour d'une femme perfide du sang de nos enfans , et de racheter ce que nous détestons le plus de tout ce que nous avons de plus cher !* Iphigénie , acte IV. scène III.

Dans Sophocle , Clytemnéstre , en parlant à Électre , tient à peu près le même langage. *Dites-moi , lui dit-elle , quel étoit le sujet qui détermina votre père à sacrifier Iphigénie ? Quelles étoient ses vues ? Vous me direz peut-être que c'étoit en faveur des Grecs qu'il s'y résolut ; mais devoit-il , pour eux , faire mourir sa fille ? Non , ce ne fut point pour son frère qu'il fit cet affreux sacrifice. . . . Ménélas n'avoit-il pas deux enfans ? Au lieu de condamner Iphigénie à la mort , n'étoit-il pas plus juste qu'ils fussent sacrifiés , puisqu'il étoit leur père , et que leur propre mère étoit la cause de l'expédition qu'il projetoit ?* Acte I. scène II. Rotrou , acte IV. scène III. a mis ces raisons puissantes dans la bouche d'Iphigénie.

(2) *Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois ?
 Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frère , etc.*

Toute cette tirade est pleine d'adresse et d'éloquence.

Avant qu'un nœud fatal l'unît à vôtre frère ,
 Thésée avoit osé l'enlever à son père :
 Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit ,
 Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit ;
 Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse ,
 Que sa mère a cachée au reste de la Grèce.
 Mais non, l'amour d'un frère, et son honneur blessé
 Soit les moindres des soins dont vous êtes pressé. (1)
 Cete soif de régner, que rien ne peut éteindre,
 L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,
 Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,
 Cruel ! c'est à ces dieux que vous sacrifiez.
 Et loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
 Vous voulez vous en faire un mérite barbare.
 Troy jaloux d'un pouvoir qu'on veut vous envier, (2)

Cependant le récit que fait Clytemnestre de l'enlèvement d'Hélène par Thésée, refroidit tout le pathétique de ce morceau ; Racine n'a sans doute été forcé de le placer ici que pour préparer le dénouement de sa pièce : c'est un défaut nécessaire de son épique d'Eriphile.

(1) *Mais non, l'amour d'un frère, et son honneur blessé,
 Soit les moindres des soins dont vous êtes pressé.*

Retrouvait dire aussi à Ménélas, acte II. scène II.

Mais la perte, en effet, que vous plaiguez dans l'ame ;
 Êt de votre rang, et non pas de ma femme.
 C'est de votre intérêt que vous êtes jaloux,
 Et inclination vous ne servez que vous.

(2) *Troy jaloux d'un pouvoir qu'on veut vous envier,
 De vce propre sang vous courez le payer, etc.*

Toutes ces raisons sont très-fortes ; Racine paroît en avoir

De votre propre sang vous courez le payer ;
 Et voulez , par ce prix , épouvanter l'audace
 De quiconque vous peut disputer votre place.
 Est-ce donc être père ? Ah ! toute ma raison
 Cède à la cruauté de cette trahison.
 Un prêtre , environné d'une foule cruelle ,
 Portera sur ma fille une main criminelle , (1)

emprunté tout le fond d'Euripide. Voici la manière dont le poëte grec fait parler Clytemnestre.

L'amour de commander à la Grèce , l'honneur d'être le chef de tous ces rois , doit-il donc l'emporter sur vous , sur tous les sentimens de la nature ? Vous aviez tant de bonnes raisons à leur présenter ! Ne pouviez-vous pas leur dire : vous voulez traverser les mers qui nous séparent de la Phrygie , tirns au sort celui d'entre nous qui doit immoler sa fille ? La vi devoit égale pour tous. Mais est-il juste que vous soyz condamné seul à sacrifier votre fille aux Grecs ? C'étoit à Mnélas , qui a le plus d'intérêt à cette guerre , à immoler Hérione au crime de sa mère. Et moi , qui ai toujours respecté la foi que je vous ai jurée , je serai séparée de ma fille , tandis q'Hélène ramènera la sienne à Sparte , et sera plus heureuse ue moi !
 Iphigénie , acte IV. scène v.

(1) *Un prêtre , environné d'une foule cruelle ,*

Portera sur ma fille une main criminelle , etc

Tout ce morceau est plein d'une chaleur sublie : Racine n'en doit point les beautés à Euripide ; il ose peütre de vue son modèle en cet endroit , et l'on peut dire qu'il s'élève au dessus de lui.

On prétend que Lully , auquel on reprochoit de ne devoir ses succès qu'aux vers de Quinault , mit ceux-cen musique , et qu'il les exécuta sur son clavecin ; on ajout que les spectateurs furent saisis d'horreur , la musique de Lully étant

Déchirera son sein, et, d'un œil curieux,
 Dans son cœur palpitant consultera les dieux ! (1)
 Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
 Je m'en retournerai seule et désespérée !
 Je verrai les chemins encor tout parfumés (2)

encore plus déchirante que les vers de Racine. M. Marmontel a observé dans sa poétique, que dans les quatre vers qu'ajoute Clytemnestre,

« Et moi qui l'amenai triomphante, adorée, etc. »

le contraste de ces deux tableaux a quelque chose de si touchant, qu'au théâtre il ne manque jamais de faire couler des ruisseaux de larmes.

(1) *Et, d'un œil curieux,
 Dans son cœur palpitant consultera les dieux !*

C'est le beau vers de Virgile :

*Pecudumque reclusis
 Pectoribus inhians spirantia consulit exta.*

Énéide, liv. IV, vers 64.

(2) *Je verrai les chemins encor tout parfumés, etc.*

On peut comparer à cette situation touchante cette autre d'Euripide qui est aussi forte, aussi vive et aussi pathétique. C'est Clytemnestre qui parle :

Puisque vous me laissez à Argos, pour aller conduire l'armée des Grecs à Troÿe, où vous pouvez demeurer longtemps, pensez du moins à l'état où vous me réduisez. Que ferai-je en reentrant dans mon palais, lorsque je ne verrai plus ma fille dans l'appartement qu'elle occupoit, que je ne la trouverai plus dans celui de ses sœurs ? Seule, livrée à moi-même, je la pleurerai sans cesse ; je lui dirai à tout moment : ma fille, c'est on père qui t'a fait périr, il a pris lui-même le soin cruel de te donner la mort ; voilà l'exemple qu'il donne à sa famille. Et qui sait si, pour venger cet attentat, le moindre

Des fleurs dont , sous sés pas , on les avoit semés !
 Non , je ne l'aurai point amenée au supplice ,
 Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
 Ni crainte , ni respect ne m'en peut détacher.
 De mes bras tout sanglans il faudra l'arracher.
 Aussi barbare époux qu'impitoyable père ,
 Venez , si vous l'osez , la ravir à sa mère. (1)

prétexte ne nous suffira point un jour pour vous faire essayer le même traitement ? Au nom des dieux , ne me forcez point à vous haïr par tout le mal que vous voulez me faire en immolant ma fille... Vous sacrifierez Iphigénie !... Quel bien osez-vous vous promettre d'un pareil sacrifice ?... Votre retour... mais il vous sera funeste , puisque le moment de votre départ est consacré par un trait de barbarie... Quel autre vœu puis-je faire pour vous ?... Je regarderois comme des êtres insensibles les dieux qui protégeroient votre parricide... Mais en entrant dans vos états , comment vous présenterez-vous à vos enfans ?... Mais non , vous ne les reverrez plus... Et qui d'entre eux oseroit vous regarder , si vous avez eu la cruauté de tremper vos mains dans leur sang ? Iphigénie , acte V. scène III.

(1) *Aussi barbare époux qu'impitoyable père ,
 Venez , si vous l'osez , la ravir à sa mère.*

Voici l'usage que Leclerc a fait de cette superbe situation.

C L Y T E M N E S T R E .

Barbare ! tu crois donc que sa mère y consente ;
 Qu'elle livre au supplice une fille innocente ?
 Celle de qui les jours me sont si précieux ,
 Se verroit par son père immolée à mes yeux !
 Je serois de sa mort la première complice !
 Moi-même je l'aurois conduite au sacrifice !
 Non , non , de ses beaux jours mes jours sont le soutien ;
 Il faut percer mon cœur pour aller jusqu'au sien ;

Et vous, rentrez, ma fille, et du moins à mes lois
Obéissez encor pour la dernière fois.

S C È N E V.

A G A M E M N O N *seul.*

A de moindres fureurs je n'ai pas dû m'attendre.
Voilà, voilà les cris que je craignois d'entendre.
Heureux, si dans le trouble où flotent mes esprits,
Je n'avois toutefois à craindre que ses cris !
Hélas ! en m'imposant une loi si sévère,
Grands dieux ! me deviez-vous laisser un cœur de père ? (1)

Je défendrai, sans toi, les droits de la nature,
Contre la tyrannie et contre l'imposture ;
Car la divinité que fait parler Calchas,
N'a jamais approuvé de tels assassinats :
On ne lui vit jamais autoriser des crimes.
Qu'Ulysse et Ménélas cherchent d'autres victimes ;
C'est l'intérêt d'Hélène : elle irrita les dieux ;
Sa fille, par son sang, les apaisera mieux.

Iphigénie, acte IV, scène III.

(1) *Hélas ! en m'imposant une loi si sévère ,
Grands dieux ! me deviez-vous laisser un cœur de père ?*

Le lecteur observera ici l'art avec lequel Racine, par le seul combat des passions, et par l'enchaînement naturel des évènements, a su suspendre l'intérêt et le redoubler. Ici, par exemple, on sent qu'Agamemnon ne peut résister à tout ce que vient de dire Clytemnestre. Mais Achille irrité viendra raver Agamemnon ; et ce roi offensé se déterminera à sacrifier sa fille par fierté.

Nous observerons ici, d'après le père Brumoi, qu'*Euripide*

S C È N E V I .

A G A M E M N O N , A C H I L L E .

A C H I L L E .

UN bruit assez étrange est venu jusqu'à moi ,
Seigneur ; je l'ai jugé trop peu digne de foi. (1)

avoit si bien marqué les caractères d'Agamemnon et de Clytemnestre , que ses successeurs n'y ont rien ajouté ; Racine seul a donné plus de grandeur à l'un et à l'autre. Théâtre des Grecs. tom. II. pag. 492.

(1) *Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi , etc.*

Cette admirable scène a été préparée par ces vers que dit Achille à Iphigénie , acte III. scène VI.

« Il faut de ce péril , de cette trahison ,

» Aux yeux de tous les Grecs , lui demander raison. »

On a trouvé qu'elle avoit quelque ressemblance avec la seconde scène du second acte du Cid ; mais nous croyons que Racine en a plutôt trouvé le modèle dans la dernière scène du quatrième acte de l'Ajax de Sophocle , et la première scène du cinquième acte de cette pièce. On a dit long-tems que l'amour nuisoit à un sujet où la nature doit seule éclater ; cependant il nous a paru que l'amour , contrastant avec la nature , donnoit un jeu plus vif aux passions.

Euripide a évité de mettre Achille aux prises avec Agamemnon , sans doute dans la crainte d'être obligé d'emprunter une scène à Homère , qui n'auroit peut-être point plu dans une langue où ce père des poètes avoit écrit. Le poète français , qui n'avoit pas le même écueil à éviter , a enrichi sa tragédie de cette magnifique situation , la plus brillante peut-être de toute l'Iliade.

On dit, et sans horreur je ne puis le redire,
 Qu'aujourd'hui par votre ordre Iphigénie expire;
 Que vous-même, étouffant tout sentiment humain,
 Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.
 On dit que, sous mon nom à l'autel appelée,
 Je ne l'y conduisois que pour être immolée;
 Et que, d'un faux hymen nous abusant tous deux,
 Vous vouliez me charger d'un emploi si honteux.
 Qu'en dites-vous, seigneur? Que faut-il que j'en pense?
 Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense?

A G A M E M N O N.

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins.
 Ma fille ignore encor mes ordres souverains;
 Et, quand il sera tems qu'elle en soit informée,
 Vous apprendrez son sort, j'en instruirai l'armée.

A C H I L L E.

Ah! je sais trop le sort que vous lui réservez.

A G A M E M N O N.

Pourquoi le demander puisque vous le savez? (1)

A C H I L L E.

Pourquoi je le demande? O ciel! le puis-je croire
 Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire?

(1) Pourquoi le demander, puisque vous le savez?

Cette réponse, qui fait ordinairement sourire le spectateur, est bien dans la simplicité des Grecs; mais notre goût, plus difficile, se trouve blessé de ces naïvetés qui ne conviennent qu'à la comédie.

Vous pensez qu'approuvant vos desseins odieux,
Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux?
Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente?

A G A M E M N O N.

Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez? (1)

A C H I L L E.

Oubliez-vous qui j'aime, et qui vous outragez?

A G A M E M N O N.

Et qui vous a chargé du soin de ma famille?
Ne pourrai-je, sans vous, disposer de ma fille? (2)
Ne suis-je plus son père? Êtes-vous son époux?
Et ne peut-elle.....

A C H I L L E.

Non, elle n'est plus à vous.
On ne n'abuse point par des promesses vaines.
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines.
(Vous deviez à mon sort unir tous ses momens)
Je défendrai mes droits fondés sur vos sermens.

(1) *Oubliez-vous ici qui vous interrogez?*

Agamemnon reprend ici la fierté que lui donne Homère ; il est tel que Boileau l'exige dans son art poétique.

Qu'Agamemnon soit fier, superbe, intéressé.

(2) *Ne pourrai-je, sans vous, disposer de ma fille?*

Dans le débat qui se passe entre Ménélas et Agamemnon dans Euripide, le roi d'Argos fait à son frère la même question : *Je n'aurai pas, dit-il, la liberté de régler à mon gré ma maison ?* Iphigénie, acte II. scène 11.

Et

Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée ?

A G A M E M N O N.

Plaignez-vous donc aux dieux qui me l'ont demandée.
Accusez et Calchas et le camp tout entier,
Ulysse, Ménélas, et vous tout le premier.

A C H I L L E.

Moi !

A G A M E M N O N.

Vous qui, de l'Asie embrassant la conquête, (1)
Querellez tous les jours le ciel qui vous arrête ;
Vous qui, vous offensant de mes justes terreurs,
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.
Mon cœur, pour la sauver, vous ouvroit une voie ;
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troye.
Je vous fermois le champ où vous voulez courir.
Vous le voulez, partez, sa mort va vous l'ouvrir.

A C H I L L E.

Juste ciel ! puis-je entendre et souffrir ce langage ?
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage ?
Moi, je voulois partir aux dépens de ses jours !
Et que m'a fait à moi cette Troye où je cours ? (2)

(1) *Vous qui, de l'Asie embrassant la conquête,*

L'unique observation que nous ferons ici sur cette scène, c'est qu'il y en a peu au théâtre de mieux écrites, de mieux dialoguées, de plus vives, de plus chaudes, et qui produisent plus d'effet.

(2) *Et que m'a fait à moi cette Troye où je cours ?*

Homère fait tenir le même discours à Achille.

Je ne suis point venu, dit-il, ici pour faire la guerre aux

Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle ?
 Pour qui, sourd à la voix d'une mère immortelle,
 Et d'un père éperdu négligeant les avis,
 Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils ?
 Jamais vaisseaux, partis des rives du Scamandre,
 Aux champs Thessaliens osèrent-ils descendre ?
 Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
 Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur ?
 Qu'ai-je à me plaindre ? Où sont les pertes que j'ai faites ?
 Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes ;
 Pour vous, à qui des Grecs moi seul je ne dois rien ;
 Vous, que j'ai fait nommer et leur chef et le mien ;
 Vous, que mon bras vengeoit dans Lesbos enflammée,
 Avant que vous eussiez assemblé votre armée.
 Et quel fut le dessein qui nous rassembla tous ?
 Ne courons-nous pas rendre Hélène à son époux ? (1)

Troyens, dont je n'ai point à me plaindre. Sont-ils venus dans les plaines fertiles de Phthie, enlever à ses nombreux habitans leurs troupeaux de bœufs et de chevaux, désoler l'espérance de leur récolte ? ... Ingrat ! ... ce fut pour te donner la satisfaction de rendre à Ménélas son épouse outragée, que je me rangeai sous tes lois... Iliade, liv. I. vers 152.

(1) *Ne courons-nous pas rendre Hélène à son époux ?*

Dans Homère, Achille récapitule ainsi tous les avantages que les Grecs ont retirés de ses exploits.

Il ne me reste rien à moi ... qui ai si souvent exposé ma vie dans les combats. J'ai passé des jours de sang à combattre avec les Grecs pour l'honneur de leurs femmes. J'ai ravagé douze villes ennemies. Agamemnon s'est emparé du fruit de mes conquêtes. Pourquoi donc la Grèce fait-elle la guerre aux Troyens ? Pourquoi les Atrides ont-ils rassemblé

Depuis quand pense-t'on qu'inutile à moi-même,
 Je me laisse ravir une épouse que j'aime ?
 Seul, d'un honteux affront votre frère blessé,
 A-t'il droit de venger son amour offensé ?
 Votre fille me plut, je prétendis lui plaire.
 Elle est de mes sermens seule dépositaire.
 Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats,
 Ma foi lui promet tout, et rien à Ménélas. (1)
 Qu'il poursuive, s'il veut, son épouse enlevée ;
 Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée.
 Je ne connois Priam, Hélène, ni Pâris.
 Je voulois votre fille, et ne pars qu'à ce prix.

A G A M E M N O N.

Fuyez donc. Retournez dans votre Thessalie.
 Moi-même je vous rends le serment qui vous lie.

une nombreuse armée? N'étoit-ce pas pour faire rendre Hélène à Ménélas? Les Atrides sont-ils donc les seuls sur la terre qui chérissent leurs femmes? Iliade, liv. IX. vers 486. Virgile a exprimé cette dernière idée de la manière suivante, Énéid. liv. IX. vers 138.

Nec solos tangit Atridas

Iste dolor.

(1) *Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats,
 Ma foi lui promet tout, et rien à Ménélas.*

Dans l'Ajax de Sophocle, Teucer, en parlant de ce héros, tient un langage à peu près pareil à Ménélas.

Ce ne fut point, dit-il, en considération de votre épouse qu'il se rangea sous vos enseignes comme un soldat mercénaire; il ne prit parti dans cette guerre que parce qu'il s'y trouvoit engagé par la loi du serment; il n'eut aucun égard à votre intérêt.

Acte V. scène 1.

Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,
 Se couvrir des lauriers qui vous furent promis ;
 Et par d'heureux exploits forçant la destinée,
 Trouveront d'Illion la fatale journée.

J'entrevois vos mépris, et juge, à vos discours,
 Combien j'acheterois vos superbes secours.

De la Grèce déjà vous vous rendez l'arbitre ;
 Ses rois, à vous ouïr, m'ont paré d'un vain titre.

Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,
 Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos lois. (1)

Un bienfait reproché tient toujours lieu d'offense. (2)

Je veux moins de valeur, et plus d'obéissance.

Fuyez. Je ne crains point votre impuissant courroux ; (3)

(1) *Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos lois.*

Imitation d'Homère. Agamemnon dit à Nestor : *Achille veut l'emporter sur tout le monde ; il veut que tout lui soit soumis, et prétend dominer sur tous les Grecs, et nous faire adopter ses idées. . . . Iliade, liv. I.*

(2) *Un bienfait reproché tient toujours lieu d'offense.*

Vers suggéré peut-être à Racine par celui de Corneille dans sa Théodore :

Un bienfait perd sa grâce à le trop publier.

(3) *Fuyez. Je ne crains point votre impuissant courroux ;*

Tout ce morceau, plein d'un feu sublime, est emprunté d'Homère, *Iliade, liv. I. vers. 175.* Achille, irrité de l'affront que lui a fait Agamemnon en lui ravissant Briséis, menace le roi des Grecs de retourner dans la Phtie. Agamemnon lui répond : *Fa, fais, si tu le veux, dans tes états ; je ne te prierai point de rester ici pour moi ; assez d'autres, sans toi, prendront part à mes affronts. Je te hais plus que tous les rois dont Jupiter régle les destinées ; tu n'aimes que le trouble, la*

Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

A C H I L L E.

Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère.
 D'Iphigénie encor je respecte le père. (1)
 Peut-être, sans ce nom ; le chef de tant de rois
 M'auroit osé braver pour la dernière fois.
 Je ne dis plus qu'un mot, c'est à vous de m'entendre ;
 J'ai votre fille ensemble et ma gloire à défendre. (2)

guerre et le carnage. Si tu as pour toi le courage et la force ; tu dois aux dieux cet avantage. Rentre dans ta patrie avec ta flote et tes soldats , vas y commander à tes Myrmidons... Je ne fais point assez de cas de toi pour redouter tes fureurs...

(1) *Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère , etc.*

Ce sentiment de fierté paroît avoir été suggéré à Racine par la réponse d'Étéocle à Polynice : *Rendez grâce* , dit-il , *à la foi publique ; sans elle j'aurois déjà puni de mort votre arrogante fierté.* Phéniciennes d'Euripide , acte II. Idée que ce poète avoit peut-être empruntée d'Homère , qui représente Achille portant la main sur son épée , et partagé entre le sentiment d'une injure et la crainte de manquer de respect au chef de tous les Grecs. *Si la Grèce* , dit-il , *ne l'avoit pas confié le commandement de ses armées , tu m'eusses outragé pour la dernière fois.* Iliade , liv. I. vers 231.

(2) *Je ne dis plus qu'un mot , c'est à vous de m'entendre , etc.*

Homère fait dire à Achille les mêmes choses , Iliade , liv. I. vers 295 ; elles ne diffèrent que par l'objet. *Je me regarderois comme le plus foible et le plus vil de tous les hommes , si je consentois à tous les sacrifices que vous exigez de moi... Je n'ajouterai qu'un mot , c'est à vous à y faire attention... Vous ne vous appropriez point , malgré moi , ce que renferment mes vaisseaux ; soyez au moins assuré que je saurai m'en venger ,*

Pour aller jùsqu'au cœur que vous voulez percer, (1)
Voilà par quels chemins vos coups doivent passer.

*et qu'en présence même des Grecs , je tremperai mon épée
dans votre sang.*

(1) *Pour aller jùsqu'au cœur que vous voulez percer ,
Voilà par quels chemins vos coups doivent passer.*

Le sentiment renfermé dans ces vers paroît avoir été suggéré à Racine par un passage de Sophocle , où Teucer dit à Agamemnon , qui vouloit faire refuser les honneurs de la sépulture à Ajax : *Sachez au moins que si vous le faites jeter hors du camp , sans l'ensevelir , il faudra que vous nous fassiez essuyer le même outrage à tous trois ; je mettrai bien plus de gloire à mourir pour la défense d'une si belle cause , que pour l'honneur de votre femme ou de celle de votre frère. Ainsi donc , pensez bien à ce que vous allez faire. . . . Si vous m'offensez , vous vous reprocherez peut-être bientôt de n'avoir pas été à mon égard plus modéré que violent.* Ajax, acte V. scène 1. Passage que Racine traduit ainsi en marge d'un exemplaire de cet auteur , qui lui a appartenu , et que l'on conserve à la bibliothèque du roi. *Si vous faites jeter Ajax , faites votre compte qu'il faudra que vous nous jetiez tous trois avec lui : car j'aime bien mieux mourir pour lui que pour votre femme ou votre frère ; mais prenez garde qu'en voulant nous outrager , vous ne vous repentiez de votre entreprise.* Le commentaire ajoute , dit-il , que ces trois personnes sont Teucer , Agamemnon et Ménélas ; mais je crois que c'est Teucer , Eurysace et Tecmesse. Sophocle de Jean Racine , pag. 55.

SCÈNE VII.

AGAMEMNON. *seul.*

ET voilà ce qui rend sa perte inévitable.
Ma fille toute seule étoit plus redoutable.
Ton insolent amour, qui croit m'épouvanter,
Vient de hâter le coup que tu veux arrêter.
Ne délibérons plus; bravons sa violence.
Ma gloire intéressée emporte la balance.
Achille menaçant détermine mon cœur;
Ma pitié sembleroit un effet de ma peur. (1)
Holà, gardes, à moi!

(1) *Ma pitié sembleroit un effet de ma peur.*

Voilà Iphigénie dans un nouveau danger. Achille aime mieux périr que de ne la pas défendre; Agamemnon appréhende qu'on n'attribue sa sensibilité à la crainte des menaces d'Achille; lequel triomphera des deux? Le spectateur, à l'instant où le trouble redouble, est toujours en suspens.

S. C È N E V I I I.

AGAMEMNON, EURYBATE, *Gardes.*

EURYBATE.

S E I G N E U R.

A G A M E M N O N.

Que vais-je faire ? (1)

Puis-je leur prononcer cet ordre sanguinaire ?

Cruel ! à quel combat faut-il te préparer ? -

Quel est cet ennemi que tu leur vas livrer ?

Une mère m'attend ; une mère intrépide,

Qui défendra son sang contre un père homicide.

Je verrai mes soldats, moins barbares que moi,

Respecter dans ses bras la fille de leur roi.

Achille nous menace, Achille nous méprise.

Mais ma fille en est-elle à mes lois moins soumise ?

Ma fille, de l'autel cherchant à s'échapper,

Gémit-elle du coup dont je la veux frapper ?

(1)

Que vais-je faire ? etc.

Chez presque tous les poètes dramatiques , les monologues sont des morceaux sans art , des hors-d'œuvres , des scènes de liaison ou de pur remplissage. Chez Racine, ce sont des chefs-d'œuvres de poésie et d'éloquence , le triomphe de l'art et de l'intérêt : tels sont les monologues de Pyrrhus , d'Hermione , de Titus , de Mithridate , etc.

Que dis-je ? Que prétend mon sacrilège zèle ? (1)
 Quels vœux , en l'immolant , formerai-je sur elle ?
 Quelques prix glorieux qui me soient proposés ,
 Quels lauriers me plairont , de son sang arrosés ?
 Je veux fléchir des dieux la puissance suprême.
 Ah ! quels dieux me seroient plus cruels que moi-même ?

(1) *Que dis-je ? Que prétend mon sacrilège zèle ?*

Quels vœux , en l'immolant , formerai-je sur elle ?

Leclerc a placé Agamemnon dans une situation à peu près semblable à celle-ci ; voici ce qu'il lui fait dire.

A G A M E M N O N.

Barbare , qu'as-tu dit ? Tu veux verser son sang !
 Es-tu , jusqu'à ce point , esclave de ton rang ?
 La Grèce des Troyens veut punir l'arrogance.
 Mais de cet appareil dressé pour sa vengeance ,
 Monarque infortuné , quel fruit espères-tu ,
 S'ils triomphent déjà sans avoir combattu !
 Si tu verses ton sang pour expier leur crime ?
 Si ta fille devient leur première victime ?
 Si , pour premier exploit , ton courage inhumain
 Ne peut les approcher qu'en lui perçant le sein ?
 Quoi donc ! le choix des Grecs m'aura rendu leur maître ,
 Pour être l'assassin de ce que j'ai fait naître !
 Ah ! subsiste plutôt le superbe Ilion !
 Périssent tout le camp par ma rébellion !
 Et , dussions-nous du ciel épuiser la colère ,
 Vivons , mourons en roi , sans cesser d'être père.
 Non , je n'avoûrai point cet écrit criminel
 Qui feroit à mon ame un reproche éternel.

Iphigénie , acte IV , scène III.

Une situation fait souvent trouver la même pensée à l'écrivain célèbre et à l'auteur médiocre ; il n'y a que la manière de les exprimer qui les différencie.

Non, je ne puis. Cédons au sang, à l'amitié,
 Et ne rougissons plus d'une juste pitié.
 Qu'elle vive... Mais quoi! peu jaloux de ma gloire,
 Dois-je au superbe Achille accorder la victoire?
 Son téméraire orgueil, que je vais redoubler,
 Croira que je lui cède, et qu'il m'a fait trembler.
 De quel frivole soin mon esprit s'embarrasse?
 Ne puis-je pas d'Achille humilier l'audace?
 Que ma fille à ses yeux soit un sujet d'ennui:
 Il l'aime; elle vivra pour un autre que lui.
 Eurybate, appelez la princesse, la reine.
 Qu'elles ne craignent point.

S C È N E I X.

A G A M E M N O N , *Gardes.*

A G A M E M N O N .

GRANDS dieux! si votre haine
 Persévère à vouloir l'arracher de mes mains,
 Que peuvent devant vous tous les foibles humains?
 Loin de la secourir, mon amitié l'opprime;
 Je le sais. Mais, grands dieux! une telle victime (1)

(1) *Mais, grands dieux! une telle victime, etc.*

Louis Racine observe ici que les scènes VII, VIII et IX, ne forment qu'une scène, et même un monologue; car qu'Eurybate entre quand Agamemnon l'appelle, ou sorte quand il le renvoie, c'est toujours à soi-même que parle Agamemnon.

Vaut bien que, confirmant vos rigoureuses lois,
 Vous me la demandiez une seconde fois.

S C È N E X.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE,
 AGAMEMNON, EURYBATE, DORIS.

Gardes.

A G A M E M N O N .

ALLEZ, madame, allez, prenez soin de sa vie.
 Je vous rends votre fille, et je vous la confie.
 Loin de ces lieux cruels précipitez ses pas. (1)
 Mes gardes vous suivront, commandés par Arcas.
 Je veux bien excuser son heureuse imprudence.
 Tout dépend du secret et de la diligence.
 Ulysse ni Calchas n'ont point encor parlé;

Ce monologue, ajouté-t'il, est la peinture du plus violent combat entre l'amour paternel et la fierté. Remarques, tom. II. pag. 77.

(1) *Loin de ces lieux cruels précipitez ses pas, etc.*

Dans les Phéniciennes d'Euripide, Créon donne un conseil semblable à son fils Ménécée, que l'oracle de Tirésias a condamné à la mort pour le salut de sa patrie. *Fuyez, dit-il, mon fils..... avant que la ville soit instruite de l'arrêt des dieux... fuyez promptement... Si vous prevenez la connoissance qu'elle aura bientôt de cet oracle, vous êtes sauvé; si vous différez tant soit peu à vous éloigner d'ici, je suis perdu. vous mourrez. acte III.*

Gardez que ce départ ne leur soit révélé. (1)
 Cachez bien votre fille, et que tout le camp croie
 Que je la retiens seule, et que je vous renvoie.
 Fuyez. Puissent les dieux, de mes larmes contens,
 A mes tristes regards ne l'offrir de long-tems !
 Gardes, suivez la reine.

C L Y T E M N E S T R E .

Ah, seigneur !

I P H I G É N I E .

Ah, mon père !

A G A M E M N O N .

Prévenez de Calchas l'empressement sévère.
 Fuyez, vous dis-je. Et moi, pour vous favoriser,
 Par de feintes raisons je m'en vais l'abuser ;
 Je vais faire suspendre une pompe funeste,
 Et de ce jour, au moins, lui demander le reste.

(1) *Gardez que ce départ ne leur soit révélé.*
Gardez que ce départ, pour prenez garde que.

SCÈNE XI.

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

SUIS-MOI. Ce n'est pas là, Doris, notre chemin. (1)

DORIS.

Vous ne les suivez pas ?

ÉRIPHILE.

Ah ! je succombe enfin !

Je reconnois l'effet des tendresses d'Achille.

Je n'emporterai point une rage inutile.

Plus de raisons. Il faut ou la perdre ou périr.

Viens, te dis-je. A Calchas je vais tout découvrir.

(1) *Suis-moi. Ce n'est pas là, Doris, notre chemin.*

Les comédiens suppriment ordinairement cette scène à la représentation, persuadés, sans doute, que la présence d'Ériphile nuisoit à la vivacité de la scène précédente : mais ils n'ont point fait attention que cette scène étoit le seul fil qui lioit le quatrième acte au cinquième ; autrement la pièce est finie. D'ailleurs, comment Ériphile pourroit-elle découvrir à Calchas tout ce qui se passe, si elle n'en étoit point instruite ?

Fin du quatrième Acte.

 A C T E V.

S C È N E P R E M I È R E.

IPHIGÉNIE, ÆGINE.

I P H I G É N I E.

C E S S E de m'arrêter. Va, retourne à ma mère,
 Ægine; il faut des dieux apaiser la colère.
 Pour ce sang malheureux qu'on veut leur dérober,
 Regarde quel orage est tout prêt à tomber.
 Considère l'état où la reine est réduite.
 Vois comme tout le camp s'oppose à notre fuite;
 Avec quelle insolence ils ont, de toutes parts,
 Fait briller à nos yeux la pointe de leurs dards.
 Nos gardes repoussés, la reine évanouie.
 Ah! c'est trop l'exposer : souffre que je la fuie;
 Et, sans attendre ici ses secours impuissans,
 Laisse-moi profiter du trouble de ses sens.
 Mon père même, hélas! puisqu'il faut te le dire,
 Mon père, en me sauvant, ordonne que j'expire.

Æ G I N E.

Lui, madame! Quoi donc? Qu'est-ce qui s'est passé?

I P H I G É N I E.

Achille trop ardent l'a peut-être offensé.

Mais le roi, qui le hait, veut que je le hâisse.
 Il ordonne à mon cœur cet affreux sacrifice ;
 Il m'a fait par Arcas expliquer ses souhaits ;
 Ægine, il me défend de lui parler jamais.

Æ G I N E.

Ah, madame !

I P H I G É N I E.

Ah, sentence ! ah, rigueur inouïe !

Dieux plus doux, vous n'avez demandé que ma vie !
 Mourons, obéissons.... (1) Mais qu'est-ce que je voi ?
 Dieux ! Achille !

(1) *Mourons, obéissons....*

La soumission d'Iphigénie ne nous paroît pas trop vraisemblable. Euripide a bien mieux suivi l'ordre de la nature. Iphigénie apprend qu'elle doit être sacrifiée, que le soulèvement de l'armée ne lui permettra point de tirer avantage de la résistance qu'elle feroit à cet arrêt. Elle donne à l'amour de la vie tout ce que les premiers mouvemens de la nature doivent lui arracher ; et, après avoir épuisé auprès de son père, les larmes et les prières, elle cherche à se consoler par l'espérance de la gloire qu'une si belle mort fera rejaillir sur elle.

S C È N E I I.

A C H I L L E , I P H I G É N I E .

A C H I L L E .

VENEZ, madame, suivez-moi.

Ne craignez ni les cris, ni la foule impuissante
 D'un peuple qui se presse autour de cette tente.
 Paraissez; et bientôt, sans attendre mes coups,
 Ces flots tumultueux s'ouvriront devant vous.

Patrocle, et quelques chefs qui marchent à ma suite,
 De mes Thessaliens vous amènent l'élite.

Tout le reste, rassemblé près de mon étendart,
 Vous offre de ses rangs l'invincible rempart.

A vos persécuteurs opposons cet asyle.

Qu'ils viennent vous chercher sous les tentes d'Achille.

Quoi, madame! est-ce ainsi que vous me secondez?

Ce n'est que par des pleurs que vous me répondez!

Vous fiez-vous encore à de si foibles armes?

Hâtons-nous. Votre père a déjà vu vos larmes.

I P H I G É N I E .

Je le sais bien, seigneur. Aussi tout mon espoir

N'est plus qu'au coup mortel que je vais recevoir.

A C H I L L E .

Vous, mourir! Ah! cessez de tenir ce langage.

Songez-vous quel serment vous et moi nous engage?

Songez-vous, pour trancher d'inutiles discours,

Que le bonheur d'Achille est fondé sur vos jours?

I P H I G É N I E .

I P H I G É N I E.

Le ciel n'a point aux jours de cette infortunée
 Attaché le bonheur de votre destinée.
 Notre amour nous trompoit ; et les arrêts du sort
 Veulent que ce bonheur soit un fruit de ma mort.
 Songez , seigneur , songez à ces moissons de gloire (1)
 Qu'à vos vaillantes mains présente la victoire.
 Ce champ si glorieux , où vous aspirez tous ,
 Si mon sang ne l'arrose , est stérile pour vous.
 Telle est la loi des dieux , à mon père dictée.
 En vain , sourd à Calchas , il l'avoit rejetée.
 Par la bouche des Grecs contre moi conjurés ,
 Leurs ordres éternels se sont trop déclarés.
 Partez. A vos honneurs j'apporte trop d'obstacles.
 Vous-même dégagez la foi de vos oracles ;
 Signalez ce héros à la Grèce promis ,
 Tournez votre douleur contre ses ennemis.
 Déjà Priam pâlit. Déjà Troye , en alarmes , (2)

(1) *Songez , seigneur , songez à ces moissons de gloire , etc.*

On dit des *moissons de lauriers* ; mais peut-on dire des *moissons de gloire* ? Quoi qu'il en soit , nous admirons , avec Louis Racine , comment la métaphore est toujours suivie ; ce sont des *moissons* que la victoire présente à de *vaillantes mains* dans un *champ* qui devient *stérile* si le *sang* ne l'*arrose*.
 Remarques , tom. II. pag. 44.

(2) *Déjà Priam pâlit. Déjà Troye , en alarmes , etc.*

Imitation de l'Iphigénie de Rotrou :

Laissez donc accomplir les vœux de la déesse ,
 Je lui donne mon sang . je le donne à la Grèce.

Redoute mon bûcher, et frémit de vos larmes.
 Allez; et, dans ses murs vides de citoyens, (1)
 Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.
 Je meurs dans cet espoir, satisfaite et tranquille. (2)

Tirez-le de mon sein, arrosez-en l'autel;
 Ce n'est pas trop payer un renom immortel.
 Fille, à mille vaisseaux j'aurai tracé la voie,
 J'aurai puni Paris, j'aurai saccagé Troye,
 Vengé l'honneur des Grecs, satisfait Ménélas.
 Et pour tous ces exploits, il ne faut qu'un trépas.

Acte IV, scène VI.

Idées que ce poète avoit empruntées du cantique funèbre de l'Iphigénie d'Euripide.

Jeunes filles, leur dit-elle, célébrez mon malheur par des cris de joie et d'allégresse; honorez, par vos chants, Diane, fille immortelle de Jupiter; que tous les Grecs en tirent les plus heureux présages; que l'on commence le sacrifice; qu'on mette le feu aux gâteaux d'expiation; que mon père porte la main sur l'autel: je vais assurer la victoire et le salut de la Grèce. Conduisez-moi comme une victime destinée à renverser les murs de Troye et la puissance des Phrygiens.

Acte V. scènes VI et VII.

(1) *Allez; et, dans ses murs vides de citoyens,
 Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.*

Ce dernier vers renferme une pensée plus fine et plus ingénieuse que grande; mais il n'en est pas moins beau.

(2) *Je meurs dans cet espoir, satisfaite et tranquille, etc.*

La situation de ces cinq vers paroît être la même que celle de l'Andromède de Corneille, acte II. scène III.

Assez souvent le ciel, par quelque fausse joie,
 Se plaît à prévenir les maux qu'il nous envoie.
 Du moins il m'a rendu quelques momens bien doux,
 Par ce flatteur espoir que j'allois être à vous.

Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille ,
 J'espère que du moins un heureux avenir
 A vos faits immortels joindra mon souvenir ;
 Et qu'un jour mon trépas, source de votre gloire ,
 Ouvrira le récit d'une si belle histoire.
 Adieu, prince ; vivez digne race des dieux.

A C H I L L E .

Non, je ne reçois point vos funestes adieux.
 En vain, par ce discours, votre cruelle adresse
 Veut servir votre père, et tromper ma tendresse ;
 En vain vous prétendez, obstinée à mourir,
 Intéresser ma gloire à vous laisser périr.
 Ces moissons de lauriers, ces honneurs, ces conquêtes,
 Ma main, en vous servant, les trouve toutes prêtes.
 Et qui de ma faveur se voudroit honorer ,
 Si mon hymen prochain ne peut vous assurer ?
 Ma gloire, mon amour vous ordonnent de vivre.
 Venez, madame ; il faut les en croire, et me suivre.

I P H I G É N I E .

Qui ? Moi ! Que, contre un père osant me révolter,
 Je mérite la mort que j'irois éviter !
 Où seroit le respect, et ce devoir suprême ?

A C H I L L E .

Vous suivrez un époux avoué par lui-même.

Mais puisque ce n'étoit qu'une trompeuse attente,
 Gardez mon souvenir, et je mourrai contente.

C'est un titre qu'en vain il prétend me voler. (1)
 Ne fait-il des sermens que pour les violer ?
 Vous-même, que retient un devoir si sévère ,
 Quand il vous donne à moi, n'est-il point votre père ?
 Suivez-vous seulement ses ordres absolus ,
 Quand il cesse de l'être, et ne vous connoît plus ?
 Enfin c'est trop tarder, ma princesse ; et ma crainte.....

I P H I G É N I E .

Quoi, seigneur ! vous iriez jusques à la contrainte ?
 D'un coupable transport écoutant la chaleur ,
 Vous pourriez ajouter ce comble à mon malheur ?
 Ma gloire vous seroit moins chère que ma vie ?
 Ah, seigneur ! épargnez la triste Iphigénie.
 Asservie à des lois que j'ai dû respecter ,
 C'est déjà trop pour moi que de vous écouter.
 Ne portez pas plus loin votre injuste victoire ;
 Ou, par mes propres mains immolée à ma gloire ,
 Je saurai m'affranchir dans ces extrémités ,
 Du secours dangereux que vous me présentez.

A C H I L L E .

Hé bien ! n'en parlons plus. Obéissez, cruelle,
 Et cherchez une mort qui vous semble si belle.
 Portez à votre père un cœur, où j'entrevois

(1) *C'est un titre qu'en vain il prétend me voler.*

Cette manière de parler ne s'est pas conservée dans le style élevé. Nous observerons encore que ce style outrageant, ces expressions féroces et si peu ménagées conviennent très-bien au caractère fougueux d'Achille.

Moins de respect pour lui, que de haine pour moi. (1)
 Une juste fureur s'empare de mon ame.
 Vous allez à l'autel, et moi j'y cours, madame.
 Si de sang et de mort le ciel est affamé,
 Jamais de plus de sang ses autels n'ont fumé :
 A mon aveugle amour tout sera légitime ;
 Le prêtre deviendra la première victime. (2)
 Le bûcher, par mes mains détruit et renversé,
 Dans le sang des bourreaux nagera dispersé.

(1) *Portez à votre père un cœur, où j'entrevois*

Moins de respect pour lui, que de haine pour moi.

Comparez ici Leclerc avec Racine. Voici comme il s'exprime.

A C H I L L E.

Ingrate ! votre cœur abhorre l'hyménée
 Qui devoit avec vous unir ma destinée !
 Et vous ne renoncez à la clarté du jour,
 Ni ne cherchez la mort que pour fuir mon amour !
 Hé bien ! allez remplir tous les vœux de l'armée.
 Ne désolez que moi pour vous avoir aimée.
 Mais, courant à l'autel, ne vous offensez pas
 Si ma douleur y fait l'office de Calchas.
 Je m'y signalerai par quelque illustre crime ;
 Et vous ne serez pas la première victime, etc.

Acte III, scène VI.

(2) *A mon aveugle amour tout sera légitime ;*

Le prêtre deviendra la première victime.

Imitation de Rotrou.

Je suivrois, sans respect, la fureur qui m'anime.
 J'immolerois le prêtre aux yeux de la victime.
 Et j'accepterois l'heur de servir ces beaux yeux
 Au mépris des enfers, des hommes et des dieux.

Acte IV, scène VI.

Et si, dans les horreurs de ce désordre extrême,
 Votre père frappé tombe et périt lui-même,
 Alors, de vos respects voyant les tristes fruits,
 Reconnoissez les coups que vous aurez conduits.

I P H I G É N I E .

Ah, seigneur! Ah, cruel!... Mais il fuit, il m'échappe.
 O toi, qui veux ma mort, me voilà seule, frappe;
 Termine, juste ciel, ma vie et mon effroi;
 Et lance ici des traits qui n'accablent que moi!

S C È N E I I I .

CLYTEMNESTRÉ, IPHIGÉNIE, EURYBATE,
 ÆGINE, *Gardes.*

C L Y T E M N E S T R E .

OUI, je la défendrai contre toute l'armée. (1)
 Lâches! vous trahissez votre reine opprimée!

Idée que Leclerc a mise aussi dans la bouche d'Achille.

Rien ne sauroit borner la fureur qui m'anime.
 J'immolerai le prêtre aux pieds de la victime.
 Et sur l'autel sanglant, sans respecter les dieux,
 Mon cœur s'applaudiroit d'un coup si glorieux.

Acte III, scène VI.

(1) *Oui, je la défendrai contre toute l'armée, etc.*

Le trouble va toujours en croissant, et cependant l'espérance n'est point encore tout à fait perdue. Le spectateur, toujours agité et toujours incertain, attend le dénouement avec impatience.

EURYBATE.

Non, madame ; il suffit que vous nous commandiez :
 Vous nous verrez combattre, et mourir à vos pieds.
 Mais de nos foibles mains que pouvez-vous attendre ?
 Contre tant d'ennemis qui pourra vous défendre ?
 Ce n'est plus un vain peuple en désordre assemblé.
 C'est d'un zèle fatal tout le camp aveuglé.
 Plus de pitié. Calchas seul règne, seul commande.
 La piété sévère exige son offrande.
 Le roi de son pouvoir se voit déposséder ;
 Et lui-même au torrent nous contraint de céder.
 Achille à qui tout cède, Achille à cet orage
 Voudroit lui-même en vain opposer son courage.
 Que fera-t'il, madame ? Et qui peut dissiper
 Tous les flots d'ennemis prêts à l'envelopper ?

CLYTEMNESTRE.

Qu'ils viennent donc sur moi prouver leur zèle impie,
 Et m'arrachent ce peu qui me reste de vie ! (1)

(1) *Qu'ils viennent donc sur moi prouver leur zèle impie ,
 Et m'arrachent ce peu qui me reste de vie , etc.*

Imitation de ce que dit Hécube dans Euripide.

*Prince , dit-elle à Ulysse , si vous voulez faire une offrande
 agréable au fils de Pélée , ne vous couvrez point d'opprobre
 en faisant mourir ma fille ; menez Hécube à son tombeau ,
 percez son sein , ne l'épargnez pas ; elle est la mère de Pâris
 qui fit périr le valeureux fils de Thétis. . . Faites-moi mourir
 en même tems que ma fille. . . je lui serai toujours aussi étroi-
 tement attachée que le lierre l'est à l'arbre qui lui sert d'appui. . .
 Je ne consentirai jamais à me séparer d'elle. Hécube, acte II.
 scène 1.*

La mort seule, la mort pourra rompre les nœuds
 Dont mes bras nous vont joindre et lier toutes deux.
 Mon corps sera plutôt séparé de mon ame,
 Que je souffre jamais... Ah, ma fille !

I P H I G É N I E .

Ah, madame !

Sous quel astre cruel avez-vous mis au jour
 Le malheureux objet d'une si tendre amour !
 Mais que pouvez-vous faire en l'état où nous sommes ?
 Vous avez à combattre et les dieux et les hommes.
 Contre un peuple en fureur vous exposerez-vous ?
 N'allez point, dans un camp, rebelle à votre époux, (1)
 Seule à me retenir vainement obstinée,
 Par des soldats peut-être indignement traînée,
 Présenter, pour tout fruit d'un déplorable effort,
 Un spectacle à mes yeux plus cruel que la mort.
 Allez. Laissez aux Grecs achever leur ouvrage,
 Et quittez pour jamais un malheureux rivage.
 Du bûcher qui m'attend, trop voisin de ces lieux,
 La flamme de trop près viendrait frapper vos yeux.

(1) *N'allez point, dans un camp, rebelle à votre époux, etc.*
 Polyxène, dans Euripide, tient les mêmes discours.

Malheureuse Hécube ! n'allez point, lui dit-elle, vous opposer à la tyrannie de vos vainqueurs ; vous vous verriez renversée par terre. Jouet déplorable d'une jeunesse audacieuse, vous seriez arrachée avec violence à mes embrassements ; et peut-être, malgré le saix des ans sous lequel vous gémissiez, ne remporteriez-vous que des blessures de cette inutile résistance. Hécube, acte II. scène 1.

Sur-tout, si vous m'aimez, par cet amour de mère,
Ne reprochez jamais mon trépas à mon père.

C L Y T E M N E S T R E .

Lui, par qui votre cœur à Calchas présenté!...

I P H I G É N I E .

Pour me rendre à vos pleurs que n'a-t'il point tenté?

C L Y T E M N E S T R E .

Par quelle trahison le cruel m'a déçue! (1)

I P H I G É N I E .

Il me cédoit aux dieux dont il m'avoit reçue.
Ma mort n'emporte pas tout le fruit de vos feux;
De l'amour qui vous joint vous avez d'autres nœuds.
Vos yeux me reverront dans Oreste mon frère.
Puisse-t'il être, hélas! moins funeste à sa mère!

(1) *Par quelle trahison le cruel m'a déçue!*

Dans Euripide, Clytemnestre demande à Iphigénie ce qu'elle pourra faire à Argos qui puisse lui être agréable; Iphigénie lui répond: *Ne laissez point, ma mère, votre époux et mon père.*

C L Y T E M N E S T R E .

Il doit, pour vous, souffrir les plus grands maux.

I P H I G É N I E .

C'est malgré lui qu'il m'a sacrifiée au salut de la Grèce.

C L Y T E M N E S T R E .

Oui; mais c'est par un effet de ses artifices, c'est par ses bassesses, par une conduite indigne du sang des Atrides. Iphigénie, acte V. scène VI.

D'un peuple impatient vous entendez la voix.
 Daignez m'ouvrir vos bras pour la dernière fois,
 Madame; et rappelant votre vertu sublime.....
 Eurybate, à l'autel conduisez la victime.

S C È N E I V.

C L Y T E M N E S T R E , Æ G I N E , *Gardes.*

C L Y T E M N E S T R E .

AH ! vous n'irez pas seule, et je ne prétends pas...
 Mais on se jète en foule au devant de mes pas.
 Perfides ! contentez votre soif sanguinaire.

Æ G I N E .

Où courez-vous, madame ? Et que voulez-vous faire ?

C L Y T E M N E S T R E .

Hélas ! je me consume en impuissans efforts,
 Et rentre au trouble affreux dont à peine je sors. (1)
 Mourrai-je tant de fois sans sortir de la vie ? (2)

(1) *Et rentre au trouble affreux dont à peine je sors.*

En prose il faudroit dire *rentre dans*. Remarques de Louis Racine, tom. II. pag. 45.

(2) *Mourrai-je tant de fois sans sortir de la vie ?*

Ce vers ne paroît d'abord dire autre chose que *mourrai-je tant de fois sans mourir ?* Et cependant, en l'examinant, on s'apperçoit que le poëte a voulu dire : *la douleur me conduira-t-elle si souvent aux portes de la mort, sans mourir ?*

M. de Thou, selon la remarque de Louis Racine, tom. II.

ÆGÏNE.

Ah! savez-vous le crime, et qui vous a trahie,
 Madame? Savez-vous quel serpent inhumain
 Iphigénie avoit retiré dans son sein? (1)
 Ériphile, en ces lieux par vous-même conduite,
 A seule à tous les Grecs révélé votre fuite.

C L Y T E M N E S T R E.

O monstre, que Mègère en ses flancs a porté!
 Monstre, que dans nos bras les enfers ont jeté!
 Quoi! tu ne mourras point? Quoi! pour punir son crime...
 Mais où va ma douleur chercher une victime? . . .
 Quoi! pour noyer les Grecs et leurs mille vaisseaux, (2)
 Mer, tu n'ouvriras pas des abîmes nouveaux?
 Quoi! lorsque, les chassant du port qui les recèle,
 L'Aulide aura vomé leur flote criminelle,

pag. 84, finit les vers qu'il fit le jour de sa mort sur ses souffrances, en disant : *la vie ne vaut pas que pour elle on meure tant de fois.*

Nec vita tanti est, tandiù ut vivas, mori.

(1) *Savez-vous quel serpent inhumain
 Iphigénie avoit retiré dans son sein?*

Racine s'est déjà servi de cette image dans *Andromaque*,
 tom. II, pag. 51.

*Vous-même, de vos soins craignez la récompense ;
 Et que, dans votre sein ce serpent élevé, etc.*

(2) *Quoi! pour noyer les Grecs et leurs mille vaisseaux.*

Il nous semble qu'au lieu de *noyer*, le mot d'*engloutir* auroit été plus expressif ; il eût du moins mieux répondu à cette belle image, *l'Aulide aura vomé*, etc.

Les vens, ces mêmes vens si long-tems accusés ,
 Ne te couvriront pas de ces vaisseaux brisés !
 Et toi, soleil, et toi, qui, dans cette contrée, (1)
 Reconnois l'héritier et le vrai fils d'Atrée ;
 Toi, qui n'osas du père éclairer le festin ,
 Recule, ils t'ont appris ce funeste chemin.
 Mais cependant, ô ciel ! ô mère infortunée !
 De festons odieux ma fille couronnée ,
 Tend la gorge aux couteaux par son père apprêtés.

(1) *Et toi, soleil, et toi, qui, dans cette contrée ,
 Reconnois l'héritier et le vrai fils d'Atrée , etc.*

Cette invocation, que Racine a employée d'une autre manière dans la scène 1. de la Thésaïde, *tom. I. pag. 5*, paroît ressembler à celle que fait Hippolyte dans Garnier, acte III. scène IV.

Et toi, soleil, qui luis par tout ce grand espace,
 Peux-tu voir, sans pâlir, les crimes de ta race ?
 Cache-toi, vergogneux, quitte à la nuit ton cours,
 Détourne tes chevaux galopant à rebours, etc.

C'est peut-être de la VIII^e strophe de l'ode II. du liv. II. des poésies de Malherbe, que ces deux poètes ont pris cette idée.

O soleil ! ô grand luminaire !
 Si jadis l'horreur d'un festin
 Fit que de ta route ordinaire
 Tu reculas vers le matin ,
 Et d'un émerveillable change
 Te couchas aux rives du Gange ;
 D'où vient que ta sévérité,
 Moindre qu'en la faute d'Atrée ,
 Ne punit point cette contrée ,
 D'une éternelle obscurité ?

Calchas va dans son sang.... Barbâres ! arrêtez ; (1)
 C'est le pur sang du dieu qui lance le tonnerre.....
 J'entends gronder la foudre, et sens trembler la terre.
 Un dieu vengeur, un dieu fait retentir ses coups.

S C È N E V.

CLYTEMNESTRE, ARCAS, ÆGINE, *Gardes.*

A R C A S.

N'EN doutez point, madame, un dieu combat pour vous.
 Achille, en ce moment, exauce vos prières ;
 Il a brisé des Grecs les trop foibles barrières.
 Achille est à l'autel. Calchas est éperdu.
 Le fatal sacrifice est encor suspendu.
 On se menace, on court, l'air gémit, le fer brille,
 Achille fait ranger autour de votre fille
 Tous ses amis, pour lui prêts à se dévouer.

(1) *Calchas va dans son sang... Barbâres ! arrêtez ;
 C'est le pur sang du dieu qui lance le tonnerre...*

A l'instant que Clytemnestre se figure que sa fille est immolée par Calchas, il nous paroît fort adroit de lui faire deviner la délivrance d'Iphigénie. Racine observe par-tout, soit dans les actes, soit dans les scènes, une gradation nécessaire à tout ouvrage dramatique. Nous remarquerons ici que toutes les beautés de la poésie sont rassemblées dans ce morceau : le tableau que présentent ces vers est de la plus forte expression ; les passions y parlent toutes le langage qui leur est propre ; la colère, la rage, le désespoir y sont peints en traits de feu, et jamais la tendresse maternelle ne s'exprima avec plus de violence et de force.

Le triste Agamemnon , qui n'ose l'avouer , (1)
 Pour détourner ses yeux des meurtres qu'il présage ,
 Ou , pour cacher ses pleurs , s'est voilé le visage.
 Venez , puisqu'il se tait , venez , par vos discours ,
 De votre défenseur appuyer le secours.
 Lui-même de sa main , de sang toute fumante ,
 Il veut entre vos bras remettre son amante ;
 Lui-même il m'a chargé de conduire vos pas.
 Ne craignez rien.

(1) *Le triste Agamemnon , qui n'ose l'avouer ; etc.*

Voilà le sujet du fameux tableau du Timante ; tout le monde sait qu'après avoir caractérisé les princes Grecs qui assistèrent à ce sacrifice , par une expression de douleur , de surprise ou de joie qui convint à leur caractère , ou à l'intérêt que chacun d'eux devoit prendre à cet événement , ce peintre habile crut ne pouvoir mieux peindre le deuil d'Agamemnon qu'en le représentant la tête couverte d'un voile. Ce que tout le monde ne sait peut-être pas , c'est que cet expédient sublime est dû à Euripide , qui précéda Timante de plus d'un demi siècle. *Dès qu'Agamemnon , dit le poëte Grec , vit Iphigénie s'avancer vers le terme fatal de son sacrifice , il gémit , il détourna la vue , et , versant des larmes , il se couvrit le visage de sa robe.*

Acte V. scène ix.

L'homme de lettres qui a présidé à la dernière édition du théâtre des Grecs du père Brumoi , élève ici une critique qui nous paroît fort juste. Selon lui , Agamemnon , chez Euripide , peut se *voiler le visage* , parce que le coup mortel est prêt à frapper sa fille , et que nul des Grecs ne prend sa défense. Chez Racine , au contraire , toute l'armée est en trouble , le péril d'Iphigénie devient incertain , et le sang qui coule est celui des soldats d'Agamemnon. Nous pensons avec lui que ce n'est pas dans une telle circonstance qu'un général d'armée peut s'envelopper la tête de son manteau.

CLYTEMNESTRE.

Moi, craindre! Ah! courons, 'cher Arcas.

Le plus affreux péril n'a rien dont je pâlisse.

J'irai par-tout. Mais dieux! ne vois-je pas Ulysse?

C'est lui. Ma fille est morte; Arcas, il n'est plus tems.

SCÈNE DERNIÈRE.

ULYSSE, CLYTEMNESTRE, ARCAS.

ÆGINE, *Gardes.*

ULYSSE.

NON, madame, elle vit, et les dieux sont contens.

Rassurez-vous; le ciel a voulu vous la rendre.

CLYTEMNESTRE.

Elle vit! Et c'est vous qui venez me l'apprendre!

ULYSSE.

Oui, c'est moi, qui long-tems, contre elle et contre vous,

Ai cru devoir, madame, affermir votre époux;

Moi qui, jaloux tantôt de l'honneur de nos armes,

Par d'austères conseils ai fait couler vos larmes;

Et qui viens, puisqu'enfin le ciel est appaisé,

Réparer tout l'ennui que je vous ai causé. (1)

(1) Réparer tout l'ennui que je vous ai causé.

Le mot d'ennui ne nous paroît pas ici assez fort; Racine auroit pu changer ainsi ces vers:

« Et qui viens, puisque enfin les dieux sont appaisés,

» Réparer tous les maux que je vous ai causés. »

Ma fille ! Ah , prince ! O ciel ! je demeure éperdue.
 Quel miracle , seigneur , quel dieu me l'a rendue ? (1)

U L Y S S E .

Vous m'en voyez moi-même , en cet heureux moment ,
 Saisi d'horreur , de joie , et de ravissement.
 Jamais jour n'a paru si mortel à la Grèce.
 Déjà de tout le camp la discorde maîtresse
 Avoit sur tous les yeux mis son bandeau fatal,
 Et donné du combat le funeste signal.
 De ce spectacle affreux votre fille alarmée , (2)
 Voyoit pour elle Achille , et contre elle l'armée ; (3)

(1) *Quel miracle , seigneur , quel dieu me l'a rendue ?*

Clytemnestre , impatiente de revoir sa fille , devoit voler dans ses bras , et ne point s'arrêter à écouter le récit d'Ulysse. Sa fille est sauvée , cela lui suffit. Mais le spectateur n'auroit pu savoir le prodige qui a opéré la conservation de cette princesse. Il a donc fallu que le poëte arrêtât Clytemnestre en scène , malgré l'intérêt qu'elle avoit de s'en éloigner. Ce défaut se fera toujours remarquer dans toutes les pièces dont le dénouement ne sera point en action.

(2) *De ce spectacle affreux votre fille alarmée ,*

Racine oublie dans cet endroit la constance qu'il a prêtée à son héroïne dans ses derniers adieux ; il la suppose *alarmée* de ce qui se passe autour de l'autel , parce que le point essentiel , dans le moment qu'il dépeint , est d'émouvoir le spectateur.

(3) *Voyoit pour elle Achille , et contre elle l'armée , etc.*

Ce vers est une imitation du fameux vers

Victrix causa diis placuit , sed victa Catoni ,

Mais ,

Mais, quoique seul pour elle, Achille furieux
 Épouvantoit l'armée, et partageoit les dieux.
 Déjà de traits en l'air s'élevoit un nuage ;
 Déjà couloit le sang, prémices du carnage.
 Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
 L'œil farouche, l'air sombre, et le poil hérissé,
 Terrible, et plein du dieu qui l'agitoit sans doute :
Vous, Achille, a-l'ildit, et vous, Grecs, qu'on m'écoute :
Le dieu qui maintenant vous parle par ma voix ,
M'explique son oracle, et m'instruit de son choix.
Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigénie
Sur ce bord immolée y doit laisser sa vie.
Thésée avec Hélène uni secrètement ,
Fit succéder l'hymen à son enlèvement.
Une fille en sortit, que sa mère a célée.
Du nom d'Iphigénie elle fut appelée.
Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours.
D'un sinistre avenir je menaçai ses jours.
Sous un nom emprunté sa noire destinée
Et ses propres fureurs ici l'ont amenée.
Elle me voit, m'entend, elle est devant vos yeux ; (1)

du liv. I. de la Pharsale de Lucain. Quelle différence, s'écrie
 Louis Racine, entre une imagination sage et celle qui ne l'est
 pas ! ici, le poëte, sans paroître vouloir dire de grandes
 choses, donne, en un vers, la plus grande idée qu'on puisse
 donner d'un guerrier. Remarques, tom. II. pag. 87.

(1) Elle me voit, m'entend, elle est devant vos yeux ;
 Et c'est elle, en un mot, que demandent les dieux.

Des critiques ont prétendu que Calchas auroit dû instruire
 plutôt les Grecs que la fille d'Agamemnon n'étoit point

Et c'est elle, en un mot, que demandent les dieux.
 Ainsi parle Calchas. Tout le camp immobile
 L'écoute avec frayeur, et regarde Ériphile.
 Elle étoit à l'autel, et peut-être, en son cœur,
 Du fatal sacrifice accusoit la lenteur.
 Elle-même tantôt, d'une course subite,
 Étoit venue aux Grecs annoncer votre fuite.
 On admire en secret sa naissance et son sort.
 Mais, puisque Troye enfin est le prix de sa mort,
 L'armée, à haute voix, se déclare contre elle,
 Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.
 Déjà, pour la saisir, Calchas lève le bras. (1)

l'Iphigénie que les dieux demandoient ; mais Racine a eu soin de leur répondre par ces vers,

« Le dieu qui maintenant vous parle par ma voix,
 » M'explique son oracle, et m'instruit de son choix, *etc.* »

que l'intention des dieux ne s'étoit fait connoître à Calchas qu'à l'instant où il alloit immoler la fille de Clytemnestre ; mais comment cela s'accorde-t'il avec ce que Doris a dit de ce devin au commencement du second acte, pag. 68 ?

« Calchas si renommé,
 » Qui des secrets des dieux fut toujours informé ;
 » Le ciel souvent lui parle. Instruit par un tel maître,
 » Il sait tout ce qui fut, et tout ce qui doit être. »

(1) *Déjà, pour la saisir, Calchas lève le bras, etc.*

Situation empruntée du récit que fait Thalthybius de la mort de Polyxène. *Le fils d'Achille, dit-il, avoit déjà tiré son épée du fourreau ; il fit signe à la jeunesse Grecque, qui avoit été chargée de ce soin, de se saisir de la victime. Dès qu'elle s'aperçut de ce mouvement, elle leur dit : Grecs, qui avez détruit ma patrie, arrêtez ! Que personne ne mette la main sur moi : je me dévoue moi-même à la mort, et j'en recevrai le coup sans effroi.* Hécube d'Euripide, acte III. scène 1.

Arrête, a-t'elle dit, et ne m'approche pas.
Le sang de ces héros dont tu me fais descendre,
Sans tes profanes mains saura bien se répandre.
 Furieuse elle vole, et sur l'autel prochain
 Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.
 A peine son sang coule et fait rougir la terre, (1)
 Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre;
 Les vens agitent l'air d'heureux frémissemens,
 Et la mer leur répond par ses mugissemens;
 La rive au loin gémit, blanchissante d'écume;
 La flamme du bûcher d'elle-même s'allume;
 Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous
 Jète une sainte horreur qui nous rassure tous.
 Le soldat étonné dit que, dans une nue, (2)
 Jusques sur le bûcher Diane est descendue;

(1) *A peine son sang coule et fait rougir la terre, etc.*

Traduction pompeuse du commencement du XII^e liv. des métamorphoses d'Ovide, vers 55 et suiv.

Ergo ubi, quâ decuit, lenita est cæde Diana,
Et pariter Phœbus, pariter maris ira recessit;
Accipiunt vētos à tergo mille carinæ,
Multaque perpessæ Phrygiâ potiunior arenâ.

(2) *Le soldat étonné dit que, dans une nue, etc.*

Ulysse met ici cette apparition dans les yeux d'un soldat; Racine, par ce tour heureux, a trouvé l'art d'employer cette tradition sans choquer l'éloignement que nous aurions à l'adopter : c'est Boice qui lui a fourni cette idée; il fait dire que quelques-uns ont cru voir une biche au lieu d'Iphigénie, mais qu'il ne veut pas croire ce qu'il n'a pas vu.

La catastrophe d'Iphigénie a changé, suivant le génie différent des poètes qui ont traité ce sujet, ou qui en ont parlé.

Et croit que, s'élevant au travers de ses feux,
 Elle portoit au ciel notre encens et nos vœux.
 Tout s'empresse, tout part. La seule Iphigénie, (1)
 Dans ce commun bonheur, pleure son ennemie.
 Des mains d'Agamemnon venez la recevoir.
 Venez; Achille et lui, brûlant de vous revoir,
 Madame, et désormais tous deux d'intelligence,
 Sont prêts à confirmer leur auguste alliance.

C L Y T E M N E S T R E.

Par quel prix, quel encens, ô ciel! puis-je jamais
 Récompenser Achille, et payer tes bienfaits?

Euripide substitue une biche à Iphigénie au moment du sacrifice : Ovide a suivi cette tradition fabuleuse dans ses métamorphoses, liv. XII. vers 25 et suiv.

Nous ne savons point le dénouement qu'Eschyle et Sophocle avoient imaginé. Il y a lieu de penser cependant que ces poètes faisoient réellement immoler Iphigénie, puisque l'un, dans la tragédie d'Agamemnon, et l'autre, dans celle d'Électre, reconnoissent que le sang de cette princesse a été répandu en Aulide. Dolce fait aussi périr Iphigénie. Rotrou a tant soit peu changé la machine à laquelle Euripide a eu recours. Le sacrifice se passe sous les yeux du spectateur, mais il fait enlever la victime si soudainement, qu'on demande :

Qui des deux nous la cache, ou la terre ou les cieux?

- (1) *La seule Iphigénie,
 Dans ce commun bonheur, pleure son ennemie.*

Racine n'a laissé échapper aucun trait pour rendre Iphigénie intéressante.

F I N.

E X A M E N

D'IPHIGÉNIE.

LA tragédie d'Iphigénie a toujours passé pour un des chef-d'œuvres de la scène française ; on y a cependant trouvé des côtés foibles , que l'œil de la critique n'a pas manqué de saisir.

Le principal reproche qu'on ait fait à Racine , c'est de n'avoir point motivé la colère des dieux. On a prétendu avec justice qu'un père ne peut pas , sans les raisons les plus puissantes , se déterminer à immoler sa fille. Le plan que Racine s'étoit tracé rendit sa faute nécessaire ; son dessein étant de faire tomber sur Ériphile l'explication de l'oracle , il auroit été injuste de faire supporter à cette princesse la peine d'un crime commis par Agamemnon. Ainsi le rôle d'Ériphile , qui est lui-même une faute , fut la cause de cette imperfection. *Racine* , comme l'a très-bien remarqué Leclerc , page 3 de sa préface d'Iphigénie , s'étoit un peu trop persuadé que le sacrifice d'Iphigénie donneroit de l'horreur... Il crut que le sujet auroit été trop nu , s'il ne donnoit pas une rivale à Iphigénie. Il me semble cependant , ajoute-t'il , que les irrésolutions d'un père combattu par les sentimens de la nature et par son devoir.... que le désespoir ensuite d'une mère , qui s'aperçoit qu'elle a conduit sa fille à la mort , lorsqu'elle

s'attendoit de la voir devenir l'épouse du plus fameux héros de la Grèce ; que la constance de cette princesse , qui s'offre si généreusement à être la victime des Grecs , quelque joie qu'elle ressentît à se voir aimée d'Achille ; enfin que la colère de cet amant , dont le nom avoit servi à exposer les jours de sa maîtresse , suffisoient pour attacher l'esprit de l'auditeur pendant cinq actes , et pour y produire cette terreur et cette pitié si essentielles à la tragédie , et qu'il n'étoit aucunement nécessaire d'y joindre des intrigues d'amour et des jalousies hors d'œuvre , qui ne servent qu'à rompre le fil de l'action principale. Leclerc avoit raison : l'épisode d'Ériphile est un défaut ; mais en relevant cette faute , il auroit dû admirer aussi l'art avec lequel Racine a su faire dépendre ce personnage de son sujet, et l'adresse singulière avec laquelle cet illustre poète a fait contraster la jalousie sombre et réfléchie de cette princesse avec la douceur , l'ingénuité et la candeur d'Iphigénie.

L'un des plus grands mérites de l'Iphigénie de Racine , c'est la beauté et la variété des caractères qui règnent dans cette pièce. L'orgueil et l'ambition d'Agamemnon , l'emportement de Clytemnestre , la fureur d'Achille , l'éloquence et l'adresse d'Ulysse , la jalousie d'Ériphile , et l'aimable ingénuité d'Iphigénie , sont autant de beautés qu'on ne peut guères se lasser d'admirer.

Il est vrai cependant qu'Agamemnon ne pouvoit nous intéresser qu'autant qu'il croyoit devoir le sa-

crifice de sa fille à l'État qui périlite , aux dieux qu'il a offensés , ou à des désastres plus fâcheux encore que la perte d'Iphigénie. Ainsi le motif de la gloire ne devoit point balancer dans son cœur les sentimens de la nature. Il est encore vrai qu'il ne devoit pas convenir ouvertement que l'ambition étoit l'unique mobile de sa conduite ; mais ces défauts sont couverts à la représentation par le pathétique admirable répandu dans tout ce rôle ; et l'on oublie , en faveur des larmes qu'on y répand , les ressorts avilissans qui font agir ce personnage.

Le rôle d'Iphigénie est un chef-d'œuvre de sentiment , de tendresse , d'ingénuité et de vertu ; c'est peut-être , de tous les rôles de théâtre , celui qui cause le plus d'attendrissement ; comment pourroit-on en effet ne pas s'intéresser au sort d'une jeune princesse qui , pour plaire à son père , se dévoue elle-même à la mort , au moment où sa naissance , sa jeunesse et sa beauté sembloient lui assurer la destinée la plus glorieuse ?

C'est sur-tout dans le rôle de Clytemnestre que Racine paroît avoir développé toute la force de son génie et les ressorts puissans de cette éloquence vive et passionnée qui agite l'âme du spectateur. En effet , ce rôle étincelle de beautés sublimes , et se soutient toujours avec la même vigueur , Racine ayant su conserver à cette princesse , jusques dans ses emportemens , un ton de grandeur qu'elle n'a pas chez Euripide. Le poëte français doit à la vérité au poëte grec le fond de ce caractère , mais il l'emporte si

souvent sur son modèle , par la manière dont il a su l'imiter , qu'on peut dire qu'il lui appartient tout entier.

Racine a le même avantage sur le poète grec dans le rôle d'Achille , qu'il représente fougueux , téméraire , présomptueux , emporté , superbe , ne reconnoissant d'autre droit que son épée , d'autre loi que ses caprices , en un mot , tel qu'Homère en avoit fixé l'idée ; au lieu qu'Euripide le peint comme un prince affable , religieux , modéré , circonspect , sententieux , si maître de lui , qu'il craint , même dans ses emportemens , d'aller trop loin.

Quelques personnes ont désapprouvé qu'Ulysse s'étant annoncé dans la seconde scène comme un personnage important , ce roi ne paroisse plus dans le cours de la pièce que comme un acteur subalterne : ces censeurs auroient désiré que Racine l'eût rendu l'ame et le ressort principal de toute l'action , et qu'il eût sans cesse opposé l'amour de la gloire et du bien public à la tendresse d'Agamemnon ; mais ils n'ont pas fait attention que le poète s'étant mis dans la nécessité de faire jouer un rôle à Ériphile , il ne pouvoit guères éviter ce défaut ; la jalousie de cette princesse , toujours occupée à traverser le bonheur d'Iphigénie , produisant dans cette pièce le même effet que les raisons d'Ulysse auroient pu

Il seroit peut-être très-difficile de repousser la plupart des critiques qu'on a faites de l'Iphigénie de Racine : nous nous contenterons de dire , pour

sa justification , que ces objections ne s'offrent à l'esprit qu'après une attention profonde et réfléchie , et que le spectateur , que l'on a eu le secret d'intéresser et d'émouvoir , pardonne aisément ces légères imperfections.

Nous n'avons qu'un regret à former , c'est que Racine n'ait point composé sa pièce dans un tems où le théâtre fût , comme aujourd'hui , dégagé de la foule des spectateurs qui inondoient autrefois le lieu de la scène ; ce poëte n'auroit pas manqué de mettre en action la catastrophe qu'il n'a mise qu'en récit. On eût vu , d'un côté , un père consterné , une mère éperdue , vingt rois en suspens , l'autel , le bûcher , le prêtre , le couteau , la victime ; eh , quelle victime ! de l'autre , Achille menaçant , l'armée en émeute , le sang de toutes parts prêt à couler. Eriphile alors seroit survenue ; Calchas l'auroit désignée pour l'unique objet de la colère céleste ; et cette princesse , s'emparant du couteau sacré , auroit expiré bientôt après sous les coups qu'elle se seroit portés.

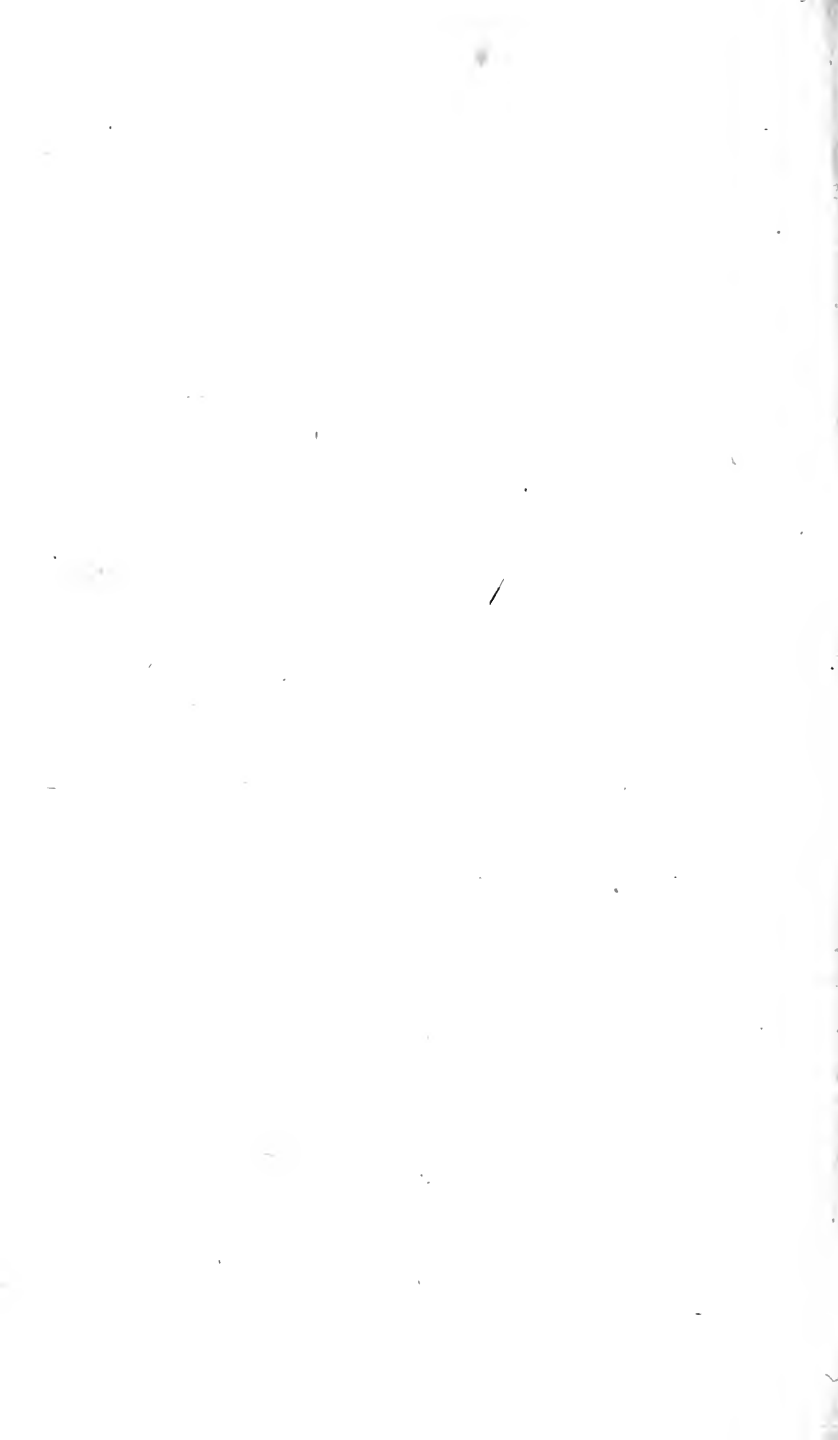
Le style d'Iphigénie est un modèle inimitable d'élégance , de pureté et de facilité ; il n'y a peut-être point de pièce où le poëte ait si bien su plier sa versification au caractère particulier de chaque acteur , comme il n'y en a peut-être point non plus où *la pitié , la terreur , l'amour de la patrie , l'amour paternel , l'amour filial , tous les ressorts en un mot de la tragédie soient mis en jeu avec plus d'action.*
Lettre de M. Lefranc de Pompignan à Louis Racine ,

page 439. Aussi , de quelque côté qu'on envisage cette pièce , soit du côté du plan , soit du côté de l'intrigue et de la marche , soit du côté des caractères , des détails et du style , est-on forcé de convenir qu'elle est , non seulement un des meilleurs ouvrages de Racine , mais encore un des principaux chefs-d'œuvres de la scène française.

P H E D R E ,

T R A G É D I E .

1 6 7 7 .



P R É F A C E

D E S É D I T E U R S.

LE sujet de Phèdre a paru de tout tems propre au théâtre. Euripide, à l'âge de trente-cinq ans, entreprit de le traiter; il le fit avec tant de succès, que sa pièce en a conservé le titre d'*Hippolyte couronné*. Lycophron et Sopater, parmi les Grecs; Sénèque le jeune, chez les Latins; Garnier, la Pinelière, Gilbert, Segrais et Bidard, en France, travaillèrent après lui sur le même sujet, et ne réussirent guères qu'à défigurer le modèle qu'ils s'étoient proposé d'imiter. Les pièces de Lycophron et de Sopater se sont perdues; celles de la Pinelière et de Bidard, représentées en 1635 et 1670, ont eu le même sort, ou sont extrêmement rares. L'*hippolyte* de Garnier et celui de Gilbert, qui parurent en 1568 et 1646, se trouvent dans quelques bibliothèques, mais ils méritent à peine qu'on en parle. Cependant la pièce de Garnier jouit dans son tems de quelque célébrité; ce n'étoit pourtant qu'une mauvaise traduction de l'*Hippolyte* de Sénèque que Ronsard admira le premier, et qu'à son exemple la France applaudit; mais dans ces tems

de barbarie et de grossièreté , on regardoit comme des chef-d'œuvres tous les ouvrages que le mauvais goût enfantoit.

Semblable à Appelle , qui , de plusieurs beautés réunies , forma le chef-d'œuvre immortel de sa Vénus , Racine s'enrichit de tout ce qu'il trouva d'excellent dans ses prédécesseurs , et il en composa sa pièce de Phèdre. Un entretien qu'il avoit eu , deux ans auparavant , chez madame de la Fayette avec quelques personnes de beaucoup d'esprit , lui firent naître l'idée de travailler sur ce sujet , l'un des plus tragiques des anciens , et l'écueil de tous ceux qui l'avoient traité depuis Euripide.

Racine prétendit un jour qu'un poète qui a du talent peut faire excuser les plus grands crimes , inspirer même plus de compassion que d'horreur pour ceux qui les commettent , et qu'avec de la délicatesse , de la fécondité et de la justesse d'esprit , il viendroit à bout de rendre Phèdre plus intéressante , d'inspirer même pour elle plus de pitié , que pour le vertueux Hippolyte. Soit qu'on se défiât des talens de Racine à cet égard , soit qu'on ne regardât ce sentiment que comme un paradoxe qu'il hasardoit , on contredit cette idée avec tant de chaleur , que Racine se vit forcé , pour appuyer son opinion par des exemples , de faire une tragédie sur Phèdre.

Une autre considération déterminâ Racine à travailler sur ce sujet. Mademoiselle de Champmélé l'avoit souvent prié de faire pour elle une tragédie où les passions qu'elle savoit le mieux exprimer fussent mises en jeu. Le rôle de Phèdre lui parut très-propre à faire briller les talens de cette excellente actrice. Ce rôle mit en effet le comble à son triomphe. Mais Racine, qui auroit dû avoir part aux mêmes applaudissemens, parut à peine digne de la célébrité qu'il s'étoit acquise.

C'étoit apparemment le sort de la Phèdre de Racine d'être persécutée à sa naissance, puisque, long-tems avant qu'elle parût, on s'étoit assuré des moyens de la faire tomber. Madame Deshoulières, qui s'étoit laissé prévenir contre Racine, s'unit dans cette vue avec madame la duchesse de Bouillon, M. le duc de Nevers son frère, et d'autres personnes de distinction. Elles engagèrent Pradon à composer une tragédie sur Phèdre, (1) qu'il devoit faire représenter en même tems que celle de Racine. Tout autre que Pradon ne se seroit point engagé dans une pareille concurrence; mais dans l'ivresse où l'espèce de succès de Pyrame et

(1) Pradon prétend cependant, dans sa préface d'Hippolyte; qu'il travailla sur ce sujet *par un pur effet de son choix*. C'est une fausseté démentie par tous les historiens littéraires.

Thisbé l'avoit laissé, Pradon se flata de triompher, et s'engagea sans peine à faire tout ce qu'on exigeoit de lui.

La Phèdre de Racine fut représentée pour la première fois, sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, le premier janvier 1677; celle de Pradon le troisième du même mois sur le théâtre de la rue Gué-égaud. La tragédie de Racine n'eut qu'un succès fort équivoque; la pièce de Pradon fut portée jusqu'aux nues. Ce fut l'effet des précautions que prirent les personnes attachées au parti de madame la duchesse de Bouillon. Boileau prétend *qu'elles firent retenir toutes les premières loges des deux théâtres pour cette représentation et les cinq suivantes*, et qu'afin d'empêcher les partisans de Racine de prévaloir contre la cabale qui lui étoit opposée, elles laissèrent vides toutes les premières loges du théâtre de l'hôtel de Bourgogne. *Cette ruse*, ajouta-t-il, *leur coûta plus de quinze mille livres*, mais elle produisit l'effet qu'elles s'en étoient promis, celui d'assurer à Pradon le plus grand concours. C'étoit alors un spectacle bien singulier de voir les personnes les plus faites pour admirer les talens du célèbre Racine, employer tout leur crédit à traverser ses succès.

Madame

Madame Deshoulières assista à la première représentation de la Phèdre de Racine. Elle reconnut bientôt que tous ses efforts ne suffiroient pas pour l'empêcher de réussir. Persuadée cependant qu'elle gagneroit beaucoup à différer le triomphe de ce poète inimitable, elle publia un sonnet, dans lequel elle essaya de relever les défauts, et de tourner en ridicule les beautés les plus remarquables de la Phèdre de Racine. Ce sonnet fut, dit-on, composé dans un souper qu'elle donna, au sortir de cette pièce, à Pradon et à quelques personnes qui lui étoient affectionnées. Le voici :

- « Dans un fauteuil doré, Phèdre, tremblante et blême ;
 » Dit des vers où d'abord personne n'entend rien.
 » Sa nourrice lui fait un sermon fort chrétien,
 » Contre l'affreux dessein d'attenter sur soi-même.
 » Hippolyte la hait presque autant qu'elle l'aime.
 » Rien ne change son cœur ni son chaste maintien.
 » La nourrice l'accuse ; elle s'en punit bien.
 » Thésée a pour son fils une rigueur extrême.
 » Une grosse Aricie, au teint rouge, aux crins blonds, (1)
 » N'est là que pour montrer deux énormes tettons,
 » Que, malgré sa froideur, Hippolyte idolâtre.

(1) C'étoit mademoiselle d'Ennebaut, qui étoit blonde et grasse, mais très-jolie ; et point du tout, comme le prétendent quelques auteurs, mademoiselle des OEillets, morte en 1670.

» Il meurt enfin , traîné par ses coursiers ingrats ;
 » Et Phèdre , après avoir pris de la mort-aux-rats ,
 » Vient , en se confessant , mourir sur le théâtre. »

Ce qu'il y a de singulier dans cette pièce , c'est que madame Deshoulières n'y relève aucun des défauts réels de la Phèdre de Racine , et qu'elle y blâme au contraire une des plus belles scènes qui aient jamais paru sur le théâtre , tant il est vrai que

« Tel excelle à rimer qui juge sottement. »

Cette critique méprisable fut bientôt répandue dans Paris. Le lendemain matin, l'abbé de Tallemant l'aîné en apporta une copie à madame Deshoulières; elle la reçut comme une nouveauté, et publia par-tout qu'elle la tenoit de cet académicien. Ainsi l'abbé de Tallemant , qui ne savoit pas comment ce sonnet lui étoit parvenu , passa pour celui qui avoit le plus contribué à le faire connoître.

Les amis de Racine soupçonnèrent M. le duc de Nevers d'en être l'auteur , et lui répondirent ainsi :

« Dans un palais doré , Damon , jaloux et blême ,
 » Fait des vers où jamais personne n'entend rien.
 » Il n'est ni courtisan , ni guerrier , ni chrétien ;
 » Et souvent pour rimer il s'enferme lui-même.

- » La muse, par malheur, le hait autant qu'il l'aime.
» Il a d'un franc poëte et l'air et le maintien.
» Il veut juger de tout, et n'en juge pas bien.
» Il a pour le Phébus une tendresse extrême.
- » Unesœur vagabonde(1), aux crins plus noirs que blonds,
» Va par tout l'univers promener deux tettons,
» Dont, malgré son pays, Damon est idolâtre.
- » Il se tue à rimer pour des lecteurs ingrats.
» L'énéide, à son goût, est de la mort-aux-rats ;
» Et, selon lui, Pradon est le roi du théâtre.»

Le duc de Nevers fut outré des personnalités que cette pièce renfermoit. Dans un autre tems on auroit puni l'auteur qui auroit osé les hasarder ; mais alors l'esprit de parti sembloit excuser l'imprudente témérité qui les imagina.

M. le duc de Nevers n'eut d'autre ressource que celle de se plaindre de Racine et de Despréaux, auxquels on attribuoit ce sonnet ; il les fit menacer de toute son indignation. Il n'en fallut pas tant pour effrayer ces deux poëtes ; aussi s'empressèrent-ils de déclarer qu'ils n'y avoient aucune part. C'étoit en effet messieurs le chevalier de Nantouillet, le

(1) C'étoit Hortense Mancini, célèbre par sa beauté, ses malheurs, et les ouvrages de Saint-Évremont, épouse d'Armand-Charles de la Porte, duc de la Meilleraie.

comte de Fiesque, les marquis de Manicamp et d'Éffiat, et M. de Guilleragues, qui l'avoient composé en commun, comme Racine et Despréaux le publièrent depuis. Pour les rassurer cependant contre les terreurs qu'on leur avoit inspirées, M. le duc Henri-Jules les invita à venir se réfugier auprès du grand Condé son père. *Si vous n'avez pas fait le sonnet, venez, leur disoit-il, à l'hôtel de Condé, où M. le prince saura bien vous garantir de ces menaces..... Si vous l'avez fait, venez aussi à l'hôtel de Condé, et M. le prince vous prendra de même sous sa protection; parce que le sonnet est très-plaisant.* Hist. du théât. franç. tom. XII, pag. 6.

Le duc de Nevers n'ignoroit pas l'intérêt que ce jeune prince prenoit à nos deux poètes; il composa contre eux un sonnet rempli sur les mêmes rimes que les précédens.

- « Racine et Despréaux, l'air triste et le teint blême,
 » Viennent demander grâce, et ne confessent rien.
 » Il faut leur pardonner, parce qu'on est chrétien;
 » Mais on sait ce qu'on doit au public, à soi-même.
- » Damon, pour l'intérêt de cette sœur qu'il aime,
 » Doit de ces scélérats châtier le maintien;
 » Car il seroit blâmé de tous les gens de bien,
 » S'il ne punissoit pas leur insolence extrême.

» Ce fut une furie aux crins plus noirs que blonds ,
» Qui leur pressa , du pus de ses affreux tettons ,
» Ce sonnet qu'en secret leur cabale idolâtre.

» Vous en serez punis , satyriques ingrats ,
» Non pas en trahison , d'un sou de mort-aux-rats ,
» Mais de coups de bâton donnés en plein théâtre. »

Ces menaces n'eurent point de suite , parce que M. le prince réconcilia nos deux poètes avec M. le duc de Nevers. Enfin le tems , seul appréciateur du vrai mérite , termina cette querelle. On méprisa le sonnet : la pièce de Racine fut placée au rang des chef-d'œuvres du théâtre ; et ce poète eut la satisfaction de voir la Phèdre de Pradon tomber dans un éternel oubli après seize représentations , (1) sans qu'on pût lui reprocher d'avoir rien fait pour traverser sa réussite. (2)

(1) La dernière représentation fut donnée le mardi 9 février 1677.

(2) M. Pradon prétend , dans ses *nouvelles remarques sur tous les ouvrages de Despréaux* , pag. 69 et 70 , que Racine voulut se servir de l'autorité du roi pour empêcher que les deux pièces ne fussent représentées en même tems ; et dans la préface de son *Hippolyte* , tom. I. pag. 199 de ses *œuvres* , il accuse Racine et ses partisans d'avoir détourné mademoiselle de Brie , la meilleure actrice de l'hôtel de Guénégaud , d'accepter le premier rôle , qui fut aussi refusé par mademoiselle Molière , et rempli enfin par mademoiselle Dupin. Cette accusation est sans fondement , et nous croyons plutôt , avec

C'étoit beaucoup pour Pradon, dit alors Subligny, d'avoir pu soutenir pendant quelque tems le parallèle avec Racine. Dissertations sur les tragédies de Corneille et de Racine, tom. II. pag. 413. Une pièce en effet écrite d'un style dur et barbare, qui n'offroit ni plan ni conduite, dans laquelle on ne trouvoit ni situations ni mouvemens, parce que l'auteur, en cherchant à diminuer le crime de Phèdre, avoit fait perdre à son sujet tout ce qui le rendoit tragique, une telle pièce ne méritoit pas de balancer la Phèdre immortelle de Racine, qui réunissoit tous les avantages contraires; aussi, selon la remarque de M. de Visé, eut-on très-grand tort de vouloir en juger par comparaison de l'une à l'autre, puisqu'elles n'avoient rien de commun que le titre qu'elles portoient. Mercure galant, année 1677, tom. I. pag. 32.

Les deux Phèdre furent critiquées par Subligny dès qu'elles parurent imprimées. Cet ouvrage qui jouit de quelque considération dans son tems, est

Subligny, que la crainte de ne pouvoir égaler mademoiselle de Champmélé, actrice inimitable de l'hôtel de Bourgogne, fit refuser le premier emploi dans cette pièce à une personne qui, sans doute, s'en fût bien acquitée: et que la fierté d'une autre dédaigna d'accepter ce que la première avoit refusé. Dissertations sur les tragédies de Corneille et de Racine, tom. II: pag. 555. Histoire du théâtre François, tom. XII. pag. 54.

à peine aujourd'hui connu. Pradon, qui craignoit que Racine ne fît la critique de sa Phèdre, s'étoit préparé à lui répondre par une critique en vers de la sienne. C'étoit une petite comédie en un acte, connue sous le titre de *Jugement d'Apollon sur la Phèdre de Racine*. Cette pièce devoit être représentée sur le théâtre de la rue Guénégaud; mais Pradon fut assez sage pour la supprimer.

Cependant, malgré la justice qu'on rendit alors à Racine, le désagrément d'avoir eu un adversaire si méprisable, les chagrins que lui causèrent les critiques qu'on fit de Phèdre, et l'on ne sait quelle délicatesse, le firent renoncer au théâtre à l'âge de trente-huit ans. En vain Boileau voulut le faire rentrer dans la carrière, en lui adressant sa septième épître; Racine persista dans son dessein, et il n'y eut dans la suite que la piété qui l'en fit changer.

Nous croirions abuser de la patience de nos lecteurs, si nous leur présentions une comparaison suivie entre la pièce de Racine et celles des autres poètes français qui ont travaillé sur le même sujet; nous nous contenterons seulement d'examiner cet ouvrage en lui-même, et de le comparer, selon notre coutume, avec les auteurs Grecs et Latins dont Racine a pu profiter. Le plan que ce poète a suivi n'est pas entièrement celui d'Euripide; il dif-

frère aussi beaucoup de celui de Sénèque , mais il a des traits de ressemblance avec eux , qu'il faut saisir à leur place , pour juger de l'effet qu'ils y produisent , et de l'art avec lequel Racine les a employés. On pourra les reconnoître ici , dans le précis que nous allons donner de l'Hippolyte de ces deux poètes.

P R É C I S

DE L'HIPPOLYTE D'EURIPIDE.

HIPPOLYTE vint à Athènes pour voir les fêtes de Vénus. Par un effet de la colère de cette déesse , Phèdre l'aima dès qu'elle le vit. Par une autre fatalité , Thésée , ayant tué Pallante , se vit forcé de s'exiler d'Athènes , et de se retirer à Trézène , où étoit alors Hippolyte. Thésée partit quelque tems après de cette dernière ville. Phèdre , rapprochée de l'objet de son amour , sentit renaître tous ses transports. La pièce d'Euripide commence au moment où cette princesse gémit de n'avoir pu étouffer cette horrible passion.

A C T E P R E M I E R.

Vénus ouvre la scène. Elle se plaint qu'Hippolyte

a toujours dédaigné ses autels pour offrir tous ses hommages à Diane : elle annonce qu'elle va profiter, pour le perdre, de l'amour qu'elle a su inspirer à Phèdre pour lui ; elle raconte alors la manière dont cet amour se forma, les efforts de Phèdre pour s'opposer à ses progrès, les moyens qui ont le plus servi à l'entretenir, les circonstances qui contribuent encore à le fomenter. Comme elle est persuadée que Thésée punira son fils, elle s'applaudit déjà de la perte de ce jeune prince.

Dans ce moment Hippolyte arrive de la chasse en chantant, avec sa suite, des hymnes en l'honneur de la chaste Diane ; il présente à cette déesse une couronne : il la prie de lui faire passer le reste de ses jours dans l'innocence et la chasteté.

Un officier du palais, témoin de cette prière, s'approche alors d'Hippolyte : il paroît étonné qu'il n'ait pas encore invoqué la déesse de l'amour, que ses ancêtres ont choisie pour leur divinité tutélaire. Hippolyte lui dit que tous les hommes ont la liberté de choisir les objets de leur culte, qu'il a cru d'ailleurs ne devoir point honorer une divinité dont les mystères ne s'opèrent que dans les ténèbres. Il interrompt cet entretien, pour dire aux personnes de sa suite de se tenir prêtes à le suivre après son repas ; il proteste en même tems à l'officier du

palais, que Vénus peut chercher un autre adorateur que lui. Celui-ci frémit à cette impiété, et supplie Vénus de la pardonner à la jeunesse d'Hippolyte.

Le chœur, composé de femmes de Trézène, s'avance alors sur la scène ; il raconte qu'une d'entr'elles vient d'apprendre que Phèdre, atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à cacher, veut finir sa destinée. La part qu'il prend au malheur de la reine, lui en fait rechercher la cause. Phèdre, pendant ce tems, croit trouver quelque diversion à ses chagrins, en changeant souvent de place ; elle sort de son palais, soutenue sur les bras de sa nourrice. Sa beauté flétrie, sa foiblesse, sa maigreur annoncent toute la force du mal qui la dévore. Sa nourrice, désespérée de la voir en cet état, lui représente le tort qu'elle a de s'abandonner ainsi à sa douleur. Cette princesse, qui ne perd pas de vue un instant toute l'horreur de son penchant, répond à cette représentation par des cris de douleur qui ne servent qu'à attendrir la confidente, et qu'à lui faire redoubler sa curiosité. Phèdre n'oppose à son empressement que des discours dont le désordre peint tout le trouble de son ame ; elle voudroit courir les bois et les montagnes, poursuivre un cerf, dompter un cheval rebelle, puiser

de l'eau dans une fontaine pour y étancher sa soif, *etc.* Plus son délire la fait parler, plus la nourrice lui recommande de ne point rendre le chœur confident de ses transports. Phèdre reconnoît alors qu'une divinité ennemie lui a fait perdre l'usage de sa raison, elle rougit de son indiscretion; elle demande son voile, elle s'en couvre le visage, et termine ainsi le premier acte.

ACTE II.

Le chœur, témoin de la confusion de la reine, s'adresse à la confidente pour savoir la cause de ses chagrins. La nourrice lui répond qu'elle n'a rien négligé pour en connoître le sujet, et qu'elle va cependant faire de nouveaux efforts. Elle s'approche alors de Phèdre, elle la prie d'oublier le passé, elle la conjure de recourir aux remèdes qui peuvent opérer sa guérison.... elle la presse de parler. Phèdre ne répond rien à ces représentations; enfin désespérée de l'inutilité de ses tentatives, la confidente se tourne vers le chœur, comme pour se plaindre de l'impuissance de ses raisons... Elle représente ensuite à Phèdre qu'Hippolyte dépouillera ses enfans de l'héritage de leur père... A ce nom, Phèdre rompt le silence, et défend à sa nourrice de le prononcer devant elle. La nourrice réitère ses

questions ; elle s'informe si Thésée n'a rien fait qui lui déplaît ; Phèdre confuse dit alors qu'elle voudroit bien elle-même ne l'avoir pas outragé ; elle prie sa confidente de ne plus la forcer de s'expliquer ; elle l'assure qu'elle n'est point l'objet de tous les reproches qu'elle se fait. La nourrice se jète alors aux genoux de Phèdre , elle serre ses mains entre les siennes , elle les applique contre sa bouche , elle les arrose de ses pleurs. Phèdre attendrie oppose aux instances qu'on lui fait la honte dont elle se couvriroit en dévoilant son secret. La nourrice combat ses raisons par des considérations aussi puissantes , et finit enfin par lui reprocher le mépris qu'elle paroît faire des soins qu'elle a eus de son enfance. La reine , qui cherchoit à se dérober à une situation aussi terrible , cède aussitôt à ce reproche ; elle fait relever sa nourrice : elle veut parler ; mais , retenue par une honte intérieure , elle rappelle tous les crimes de sa race. La confidente , qui ne voit point où tend ce discours , veut empêcher sa maîtresse de se déchaîner contre son sang. Phèdre , qui croit en avoir assez dit , voudroit qu'elle devinât le reste... Enfin cet aveu , si important pour elle , lui échappe.

Ce mot terrible saisit d'horreur le chœur et la confidente. Phèdre , pour arrêter l'effet de cette

impression, croit alors devoir justifier la conduite qu'elle a tenue; elle leur apprend la résistance qu'elle fit à cette passion naissante, les précautions qu'elle prit pour la cacher, ses efforts pour la détruire; elle témoigne ensuite tant d'horreur pour son crime, elle paroît avoir toujours été si éloignée de ressembler aux femmes perfides qui en ont donné le premier exemple, elle redoute si fort que sa honte ne rejaillisse sur son époux et sur son fils, qu'elle inspire au cœur la plus vive compassion. La confidente, qui ne songe qu'aux moyens de conserver sa maîtresse, essaie de diminuer à ses yeux l'atrocité de sa passion; elle la justifie sur la nécessité où sont les hommes d'aimer, et le peu de moyens qu'ils ont de résister au pouvoir de Vénus. Elle appuie ensuite ses raisons par des exemples: elle fait remarquer que tous les dieux ont aimé, que les époux qui ont vu souiller leur lit, ou qui ont eu à rougir des amours de leurs enfans, ne se sont point affligés comme elle d'un pareil malheur, *etc.* Le cœur encourage Phèdre à ne point s'arrêter aux conseils de sa nourrice; celle-ci fait de nouveaux efforts pour les faire adopter. Phèdre alors lui ordonne de se taire. La confidente, qui voudroit être autorisée à déclarer l'amour de la princesse à Hippolyte, propose de

recourir à des philtres. Phèdre, sans y consentir, paroît entrer en composition avec sa nourrice, en s'informant de la manière dont ces philtres s'opèrent; elle lui défend cependant encore de faire connoître son amour à Hippolyte; elle ouvre les yeux sur le précipice qu'elle s'est creusé, et prévoyant que Thésée n'ignorera pas long-tems le mystère de son amour, elle retombe dans ses premières frayeurs.

A C T E I I I.

Pendant que le chœur termine le second acte par une espèce de retour sur le pouvoir de Vénus, la confidente déclare à Hippolyte l'amour de Phèdre pour lui. Hippolyte, saisi d'horreur, fait éclater son indignation. Phèdre, qui est restée sur la scène avec le chœur, entend ses cris, et soupçonne, à la fureur qui passionne ce jeune prince, l'indiscrétion de sa nourrice; elle s'en plaint aussitôt d'une manière si vive et si forte, que le chœur en est attendri.

Hippolyte veut se soustraire à cet horrible entretien. La nourrice, qui craint que son secret ne lui échappe, le poursuit jusques sur la scène: elle lui rappelle, en présence de Phèdre et du chœur, le serment qu'elle a eu l'adresse de lui arracher.

Hippolyte , qui se trouve forcé de se taire par cet engagement , se permet alors une satire contre les femmes , qui pouvoit être du goût des Athéniens , mais qui ne seroit pas supportable aujourd'hui ; il se plaint de ce que les dieux les ont rendu nécessaires au renouvellement du genre humain : il voudroit qu'on eût pu se procurer des enfans sans avoir commerce avec elles , en portant seulement des offrandes dans les temples : il détaille les inconvéniens qui résultent du mariage , les peines sur-tout que traîne après soi l'éducation des filles , les difficultés qu'on trouve à les marier , les désagrémens auxquels leur établissement donne lieu : il convient cependant qu'il est des femmes qui joignent à une simplicité vertueuse toutes les qualités qui peuvent les faire chérir ; il regrète ensuite de s'être engagé par un serment à ne point révéler le mystère qu'on lui a confié ; il sort du palais , et promet de n'y rentrer que pour être témoin de la réception que Phèdre et sa nourrice feront à Thésée.

Phèdre confuse ne sait où se cacher ; elle se plaint à la nourrice de l'embarras où son indiscretion l'a jetée ; elle lui reproche la nécessité où elle se trouve de recourir à un artifice qui sera peut-être sans effet pour son honneur. La confidente , qui ne peut se justifier par l'heureux succès de sa témé-

rité, convient de sa faute. Phèdre désespérée lui impose silence, et lui défend pour jamais de reparoître à ses yeux. Elle recommande ensuite au chœur le secret sur tout ce qui s'est passé; elle lui confie les moyens qu'elle a imaginés de sauver son honneur et celui de ses enfans. Elle se retire après, en disant que la fierté de son ennemi ne triomphera pas long-tems de sa foiblesse.

A C T E I V.

Le chœur occupe le théâtre pendant que Phèdre va se donner la mort; il voudroit être changé en oiseau, pour se transporter dans les lieux que de pareils malheurs ont rendu fameux; il plaint le triste sort de Phèdre qui, par un effet du courroux de Vénus, vient de recourir à un nœud cruel pour finir ses jours.

Une femme de Phèdre sort toute éperdue; elle appelle du secours; elle s'écrie que Phèdre vient d'attenter à ses jours. Le chœur, qui craint d'être la dupe de son trop d'empressement à la servir, balance sur le parti qu'il doit prendre.

Pendant ce tems un officier du palais court à Phèdre, il l'étend par terre, après avoir coupé le nœud fatal. Thésée arrive au milieu de ce trouble, qu'il croit occasionné par la mort de Pitthée son aïeul,

aïeul, ou de ses enfans. Il apprend que Phèdre est morte; il s'informe des raisons qu'elle a eues de mourir; personne ne lui répond; il fait ouvrir les portes de son palais, il voit son épouse couverte d'un voile funèbre... il se jète sur son corps, il la couvre de baisers... il s'écrie qu'il veut la suivre au tombeau; il apperçoit une lettre (1) entre les mains de cette princesse, il croit y trouver un dernier gage de sa tendresse: qu'y voit-il? Hippolyte accusé d'avoir voulu souiller son lit. Il invoque aussitôt Neptune pour le venger de son fils; il rappelle à ce dieu la promesse qu'il lui a faite d'exaucer trois de ses vœux. En vain le chœur veut faire révoquer à Thésée cette indiscrete imprécation; ce prince, qui craint de n'être pas assez tôt vengé, condamne son fils au bannissement.

Hippolyte est bien éloigné de soupçonner le sort qu'on lui prépare; dès qu'il est instruit de l'arrivée de Thésée, il vient au devant de lui. Il voit à ses pieds Phèdre morte. Saisi de terreur et d'effroi, il le prie de lui apprendre la cause d'un si grand malheur. Thésée, sans faire attention à ses instances, paroît absorbé par sa douleur. Hippolyte

(1) Racine a emprunté de cet endroit d'Euripide l'idée du billet trouvé dans le sein d'Atalide, qui fait découvrir à Roxane les intrigues de cette princesse avec Bajazet.

épuise tous les moyens de le rendre sensible à la part qu'il prend à sa situation ; Thésée ne lui répond rien. Hippolyte présume alors qu'on a cherché à le perdre dans l'esprit de son père..... Thésée , qui ne peut contenir sa fureur , lui reproche le crime dont il est accusé ; il lui montre la lettre de Phèdre , qu'il regarde comme une preuve de sa conviction. Hippolyte , par ménagement pour son père , ne veut pas révéler tout le mystère de cette intrigue ; il lui rappelle sa conduite passée , ses liaisons , son attachement au culte des dieux , son éloignement de l'amour qu'il ne connoît que de nom ; il lui fait observer qu'ayant toujours été sans ambition , il n'a point eu de raisons de commettre un aussi grand crime ; il prend enfin les dieux à témoin de son innocence ; il proteste que Phèdre , qui la connoît aussi bien qu'eux , lui rendroit justice , si elle pouvoit parler. Thésée n'ajoute pas plus de foi à ses sermens qu'à ses raisons ; il prononce une seconde fois l'arrêt de son exil. En vain Hippolyte le supplie de ne le point condamner sans examen. Thésée persiste dans ses préventions. Hippolyte , au désespoir , est presque tenté de violer son serment ; mais quel fruit retireroit-il de cette infidélité ? Il appelle en témoignage les lieux où il devint coupable du crime prétendu

qu'on lui impute. Thésée rentre dans son palais, et commande à ses officiers d'arracher son fils de sa présence. Hippolyte, resté sur la scène, se soumet alors à la rigueur de son destin : il assure ses amis que, quelque part où ils le suivent, ils ne trouveront jamais un cœur plus vertueux que le sien.

A C T E V.

Tandis que le chœur termine le quatrième acte et s'occupe à réfléchir sur l'incertitude des choses humaines, Hippolyte sort de Trézène. Un officier de sa suite arrive aussitôt pour apprendre à Thésée l'accident affreux qui lui est arrivé ; il détaille, à peu près comme dans Racine, toutes les circonstances de cet horrible événement ; il termine ce douloureux récit, par assurer Thésée qu'il seroit bien éloigné de croire Hippolyte coupable, quand même les forêts du mont Ida seroit remplies de lettres pareilles à celles qui le lui ont fait condamner. Thésée tient toujours à l'erreur dans laquelle on l'a jeté : il convient qu'il n'a pu s'empêcher d'être sensible au sort de son fils, malgré la satisfaction avec laquelle il a appris la nouvelle de sa vengeance ; il ordonne cependant qu'on le transporte dans son palais.

Diane paroît alors pour tirer Thésée de son illusion ; elle lui reproche sa coupable tranquillité au milieu des troubles de sa maison , et la facilité avec laquelle il s'est laissé prévenir contre son fils : elle lui découvre l'intrigue qu'on avoit tramée contre lui. Thésée , accablé de tant de reproches , prie Diane de lui donner la mort.

Dans ce moment on apporte Hippolyte ; son désespoir , ses cris , ses convulsions , la prière qu'il fait à ses officiers de ne point augmenter ses douleurs par les soins qu'ils prendroient de les prévenir ; ses retours sur son innocence , l'invocation qu'il adresse à la mort pour la prier d'abrèger ses maux , les regrets qu'il a d'être la victime du crime de ses pères , qui ont réuni sur sa tête tout le courroux des dieux , l'inquiétude où il paroît être de ne pouvoir trancher lui-même le peu de vie qui lui reste , le calme que ramène dans son ame la présence de Diane , le chagrin qu'il ressent ensuite de ne pouvoir plus s'occuper de son culte ; les pleurs qu'il verse sur le malheur de Thésée , les remords enfin de ce père crédule , fournissent à ce tableau tant de traits attendrissans , qu'il est étonnant que Racine n'en ait point fait usage. Diane assure ensuite Hippolyte qu'il ne mourra point sans vengeance ; elle lui promet de faire périr un

des favoris de Vénus; elle l'instruit aussi des moyens qu'elle a pris d'éterniser à Trézène le souvenir de ses vertus; elle s'éloigne enfin pour n'être pas présente à ses derniers soupirs; et tandis qu'Hippolyte expirant pardonne sa mort à son père, Thésée, accablé de regrets, termine cette scène douloureuse en rendant toute sa tendresse à son fils.

P R É C I S

DE L'HIPPOLYTE DE SÈNÈQUE.

APRÈS l'enlèvement d'Hélène, Thésée s'unit avec Pirithoüs pour enlever Proserpine, femme de Pluton. Pirithoüs périt dans cette expédition; Thésée demeura prisonnier dans les enfers. Phèdre, pendant le séjour qu'il y fit, conçut de l'amour pour Hippolyte. La pièce de Sénèque commence au moment où cette princesse est prête de céder à sa passion.

A C T E P R E M I E R.

Hippolyte arrive sur la scène à la tête d'une troupe de chasseurs : il part avec eux, après avoir

invoqué Diane. Dans le même moment Phèdre paroît, suivie de sa nourrice; elle se plaint de l'indifférence de Thésée, de son voyage aux enfers; et des motifs qui le lui ont fait entreprendre. Elle déclare ensuite qu'un amour violent a pris sur son ame le plus grand empire; elle voudroit courir sans cesse les bois, poursuivre les animaux qui les habitent, etc. Elle convient cependant que cet amour est une suite de la colère de Vénus; elle raconte alors la cause de l'aversion de cette déesse pour tous les enfans du Soleil. La nourrice essaie de détourner sa maîtresse de cette passion; elle lui représente les peines dont elle sera suivie; elle l'assure que Thésée absent trouvera des vengeurs dans sa famille. Elle lui peint, avec les couleurs les plus fortes, les désordres dans lesquels elle va se précipiter, les remords qu'elle éprouvera, etc. Phèdre convient de tout, et cherche en même tems à se rassurer contre les frayeurs qu'on veut lui inspirer par l'exemple des dieux qui ont cédé au pouvoir de l'amour. La confidente, plus embarrassée, lui représente que le libertinage tout seul plaça l'amour au rang des dieux, afin de se ménager une excuse contre les remords qu'il excite: elle lui fait observer aussi qu'elle est obligée, par son rang, à respecter les lois de la bienséance;

qu'elle doit sur-tout appréhender le retour de son époux. Elle lui représente Thésée comme un homme emporté , colère et jaloux , qui fit périr , pour un léger soupçon , la vertueuse Antiope ; elle l'assure aussi qu'Hippolyte est encore plus inflexible que Thésée. Phèdre détaille alors les moyens qu'elle prendra pour calmer son époux , s'il revient sur la terre ; ceux qu'elle emploiera ensuite pour faire consentir Hippolyte à sa passion , si Thésée a rempli le cours de son destin. La nourrice , qui ne gagne rien à raisonner avec la passion de sa maîtresse , essaie alors de la fléchir par le souvenir de la tendresse qu'elle a eue pour elle ; elle lui fait considérer les chagrins dont elle affligera sa vieillesse , si elle voit tous les soins qu'elle a pris de son enfance , détruits pour jamais par l'impression funeste d'un crime aussi horrible. Phèdre cède à cette représentation ; et prend le parti de se donner la mort. La nourrice fait des efforts inutiles pour la détourner de ce dessein insensé ; elle est ensuite obligée , pour l'empêcher de l'exécuter , de s'engager à seconder la passion de cette princesse.

A C T E I I.

Tandis que le chœur réfléchit sur l'étendue du pouvoir de l'amour , Phèdre rentre dans son

palais. La nourrice retourne un instant après sur la scène pour apprendre au cœur que sa maîtresse est plus que jamais en proie aux fureurs de l'amour.

Dans ce moment le palais s'ouvre : Phèdre paroît à sa toilette, habillée en amazone. La nourrice, qui voudroit trouver un moyen de guérir la manie dont sa maîtresse est possédée, prie Diane d'inspirer à Hippolyte de la tendresse pour Phèdre. L'arrivée subite de ce jeune prince fait croire d'abord à la nourrice que sa prière est écoutée ; mais elle n'ose bientôt plus se flater d'un si grand bonheur. Hippolyte lui trouve un air inquiet ; il lui demande si Thésée ou Phèdre ne seroient point exposés à quelques dangers , si l'état ne seroit pas à la veille de quelque révolution. La nourrice assure Hippolyte que la tristesse qu'elle ressent n'est point occasionnée par de pareils malheurs ; elle est seulement fâchée de le voir négliger, dans l'âge des plaisirs , les douceurs de la société , et préférer aux charmes de l'amour les exercices les plus laborieux ; elle ajoute que si tous les hommes témoignoient le même éloignement pour les femmes, l'espèce humaine s'enseveliroit bientôt sous ses ruines , etc. Hippolyte , épris des agréments de la vie champêtre , est bien éloigné d'adopter

ces idées ; il oppose aux douceurs de cette félicité prétendue , les désordres qui se commettent dans les villes , et qui sont presque toujours l'ouvrage des femmes. La nourrice essaie de justifier son sexe sur tous les malheurs qu'il lui impute. Hippolyte , qui ne veut point examiner s'il a tort ou raison de l'accuser , déclare ouvertement la haine qu'il ressent pour lui. La nourrice , qui ne voit aucun moyen de le ramener , exalte le pouvoir de l'amour. Phèdre arrive en ce moment ; sa honte , les regrets qu'elle témoigne de ne s'être pas ôtée la vie , les efforts qu'elle fait pour s'enhardir à découvrir à Hippolyte sa passion , les motifs par lesquels elle justifie cette démarche , annoncent tout le trouble de son ame. Ce désordre n'échappe point à Hippolyte ; il prie Phèdre de lui en dire le sujet ; plus il la presse de s'expliquer , plus Phèdre est embarrassée. Hippolyte lui représente qu'une mère ne doit rien avoir de caché pour son fils. Ce titre , que Phèdre voudroit ne point avoir , est précisément ce qui la retient : elle voudroit n'être que sa sœur , elle le suivroit par-tout , elle s'exposeroit avec lui aux plus grands dangers. Cette protestation d'attachement ne suffit pas encore à son cœur , elle lui offre son trône ; elle ne lui demande , pour prix d'un pareil abandon , que d'avoir soin de son

veuvage. Hippolyte, qui ne sait comment sortir d'une scène aussi pressante, promet tout ce qu'on lui demande ; il flate Phèdre du retour de Thésée, malgré la persuasion où elle est qu'on ne revient point de l'autre monde ; il l'assure ensuite de son amitié pour ses enfans, il la prie de ne pas se regarder comme veuve, il lui promet de lui tenir lieu de père. Phèdre prend pour une déclaration d'amour tout ce qu'un sentiment de pitié fait dire à Hippolyte ; elle voudroit qu'il pût lire au fond de son ame. . . . Elle prend cependant la résolution de parler, mais elle le fait d'une manière si confuse, qu'Hippolyte la prie de s'exprimer plus clairement. . . . Elle lui dit donc qu'elle aime. Hippolyte ne croit pas d'abord qu'un autre que Thésée puisse être l'objet de ce transport. Phèdre, qui craint qu'Hippolyte ne se méprenne trop long-tems sur le véritable objet de sa passion, le dépeint sous les traits de ce jeune prince. A mesure qu'Hippolyte s'apperçoit que l'amour de Phèdre s'adresse à lui, sa honte, sa rougeur, son trouble expriment tour à tour son indignation. Phèdre croit le fléchir par des souplesses, elle se jète à ses genoux, elle lui proteste que s'il rejète sa prière, son désespoir mettra bientôt fin à sa douleur et à sa vie. Hippolyte ne répond à toutes ces instances, que

par sa confusion ; il est surpris que les dieux écoutent de pareilles horreurs sans les punir , etc. Plus il est furieux , plus Phèdre s'efforce de le calmer ; elle vante les efforts qu'elle a faits pour résister à sa passion ; elle rejète sur sa destinée le tort qu'elle a eu de la fomenter. Phèdre se jète une seconde fois à ses genoux ; elle veut l'embrasser. Hippolyte s'éloigne avec horreur , et Phèdre éperdue court après lui. Dans ce moment Hippolyte tire son épée , saisit Phèdre par les cheveux , et se dispose à la sacrifier à Diane. Le calme , la tranquillité avec laquelle Phèdre envisage la mort , la joie qu'elle a de périr sous les coups de celui qu'elle aime , détournent Hippolyte de cette violence : il repousse Phèdre loin de lui , il jète son épée par terre comme s'il la croyoit profanée ; et , fuyant avec précipitation de ce lieu d'horreur , il court s'enfoncer dans les bois. La nourrice reconnoît alors le danger dans lequel elle a engagé sa maîtresse ; elle lui fait sentir l'importance dont il est pour elle de prévenir l'accusation d'Hippolyte , en la faisant retomber sur lui. Elle appelle aussitôt les Athéniens au secours de sa maîtresse ; et sans donner à Phèdre le tems de réfléchir sur l'expédient qu'elle emploie pour la sauver , elle accuse Hippolyte d'avoir voulu attenter à l'honneur de

cette princesse. L'épée de ce jeune prince qu'elle présente, la précipitation avec laquelle il s'enfuit ; son trouble et son agitation passent aussitôt pour des preuves sans réplique de sa scélératesse. La nourrice ne s'arrête pas à cette première impression, elle répète aux uns le détail de cet attentat, elle envoie les autres s'assurer de la vérité de ses rapports par le désordre de la reine. Phèdre, toute hors d'elle-même, les cheveux épars, cherche à se soustraire aux moyens qu'on prend de la consoler. . . . Le crime d'Hippolyte se répand aussitôt dans Athènes ; et tandis que le chœur réfléchit sur les moyens qu'on a pris de le rendre vraisemblable, Hippolyte s'applaudit en secret d'avoir sauvé son innocence d'un aussi grand danger.

A C T E I I I.

Thésée arrive au milieu de ce désordre. Il interrompt le récit de ses aventures pour demander la cause du bruit qui frappe ses oreilles : la nourrice vient alors lui annoncer que Phèdre veut se donner la mort. Thésée l'interroge sur les motifs qui peuvent forcer cette princesse à prendre un parti si singulier ; elle répond à ses questions d'une façon si mystérieuse, que Thésée fait ouvrir les portes de son palais pour apprendre de

Phèdre elle-même le secret qu'on veut lui cacher. Phèdre paroît , et demande à Thésée la permission de mourir. Il épuise auprès d'elle tous les moyens que lui inspire sa tendresse pour la détourner de cette extravagante résolution ; ses caresses , ses soupirs , sa douleur , ses larmes ne produisent aucun effet. Rebuté de l'inutilité de ses questions , il menace la nourrice d'employer les tourmens pour la forcer de lui dévoiler tout ce mystère. Phèdre , dans ce moment , dit qu'on a fait violence à son honneur ; elle atteste le ciel qu'elle n'y a point consenti ; elle proteste qu'elle n'a cédé qu'aux mauvais traitemens qu'on lui a faits ; elle ne dit point cependant ouvertement qu'Hippolyte soit l'auteur de ce crime , mais elle le laisse soupçonner à Thésée , en lui montrant l'épée de son fils.

Thésée , absorbé par la douleur , se livre d'abord à toutes les réflexions que son désespoir lui suggère ; il cherche ensuite à se rendre raison du principe qui a pu porter son fils à un si grand crime. La sagesse dont Hippolyte a fait profession , sa retenue , sa modestie ne lui paroissent bientôt plus que des vices déguisés sous le masque de la vertu. Sans autre examen il condamne Hippolyte à l'exil. Il invoque ensuite Neptune , à peu près comme

dans Racine. Le chœur, qui connoît l'innocence d'Hippolyte, se plaint alors de ce que la nature, qui a établi des lois si sages pour maintenir tous les corps dans l'ordre qu'elle leur a prescrit, ne s'est point attachée à prévenir les dangereux effets de la calomnie.

A C T E I V.

Dans ce moment un officier d'Hippolyte vient annoncer à Thésée l'accident qui a fait périr son fils. Thésée, que ses malheurs ont préparé aux plus rudes épreuves, s'informe de tous les détails de cette catastrophe; il écoute ce récit avec toute la satisfaction que donne la nouvelle d'une vengeance sur laquelle il n'osoit presque pas compter. La nature cependant se fait entendre au fond de son cœur, et il ne peut s'empêcher de donner quelques larmes à la mort d'Hippolyte.

A C T E V.

Phèdre vient aussitôt se présenter à son époux, l'épée d'Hippolyte à la main. Elle prie Neptune d'épuiser sur elle son courroux; elle reproche à Thésée d'avoir consacré les premiers momens de son retour par le meurtre de son fils; elle appelle ensuite Hippolyte à la déclaration qu'elle va faire

du crime qu'elle a commis; elle dit qu'elle ne veut point être séparée de lui, et qu'elle va se tuer pour le suivre à travers le Tartare et le Styx , *ect. ect.* Elle proteste ensuite aux Athéniens que tout ce qu'elle a dit contre lui est faux : elle se frappe enfin, en disant à Thésée, que son exemple doit lui apprendre ce qu'il doit à un fils qu'il a fait périr injustement. Thésée au désespoir entre en fureur. Le chœur l'interrompt bientôt pour lui faire rendre à son fils les derniers devoirs. On lui apporte les membres d'Hippolyte, l'un après l'autre ; il les arrange, il les met à leur place, et termine cette scène singulière par faire élever le bûcher qui doit consumer le corps de ce jeune prince.

P R É F A C E

D E L' A U T E U R.

Voici encore une tragédie dont le sujet est pris d'Euripide. Quoique j'aie suivi une route un peu différente de celle de cet auteur pour la conduite de l'action, je n'ai pas laissé d'enrichir ma pièce de tout ce qui m'a paru de plus éclatant dans la sienne. Quand je ne lui devois que la seule idée du caractère de Phèdre, je pourrois dire que je lui dois ce que j'ai peut-être mis de plus raisonnable sur le théâtre. Je ne suis point étonné que ce caractère ait eu un succès si heureux du tems d'Euripide, et qu'il ait encore si bien réussi dans notre siècle; puisqu'il a toutes les qualités qu'Aristote demande dans le héros de la tragédie, et qui sont propres à exciter la compassion et la terreur. En effet, Phèdre n'est ni tout-à-fait coupable, ni tout-à-fait innocente; elle est engagée, par sa destinée et par la colère des dieux, dans une passion illégitime, dont elle a horreur toute la première. Elle fait tous ses efforts pour la surmonter, elle aime mieux se laisser mourir que de la déclarer à personne; et lorsqu'elle est forcée de la découvrir, elle en parle avec une confusion qui fait bien voir que son crime est plutôt une punition des dieux qu'un mouvement de sa volonté.

J'ai même pris soin de la rendre un peu moins odieuse qu'elle n'est dans les tragédies des anciens , où elle se résout d'elle-même à accuser Hippolyte. J'ai cru que la calomnie avoit quelque chose de trop bas et de trop noir pour la mettre dans la bouche d'une princesse , qui a d'ailleurs des sentimens si nobles et si vertueux. Cette bassesse m'a paru plus convenable à une nourricie qui pouvoit avoir des inclinations plus serviles , et qui néanmoins n'entreprend cette fausse accusation que pour sauver la vie et l'honneur de sa maîtresse. Phèdre n'y donne les mains que parce qu'elle est dans une agitation d'esprit qui la met hors d'elle-même ; et elle vient un moment après dans le dessein de justifier l'innocence , et de déclarer la vérité.

Hippolyte est accusé , dans Euripide et dans Sénèque , d'avoir en effet violé sa belle - mère : *vix corpus tulit*. Mais il n'est ici accusé que d'en avoir eu dessein. J'ai voulu épargner à Thésée une confusion qui l'auroit pu rendre moins agréable aux spectateurs.

Pour ce qui est du personnage d'Hippolyte , j'avois remarqué dans les anciens qu'on reprochoit à Euripide de l'avoir représenté comme un philosophe exempt de toute imperfection ; (1) ce qui faisoit que la mort de ce jeune prince causoit beaucoup plus

(1) On reprochoit à Euripide de l'avoir représenté , etc.

Racine semble s'élever ici contre les auteurs tragiques qui se sont proposé de mettre sur la scène des héros un peu trop

d'indignation que de pitié. J'ai cru lui devoir donner quelque foiblesse qui le rendroit un peu coupable envers son père, sans pourtant lui rien ôter de cette grandeur d'ame avec laquelle il épargne l'honneur de Phèdre, et se laisse opprimer sans l'accuser. J'appelle foiblesse la passion qu'il ressent malgré lui pour Aricie, (1) qui est la fille et la sœur des ennemis mortels de son père.

Cette Aricie n'est point un personnage de mon invention. Virgile dit qu'Hippolyte l'épousa, et en

parfaits. Nous avons eu occasion de remarquer que l'admiration n'étoit point un ressort tragique ; rien n'est en effet moins intéressant qu'un homme qui ne tient à l'humanité par aucune foiblesse.

(1) *La passion qu'il ressent malgré lui pour Aricie,*

M. Arnauld, qui jugeoit de tout avec le plus grand sens, ne trouva rien à redire dans Phèdre, que l'amour d'Hippolyte pour Aricie. *Pourquoi*, disoit-il, *avoir fait Hippolyte amoureux?* M. de Fénelon a fait la même remarque. *Racine*, dit-il, *qui a joint à Phèdre furieuse, Hippolyte soupirant, s'est laissé entraîner par la mode du bel esprit, qui veut de l'amour partout.* Réflexions sur l'éloq. Le père Saverio lui reproche d'avoir fait d'un prince farouche, d'un héros chaste et vertueux, *un tendre et joli denoiseau.* Damerino *delicato assai e gentile.* *Mais qu'auroient pensé, s'écrioit Racine, tous nos petits maîtres d'un Hippolyte ennemi de toutes les femmes? Quelles mauvaises plaisanteries n'auroient-ils point faites?* Il auroit mieux valu que Racine eût laissé nos petits maîtres faire des plaisanteries sur Hippolyte, que de refroidir l'économie de sa pièce par une intrigue inutile et contraire au caractère connu de ce jeune prince.

eut un fils , après qu'Esculape l'eut ressuscité. Et j'ai lu encore dans quelques auteurs qu'Hippolyte avoit épousé et emmené en Italie une jeune Athénienne de grande naissance , qui s'appeloit Aricie , et qui avoit donné son nom à une petite ville d'Italie.

Je rapporte ces autorités , parce que je me suis très-scrupuleusement attaché à suivre la fable. J'ai même suivi l'histoire de Thésée , telle qu'elle est dans Plutarque.

C'est dans cet historien que j'ai trouvé que ce qui avoit donné occasion de croire que Thésée fût descendu dans les enfers pour enlever Proserpine , étoit un voyage que ce prince avoit fait en Épire vers la source de l'Achéron , chez un roi dont Pirithoüs vouloit enlever la femme , et qui arrêta Thésée prisonnier , après avoir fait mourir Pirithoüs. Ainsi j'ai tâché de conserver la vraisemblance de l'histoire , sans rien perdre des ornemens de la fable , qui fournit extrêmement à la poésie ; et le bruit de la mort de Thésée , fondé sur ce voyage fabuleux , donne lieu à Phèdre de faire une déclaration d'amour qui devient une des principales causes de son malheur , et qu'elle n'auroit jamais osé faire tant qu'elle auroit cru que son mari étoit vivant.

Au reste , je n'ose encore assurer que cette pièce soit en effet la meilleure de mes tragédies. Je laisse , et aux lecteurs , et au tems , à décider de son véritable prix. Ce que je puis assurer , c'est que je n'en ai point fait où la vertu soit plus mise en jour

que dans celle-ci ; les moindres fautes y sont sévèrement punies ; la seule pensée du crime y est regardée avec autant d'horreur que le crime même ; les foiblesses de l'amour y passent pour de vraies foiblesses ; les passions n'y sont présentées aux yeux que pour montrer tout le désordre dont elles sont cause ; et le vice y est peint par-tout avec des couleurs qui en font connoître et haïr la difformité. (1) C'est là proprement le but que tout homme qui travaille pour le public doit se proposer ; et c'est ce que les premiers poètes tragiques avoient en vue sur toute chose. Leur théâtre étoit une école où la vertu n'étoit pas moins bien enseignée que dans les écoles des philosophes. Aussi Aristote a bien voulu donner des règles du poëme dramatique ; et Socrate , le plus sage des philosophes , ne dédaignoit pas de mettre la main aux tragédies d'Euripide. Il seroit à souhaiter que nos ouvrages fussent aussi solides et aussi pleins d'utiles instructions que ceux de ces poètes. Ce seroit peut-être un moyen de réconcilier la tragédie avec quantité de personnes célèbres par leur piété et par leur doctrine , qui l'ont condamnée

(1) *Et le vice y est peint avec des couleurs , etc.*

On remarque dans cette pièce , et sur-tout dans ce rôle , que la morale est tellement liée au poëme , qu'elle en fait la partie sublime ; de-là vient ce charme secret qui nous y attache autant que la grandeur des images et la beauté de la diction. Euripide n'a pas toujours envisagé ce rôle dans le point de vue le plus utile aux mœurs ; en cela Racine aura toujours l'avantage sur lui.

dans ces derniers tems , et qui en jugeroient sans doute plus favorablement , si les auteurs songeoient autant à instruire leurs spectateurs qu'à les divertir , et s'ils suivoient en cela la véritable intention de la tragédie.

A C T E U R S.

THÉSÉE, fils d'Égée, roi d'Athènes.

PHÈDRE, femme de Thésée, fille de Minos et de Pasiphaé.

HIPPOLYTE, fils de Thésée.

ARICIE, princesse du sang royal d'Athènes.

THÉRAMÈNE, gouverneur d'Hippolyte.

ŒNONE, nourrice et confidente de Phèdre.

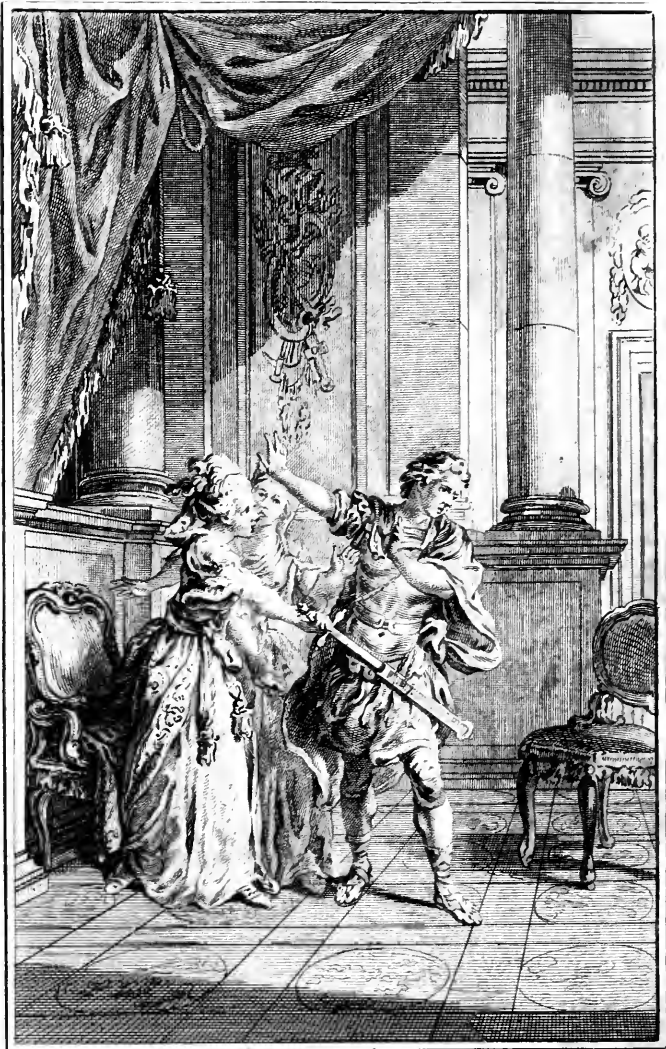
ISMÈNE, confidente d'Aricie.

PANOPE, femme de la suite de Phèdre.

GARDES.

La scène est à Trézène, ville du Péloponnèse.





H. Girault del.

J. B. Simonet Sculp.

P H È D R E.

A C T E P R É M I E R.

S C È N E P R E M I È R E.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

H I P P O L Y T E.

LE dessein en est pris ; je pars , cher Théràmène ,
Et quitte le séjour de l'aimable Trézène.
Dans le doute mortel dont je suis agité ,
Je commence à rougir de mon oisiveté.
Depuis plus de six mois , éloigné de mon père ,
J'ignore le destin d'une tête si chère ; (1)
J'ignore jusqu'aux lieux qui le peuvent cacher.

T H É R A M È N E.

Etdansquelslieux,seigneur,l'allez-vousdonchercher?
Déjà , pour satisfaire à votre juste crainte ,
J'ai couru les deux mers que sépare Corinthe.

(1) *J'ignore le destin d'une tête si chère ;*

Tête pour persons ; c'est une expression familière aux poètes.

J'ai demandé Thésée aux peuples de ces bords
 Où l'on voit l'Achéron se perdre chez les morts.
 J'ai visité l'Élide, et, laissant le Ténare,
 Passé jusqu'à la mer qui vit tomber Icare. (1)
 Sur quel espoir nouveau, dans quels heureux climats
 Croyez-vous découvrir la trace de ses pas ?
 Qui sait même, qui sait si le roi votre père
 Veut que de son absence on sache le mystère ?
 Et si, lorsqu'avec vous nous tremblons pour ses jours,
 Tranquille, et nous cachant de nouvelles amours,
 Ce héros n'attend point qu'une amante abusée...

H I P P O L Y T E .

Cher Théramène, arrête et respecte Thésée.
 De ses jeunes erreurs désormais revenu,
 Par un indigne obstacle il n'est point retenu ;
 Et, fixant de ses vœux l'inconstance fatale, (2)
 Phèdre, depuis long-tems, ne craint plus de rivale.

(1) *Passé jusqu'à la mer qui vit tomber Icare.*

Cette citation de *la mer qui vit tomber Icare*, fait ici richesse, par le rapport qu'a eu l'histoire de Dédale avec celle de Thésée, vainqueur du Minotaure.

(2) *Et, fixant de ses vœux l'inconstance fatale,*
Phèdre, depuis long-tems, etc.

M. l'abbé d'Olivet prétend qu'en lisant le vers qui précède celui-ci, on seroit tenté de croire que le participe *fixant* se rapporte à Thésée, et qu'on n'est détrompé que par le troisième vers, qui prouve que tout ce qui est dit dans le second se rapporte à Phèdre. Remarq. sur Racine, nouv. édit. p. 87. Nous pensons, avec l'abbé Desfontaines, que cette transposition ne jète dans cette phrase ni louche ni obscurité ; Racine

Enfin, en le cherchant, je suivrai mon devoir,
Et je fuirai ces lieux que je n'ose plus voir.

TIÉRAMENE.

Hé! depuis quand, seigneur, craignez-vous la présence
De ces paisibles lieux, (1) si chers à votre enfance,
Et dont je vous ai vu préférer le séjour
Au tumulte pompeux d'Athènes et de la cour? (2)
Quel péril, ou plutôt quel chagrin vous en chasse?

HIPPOLYTE.

Cet heureux tems n'est plus. Tout a changé de face,
Depuis que, sur ces bords, les dieux ont envoyé
La fille de Minos et de Pasiphaé. (3)

vengé, pag. 211; *parce qu'on ne s'arrête jamais*, comme le dit Louis Racine, à un vers dont un participe suspend le sens. Remarques, tom. II. pag. 128.

(1) *Hé! depuis quand, seigneur, craignez-vous la présence De ces paisibles lieux?*

Craignez-vous la présence de ces lieux? pour dire, *craignez-vous d'être présent à ces lieux?* Hardiesse poétique contre laquelle on s'est élevé avec raison, parce que le mot *présence* ne s'applique à aucun lieu, ne signifiant autre chose que *l'existence d'une personne en tel ou tel endroit.*

(2) *Au tumulte pompeux d'Athènes et de la cour?*

C'est mal à propos qu'on a imprimé dans quelques éditions *d'Athènes, de la cour*, au lieu d'*Athènes et de la cour.* Les poètes ont droit d'ajouter ou de retrancher une *s* aux noms propres et aux noms de lieux.

(3) *La fille de Minos et de Pasiphaé.*

Ce vers semble préparer le spectateur à ce caractère mélangé de vices et de remords, que le poète donne à Phèdre.

J'entends. De vos douleurs la cause m'est connue.
 Phèdre ici vous chagrine et blesse votre vue :
 Dangereuse marâtre , à peine elle vous vit ,
 Que votre exil d'abord signala son crédit ; (1)
 Mais sa haine , sur vous , autrefois attachée ,
 Ou s'est évanouie , ou s'est bien relâchée.
 Et d'ailleurs , quels périls vous peut faire courir
 Une femme mourante , et qui cherche à mourir ?
 Phèdre , atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire , (2)
 Lasse enfin d'elle-même , et du jour qui l'éclaire ,
 Peut-elle contre vous former quelques desseins ?

H I P P O L Y T E .

Sa vaine inimitié n'est pas ce que je crains.
 Hippolyte , en partant fuit une autre ennemie. (3)

(1) *Que votre exil d'abord signala son crédit ;*

Cet *exil* est une heureuse imagination de Racine ; il feint que Phèdre , encore vertueuse , a fait éloigner Hippolyte qu'elle aime , pour se soustraire au danger de le voir souvent.

(2) *Phèdre , atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire ,*

L'idée de ce vers paroît empruntée de l'endroit suivant d'Euripide : *Après , dit le poëte grec , que Thésée se fut transporté dans une terre étrangère pour y passer une année entière dans l'exil prescrit par la loi , son épouse qui l'y accompagna... fut atteinte d'un mal secret qu'elle ne confia pas même aux personnes qui l'environnoient.* Hippolyte , act. I. scène 1.

(3) *Hippolyte , en partant , fuit une autre ennemie.*

Aricie est donc à présent la cause de la fuite d'Hippolyte : cependant ce jeune prince ne vouloit d'abord s'éloigner de

Je fuis , je l'avoûrai , cette jeune Aricie ,
 Reste d'un sang fatal conjuré contre nous.

THÉRAMÈNE.

Quoi ! vous-même , seigneur , la persécutez-vous ?
 Jamais l'aimable sœur des cruels Pallantides (1)
 Trempa-t'elle aux complots de ses frères perfides ?
 Et devez-vous haïr ses innocens appas ?

HIPPOLYTE.

Si je la haïssois , je ne la fuïrois pas.

THÉRAMÈNE.

Seigneur , m'est-il permis d'expliquer votre fuite ?
 Pourriez-vous n'être plus ce superbe Hippolyte , (2)

Trézène que pour chercher *Thésée* ; et lorsque *Théramène* lui a demandé ce qui le chassoit de cette ville , il a répondu :

« Tout a changé de face ,
 » Depuis que , sur ces bords , les dieux ont envoyé
 » La fille de *Minos* et de *Pasiphaé*. »

(1) *Jamais l'aimable sœur des cruels Pallantides*

Trempa-t'elle aux complots de ses frères perfides ?

Pallantides , c'étoient les fils de *Pallante* , frère d'*Égée* , père de *Thésée* , qui se voyant frustrés de l'espérance de succéder à leur oncle dans le royaume d'*Athènes* par l'arrivée de son fils , conjurèrent contre lui. *Thésée* les fit tous mourir. *Plutarque* , *vie de Thésée* , p. 5, 6. Ce meurtre l'obligea à s'exiler d'*Athènes*. *Pausanias* , *Attiq.* pag. 20.

(2) *Pourriez-vous n'être plus ce superbe Hippolyte ,*

Implacable ennemi des amoureuses lois , etc.

Dans *Euripide* , *Vénus* se plaint ainsi de la fierté dédaigneuse de ce jeune prince. *Je suis* , dit-elle , *regardée comme une divinité puissante dans le ciel et sur la terre ; et le fils de*

Implacable ennemi des amoureuses lois ;
 Et d'un joug que Thésée a subi tant de fois ?
 Vénus , par votre orgueil si long-tems méprisée ,
 Voudroit-elle à la fin justifier Thésée ?
 Et vous mettant au rang du reste des mortels ,
 Vous a-t-elle forcé d'encenser ses autels ?
 Aimerez-vous , seigneur ?

H I P P O L Y T E .

Ami , qu'oses-tu dire ?
 Toi qui connois mon cœur depuis que je respire ,
 Des sentimens d'un cœur si fier , si dédaigneux ,
 Peux-tu me demander le désaveu honteux ?
 C'est peu qu'avec son lait une mère amazone (1)
 M'ait fait sucer encor cet orgueil qui t'étonne ;
 Dans un âge plus mûr moi-même parvenu ,
 Je me suis applaudi quand je me suis connu.
 Attaché près de moi par un zèle sincère ,
 Tu me contois alors l'histoire de mon père.
 Tu sais combien mon ame , attentive à ta voix ,
 S'échauffoit au récit de ses nobles exploits ;

Thésée , ce sang de l'Amazone , ce disciple de l'irréprochable Pithée . . . me regarde comme la divinité la plus malfaisante ; il fuit les douceurs de l'hyménée , etc. Hippolyte , acte I. scène 1.

(1) *C'est peu qu'avec son lait une mère Amazone*

Cette mère amazone étoit Antiope , reine des Amazones , selon Plutarque , *vie de Thésée* , pag. 12 , ou Hippolyte , selon Athénée , liv. XIII. pag. 557 , que Thésée épousa après sa première expédition contre ces célèbres héroïnes. *Pausanias* , *attiq.* pag. 25.

Quand tu me dépeignois ce héros intrépide ,
 Consolant les mortels de l'absence d'Alcide ,
 Les monstres étouffés , et les brigands punis , (1)
 Procruste , Cercyon , et Sciron , et Sinnis ,
 Et les os dispersés du géant d'Épidaure , (2)

(1) *Les monstres étouffés , et les brigands punis , etc.*

La récapitulation que fait Racine des exploits de Thésée , paroît empruntée du livre VII. des métamorphoses d'Ovide. *Illustre Thésée* , dit le poëte , *Marathon te vit avec surprise couvert du sang du Minotaure . . . c'est toi qui fis périr , à la vue d'Épidaure , ce fils énorme de l'ulcain , qu'armoit une lourde massue ; tu fis expirer sur les bords du Céphise l'impitoyable Procruste. Eleusis , consacrée à Cérès , vit presque en même tems tomber sous tes coups Cercyon , et ce Sinnis qui fit un si mauvais usage de ses forces ; qui , courbant les troncs d'arbres , faisoit baisser jusqu'à terre la cime des pins les plus élevés pour y attacher des hommes qu'ils démembroient et dispersoient en se relevant. Le chemin d'Alchatoë , fondée par Lélex , n'est plus interdit aux voyageurs depuis la mort de Sciron , brigand fameux , dont les os furent d'abord le jouet de tous les élémens , et se changèrent ensuite en rochers appelés Scironniens. Vers 452 et suiv.*

(2) *Et les os dispersés du géant d'Épidaure.*

Racine fait ici un géant de *Périphète* , qui assommoit , dans un défilé aux environs d'Épidaure , tous les voyageurs qui s'y engageoient. Cette supposition , ainsi que celle de la dispersion des os de ce brigand , fait ici un très-bel effet , quoiqu'elle soit démentie par Ovide , qui fait dire à Phèdre , dans sa lettre à Hippolyte , que *Thésée brisa les os* , non de *Périphète* , mais du *Minotaure* , et qu'il les répandit çà et là.

*Ossa mei fratris clavâ perfracta trinodi
 Sparsit humi.*

Et la Crète fumant du sang du Minotaure. (1)
 Mais quand tu récitais des faits moins glorieux ,
 Sa foi par-tout offerte , et reçue en cent lieux ;
 Hélène à ses parens dans Sparte dérobée ; (2)
 Salamine témoin des pleurs de Péribee ; (3)
 Tant d'autres , dont les noms lui sont même échappés ,
 Trop crédules esprits que sa flamme a trompés ;
 Ariane aux rochers contant ses injustices ; (4)
 Phèdre enlevée enfin sous de meilleurs auspices ;
 Tu sais comme , à regret écoutant ce discours ,

(1) *Et la Crète fumant du sang du Minotaure.*

Il n'est personne qui ne connoisse la fable du *Minotaure* ,
 que les poètes représentent comme un monstre moitié homme
 et moitié taureau.

(2) *Hélène à ses parens dans Sparte dérobée ;*

Racine , dans *Iphigénie* , a déjà parlé de cet enlèvement.

Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frère ,

Thésée avoit osé l'enlever à son père , etc.

Acte IV. scène IV.

(3) *Salamine témoin des pleurs de Péribee ;*

Cette *Péribee* , dont parle ici Racine , est la même que
 l'*Éribée* , mère d'Ajax , dont parle Sophocle , acte V. scène III.
 Athénée , liv. XII. l'appelle *Méribée* , et dit que Télamon ,
 roi de Salamine , l'épousa après Thésée qui l'abandonna.
 C'étoit , à ce qu'on croit , une des sept filles que Thésée con-
 duisit en Crète pour être exposées au Minotaure.

(4) *Ariane aux rochers contant ses injustices ;*

L'expression de *conter des injustices aux rochers* nous paroît
 hardie ; mais elle est si belle que nous n'osons la blâmer.

Je te pressois souvent d'en arrêter le cours. (1)
 Heureux, si j'avois pu ravir à la mémoire
 Cette indigne moitié d'une si belle histoire!
 Et moi-même, à mon tour, je me verrois lié!
 Et les dieux jusques là n'auroient humilié!
 Dans mes lâches soupirs d'autant plus méprisable,
 Qu'un long amas d'honneurs rend Thésée excusable,
 Qu'aucuns monstres par moi domptés jusqu'aujourd'hui,
 Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui. (2)
 Quand même ma fierté pourroit s'être adoucie,
 Aurois-je pour vainqueur dû choisir Aricie?
 Ne souviendrait-il plus à mes sens égarés
 De l'obstacle éternel qui nous a séparés?
 Mon père la réproûve; et, par des lois sévères,
 Il défend de donner des neveux à ses frères.
 D'une tige coupable il craint un rejeton;
 Il veut avec leur sœur ensevelir leur nom;
 Et que, jusqu'au tombeau, soumise à sa tutelle,
 Jamais les feux d'hymen ne s'allument pour elle.
 Dois-je épouser ses droits contre un père irrité?
 Donnerai-je l'exemple à la témérité?
 Et dans un fol amour ma jeunesse embarquée...

(1) *Je te pressois souvent d'en arrêter le cours.*

On trouve dans la première édition de cette pièce, imprimée en 1677 :

« Je te pressois souvent d'en abrèger le cours, etc. »

(2) *Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui.*

On ne se sert plus du mot *faillir*; notre langue, en l'abolissant, n'en a point substitué d'autre qui exprime la même chose.

T H É R A M È N E .

Ah , seigneur ! si votre heure est une fois marquée , (1)
 Le ciel de nos raisons ne sait point s'informer.
 Thésée ouvre vos yeux en voulant les fermer :
 Et sa haine , irritant une flamme rebelle ,
 Prête à son ennemie une grâce nouvelle.
 Enfin , d'un chaste amour pourquoi vous effrayer ?
 S'il a quelque douceur , n'osez-vous l'essayer ?
 En croirez-vous toujours un farouche scrupule ?
 Craint-on de s'égarer sur les traces d'Hercule ?
 Quels courages Vénus n'a-t'elle pas domptés ? (2)
 Vous-même où seriez-vous , vous qui la combattez ,
 Si toujours Antiope , à ses lois opposée , (3)
 D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée ?

(1) *Ah , seigneur ! si votre heure est une fois marquée , etc.*

Le commencement de ce couplet a paru à tous les connoisseurs rempli de maximes triviales sur le pouvoir de l'amour ; dans la bouche d'un gouverneur elles sont encore plus ridicules.

(2) *Quels courages Vénus n'a-t'elle pas domptés !*

Vénus , dans le prologue d'Euripide , exalte ainsi l'étendue de son pouvoir.

Je comble , dit-elle , d'honneurs ceux qui se soumettent à mes lois , et je renverse les mortels orgueilleux qui osent braver ma puissance. Hippolyte , acte I. scène 1.

(3) *Vous-même où seriez-vous , vous qui la combattez ,
 Si toujours Antiope , à ses lois opposée , etc.*

Ce raisonnement comique est bien contraire au goût épuré qui distingue les ouvrages de Racine ; ce poëte paroît en avoir pris l'idée du Pastor fido. C'est ici le seul exemple qu'on trouve

Mais

Mais que sert d'affecter un superbe discours ?
 Avouez-le , tout change ; et , depuis quelques jours ,
 On vous voit moins souvent , orgueilleux et sauvage ,
 Tantôt faire voler un char sur le rivage ,
 Tantôt , savant dans l'art par Neptune inventé ,
 Rendre docile au frein un coursier indompté.
 Les forêts de nos cris moins souvent retentissent.
 Chargés d'un feu secret , vos yeux s'appesantissent. (1)
 Il n'en faut point douter : vous aimez , vous brûlez ;
 Vous périssez d'un mal que vous dissimulez.
 La charmante Aricie a-t'elle su vous plaire ?

H I P P O L Y T E.

Théramène , je pars , et vais chercher mon père.

T H É R A M È N E.

Ne verrez-vous point Phèdre avant que de partir ,
 Seigneur ?

H I P P O L Y T E.

C'est mon dessein , tu peux l'en avertir.

chez lui d'un personnage qui s'exprime d'une manière contraire
 à son caractère.

Molière a mis cette pensée à sa place dans sa comédie des
 Femmes Savantes. Henriette dit à sa sœur :

Mais vous ne seriez pas ce dont vous vous vantez ,
 Si ma mère n'eût eu que de ces beaux côtés ;
 Et bien vous prend , ma sœur , que son noble génie
 N'ait pas vaqué toujours à la philosophie.

Acte I, scène I.

(1) *Chargés d'un feu secret , vos yeux s'appesantissent.*

Il n'est pas possible de mieux peindre les impressions de
 l'amour.

Voyons-la , puisqu'ainsi mon devoir me l'ordonne.
 Mais quel nouveau malheur trouble sa chère *Cœnone*? (1)

S C È N E I I.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE, *Cœnone*.

Cœnone.

HÉLAS! seigneur, quel trouble au mien peut être égal?
 La reine touche presque à son terme fatal.
 En vain à l'observer jour et nuit je m'attache ;
 Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache.
 Un désordre éternel règne dans son esprit.
 Son chagrin inquiet l'arrache de son lit.
 Elle veut voir le jour ; et sa douleur profonde
 M'ordonne toutefois d'écarter tout le monde...
 Elle vient.

H I P P O L Y T E .

Il suffit ; je la laisse en ces lieux ,
 Et ne lui montre point un visage odieux. (2)

(1) *Mais quel nouveau malheur trouble sa chère OEnone?*

H I P P O L Y T U S .

Quid hùc seniles fessa moliris gradus,
 O fida nutrix? Turbidam frontem gerens,
 Et mœsta vultus.

Senecæ Hippolytus, act. II. scen. I.

(2) *Il suffit ; je la laisse en ces lieux ,
 Et ne lui montre point un visage odieux.*

Cette courte scène , qui ne paroît faite que pour écarter

SCÈNE III.

PHÈDRE , ŒNONE.

PHÈDRE.

N'ALLONS point plus avant, demeurons, chère Œnone. (1)
 Je ne me soutiens plus ; ma force m'abandonne. (2)
 Mes yeux sont éblouis du jour que je revoi ;

Hippolyte du lieu de la scène , sert encore à préparer le spectateur à l'arrivée de Phèdre , et au désordre de sa situation.

(1) *N'allons point plus avant ; demeurons , chère Œnone.*

Cette entrée de Phèdre est imitée de la pièce grecque ; Euripide fait apporter cette princesse sur un fauteuil ; elle commande à ses femmes de soulever un peu son corps , de soutenir ses mains , de relever sa tête. Cette imitation trop simple de la nature peut-être ne nous auroit point plu.

(2) *Je ne me soutiens plus , ma force m'abandonne.*

Δύλωμαι μελεῶν σύνθεσμαι , φιλαι.

Dit Phèdre dans Euripide. *Hippolyte*, acte I. scène VI.

Comme Racine représente Phèdre marchant avec peine , et se soutenant sur Œnone , cette situation particulière est moins imitée de l'Hippolyte de ce poëte grec , que de la scène I. de l'acte II. de son *Alceste* , où cette reine expirante dit aux femmes qui la soutiennent : *Arrêtez, arrêtez ; asseyez-moi : je ne me soutiens plus.*

Μέθετε , μέθετέ , μ' ἤδη.

Κλίσατέ μ' , ἐν σθένω

Πίστι.

Et mes genoux tremblans se dérobent sous moi. (1)
Hélas !

(*Elle s'assied.*)

C E N O N E .

Dieux tout-puissans ! que nos pleurs vous appaisent !

P H È D R E .

Que ces vains ornemens , que ces voiles me pèsent ! (2)

(1) *Et mes genoux tremblans se dérobent sous moi.*

C'est ici que commence tout l'intérêt , c'est ici que devoit aussi commencer l'exposition du véritable sujet de la pièce ; car tout ce que dit Hippolyte dans la première scène , ne contient guères qu'une énumération des infidélités de Thésée , aussi étrangère au fond du sujet , que la passion d'Hippolyte pour Aricie est inutile pour la marche de la pièce.

(2) *Que ces vains ornemens , que ces voiles me pèsent !*

Dans Euripide , Phèdre dit : *je souffre avec peine le voile qui couvre mon front.* Hipp. *act. I. sc. vi.* Denis d'Halicarnasse a remarqué que le vers d'Euripide renferme une grâce singulière , parce qu'il est composé d'une mesure qu'on nomme *anapeste* , qui peint très-bien l'inertie , la lassitude et la défaillance. Nous observerons que le vers de Racine , qui répond à celui d'Euripide , a conservé ce genre de beauté. Si dans le vers grec ,

βαρύ κοι κεφαλῆς ἑπίκρνον ἔχειν ,

la légèreté du mot βαρύ est tout à coup fixée par le monosyllabe *μοι* qui le suit , on peut dire aussi que la légèreté du mot *voiles* est pareillement arrêtée par la paresse des deux mots *me pèsent* ; et que ce vers de Racine ,

« Que ces vains ornemens , que ces voiles me pèsent ! » ne le cède en rien au vers grec , puisqu'il commence d'une manière tardive , et qu'il finit par une chute sans consistance.

Quelle importune main , en formant tous ces nœuds ,
 A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ?
 Tout m'afflige et me nuit , et conspire à me nuire.

Œ N O N E.

Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire ! (1)
 Vous-même , condamnant vos injustes desseins ,
 Tantôt à vous parer vous excitiez nos mains ;
 Vous-même , rappelant votre force première ,
 Vous vouliez vous montrer et revoir la lumière.
 Vous la voyez , madame ; et , prête à vous cacher ,
 Vous haïssez le jour que vous veniez chercher !

P H È D R E.

Noble et brillant auteur d'une triste famille ,
 Toi , dont ma mère osoit se vanter d'être fille ,

(1) *Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire !*

Imitation d'Euripide. *Vous voyez* , lui dit la confidente ,
l'éclat brillant du jour ; vous respirez le grand air ; vous voici
hors de votre palais Vous nous parliez sans cesse de venir
ici ; bientôt , sans doute , vous vous ferez reporter dans votre
appartement : car vous changez d'un moment à l'autre ; rien
ne vous plaît : vous vous dégoûtez de tout ce que vous avez ,
et vous lui préférez après, ce que vous avez rejeté. Hippol.
 acte I. scène vi.

Sénèque fait faire à la confidente de Phèdre un détail bien plus étendu de l'accablement de cette princesse ; mais ce tableau est sans vie auprès de celui d'Euripide et de Racine , qui font réellement passer Phèdre , aux yeux du spectateur , par toutes les épreuves que Sénèque se contente de décrire et de raconter. *Hippolyte* , acte II. scène 1.

Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois ;
Soleil ! je te viens voir pour la dernière fois.

Œ N O N E .

Quoi ! vous ne perdrez point cette cruelle envie ?
Vous verrai-je toujours , renonçant à la vie ,
Faire de votre mort les funestes apprêts ?

P H È D R E .

Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts ? (1)
Quand pourrai-je , au travers d'une noble poussière ,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière ? (2)

Œ N O N E .

Quoi ! madame.

(1) *Dieux , que ne suis-je assise à l'ombre des forêts ?*

Ceci est une traduction vive et rapide d'Euripide.

Hélas , dit Phèdre , que ne puis-je à présent m'égarer dans les bois , et m'y reposer sur le gazon ! Que ne puis-je m'y désaltérer au bord d'une source claire et limpide ! etc..... Conduis-moi sur les hauteurs... Je suis déjà dans une forêt de pins , je vois les chasseurs suivre la trace des chiens qui poursuivent les cerfs. Grands dieux ! je voudrais pouvoir aussi les animer par mes cris. Que ne puis-je , armée d'un carquois thessalien , remplir mes mains de traits ... et me disposer à les lancer ! etc. Diane , qui présides aux lieux sacrés où la jeunesse vient s'exercer au manège , que ne suis-je occupée comme elle à dompter des chevaux ! Hippolyte , act. I. scène vi.

(2) *Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière.*

La prosodie de ce vers est d'une légèreté admirable , elle exprime à l'oreille la rapidité du char.

PHÈDRE.

Insensée! où suis-je , et qu'ai-je dit ? (1)
 Où laissé-je égarer mes vœux et mon esprit?
 Je l'ai perdu. Les dieux m'en ont ravi l'usage.
 Œnone... la rougeur me couvre le visage.
 Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs ;
 Et mes yeux, malgré moi , se remplissent de pleurs.

ŒNONE.

Ah ! s'il vous faut rougir , rougissez d'un silence
 Qui de vos maux encore aigrit la violence.
 Rebelle à tous nos soins , sourde à tous nos discours ,
 Voulez-vous, sans pitié , laisser finir vos jours ?
 Quelle fureur les borne au milieu de leur course ?
 Quel charme où quel poison en a tari la source ?
 Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux, (2) .

(1) *Insensée ! où suis-je , et qu'ai-je dit ? etc.*

Imitation d'Euripide. *Malheureuse ! qu'ai-je fait ? à quel délire ai-je abandonné mes sens ? J'ai perdu ma raison... Ce changement est l'ouvrage du cruel destin... Et plus bas : Étendez à présent mon voile , couvrez-m'en le front ; j'ai honte de tout ce que je viens de dire : couvrez-moi ; mes yeux ne peuvent plus retenir mes larmes ; un rouge affreux s'étend sur mon visage.* Hip. acte I. scène vi. Phèdre se laisse ensuite tomber sur son fauteuil , sans ouvrir les yeux à la lumière , et sans proférer un seul mot.

(2) *Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux , etc.*

Ces vers sont une traduction pompeuse des vers suivans d'Euripide. *Hippolyte*, acte I. scène v.

Τριτάταν δέ τι κλύω
 Τάνδε καὶ ἀμερσίην

Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux ;
 Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure ,
 Depuis que votre corps languit sans nourriture.
 A quel affreux dessein vous laissez-vous tenter ? (1)
 De quel droit sur vous-même osez-vous attenter ?
 Vous offensez les dieux , auteurs de votre vie ;
 Vous trahissez l'époux à qui la foi vous lie ;
 Vous trahissez enfin vos enfans malheureux , (2)

Στόματος ἀμίραν

Δάματρος ἀκταῖς δέμας ἀγνὸν ἴσχειν.

Racine a cru qu'Œnone devoit faire remarquer avec une sorte d'affectation le tems que Phèdre a passé sans prendre aucune nourriture. On a donc eu tort de le critiquer ici. On ne trouve point à redire que Thésée , dans Sénèque , exagère le tems qu'il a demeuré aux enfers , parce qu'il est très-vraisemblable que l'ennui d'une prison rigoureuse doit grossir le sentiment de sa durée. *Hippolyte* , acte II. scène 1.

(1) *A quel affreux dessein vous laissez-vous tenter ?*

On ne dit point *se laisser tenter à quelque chose.*

(2) *Vous trahissez enfin vos enfans malheureux , etc. etc.*

Imitation d'Euripide. *Hippolyte* , acte II. scène II.

L A C O N F I D E N T E .

Sachez au moins . . . que vous trahirez en mourant les intérêts de vos enfans ; et qu'ils seront dépouillés de l'héritage de leur père , par cette orgueilleuse amazone qui mit au monde un fils qui sera leur maître , tout étranger qu'il est . . . Vous le connoissez cet Hippolyte.

P H È D R E .

Ah , malheureuse !

L A C O N F I D E N T E .

Ce reproche vous touche ?

Que vous précipitez sous un joug rigoureux.
 Songez qu'un même jour leur ravira leur mère ,
 Et rendra l'espérance au fils de l'étrangère ,
 A ce fier ennemi de vous , de votre sang ,
 Ce fils qu'une amazone a porté dans son flanc ,
 Cet Hippolyte...

P H È D R E.

Ah , dieux !

Œ N O N E.

Ce reproche vous touche ?

P H È D R E.

Malheureuse ! quel nom est sorti de ta bouche !

Œ N O N E.

Hé bien ! votre colère éclate avec raison ;
 J'aime à vous voir frémir à ce funeste nom.
 Vivez donc ; que l'amour , le devoir vous excite ;
 Vivez , ne souffrez pas que le fils d'une Scythe ,

P H È D R E.

*Je suis perdue ! Ne me parle jamais de lui , je t'en conjure
 au nom des dieux.*

L A C O N F I D E N T E.

*Mais quelle est votre idée ? Quoi ! vous ne voulez ni
 conserver vos jours , ni prendre soin des intérêts de vos enfans ?*

P H È D R E.

*Je chéris mes enfans (A part.) Je suis en proie à des
 soins bien plus déchirans. Sénèque s'est privé de ce morceau ,
 en supposant la confidente de Phèdre instruite de l'amour de
 sa maîtresse dès le commencement de la pièce.*

Accablant vos enfans d'un empire odieux ;
 Commande au plus beau sang de la Grèce et des dieux.
 Mais ne différez point , chaque moment vous tue.
 Réparez promptement votre force abattue ;
 Tandis que , de vos jours prêts à se consumer ,
 Le flambeau dure encore et peut se rallumer.

P H È D R E .

J'en ai trop prolongé la coupable durée.

C E N O N E .

Quoi ! de quelques remords êtes-vous déchirée ?
 Quel crime a pu produire un trouble si pressant ?
 Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent. (1)

P H È D R E .

Grâces au ciel , mes mains ne sont point criminelles.
 Plût aux dieux que mon cœur fût innocent comme elles !

C E N O N E .

Et quel affreux projet avez-vous enfanté ,
 Dont votre cœur encor doit être épouvanté ?

(1) Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent.

Ce vers et les deux suivans sont une traduction littérale
 d'Euripide , *Hippolyte* , acte II. scène II.

Τ Ρ Ο Φ Ο Σ .

Ἄγναις μὲν , ᾧ παῖ , χεῖρας αἱματος φέρεις .

Φ Α Ι Δ Ρ Α .

Χεῖρες μὲν ἀγναι , φρήν δ' ἔχει μίαισμα τι .

P H È D R E.

Je t'en ai dit assez. Épargne-moi le reste.
Je meurs pour ne point faire un aveu si funeste.

C E N O N E.

Mourez donc , et gardez un silence inhumain.
Mais , pour fermer vos yeux , cherchez une autre main.
Quoiqu'il vous reste à peine une foible lumière ,
Mon ame chez les morts descendra la première ;
Mille chemins ouverts y conduisent toujours ,
Et ma juste douleur choisira les plus courts.
Cruelle ! quand ma foi vous a-t'elle déçue ?
Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue ?
Mon pays , mes enfans , pour vous j'ai tout quitté.
Réservez-vous ce prix à ma fidélité ?

P H È D R E.

Quel fruit espères-tu de tant de violence ? (1)
Tu frémiras d'horreur , si je romps le silence.

(1) *Quel fruit espères-tu de tant de violence ? etc.*

Cette situation terrible est tirée d'Euripide. La confidente se jète aux pieds de Phèdre , et lui prend les mains en s'écriant : *Non , certes , je ne souffrirai point que vous continuiez à vous taire , ou bien j'expirerai à vos pieds.*

P H È D R E.

Que fais-tu ? prétends-tu me faire une violence en te suspendant à mon bras ?

L A C O N F I D E N T E.

Non , je ne quitterai point vos genoux.

Et que me direz-vous qui ne cède, grands dieux !
A l'horreur de vous voir expirer à mes yeux ?

P H È D R È.

Si je te révèle l'horreur de ma situation , cet aveu fera ton malheur.

L A C O N F I D E N T E.

Eh ! peut-il m'arriver un plus grand mal que de vous perdre ?

P H È D R È. (à part.)

Tu mourras... Ce silence au moins me fera toujours honneur.

L A C O N F I D E N T E.

Et pourquoi me cacher ce qui doit servir à vous faire honorer , puisque ma curiosité n'a d'autre objet que votre intérêt ?

P H È D R È.

Les choses les plus honnêtes tournent souvent à notre confusion.

L A C O N F I D E N T E.

Si vous ne me dites rien , vous vous croirez donc plus estimable ?

P H È D R È.

Retire-toi , je t'en supplie ; laisse mes mains.

L A C O N F I D E N T E.

Non , je ne vous obéirai point , puisque vous me refusez la confiance que vous me devez.

P H È D R È.

Eh bien ! tu seras satisfaite ; car je respecte encore les mains qui m'ont nourrie.

L A C O N F I D E N T E.

*Je vous écoute , vous pouvez me parler. Hippolyte , acte II.
scène II.*

P H È D R E.

Quand tu sauras mon crime, et le sort qui m'accable ,
Je n'en mourrai pas moins ; j'en mourrai plus coupable.

C E N O N E.

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,
Par vos foibles genoux que je tiens embrassés ,
Délivrez mon esprit de ce funeste doute.

P H È D R E.

Tu le veux. Lève-toi.

C E N O N E.

Parlez. Je vous écoute.

P H È D R E, *à part.*

Ciel ! que vais-je lui dire, et par où commencer ?

C E N O N E.

Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.

P H È D R E.

O haine de Vénus ! ô fatale colère ! (1)

(1) *O haine de Vénus ! ô fatale colère !*

Plusieurs poètes anciens, et Sénèque sur-tout, ont feint que la haine de Vénus contre la postérité du Soleil, venoit de l'affront que le dieu du jour lui avoit fait, en révélant ses amours avec Mars. *Hippolyte*, acte I. scène 11, vers 40 et suiv. Louis Racine observe en effet, d'après Servius, que *Vénus tourmenta, par des amours déskonnètes, Circé, Médée et Pasiphaé, filles du Soleil; Ariane et Phèdre ses petites-filles.* Remarques, tom. II. pag. 160.

Dans quels égaremens l'amour jeta ma mère ! (1)

C E N O N E .

Oublions-les , madame ; et qu'à tout l'avenir
Un silence éternel cache ce souvenir.

(1) *Dans quels égaremens l'amour jeta ma mère !*

Racine ne parle qu'à mots couverts , et comme à regret , de l'étrange dérèglement de Pasiphaé ; il fait parler la confidente de Phèdre avec bien plus de retenue qu'Euripide.

P H È D R E .

O mère infortunée ! à quel amour vous êtes-vous livrée ?

L A C O N F I D E N T E .

*De quoi parlez-vous ?... de sa passion pour un taureau...
Ma fille , pourquoi la rappeler ? Hippolyte , acte II. scène II.*

Pasiphaé conçut de l'amour pour Taurus , secrétaire de Minos , ou l'un de ses lieutenans généraux. Elle en eut un fils qui porta le nom de Minotaure , parce qu'on ne savoit s'il étoit fils de Minos ou de Taurus. Cinq siècles après , il plut aux Grecs d'imaginer que cette princesse s'enfermoit dans une vache d'airain pour avoir commerce avec un taureau. Les poètes grecs n'ont inventé cette fable que pour rendre odieux le nom de Minos ; c'étoit un bien foible moyen de consoler les Athéniens du tribut que ce roi leur avoit imposé.

Sénèque a été bien moins délicat qu'Euripide , et par un effet des écarts où porte l'abus de l'esprit , il fait envier à Phèdre le bonheur de Pasiphaé , qui trouva dans Dédale un ministre tout propre à seconder sa passion.

Quis meas miseræ deus ,

Aut quis jurare Dædalus flammas queat ?

Hippolyte , acte I. scène II.

PHÈDRE.

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée, (1)
 Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée!

CÉNONE.

Que faites-vous, madame? Et quel mortel ennui
 Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui?

PHÈDRE.

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable
 Je péris la dernière et la plus misérable. (2)

(1) *Ariane, ma sœur, de quel amour blessée, etc.*

Tout le monde sait l'histoire de la malheureuse Ariane, que Thésée abandonna dans l'isle de Naxe, où Bacchus la vit et l'épousa. Racine s'éloigne ici de la fiction. Euripide ne pouvoit pas prendre la même liberté, il fait dire à Phèdre : *et toi, sœur infortunée...* Et la confidente répond, comme dans le poëte français : *O ma fille ! qu'avez-vous ? Pourquoi faites-vous des imprécations contre votre sang ?* Hip. act. II. sc. 11.

(2) *Je péris la dernière et la plus misérable.*

Dans Euripide, Phèdre dit aussi : *Je suis la troisième d'entre mes sœurs, qui péris misérablement.* Hippol. acte II. sc. 11. Cette idée se trouve exprimée d'une manière bien plus forte dans l'Antigone de Sophocle. Antigone, condamnée à mourir, passe en revue tous les malheurs de sa maison ; elle s'écrie ensuite : *Je péris donc la dernière et la plus misérable de ce sang malheureux*, acte IV. scène 11. Racine a rendu mot pour mot cette pensée, sans peut-être s'en être aperçu ; tant il avoit l'esprit nourri des tours de Sophocle et d'Euripide.

P H È D R E ;

C E N O N E .

Aimez-vous ? (1)

P H È D R E .

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

C E N O N E .

Pour qui ?

P H È D R E .

Tu vas ouïr le comble des horreurs.

(1) *Aimez-vous ?* etc.

Racine s'est ici écarté de son modèle ; mais il est dans cet endroit bien supérieur au poëte grec. Phèdre a dit qu'elle étoit la troisième de ses sœurs qui périssoit malheureusement. La confidente dit à part : *Je suis toute interdite ; que va-t'elle me dire ?*

P H È D R E .

Tu vois que ce n'est pas d'aujourd'hui que nous sommes malheureuses.

L A C O N F I D E N T E .

Je n'en connois pas mieux ce que je veux apprendre de vous.

P H È D R E .

Que ne peux-tu me dire toi-même ce qu'il faut que je te déclare ?

L A C O N F I D E N T E .

Je n'ai point le don de deviner de pareilles obscurités.

P H È D R E .

Qu'est-ce qu'on appelle amour parmi les hommes ?

L A C O N F I D E N T E .

Ma fille , c'est le plus agréable et le plus douloureux de nos sentimens.

J'aime ..

J'aime... A ce nom fatal je tremble, je frissonne.
J'aime...

C E N O N E.

Qui?

P H È D R E.

Tu connois ce fils de l'Amazone, (1)

P H È D R E.

J'en ai déjà éprouvé la douceur et les tourmens.

L A C O N F I D E N T E.

Que dites-vous ? Vous aimez ?

P H È D R E.

Quel est-il ce fils de l'Amazone ?

L A C O N F I D E N T E.

Hippolyte.

P H È D R E.

C'est toi au moins, et non pas moi, qui l'as nommé. Hippolyte, acte II. scène II.

Gilbert, dans sa tragédie d'Hippolyte, a profité de cette dernière idée. Acrise, qui fait le même rôle qu'Œnone, nomme Hippolyte, et Phèdre s'écrie aussitôt, comme dans Racine,

Ne m'en accuse point; c'est toi qui l'as nommé.

Hippolyte, acte I. scène II.

(1) *Tu connois ce fils de l'Amazone, etc.*

Voilà précisément la scène et l'endroit d'Euripide qu'Aristophane critique dans le premier acte de sa comédie des Chevaliers. Nous observerons ici que la manière dont l'*OEdipe à Colonne* de Sophocle, satisfait la curiosité des vieillards qui l'interrogent, ressemble beaucoup à celle qu'Euripide et Racine ont employée pour faire déclarer à Phèdre le secret de son amour pour Hippolyte.

Ce prince si long-tems par moi-même opprimé.

C E N O N E.

Hippolyte ? Grands dieux !

P H È D R E.

C'est toi qui l'as nommé.

L E C H O E U R.

Infortuné vieillard, puisque vous vous arrêtez-ici.... dites-nous : à qui devez-vous le jour ? Qui êtes-vous ? Pourquoi traînez-vous une vie errante ? Quelle est votre patrie ?

O E D I P E.

O étrangers ! je suis sans patrie.... mais ne....

L E C H O E U R.

Vieillard, pourquoi craignez-vous de vous expliquer ?

O E D I P E.

Ne demandez point qui je suis... Ne poussez pas plus loin vos questions et vos recherches.

L E C H O E U R.

Pourquoi donc ?

O E D I P E, à part.

Funeste origine !...

L E C H O E U R.

Parlez, je vous en prie.

O E D I P E.

Ma fille..... hélas ! que leur dirai-je ?

L E C H O E U R.

De quel sang êtes-vous, étranger ? Comment s'appeloit votre père ?

ŒNONE.

Juste ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace. (1)
O désespoir ! ô crime ! ô déplorable race !

ŒDIPÉ.

Ah, ma fille ! qu'ai-je encore à souffrir ?

ANTIGONE.

Qu'avez-vous à craindre ? vous êtes au comble de l'infortune.

ŒDIPÉ.

*Je dirai donc... aussi bien je ne puis plus espérer d'être
inconnu.*

LE CHŒUR.

Pourquoi tant différer ?... hâtez-vous.

ŒDIPÉ.

Vous connoissez le fils de Laïus ?...

LE CHŒUR.

Ah, dieux !

ŒDIPÉ.

De la postérité de Labdacus ?.....

LE CHŒUR.

Ciel !

ŒDIPÉ.

Le malheureux Œdipe ?

LE CHŒUR.

Quoi ! c'est vous ? etc. Œdipe à Colonne, acte I. scène VI.

(1) *Juste ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace.*

Dans Euripide, la confidente s'écrie, *Hipp.* act. II. sc. II.

Hélas ! qu'avez-vous dit ?... Je suis perdue... Mes amies, ajoute-t-elle en s'adressant au chœur, cela est incroyable ; je ne puis plus tenir à la vie, elle m'est odieuse ; je déteste le jour qui m'éclaire. Mon ame va se séparer de mon corps.

Voyage infortuné, rivage malheureux,
Falloit-il approcher de tes bords dangereux ?

P H È D R E.

Mon mal vient de plus loin. A peine au fils d'Égée,
Sous les lois de l'hymen, je m'étois engagée,
Mon repos, mon bonheur sembloit être affermi.
Athènes me montra mon superbe ennemi. (1)
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue. (2)

(1) *Athènes me montra mon superbe ennemi.*

C'est Vénus qui, dans le prologue d'Euripide, raconte elle-même la manière dont Phèdre devint amoureuse d'Hippolyte ; elle dit qu'*Hippolyte vint un jour des états de Pitthée, dans ceux de Pandion, pour assister aux fêtes que Cérès avoit établies dans l'Attique, etc. Phèdre, ajoute-t'elle, le vit ; dès ce moment un amour violent s'empara de son cœur ; j'allumai tous les feux dont elle brûloit pour lui.* Ibid. acte I. scène 1.

(2) *Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue, etc.*

Virgile a dit dans sa huitième églogue, d'après Théocrite, Idylle II. vers 82, Idylle III. vers 42.

Ut vidi, ut peii, ut me malus abstulit error !

Ce sentiment a ici bien plus de vivacité.

On a regardé les trois vers suivans comme une sublime imitation de l'ode de Sapho, si vantée par Longin, et si bien imitée par Lucrèce, liv. II. de son poëme, et par Catulle, ode 52, *ad Lesbiam*, strophes 2 et 3. Les deux strophes qui ont le plus de rapport avec les vers de Racine, ont été traduites ainsi par Despréaux :

Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par tout mon corps, sitôt que je te vois ;
Et, dans les doux transports où s'égare mon ame,
Je ne saurois trouver de langue ni de voix.

Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue.
 Mes yeux ne voyoient plus, je ne pouvois parler ;
 Je sentis tout mon corps et transir et brûler.
 Je reconnus Vénus et ses feux redoutables ,
 D'un sang qu'elle poursuit , tourmens inévitables.
 Par des vœux assidus je crus les détourner ;
 Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner. (1)

Un nuage confus se répand sur ma vue.
 Je n'entends plus : je tombe en de douces langueurs ;
 Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
 Un frisson me saisit ; je pâme, je me meurs.

Tous les gens de goût ont observé qu'il y avoit un merveilleux
 artifice dans ces trois désinences sourdes ,

Un nuage *confus* se répand sur ma *vue*.
 Je n'entends *plus*.

mais peut-être n'a-t'on pas pris garde que Racine avoit heu-
 reusement imité ce genre de beauté dans ces trois désinences ,

« Je pâlis à sa *vue*.
 » Dans mon ame *éperdue*.
 » Mes yeux ne voyoient *plus*. »

(1) *Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner.*

Euripide fait aussi mention de ce temple. Vénus elle-même
 rend compte de la consécration que Phèdre lui en fit.

Avant, dit-elle, que l'épouse de Thésée vint à Trézène, elle éleva un temple à Vénus ; mais brûlant toujours d'un même amour pour Hippolyte absent, elle voulut qu'on dît que c'étoit pour lui seul qu'elle avoit fait cette consécration. Hippolyte, acte I. scène 1. En effet, selon plusieurs auteurs, Phèdre appeloit cet édifice *Hippolytion*.

Le Scholiaste d'Homère, Diodore de Sicile, et Pausanias, corinth. pag. 75. parlent de ce monument de la passion de

De victimes moi-même à toute heure entourée ,
 Je cherchois dans leur flanc ma raison égarée. (1)
 D'un incurable amour remèdes impuissans !
 En vain sur les autels ma main brûloit l'encens.
 Quand ma bouche implorait le nom de la déesse ,
 J'adorais Hippolyte ; et , le voyant sans cesse , (2)
 Même au pied des autels que je faisais fumer ,
 J'offrois tout à ce dieu que je n'osois nommer.
 Je l'évitois par-tout. O comble de misère !

Phèdre , qui , selon Tzetzès dans ses commentaires sur Lycophon , fut appelé *le temple de l'amour* , *ναὸς ἠρωτικῆς*.

(1) *Je cherchois dans leur flanc ma raison égarée.*

L'idée renfermée dans ce vers et le suivant , paroît n'être qu'une traduction de ceux-ci de Virgile :

Instauratque diem donis , pecudumque reclusis
 Pectoribus inhians , spirantia consulit exta.
 Heu ! vatium ignaræ mentes , quid vota furentem ,
 Quid delubra juvant ?

Énéide , liv. IV. vers 64 et suiv.

(2) *J'adorais Hippolyte ; et , le voyant sans cesse , etc.*

On sera peut-être curieux de voir comment Pradon a rendu ce même détail dans la sc. III. de l'act. I. de sa Phèdre.

Je connus Hippolyte , et sentis mon vainqueur.
 Il offrit la victime ; et , d'un desir profane ,
 J'enviois en secret le bonheur de Diane.
 J'aurois voulu lui faire un larcin de ses vœux ;
 Je conjurois Venus de lui donner mes feux.
 Mais la déesse enfin me punit de ce crime ;
 Du sacrifice , hélas ! Phèdre fut la victime ;
 Et , sans plus respecter la sainteté du lieu ,
 Mon cœur n'y reconnoît qu'Hippolyte pour dieu.

Mes yeux le retrouvoient dans les traits de son père. (1)
 Contre moi-même enfin j'osai me révolter ;
 J'excitai mon courage à le persécuter.
 Pour bannir l'ennemi dont j'étois idolâtre,
 J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre.
 Je pressai son exil ; et mes cris éternels
 L'arrachèrent du sein et des bras paternels.
 Je respirois, Œnone ; et, depuis son absence,
 Mes jours, moins agités, couloient dans l'innocence.
 Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,
 De son fatal hymen je cultivois les fruits.
 Vaines précautions ! cruelle destinée !
 Par mon époux lui-même à Trézène amenée,
 J'ai revu l'ennemi que j'avois éloigné.
 Ma blessure trop vive aussitôt a saigné.
 Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée ;
 C'est Vénus toute entière à sa proie attachée. (2)

(1) *Mes yeux le retrouvoient dans les traits de son père,*
 Ceci n'est imité de personne, et ces vers sont inimitables.

Le germe de cette idée paroît être dans ce vers d'Andromaque, acte II. scène v.

C'est Hector, disoit-elle, en l'embrassant toujours, etc.

(2) *C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.*

C'est ici l'*in me tota ruens Venus* d'Horace, liv. I. ode 19.

On a vu, par les imitations que nous avons rapportées, avec quel art Racine a su se parer des richesses d'autrui. Cette scène est très-belle ; M. Fréron prétend qu'on ne peut point en trouver dans Corneille qui lui serve d'équivalent. Année littéraire, 1755, tom. IV. pag. 59. En effet, cette scène étonnante est la plus forte, la mieux dialoguée, la mieux écrite, la plus

J'ai conçu pour mon crime une juste terreur.
 J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur.
 Je voulois, en mourant, prendre soin de ma gloire,
 Et dérober au jour une flamme si noire.
 Je n'ai pu soutenir tes larmes, tes combats ;
 Je t'ai tout avoué, je ne m'en repens pas ;
 Pourvu que, de ma mort respectant les approches,
 Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches ;
 Et que tes vains secours cessent de rappeler
 Un reste de chaleur, tout prêt à s'exhaler.

S C È N E I V.

P H È D R E , C E N O N E , P A N O P E .

P A N O P E .

JE voudrois vous cacher une triste nouvelle,
 Madame ; mais il faut que je vous la révèle.
 La mort vous a ravi votre invincible époux ;
 Et ce malheur n'est plus ignoré que de vous.

C E N O N E .

Panope, que dis-tu ?

P A N O P E .

Que la reine abusée
 En vain demande au ciel le retour de Thésée ;

parfaite enfin qui soit sortie de la main d'aucun poëte tragique.
 Lettre de M. Lefranc de Pompignan à Louis Racine. Voyez
 remarques de Louis Racine , tom. II. pag. 403.

Et que , par des vaisseaux arrivés dans le port ,
Hippolyte son fils vient d'apprendre sa mort.

P H È D R E.

Ciel!

P A N O P E.

Pour le choix d'un maître Athènes se partage ,
Au prince votre fils l'un donne son suffrage ,
Madame; et de l'état l'autre oubliant les loix ,
Au fils de l'étrangère ose donner sa voix.
On dit même qu'au trône une brigue insolente
Veut placer Aricie , et le sang de Pallante.
J'ai cru de ce péril vous devoir avertir.
Déjà même Hippolyte est tout prêt à partir ;
Et l'on craint, s'il paroît dans ce nouvel orage ,
Qu'il n'entraîne après lui tout un peuple volage.

O E N O N E.

Panope , c'est assez. La reine , qui t'entend , (1)
Ne négligera point cet avis important.

(1) *Panope, c'est assez. La reine, qui t'entend, etc.*

Le poète a l'attention de faire répondre OEnone à la place de Phèdre. Le silence que garde la reine, en apprenant cette nouvelle, est infiniment plus adroit et plus éloquent que tout ce qu'il auroit pu lui faire dire.

Une nouvelle destinée commence pour la veuve de Thésée; une foule d'idées se présente à son esprit; les paroles seroient superflues, la situation parle pour elle. Le silence est quelquefois chez les grands poètes le comble de l'éloquence; témoin celui d'Ajax dans l'odyssée, et de Didon dans l'énéide.

S C È N E V.

P H È D R E , Œ N O N E.

Œ N O N E.

MADAME, je cessois de vous presser de vivre; (1)
 Déjà même au tombeau je songeois à vous suivre;
 Pour vous en détourner je n'avois plus de voix:
 Mais ce nouveau malheur vous prescrit d'autres loix.
 Votre fortune change, et prend une autre face.
 Le roi n'est plus, madame; il faut prendre sa place. (2)

(1) *Madame, je cessois de vous presser de vivre; etc.*

La confidente, dans Euripide, change tout d'un coup de pensée, sans qu'on en sache la raison. *Voyez le précis de l'Hippolyte d'Euripide, pag. 252.* Elle commence par frémir de l'aveu de Phèdre, et bientôt après elle s'écrie: *Votre malheur m'avoit inspiré d'abord les frayeurs les plus vives. Je reconnois à présent la frivolité de mes terreurs; les secondes réflexions sont souvent meilleures que les premières.* Hippolyte, acte II. scène II. Le tour que prend Œnone pour rassurer Phèdre contre ses remords est bien plus adroit.

Sénèque a fait la même faute qu'Euripide; mais il a cherché à excuser la confidente de Phèdre par le sentiment de son attachement pour elle. On peut même remarquer, dans le précis que nous avons donné de l'Hippolyte du poëte latin, que si la nourrice de Phèdre se résout à servir la passion de cette princesse, c'est après avoir inutilement tenté de la rappeler à son devoir.

(2) *Le roi n'est plus, madame; il faut prendre sa place.*

Sa mort vous laisse un fils à qui vous vous devez,
 Esclave s'il vous perd, et roi si vous vivez.
 Sur qui, dans son malheur, voulez-vous qu'ils'appuie ?
 Ses larmes n'auront plus de main qui les essuie ;
 Et ses cris innocens, portés jusques aux dieux,
 Iront contre sa mère irriter ses aïeux.
 Vivez ; vous n'avez plus de reproche à vous faire :
 Votre flamme devient une flamme ordinaire.
 Thésée, en expirant, vient de rompre les nœuds
 Qui faisoient tout le crime et l'horreur de vos feux.
 Hippolyte pour vous devient moins redoutable,
 Et vous pouvez le voir sans vous rendre coupable.
 Peut-être, convaincu de votre aversion,
 Il va donner un chef à la sédition.
 Détrompez son erreur, fléchissez son courage. (1)

Cette raison est très-adroite : mais ce qui suit n'a pas le même mérite :

« Vivez ; vous n'avez plus de reproche à vous faire ;

« Votre flamme devient une flamme ordinaire. »

Quelqu'aveuglée que soit Phèdre par sa passion, elle ne peut penser que son amour pour Hippolyte, qui est un crime du vivant de Thésée, cesse d'en être un après sa mort. Ce raisonnement est tout l'opposé de ce que dit la confidente de Phèdre dans Sénèque. *Vous croyez, lui dit-elle, que votre crime sera impuni, et qu'il ne vous laissera rien à craindre, parce que Thésée n'est plus au nombre des vivans ?... Vous êtes dans l'erreur, etc.* Hippolyte, acte I. scène II.

(1) *Détrompez son erreur, fléchissez son courage.*

On *détrompe* quelqu'un : on le fait revenir de son erreur ; mais on ne dit pas également, *détromper l'erreur de quelqu'un*, comme l'a remarqué M. l'abbé d'Olivet. *Remarques sur Racine, nouv. édit. pag. 55.*

Roi de ces bords heureux, Trézène est son partage.
Mais il sait que les lois donnent à votre fils
Les superbes remparts que Minerve a bâtis.
Vous avez l'un et l'autre une juste ennemie.
Unissez-vous tous deux pour combattre Aricie.

P H È D R E .

Hé bien ! à tes conseils je me laisse entraîner.
Vivons, si vers la vie on peut me ramener,
Et si l'amour d'un fils, en ce moment funeste,
De mes foibles esprits peut ranimer le reste.

Fin du premier Acte.

 ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARICIE, ISMÈNE.

ARICIE.

HIPPOLYTE demande à me voir en ce lieu! (1)
 Hippolyte me cherche, et veut me dire adieu!
 Ismène, dis-tu vrai? N'es-tu point abusée?

ISMÈNE.

C'est le premier effet de la mort de Thésée.
 Préparez-vous, madame, à voir de tous côtés
 Voler vers vous les cœurs par Thésée écartés.
 Aricie, à la fin, de son sort est maîtresse,
 Et bientôt à ses pieds verra toute la Grèce.

ARICIE.

Ce n'est donc point, Ismène, un bruit mal affermi?
 Je cesse d'être esclave, et n'ai plus d'ennemi?

ISMÈNE.

Non, madame, les dieux ne vous sont plus contraires;
 Et Thésée a rejoint les mânes de vos frères.

(1) *Hippolyte demande à me voir en ce lieu!*

Cet épisode est absolument inutile à l'action; il ne fait qu'en retarder la marche.

Dit-on quelle aventure a terminé ses jours ?

I S M È N E .

On sème de sa mort d'incroyables discours.
 On dit que, ravisseur d'une amante nouvelle,
 Les flots ont englouti cet époux infidelle.
 On dit même, et ce bruit est par-tout répandu,
 Qu'avec Pirithoüs aux enfers descendu, (1)
 Il a vu le Cocyte et les rivages sombres,
 Et s'est montré vivant aux infernales ombres ;
 Mais qu'il n'a pu sortir de ce triste séjour,
 Et repasser les bords qu'on passe sans retour.

A R I C I E .

Croirai-je qu'un mortel, avant sa dernière heure,
 Peut pénétrer des morts la profonde demeure ?
 Quel charme l'attiroit sur ces bords redoutés ?

I S M È N E .

Thésée est mort, madame, et vous seule en doutez.
 Athènes en gémit, Trézène en est instruite,
 Et déjà pour son roi reconnoît Hippolyte.

(1) *Qu'avec Pirithoüs aux enfers descendu,*

Apollonius de Rhodes, dans son poëme des Argonautes, liv. I. vers 100 ; Horace, liv. II. ode VII. Virgile, *énéide*, liv. VI. vers 618 ; et Sénèque, *Hippolyt*, acte I. scène I. vers 11, parlent de ce voyage de Thésée aux enfers, sur lequel on prétend qu'Hésiode avoit fait un poëme. *Pausanias, béotiques*, pag. 506.

Phèdre, dans ce palais tremblante pour son fils,
De ses amis troublés demande les avis.

A R I C I E.

Et tu crois que, pour moi, plus humain que son père,
Hippolyte rendra ma chaîne plus légère?
Qu'il plaindra mes malheurs?

I S M È N E.

Madame, je le croi.

A R I C I E.

L'insensible Hippolyte est-il connu de toi?
Sur quel frivole espoir penses-tu qu'il me plaigue,
Et respecte en moi seule un sexe qu'il dédaigne?
Tu vois depuis quel tems il évite nos pas,
Et cherche tous les lieux où nous ne sommes pas.

I S M È N E.

Je sais de ses froideurs tout ce que l'on récite.
Mais j'ai vu près de vous ce superbe Hippolyte;
Et même, en le voyant, le bruit de sa fierté
A redoublé pour lui ma curiosité.
Sa présence, à ce bruit, n'a point paru répondre. (1)
Dès vos premiers regards, je l'ai vu se confondre.
Ses yeux, qui vainement vouloient vous éviter,
Déjà pleins de langueur, ne pouvoient vous quitter. (2)

(1) *Sa présence, à ce bruit, n'a point paru répondre.*
Présence est ici pour air, contenance.

(2) *Ses yeux, qui vainement vouloient vous éviter,*
Déjà pleins de langueur, ne pouvoient vous quitter.
Racine auroit dû s'arrêter à ces vers, qui sont une peinture

Le nom d'amant peut-être offense son courage ;
Mais il en a les yeux , s'il n'en a le langage.

A R I C I E .

Que mon cœur , chère Ismène , écoute avidement
Un discours qui , peut-être , a peu de fondement !
O toi , qui me connois , te sembloit-il croyable
Que le triste jouet d'un sort impitoyable ,
Un cœur toujours nourri d'amertume et de pleurs ,
Dût connoître l'amour et ses folles douleurs ?
Reste du sang d'un roi , noble fils de la terre ,
Je suis seule échappée aux fureurs de la guerre.
J'ai perdu , dans la fleur de leur jeune saison ,
Six frères...(1) quel espoir d'une illustre maison !
Le fer moissonna tout ; et la terre humectée
But , à regret , le sang des neveux d'Érectée. (2)

vraie de la passion. Les deux vers suivans ne sont qu'une subtilité puérile , indigne de la tragédie.

(1) *Six frères....*

Plutarque en compte jusqu'à cinquante. *Vie de Thésée* ,
tome I. pag 2. D. 7 , édit. de Paris in-fol. 1624.

(2) *Et la terre humectée*

But , à regret , le sang des neveux d'Érectée.

L'épithète d'*humectée* est inutile ; mais c'est l'inconvénient de la rime. L'expression *la terre but le sang* , est prise d'Eschyle dans les sept chefs devant Thèbes. *Acte IV. scène I.*

Πέσωνκεν αἷμα γαί ὑπ' ἀλλήλων φόνω.

Racine ajoute que la terre

« But , à regret , le sang. d'Érectée. »

C'est que ce roi étoit fils de la terre ; ce qui signifioit qu'il

Tu

Tu sais, depuis leur mort , quelle sévère loi
 Défend à tous les Grecs de soupirer pour moi.
 On craint que de la sœur les flammes téméraires
 Ne raniment un jour la cendre de ses frères.
 Mais tu sais bien aussi de quel œil dédaigneux
 Je regardois ce soin d'un vainqueur soupçonneux.
 Tu sais que , de tout tems à l'amour opposée,
 Je rendois souvent grâce à l'injuste Thésée ,
 Dont l'heureuse rigueur secondoit mes mépris.
 Mes yeux alors, mes yeux n'avoient pas vu son fils. (1)
 Non que , par les yeux seuls lâchement enchantée,
 J'aime en lui sa beauté, sa grâce tant vantée ,
 Présens dont la nature a voulu l'honorer ,
 Qu'il méprise lui-même , et qu'il semble ignorer.
 J'aime , je prise en lui de plus nobles richesses , (2)
 Les vertus de son père , et non point les foiblesses.
 J'aime : je l'avoûrai , cet orgueil généreux
 Qui jamais n'a fléchi sous le joug amoureux.
 Phèdre en vain s'honcroit des soupirs de Thésée.

étoit un des premiers hommes qui habitèrent l'Attique , ou
 qu'il descendoit de ceux qui s'y établirent d'abord.

(1) *Mes yeux alors, mes yeux n'avoient pas vu son fils.*

Le reste de cette scène est très-bien écrit. Racine sentoit
 combien il étoit nécessaire de racheter par des détails heu-
 reux, par un style correct, élégant et harmonieux, la foi-
 blesse d'une scène vide et inutile.

(2) *J'aime : je prise en lui de plus nobles richesses, etc.*

Le mot *priser* s'est perdu en poésie; cependant l'usage
 qu'en fait ici Racine auroit dû le faire conserver.

Pour moi , je suis plus fière , et fuis la gloire aisée (1)
 D'arracher un hommage à mille autres offert ,
 Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert.
 Mais de faire fléchir un courage inflexible ,
 De porter la douleur dans une ame insensible ,
 D'enchaîner un captif de ses fers étonné ,
 Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné ;
 C'est là ce que je veux , c'est là ce qui m'irrite.
 Hercule à désarmer coûtoit moins qu'Hippolyte ;
 Et vaincu plus souvent , et plutôt surmonté ,
 Préparoit moins de gloire aux yeux qui l'ont dompté.
 Mais , chère Ismène , hélas ! quelle est mon imprudence !
 On ne m'opposera que trop de résistance.
 Tu m'entendras peut-être , humble dans mon ennui ,
 Gémir du même orgueil que j'admire aujourd'hui.
 Hippolyte aimeroit !... Par quel bonheur extrême

(1) *Pour moi , je suis plus fière , et fuis la gloire aisée , etc.*

Pradon a voulu lutter ici contre Racine ; cet exemple prouveroit que les personnes qui avoient assisté aux lectures particulières de la Phèdre de notre poète , en avoient rapporté à Pradon plusieurs détails , et que celui-ci s'étoit empressé de les dérober à son adversaire. Il fait dire à Phèdre :

Nous méprisons les conquêtes faciles ;
 Nous voulons ébranler les cœurs les plus tranquilles ;
 Et c'est le piège adroit où l'amour nous surprend ,
 Quand il arme nos yeux contre un indifférent.
 Par orgueil on veut vaincre , on s'attache , on s'oublie ;
 En voulant l'attendrir , on se trouve attendrie.
 Notre fierté commence à nous abandonner ;
 Et l'on prend de l'amour lorsqu'on en croit donner.

Phèdre , acte I. scène III.

Aurois-je pu fléchir....?

ISMÈNE.

Vous l'entendrez lui-même ;

Il vient à vous.

SCÈNE II.

HIPPOLYTE, ARICIE, ISMÈNE,

HIPPOLYTE.

MADAME, avant que de partir ,
 J'ai cru de votre sort devoir vous avertir.
 Mon père ne vit plus. Ma juste défiance
 Présageoit les raisons de sa trop longue absence.
 La mort seule , bornant ses travaux éclatans ,
 Pouvoit à l'univers le cacher si long-tems.
 Les dieux livrent enfin à la parque homicide
 L'ami, le compagnon , le successeur d'Alcide.
 Je crois que votre haine , épargnant ses vertus ,
 Écoute , sans regret, ces noms qui lui sont dus.
 Un espoir adoucit ma tristesse mortelle.
 Je puis vous affranchir d'une austère tutelle.
 Je révoque des lois dont j'ai plaint la rigueur. (1)
 Vous pouvez disposer de vous , de votre cœur ;

(1) *Je révoque des lois dont j'ai plaint la rigueur.*

On se plaint de la rigueur d'une loi; mais on ne peut pas dire en plaindre la rigueur. Dissertations sur les tragédies de Corneille et de Racine, tom. II. pag. 577.

Et , dans cette Trézène , aujourd'hui mon partage ,
 De mon aïeul Pitthée autrefois l'héritage ,
 Qui m'a , sans balancer , reconnu pour son roi , (1)
 Je vous laisse aussi libre , et plus libre que moi .

A R I C I E .

Modérez des bontés dont l'excès m'embarrasse .
 D'un soin si généreux honorer ma disgrâce ,
 Seigneur , c'est me ranger , plus que vous ne pensez ,
 Sous ces austères lois dont vous me dispensez .

H I P P O L Y T E .

Du choix d'un successeur Athènes incertaine
 Parle de vous , me nomme , et le fils de la reine .

A R I C I E .

De moi , seigneur ?

H I P P O L Y T E .

Je sais , sans vouloir me flater ,
 Qu'une superbe loi semble me rejeter .
 La Grece me reproche une mère étrangère .
 Mais , si pour concurrent je n'avois que mon frère ,
 Madame , j'ai sur lui de véritables droits ,
 Que je saurois sauver du caprice des lois .
 Un frein plus légitime arrête mon audace ;
 Je vous cède , ou plutôt je vous rends une place ,

(1) *Qui m'a , sans balancer , reconnu pour son roi ,*

V A R I A N T E .

« *Qui m'a , sans hésiter , reconnu pour son roi .* »

Un sceptre que jadis vos aïeux ont reçu
 De ce fameux mortel que la terre a conçu.
 L'adoption le mit entre les mains d'Égée.
 Athènes , par mon père accrue et protégée , (1)
 Reconnut avec joie un roi si généreux ,
 Et laissa dans l'oubli vos frères malheureux.
 Athènes dans ses murs maintenant vous rappelle.
 Assez elle a gémi d'une longue querelle ;
 Assez dans ses sillons votre sang englouti
 A fait fumer le champ dont il étoit sorti.
 Trézène m'obéit. Les campagnes de Crète (2)
 Offrent au fils de Phèdre une riche retraite.
 L'Attique est votre bien. Je pars , et vais pour vous
 Réunir tous les vœux partagés entre nous.

A R I C I E.

De tout ce que j'entends , étonnée et confuse ,
 Je crains presque , je crains qu'un songe ne m'abuse.
 Veillé-je ? Puis-je croire un semblable dessein ?
 Quel dieu , seigneur , quel dieu l'a mis dans votre sein ?

(1) *Athènes, par mon père accrue et protégée, etc.*

C'est à Thésée qu'on attribue la fondation de la ville d'Athènes, et la réunion dans une même enceinte des bourgs différens qui composoient ce petit royaume. Avant lui, cet état n'avoit aucune place de résistance. *Plutarque, vie de Thésée, pag. 10; Isocrate, pag. 214.*

(2) *Les campagnes de Crète, etc.*

La Crète est un pays montueux. On a critiqué pour cela avec assez peu de raison l'application que fait ici Racine du mot de *campagnes*.

Qu'à bon droit votre gloire en tous lieux est semée !
 Et que la vérité passe la renommée ! (1)
 Vous-même , en ma faveur , vous voulez vous trahir !
 N'étoit-ce pas assez de ne me point haïr ,
 Et d'avoir si long-tems pu défendre votre ame
 De cette inimitié....?

H I P P O L Y T E .

Moi , vous haïr , madame ! (2)
 Avec quelques couleurs qu'on ait peint ma fierté ,
 Croit-on que dans ses flancs un monstre m'ait porté ?
 Quelles sauvages mœurs , quelle haine endurcie
 Pourroit , en vous voyant , n'être point adoucie ?
 Ai-je pu résister au charme décevant....?

A R I C I E .

Quoi , seigneur !

H I P P O L Y T E .

Je me suis engagé trop avant.
 Je vois que la raison cède à la violence.
 Puisque j'ai commencé de rompre le silence ,
 Madame , il faut poursuivre ; il faut vous informer
 D'un secret que mon cœur ne peut plus enfermer.

(1) *Et que la vérité passe la renommée !*

La reine de Saba fait , dans l'écriture sainte , un éloge semblable de Salomon. *Major est sapientia et opera tua quam rumor quem audivi.* III^e liv. des rois , chap. X. verset 7.

(2) *Moi , vous haïr , madame ! etc.*

Pradon fait de même Hippolyte amoureux d'Aricie : faute qu'Euripide et Sénèque n'ont point commise ; c'est-à-dire , qu'il n'a imité Racine que dans ce qu'il avoit de défectueux.

Vous voyez devant vous un prince déplorable ,
 D'un téméraire orgueil exemple mémorable.
 Moi qui , contre l'amour fièrement révolté, (1)
 Aux fers de ses captifs ai long-tems insulté ;
 Qui , des foibles mortels déplorant les naufrages ,
 Penseis toujours du bord contempler les orages ;
 Asservi maintenant sous la commune loi ,
 Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi ! (2)
 Un moment a vaincu mon audace imprudente ;
 Cette ame si superbe est enfin dépendante.

(1) *Moi qui , contre l'amour fièrement révolté, etc.*

Pour sentir davantage le charme de la diction de Racine ,
 il ne faut que lui opposer les vers suivans de Pradon.

Assez, et trop long-tems, d'une bouche profane,
 Je méprisai l'amour, et j'adorai Diane ;
 Solitaire, farouche, on me voyoit toujours
 Chasser dans nos forêts les lions et les ours.
 Mais un soin plus pressant m'occupe et m'embarrasse :
 Depuis que je vous vois, j'abandonne la chasse.
 Elle fit autrefois mes plaisirs les plus doux ;
 Et quand j'y vais, ce n'est que pour penser à vous.

Phèdre, acte I. scène II.

Les mêmes pensées et les mêmes situations peuvent venir dans l'esprit de l'écrivain le plus médiocre et du plus grand homme ; mais c'est la manière de les rendre et de les exprimer qui fait distinguer le grand poëte d'avec le versificateur. Ceux qui aiment à comparer peuvent consulter le parallèle que M. de Voltaire a fait dans sa préface sur Mariamne, de cette déclaration de Pradon avec celle de Racine.

(2) *Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi !*

Cette expression figurée est heureusement préparée par celles d'*orages*, de *naufrages*, etc.

Depuis près de six mois, honteux , désespéré ,
 Portant par-tout le trait dont je suis déchiré ,
 Contre vous , contre moi , vainement je m'éprouve.
 Présente je vous fuis , absente je vous trouve.
 Dans le fond des forêts votre image me suit.
 La lumière du jour , les ombres de la nuit ,
 Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite ;
 Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
 Moi-même , pour tout fruit de mes soins superflus ,
 Maintenant je me cherche , et ne me trouve plus.
 Mon arc , mes javelots , mon char , tout m'importune.
 Je ne me souviens plus des leçons de Neptune.
 Mes seuls gémissemens font retentir les bois ,(1)
 Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.
 Peut-être le récit d'un amour si sauvage (2)
 Vous fait , en m'écoutant , rougir de votre ouvrage.
 D'un cœur qui s'offre à vous quel farouche entretien !

(1) *Mes seuls gémissemens font retentir les bois* , etc.

Ce sont ces idées recherchées et tout ce langage précieux qui gâtent cette pièce ; sans ce défaut , Racine en auroit fait un chef-d'œuvre. M. de Fénelon a dit avec raison que *l'action auroit été plus vive , plus courte et plus rapide , si on n'y avoit vu que Phèdre livrée à la fureur de son amour.*

(2) *Peut-être le récit d'un amour si sauvage* , etc.

Hippolyte craint que ses protestations de tendresse ne fassent rougir Aricie , parce qu'il vient de lui parler de chasse , de coursiers , de chars et de javelots. On ne sauroit trop admirer l'artifice du poëte d'avoir su lui conserver ici ce reste de teinture sauvage. C'est à cette seule marque qu'on peut encore reconnoître Hippolyte.

Quel étrange captif pour un si beau lien ! (1)
 Mais l'offrande à vos yeux en doit être plus chère.
 Songez que je vous parle une langue étrangère ;
 Et ne rejetez pas des vœux mal exprimés ,
 Qu'Hippolyte, sans vous, n'auroit jamais formés.

S C È N E I I I.

HIPPOLYTE, ARICIE, THÉRAMÈNE,
 ISMÈNE.

T H É R A M È N E.

SEIGNEUR , la reine vient , et je l'ai devancée ;
 Elle vous cherche.

H I P P O L Y T E.

Moi ?

(1) *Quel étrange captif pour un si beau lien !*

D'où vient que cette scène, si bien écrite, est si froide ? C'est qu'on s'intéresse peu à toutes ces déclarations galantes ; c'est que l'amour naissant est toujours foible au théâtre ; c'est qu'il faut qu'il soit dans toute sa force pour y produire quelque effet.

On est surpris que Boileau, dont l'humeur sévère avoit tant ridiculisé dans Quinault toute cette fade galanterie, toute cette morale lubrique, beaucoup moins déplacée dans un opéra que dans une tragédie, ait pu laisser passer à Racine ces défauts insupportables dans un ouvrage où les passions ne doivent paroître que dans leur fureur.

P H È D R È ;
T H É R A M È N E .

J'ignore sa pensée.
Mais on vous est venu demander de sa part.
Phèdre veut vous parler avant votre départ.

H I P P O L Y T E .

Phèdre ! Que lui dirai-je ? Et que peut-elle attendre?...

A R I C I E .

Seigneur , vous ne pouvez refuser de l'entendre.
Quoique trop convaincu de son inimitié ,
Vous devez à ses pleurs quelque ombre de pitié.

H I P P O L Y T E .

Cependant vous sortez. Et je pars. Et j'ignore
Si je n'offense point les charmes que j'adore.
J'ignore si ce cœur que je laisse en vos mains....

A R I C I E .

Partez , prince , et suivez vos généreux desseins.
Rendez de mon pouvoir Athènes tributaire.
J'accepte tous les dons que vous me voulez faire.
Mais cet empire enfin , si grand , si glorieux , (1)
N'est pas de vos présens le plus cher à mes yeux.

(1) *Mais cet empire enfin , si grand , si glorieux , etc.*

Ce mot *enfin* n'est ici que pour la mesure.

Quelle décence dans cette réponse ! et que de choses renfermées dans ce peu de paroles ! Cet entretien ne finit en apparence qu'à ce vers : le reste de la scène se passe dans le cœur des spectateurs.

SCÈNE IV.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

HIPPOLYTE.

AMI, tout est-il prêt ? Mais la reine s'avance.
 Va, que pour le départ tout s'arme en diligence.
 Fais donner le signal, cours, ordonne et revien
 Me délivrer bientôt d'un fâcheux entretien.

SCÈNE V.

PHÈDRE, HIPPOLYTE, CÉNONE.

PHÈDRE à CÉNONE, dans le fond du théâtre.

LE voici. Vers mon cœur tout mon sang se retire.
 J'oublie, en le voyant, ce que je viens lui dire. (1)

(1) *Le voici. Vers mon cœur tout mon sang se retire.*

J'oublie, en le voyant, ce que je viens lui dire.

Phèdre dit de même dans Sénèque : *Ma bouche refuse de prononcer ce que je veux lui dire ; une force puissante m'oblige de parler, un autre sentiment m'en empêche.* Hippolyte, acte II. scène II. vers 14.

Cette scène est de l'invention de Sénèque, mais elle n'est pas conduite avec autant d'art que dans Racine ; les belles transitions dont se sert ce poète pour amener l'aveu de la passion de Phèdre, ne sont qu'ingénieuses dans la tragédie

Souvenez-vous d'un fils qui n'espère qu'en vous.

P H È D R E .

On dit qu'un prompt départ vous éloigne de nous ,
 Seigneur. A vos douleurs je viens joindre mes larmes ;
 Je vous viens pour un fils expliquer mes alarmes .
 Mon fils n'a plus de père , et le jour n'est pas loin
 Qui de m'a mort encor doit le rendre témoin .
 Déjà mille ennemis attaquent son enfance .
 Vous seul pouvez contre eux embrasser sa défense .
 Mais un secret remords agite mes esprits ;
 Je crains d'avoir fermé votre oreille à ses cris .
 Je tremble que sur lui votre juste colère
 Ne poursuive bientôt une odieuse mère .

H I P P O L Y T E .

Madame , je n'ai point des sentimens si bas. (1)

P H È D R E .

Quand vous me haïriez , je ne m'en plaindrois pas ,
 Seigneur. Vous m'avez vue attachée à vous nuire ;
 Dans le fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire .

latine , au lieu qu'elles sont pleines de chaleur dans la pièce française ; parce que Racine les a fait naître , non de l'adresse et de la prudence de Phèdre , mais du trouble et de l'égarement où elle se trouve .

(1) *Madame , je n'ai point des sentimens si bas.*

Ce vers ne nous semble pas assez noble ; d'ailleurs le dernier hémistiche tombe sans grâce .

A votre inimitié j'ai pris soin de m'offrir.
 Aux bords que j'habitois je n'ai pu vous souffrir.
 En public , en secret, contre vous déclarée ,
 J'ai voulu par des mers en être séparée.
 J'ai même défendu , par une expresse loi ,
 Qu'on osât prononcer votre nom devant moi.
 Si pourtant à l'offense on mesure la peine ,
 Si la haine peut seule attirer votre haine ,
 Jamais femme ne fut plus digne de pitié ,
 Et moins digne, seigneur, de votre inimitié.

H I P P O L Y T E.

Des droits de ses enfans une mère jalouse
 Pardonne rarement au fils d'une autre épouse ,
 Madame; je le sais. Les soupçons importuns
 Sont d'un second hymen les fruits les plus communs.
 Tout autre auroit pour moi pris les mêmes ombrages ,
 Et j'en aurois peut-être essuyé plus d'outrages.

P H È D R E.

Ah ! seigneur, que le ciel, (j'ose ici l'attester)
 De cette loi commune a voulu m'excepter !
 Qu'un soin bien différent me trouble et me dévore.

H I P P O L Y T E.

Madame, il n'est pas tems de vous troubler encore. (1)

(1) *Madame, il n'est pas tems de vous troubler encore.* etc.

Sénèque a fourni à Racine ce moyen de consolation. La reine conjure Hippolyte d'avoir pitié de son veuvage; et ce jeune prince lui répond: *Puisse le ciel écarter un si funeste*

Peut-être votre époux voit encore le jour.
 Le ciel peut à nos pleurs accorder son retour.
 Neptune le protège, et ce dieu tutélaire
 Ne sera pas en vain imploré par mon père. (1)

P H È D R E.

On ne voit point deux fois le rivage des morts,
 Seigneur. (2) Puisque Thésée a vu les sombres bords, (3)

présage ! Mon père va revoir incessamment cette contrée. Les justes dieux nous accorderont son retour. Hippolyte, acte II. scène II.

(1) *Ne sera pas en vain imploré par mon père.*

Racine ne paroît avoir ici rappelé toute la protection que Neptune accorde à Thésée, que pour établir la vraisemblance de la catastrophe.

(2) *On ne voit point deux fois le rivage des morts,
 Seigneur.*

Ce vers est une traduction inimitable des vers suivans de Sénèque.

*Non unquam amplius
 Convexa tetigit supera, qui mersus semel
 Adiit silentem nocte perpetuâ domum.*

Hippolyte, acte I. scène II.

(3) *Puisque Thésée a vu les sombres bords, etc.*

C'est ce que dit Mégare dans Euripide.

*Vous espérez en vain que votre fils retournera sur la terre ;
 nul homme n'est sorti du sombre royaume de Pluton. Hercule
 furieux, acte I. scène III.*

Le préjugé où est Phèdre que Thésée est descendu aux enfers, et qu'il ne reviendra plus, est de l'invention de Sénèque. Cette préoccupation sert à tromper cette princesse, et à lui faire écouter sa passion criminelle. Dans Euripide,

En vain vous espérez qu'un dieu vous le renvoie ;
 Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie. (1)
 Quedis-je ? Il n'est point mort, puisqu'il respire en vous ;
 Toujours devant mes yeux je crois voir mon époux.
 Je le vois, je lui parle ; et mon cœur.... Je m'é gare,
 Seigneur ; ma folle ardeur, malgré moi, se déclare.

HIPPOLYTE.

Je vois de votre amour l'effet prodigieux.
 Tout mort qu'il est, Thésée est présent à vos yeux ;
 Toujours de son amour votre ame est embrâsée. (2)

Thésée ne s'est absenté que pour un an ; il est sur le point de revenir, on l'attend au premier moment. Ces deux situations ont chacune leur beauté.

(1) *Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie.*

Sénèque a fourni ce beau vers à Racine.

Regni tenacis dominus et tacitæ Stygis

Nullam relictos fecit ad superos viam.

Le maître du ténébreux empire qu'arrose le Styx ne lâche jamais sa proie ; il n'a pas encore permis aux morts de voir le jour qu'ils ont quitté. Hippolyte, acte II. scène 11.

On peut remarquer ici que le *regni tenacis* du tragique latin, qu'on ne peut traduire en français avec la même précision, a été on ne peut pas mieux rendu par la belle épithète d'*avare*, que Racine paroît avoir empruntée du

Strepitum Acherontis avari

de Virgile. *Georgiques*, livre II. vers 492.

(2) *Toujours de son amour votre ame est embrâsée*

Traduction de ce vers de Sénèque :

Amore nempè Thesi casto furis ?

Hippolyte, acte II. scène 11.

Oui, prince, je languis, je brûle pour Thésée. (1)
 Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers,
 Volage adorateur de mille objets divers,
 Qui va du dieu des morts déshonorer la couche ;
 Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche,
 Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi,
 Tel qu'on dépeint nos dieux, ou tel que je vous voi.

(1) *Oui, prince, je languis, je brûle pour Thésée, etc.*

Toute cette déclaration est empruntée de Sénèque. *Hippolyte*, acte II. scène II. vers 57 et suiv. .

Oui, dit Phèdre, j'aime, Hippolyte, cet air que Thésée apporta en naissant, et qu'il conservoit encore lorsqu'un duvet léger couvrit pour la première fois la fraîcheur de ses joues, et lorsqu'il s'engagea dans l'affreuse retraite du Minotaure, et qu'à l'aide d'un fil il sut en reconnoître tous les détours. Dans quel éclat nous parut-il alors ! Ses cheveux étoient noués avec des bandelettes : une couleur vermeille animoit la délicatesse de son teint ; à travers la foiblesse de son âge, on démêloit déjà sa vigueur naissante ; il avoit les traits de Diane que vous aimez, de Phœbus mon père, ou plutôt il avoit vos traits. Oui, tel étoit son air lorsque le perfide nous plut ; il portoit, comme vous, sa tête avec fierté. Ce qu'on remarque de plus en vous, c'est cet éclat qui n'a pas besoin de parure. Vous êtes l'image vivante de votre père ; il me semble aussi qu'un mélange heureux des qualités de votre mère ajoute quelques traits de plus à cette ressemblance, et qu'on démêle la fermeté rigide des Scythes à travers l'air moins sauvage des Grecs. Si vous fussiez descendu avec votre père dans les ports de Crète, ma sœur n'eût destiné qu'à vous le fil qu'elle lui donna.

Il avoit votre port , vos yeux , votre langage :
 Cette noblé pudeur coloroit son visage ,
 Lorsque de notre Crète il traversa les flots.
 Digne sujet des vœux des filles de Minos ,
 Que faisiez-vous alors ? Pourquoi , sans Hippolyte ,
 Des héros de la Grèce assembla-t'il l'élite ?
 Pourquoi , trop jeune encor , ne pûtes-vous alors
 Entrer dans le vaisseau qui le mit sur nos bords ?
 Par vous auroit péri le monstre de la Crète ,
 Malgré tous les détours de sa vaste retraite.
 Pour en développer l'embarras incertain ,
 Ma sœur du fil fatal eût armé votre main.
 Mais non , dans ce dessein je l'aurois devancée. (1)
 L'amour m'en eût d'abord inspiré la pensée.
 C'est moi , prince , c'est moi , dont l'utile secours
 Vous eût du labyrinthe enseigné les détours.
 Que de soins m'eût coûté cette tête charmante !
 Un fil n'eût point assez rassuré votre amante.
 Compagne du péril qu'il vous falloit chercher ,
 Moi-même devant vous j'aurois voulu marcher ;

(1) *Mais non , dans ce dessein je l'aurois devancée.*

Cette fin du couplet n'est imitée de personne : c'est la passion portée à son comble , c'est l'ivresse de l'amour peinte avec les couleurs les plus brillantes , les plus vives et les plus vraies. *Quelle fécondité d'idées , de sentimens et d'images ! s'écrie ici M. Lefranc de Pompignan , dans sa lettre à Louis Racine : rien n'échappe à Phèdre amoureuse ; ce que l'amour lui représente , elle croit le voir ; et tout ce qu'elle voit , elle le rend visible au spectateur. Remarques de Louis Racine , tom. II. pag. 404.*

Et Phèdre, au labyrinthe avec vous descendue ;
Se seroit avec vous retrouvée ou perdue. (1)

H I P P O L Y T E .

(à part.)

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ? ... (2) Madame, oubliez-
vous

Que Thésée est mon père, et qu'il est votre époux ?

P H È D R E .

Et sur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire,
Prince ? Aurois-je perdu tout le soin de ma gloire ?

H I P P O L Y T E .

Madame, pardonnez. J'avoue, en rougissant, (3)
Que j'accusois à tort un discours innocent.

(1) *Et Phèdre, au labyrinthe avec vous descendue, etc.*

Voilà sans doute le dernier degré où la passion puisse être portée au théâtre.

(2) *Dieux ! qu'est-ce que j'entends ? ...*

Dans Sénèque, Hippolyte entre ici en fureur ; il est étonné que les dieux écoutent de pareilles horreurs, sans en témoigner leur indignation ; il voudroit que le ciel s'obscurcît, que le soleil effrayé retournât sur lui-même ; il prie le maître du tonnerre de l'écraser de sa foudre, puisqu'il a pu devenir l'objet des transports incestueux de sa belle-mère. La surprise d'Hippolyte, réduite à ce peu de mots, *Dieux ! qu'est-ce que j'entends ?* est bien plus éloquente dans Racine.

(3) *Madame, pardonnez. J'avoue, en rougissant, etc.*

Sénèque n'admet point dans Hippolyte cette louable confusion, ce doute estimable ; Racine en cet endroit, est bien supérieur à son modèle. Ce n'est pas en cela seulement que

Ma honte ne peut plus soutenir votre vue ;
Et je vais.....

P H È D R E.

Ah ! cruel ! tu m'as trop entendue. (1)

Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur.
Hé bien ! connois donc Phèdre et toute sa fureur.
J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime ,
Innocente à mes yeux , je m'approuve moi-même ;
Ni que du fol amour qui trouble ma raison ,
Ma lâche complaisance ait nourri le poison.
Objet infortuné des vengeances célestes ,
Je m'abhorre encor plus que tu ne me détestes.
Les dieux m'en sont témoins, ces dieux qui , dans mon flanc ;
Ont allumé le feu fatal à tout mon sang ;

pèche le héros du tragique latin : il le représente prêt à donner la mort à Phèdre , et la saisissant par les cheveux pour l'immoler à son ressentiment. *Hippolyte* , acte II. scène II. Il s'en faut peu qu'Euripide ne prête à Hippolyte le même emportement envers la nourrice de Phèdre.

Phèdre de même , chez Sénèque , s'oublie au point de se jeter au genoux d'Hippolyte , pour le conjurer de répondre à sa passion. Racine n'est pas moins admirable dans la manière dont il a imité les anciens , que par l'art avec lequel il a su s'en écarter.

(1) *Ah ! cruel ! tu m'as trop entendue.*

Ce n'est plus un amour qui s'échape avec les plus grands ménagemens ; c'est la passion qui éclate dans toute sa force ; c'est un torrent qui se déborde avec fureur. Quel pinceau il falloit avoir pour peindre avec tant de feu les emportemens d'une passion effrénée !

Ces dieux qui se sont fait une gloire cruelle
 De séduire le cœur d'une foible mortelle.
 Toi-même en ton esprit rappelle le passé.
 C'est peu de t'avoir fui, cruel ! je t'ai chassé :
 J'ai voulu te paroître odieuse, inhumaine ;
 Pour mieux te résister, j'ai recherché ta haine.
 De quoi m'ont profité mes inutiles soins ?
 Tu me haïssois plus, je ne t'aimois pas moins.
 Tes malheurs te prêtoient encor de nouveaux charmes.
 J'ai languï, j'ai séché dans les feux, dans les larmes.
 Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,
 Si tes yeux, un moment, pouvoient me regarder.
 Que dis-je ? Cet aveu que je te viens de faire,
 Cet aveu si honteux, le crois-tu volontaire ?
 Tremblante pour un fils que je n'osois trahir,
 Je te venois prier de ne le point haïr.
 Foibles projets d'un cœur trop plein de ce qu'il aime !
 Hélas ! je ne t'ai pu parler que de toi-même.
 Venge-toi : punis-moi d'un odieux amour.
 Digne fils du héros qui t'a donné le jour,
 Délivre l'univers d'un monstre qui t'irrite.
 La veuve de Thésée ose aimer Hippolyte !....
 Crois-moi, ce monstre affreux ne doit point t'échaper ; (1)
 Voilà mon cœur : c'est là que ta main doit fraper.
 Impatient déjà d'expier son offense ,

(1) *Crois-moi, ce monstre affreux ne doit point t'échaper ;*
 Sénèque, qui représente Hippolyte prêt à immoler Phèdre,
 lui fait dire, en s'adressant à Diane : *Jamais le sang ne coula*
plus justement sur tes autels. Hippolyte, acte II. scène 11.

Au devant de ton bras je le sens qui s'avance.
 Frappe : ou si tu le crois indigne de tes coups ,
 Si ta haine m'envie un supplice si doux ,
 Ou si d'un sang trop vil ta main seroit trempée ,
 Au défaut de ton bras , prête-moi ton épée. (1)
 Donne.

O E N O N E.

Que faites-vous, madame ? Justes dieux ! ...
 Mais on vient. Évitez des témoins odieux.
 Venez, rentrez, fuyez une honte certaine.

S C È N E V I.

H I P P O L Y T E , T H É R A M È N E.

T H É R A M È N E.

E S T - C E Phèdre qui fuit, ou plutôt qu'on entraîne ?
 Pourquoi, seigneur, pourquoi ces marques de douleur ?
 Je vous vois sans épée, interdit, sans couleur.

H I P P O L Y T E.

Théramène, fuyons. Ma surprise est extrême.
 Je ne puis, sans horreur, me regarder moi-même.

(1) *Au défaut de ton bras, prête-moi ton épée.*

L'idée que Racine a eue de faire rester entre les mains de Phèdre l'épée d'Hippolyte, est due à Sénèque. *Hippolyte*, acte II. scène 11. vers 115 et suiv. Ce moyen paroît ressembler au manteau de Joseph resté entre les mains de la femme de Putiphar. *Genèse*, chap. XXXIX. verset 12.

Phèdre... Mais non, grands dieux ! qu'en un profond oubli
Cet horrible secret demeure enseveli !

T H É R A M È N E .

Si vous voulez partir, la voile est préparée.
Mais Athènes, seigneur, s'est déjà déclarée.
Ses chefs ont pris les voix de toutes ses tribus ;
Votre frère l'emporte, et Phèdre a le dessus. (1)

H I P P O L Y T E .

Phèdre ?

T H É R A M È N E .

Un hérault, chargé des volontés d'Athènes,
De l'état en ses mains vient remettre les rênes.
Son fils est roi, seigneur.

H I P P O L Y T E .

Dieux, qui la connoissez !

Est-ce donc sa vertu que vous récompensez ?

T H É R A M È N E .

Cependant un bruit sourd veut que le roi respire.
On prétend que Thésée a paru dans l'Épire ;
Mais moi, qui l'y cherchai, seigneur, j'en sais trop bien...

H I P P O L Y T E .

N'importe, écoutons tout, et ne négligeons rien.
Examinons ce bruit, remontons à sa source.
S'il ne mérite pas d'interrompre ma course,

(1) *Votre frère l'emporte, et Phèdre a le dessus.*

Avoir le dessus ou le dessous : expressions trop peu élégantes pour la poésie.

Partons ; et, quelque prix qu'il en puisse coûter ,
Mettons le sceptre aux mains dignes de le porter. (1)

(1) *Mettons le sceptre aux mains dignes de le porter.*

Cet acte est un peu vide d'action. A l'exception de la scène où Phèdre déclare sa passion à Hippolyte , on n'y trouve rien de fort intéressant ; cependant il faut avouer qu'une aussi belle scène suffit pour faire valoir un acte.

On a reproché avec quelque raison à Racine de n'avoir point cité Sénèque au nombre des auteurs qu'il a imités dans cette pièce. *Théâtre des Grecs* , tom. II. pag. 514.

Fin du second Acte.

A C T E I I I .

S C È N E P R E M I È R E .

P H È D R E , C É N O N E .

P H È D R E .

An! que l'on porte ailleurs les honneurs qu'on m'envoie.
 Importune, peux-tu souhaiter qu'on me voie?
 De quoi viens-tu flater mon esprit désolé?
 Cache-moi bien plutôt; je n'ai que trop parlé. (1)
 Mes fureurs au dehors ont osé se répandre.
 J'ai dit ce que jamais on ne doit entendre.
 Ciel! comme il m'écoutoit! Par combien de détours
 L'insensible a long-tems éludé mes discours!
 Comme il ne respiroit qu'une retraite prompte!
 Et combien sa rougeur a redoublé ma honte!

(1) *Cache-moi bien plutôt; je n'ai que trop parlé.*

Ce qui intéresse le plus pour Phèdre, c'est l'horreur qu'elle a pour sa passion, à laquelle néanmoins elle revient toujours malgré elle; ce sont ces flux et reflux d'amour et de remords qui se succèdent et se repoussent continuellement. Ce qu'on admire le plus aussi, c'est que la passion de Phèdre, toujours combattue par ses remords, n'en croît pas moins à chaque instant.

Pourquoi détournois-tu mon funeste dessein ? (1)
 Hélas ! quand son épée alloit chercher mon sein ,
 A-t'il pâli pour moi ? Me l'a-t'il arrachée ? . . .
 Il suffit què ma main l'ait une fois touchée , (2)
 Je l'ai rendue horrible à ses yeux inhumains ;
 Et ce fer malheureux profaneroit ses mains . . .

C E N O N E .

Ainsi, dans vos malheurs ne songeant qu'à vous plaindre,
 Vous nourrissez un feu qu'il vous faudroit éteindre.
 Ne vaudroit-il pas mieux, digne sang de Minos,
 Dans de plus nobles soins chercher votre repos ?
 Contre un ingrat qui plaît recourir à la fuite ;
 Régner, et de l'état embrasser la conduite ?

P H È D R E .

Moi, régner ! (3) Moi, ranger un état sous ma loi,

(1) *Pourquoi détournois-tu mon funeste dessein ?*

On dit *détourner quelqu'un d'un dessein* ; mais on ne peut pas dire également, soit en vers, soit en prose, *détourner un dessein*. Remarques de M. l'abbé d'Olivet, *nouvelle édition*, pag. 55.

(2) *Il suffit que ma main l'ait une fois touchée.*

Sénèque a fourni cette pensée à Racine : ce n'est pas Phèdre qui suppose à Hippolyte de la répugnance pour son épée ; c'est ce prince lui-même qui ne veut plus que cette épée soit suspendue à son côté, parce que Phèdre l'a touchée. On sent combien sont désagréables des pensées aussi forcées ; c'étoit sans doute un grand art dans Racine de les rendre supportables.

(3) *Moi, régner !* etc.

Ce retour est admirable. Ces deux mots tiennent lieu d'une

Quand ma foible raison ne règne plus sur moi !
 Lorsque j'ai de mes sens abandonné l'empire !
 Quand sous un joug honteux à peine je respire !
 Quand je me meurs !

C E N O N E .

Fuyez.

P H È D R E .

Je ne le puis quitter.

C E N O N E .

Vous l'osâtes bannir, vous n'osez l'éviter !

P H È D R E .

Il n'est plus tems. Il sait mes ardeurs insensées.
 De l'austère pudeur les bornes sont passées.
 J'ai déclaré ma honte aux yeux de mon vainqueur ;
 Et l'espoir, malgré moi, s'est glissé dans mon cœur.
 Toi-même, rappelant ma force défaillante, (1)

sentence. On peut observer ici l'adresse du poëte à les mettre en action. Cet art est une perfection dans la poésie dramatique, où la vivacité du dialogue permet rarement la tranquillité des réflexions morales.

(1) *Toi-même, rappelant ma force défaillante, etc.*

Ce ne sont point des images ampoulées où le poëte se livre à la fureur de paroître ; c'est une image juste, agréable, puisée dans la nature, et telle qu'il en échappe dans la conversation à une personne passionnée. Pradon semble avoir voulu copier Racine, lorsqu'il fait dire à Phèdre :

J'étois heureusement tombée évanouie :
 Mes mortelles douleurs alloient finir ma vie ;

Et mon ame déjà sur mes lèvres errante ,
 Par tes conseils flateurs tu m'as su ranimer ,
 Tu m'as fait entrevoir que je pouvois l'aimer .

C E N O N E .

Hélas ! de vos malheurs innocente ou coupable ,
 De quoi , pour vous sauver , n'étois-je point capable ?
 Mais , si jamais l'offense irrita vos esprits ,
 Pouvez-vous d'un superbe oublier les mépris ?
 Avec quels yeux cruels sa rigueur obstinée
 Vous laissoit à ses pieds , peu s'en faut , prosternée ! (1)
 Que son farouche orgueil le rendoit odieux !
 Que Phèdre , en ce moment , n'avoit-elle mes yeux !

P H È D R E .

CEnone , il peut quitter cet orgueil qui te blesse ;
 Nourri dans les forêts , il en a la rudesse .
 Hippolyte , endurci par de sauvages lois ,
 Entend parler d'amour pour la première fois .
 Peut-être sa surprise a causé son silence ;
 Et nos plaintes peut-être ont trop de violence .

Seule , et sans nul secours , prête à finir mon sort ,
 Dans cet affreux sommeil j'envisageois la mort .
 Enfin , sans mouvement , en proie à ma foiblesse ,
 Par un dernier soupir j'étouffois ma tendresse ,
 Quand vos cruels secours sont venus m'arracher
 La douceur qu'au tombeau mon ame alloit chercher .

Phèdre , acte III. scene I.

(2) *Vous laissoit à ses pieds , peu s'en faut , prosternée !*

Peu s'en faut : expression populaire , et peu digne d'entrer dans un vers.

P H É D R E ,

Œ N O N E .

Songez qu'une barbare en son sein l'a formé. (1)

P H É D R E .

Quoique Scythe et barbare , elle a pourtant aimé.

Œ N O N E .

Il a pour tout le sexe une haine fatale.

P H É D R E .

Je ne me verrai point préférer de rivale.

Enfin , tous tes conseils ne sont plus de saison. (2)

Sers ma fureur , Œnone , et non point ma raison.

Il oppose à l'amour un cœur inaccessible ;

Cherchons, pour l'attaquer, quelque endroit plus sensible.

Les charmes d'un empire ont paru le toucher ;

Athènes l'attiroit, il n'a pu s'en cacher ;

Déjà de ses vaisseaux la pointe étoit tournée ,

Et la voile flotoit aux vens abandonnée.

(1) *Songez qu'une barbare en son sein l'a formé*, etc.Ce que dit la confidente en cet endroit , et les réponses de Phèdre , sont imités de Sénèque : *Sachez qu'il est du sang des Amazones*. Hippolyte, acte I. scène 11. . . *Jetez un coup d'œil sur les états des Amazones : toutes féroces que sont ces femmes guerrières , elles sont sensibles au pouvoir de Vénus*. Ibid. acte II. scène 1.Dans l'acte I. scène 11. de la même pièce , la confidente dit aussi : *Hippolyte fuit toutes les femmes*. Et Phèdre répond , comme dans Racine : *Je ne craindrai point de rivale*.(2) *Enfin , tous tes conseils ne sont plus de saison*.*Ne sont plus de saison* , manière de parler trop familière.

Va trouver de ma part ce jeune ambitieux ,
 Œnone. Fais briller la couronne à ses yeux. (1)
 Qu'il mette sur son front le sacré diadème :
 Je ne veux que l'honneur de l'attacher moi-même.
 Cédons-lui ce pouvoir que je ne puis garder.
 Il instruira mon fils , dans l'art de commander.
 Peut-être il voudra bien lui tenir lieu de père ;
 Je mets sous son pouvoir et le fils et la mère.
 Pour le fléchir enfin tente tous les moyens.
 Tes discours trouveront plus d'accès que les miens.
 Presse , pleure , gémis : peins-lui Phèdre mourante ;
 Ne rougis point de prendre une voix suppliante.
 Je l'avoûrai de tout , je n'espère qu'en toi.
 Va , j'attends ton retour pour disposer de moi.

(1) *Fais briller la couronne à ses yeux.*

Ce moyen ingénieux est encore dû à Sénèque.

Prenez , dit Phèdre dans le poëte latin , prenez le sceptre qui m'est confié ; c'est à vous de régner. . . Une femme ne doit point remplir le trône de votre père. Hippolyte , acte II. sc. 11. vers 28. Cette proposition nous paroît d'autant plus adroite , qu'elle prête à Phèdre une sorte d'espérance qui sert à prolonger son illusion.

S C È N E I I.

P H È D R E *seule.*

O toi , qui vois la honte où je suis descendue ,
 Implacable Vénus , suis-je assez confondue ?
 Tu ne saurois plus loin pousser ta cruauté.
 Ton triomphe est parfait , tous tes traits ont porté.
 Cruelle ! si tu veux une gloire nouvelle ,
 Attaque un ennemi qui te soit plus rebelle.
 Hippolyte te fuit , et , bravant ton courroux ,
 Jamais à tes autels n'a fléchi les genoux.
 Ton nom semble offenser ses superbes oreilles.
 Déesse , venge-toi : nos causes sont pareilles.
 Qu'il aime.... (1) Mais déjà tu reviens sur tes pas ,
 Œnone?... On me déteste , on ne l'écoute pas ?

(1) *Qu'il aime....*

M. de Voltaire prétend que Racine a imité ce vers ,
 « Déesse , venge-toi , nos causes sont pareilles.
 » Qu'il aime.... »

du vers suivant de la scène iv. de l'acte I. de la Médée de Corneille.

Et m'aidez à venger cette commune injure , etc.

qui n'est , selon lui , qu'une beauté de poésie dans Corneille ,
 et qui est au contraire une beauté de sentiment dans Racine.
 Remarques sur Médée , tom. III. pag. 101. Nous croyons que
 Racine a plutôt emprunté l'idée de ce vers d'un endroit de
 Sénèque ; qui fait dire à la confidente de Phèdre :

Diane , sois propice à mes vœux : flechis l'esprit ferme et

SCÈNE III.

PHÈDRE, ŒNONE.

ŒNONE.

IL faut d'un vain amour étouffer la pensée,
Madame. Rappelez votre vertu passée.

Le roi, qu'on a cru mort, va paroître à vos yeux. (1)
Thésée est arrivé : Thésée est en ces lieux.

rigide du farouche Hippolyte ; qu'il aime ; fais-le brûler des feux de l'amour ; rends-le docile à ses transports : adoucis son esprit inflexible ; enchaîne son cœur... fais-le rentrer sous le pouvoir de Vénus : voilà l'objet de tes efforts. Hippolyte, acte II. scène 1. vers 55.

On ne sait pas trop pourquoi la confidente implore la déesse des forêts en cette occasion ; c'est une mal-adresse dans le poète latin d'avoir fait adresser des vœux criminels à la chaste Diane.

(1) *Le roi, qu'on a cru mort, va paroître à vos yeux.*

La confidente donne à Phèdre le même conseil, dans Sénèque. *Éteignez les feux horribles de cet amour... ne livrez point votre ame à la honte d'un pareil crime. Hipp. acte I. scène 11.*

Phèdre attend qu'Œnone ait fait des tentatives auprès d'Hippolyte : Œnone revient pour lui apprendre l'arrivée de Thésée. Ce coup de théâtre fait assez d'effet. Mais on a trouvé qu'il n'étoit pas possible que Thésée fût si près de Trézène, sans qu'on en ait eu la moindre nouvelle ; et que le bruit de sa mort ne pouvoit être vraisemblable. *Dissertations sur les tragédies de Corneille et de Racine, tom. II. pag. 584.*

Le peuple , pour le voir , court et se précipite.
Je sortois par votre ordre , et cherchois Hippolyte,
Lorsque , jusques au ciel , mille cris élançés...

P H È D R E .

Mon époux est vivant ? OEnone, c'est assez. (1)
J'ai fait l'indigne aveu d'un amour qui l'outrage ;
Il vit : je ne veux pas en savoir davantage.

O E N O N E .

Quoi ?

P H È D R E .

Je te l'ai prédit , mais tu n'as pas voulu ; (2)
Sur mes justes remords tes pleurs ont prévalu.

Nous répondrons qu'il faut au théâtre se prêter un peu à l'illusion , et que peu de nos pièces de ce côté là pourroient soutenir un examen sévère.

Le retour de Thésée ne produit aucune surprise dans la pièce d'Euripide , parce qu'on s'attend de moment en moment à le voir paroître. Racine a préféré l'invention de Sénèque , comme la plus propre à produire un grand effet.

(1) *Mon époux est vivant ? OEnone, c'est assez.*

Le désordre où se trouve Phèdre à l'arrivée de Thésée paroît semblable à celui où se trouve Monime , lorsqu'on lui apprend que Mithridate est arrivé : c'est le même trouble , la même émotion , quoiqu'elle soit occasionnée par une cause tout à fait différente.

(2) *Je te l'ai prédit , mais tu n'as pas voulu ; etc.*

Phèdre s'exprime à peu près de même dans Euripide : *J'avois prévu les effets de ton imprudence ; je l'avois dit d'ensevelir dans un silence éternel le secret qui va devenir le sujet de mon tourment ; tu n'as pu te taire : et je mourrai déshonorée.*
Hippolyte , acte III. scène III.

Je

Je mourois ce matin digne d'être pleurée ;
 J'ai suivi tes conseils, je meurs déshonorée.

C E N O N E.

Vous mourez !

P H È D R E.

Juste ciel ! qu'ai-je fait aujourd'hui ?

Mon époux va paroître , et son fils avec lui.
 Je verrai le témoin de ma flamme adultère ,
 Observer de quel front j'ose aborder son père , (1)
 Le cœur gros de soupirs qu'il n'a point écoutés,
 L'œil humide de pleurs par l'ingrat rebutés.
 Penses-tu que, sensible à l'honneur de Thésée ,
 Il lui cache l'ardeur dont je suis embrasée ?
 Laissera-t'il trahir , et son père et son roi ? (2)
 Pourra-t'il contenir l'horreur qu'il a pour moi ?
 Il se tairoit en vain. Je sais mes perfidies ,

(1) *Je verrai le témoin de ma flamme adultère, etc.* •

Racine a emprunté d'Euripide l'idée de cette situation terrible. *Tant que Thésée, dit Hippolyte à la confidente de Phèdre, ne sera point à Trézène, je n'habiterai plus dans ce palais.... mais à son retour, j'y rentrerai pour voir de quel front ta maîtresse et toi recevrez mon père; c'est à cela seul que je m'assurerai de votre audace, etc. Hippolyte, acte III. scène 11.*

(2) *Laissera-t'il trahir et son père et son roi?*

Dans Euripide, Phèdre désespérée dit : *Hippolyte, tout plein de son courroux, va découvrir mon crime à Thésée; il instruira le vieux Pitthée de mes perfidies : il semera par toute la terre des bruits injurieux à ma mémoire. Hippol. acte III. scène 111.*

Œnone , et ne suis point de ces femmes hardies , (1)
 Qui , goûtant dans le crime une tranquille paix ,
 Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.
 Je connois mes fureurs , je les rappelle toutes.
 Il me semble déjà que ces murs , que ces voûtes
 Vont prendre la parole , et , prêts à m'accuser ,

(1) *Il se tairoit en vain. Je sais mes perfidies ,*

Œnone , et ne suis point de ces femmes hardies , etc.

Ce retour de Phèdre sur elle-même est admirable. Dans Sénèque, il se réduit à la déclaration que fait cette princesse qu'elle n'a point perdu toute pudeur. Hippolyte, acte I. scène 11. C'est donc dans Euripide que Racine a trouvé le modèle de ce sublime morceau.

Je connoissois , dit Phèdre , l'opprobre de ma foiblesse. Liée à Thésée par les nœuds de l'hyménée , j'ai senti toute l'horreur qu'inspire une telle action.... Périssent à jamais la femme qui fit entrer la première dans le lit de son époux un homme étranger ! Ce furent les familles les plus distinguées qui donnèrent à notre sexe ce dangereux exemple.... Oui , je déteste ces femmes perfides , qui affectent dans leurs discours tout l'extérieur de la vertu , et qui couvrent , sous un voile d'honnêteté , leurs débordemens secrets. De quel front , ô Vénus , osent-elles fixer les yeux de leurs époux ? Quoi ! n'appréhendent-elles pas que les ténèbres , complices de leurs crimes , les murs , les voûtes de leurs appartemens n'élèvent la voix contr'elles.... Voilà , mes amies , en s'adressant aux femmes du cœur , ce qui me détermine à mourir. Je ne veux point être convaincue d'avoir déshonoré mon époux et les enfans qui me doivent le jour. Puisse plutôt la vertu de leur mère les faire vivre à Athènes avec une liberté noble et tranquille ! Je ne sais que trop l'effet que produit sur un grand cœur le sentiment secret du crime de ses pères. Hippolyte , acte II. scène 11.

Attendent mon époux pour le désabuser.
 Mourons. De tant d'horreurs qu'un trépas me délivre !
 Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre ? (1)
 La mort aux malheureux ne cause point d'effroi ;
 Je ne crains que le nom que je laisse après moi.
 Pour mes tristes enfans quel affreux héritage !
 Le sang de Jupiter doit enfler leur courage.
 Mais, quelque juste orgueil qu'inspire un sang si beau,
 Le crime d'une mère est un pesant fardeau.
 Je tremble qu'un discours, hélas ! trop véritable ,
 Un jour ne leur reproche une mère coupable.
 Je tremble qu'opprimés de ce poids odieux ,
 L'un ni l'autre jamais n'osent lever les yeux.

Œ N O N E.

Il n'en faut point douter, je les plains l'un et l'autre.
 Jamais crainte ne fut plus juste que la vôtre.
 Mais à de tels affronts pourquoi les exposer ?
 Pourquoi contre vous-même allez-vous déposer ?
 C'en est fait. On dira que Phèdre, trop coupable,
 De son époux trahi fuit l'aspect redoutable.
 Hippolyte est heureux, qu'aux dépens de vos jours ,
 Vous-même, en expirant, appuyiez ses discours.
 A votre accusateur que pourrai-je répondre ?
 Je serai devant lui trop facile à confondre.

(1) *Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre ?*
 Virgile a dit, au quatrième livre de l'Énéide, vers 380 ,

Usque adeòne mori miserum est ?

Pensée très-forte, exprimée très-foiblement par Quinaut.

La mort n'est pas un mal si cruel qu'elle semble.

De son triomphe affreux je le verrai jouir ,
 Et conter votre honte à qui voudra l'ouïr.
 Ah ! que plutôt du ciel la flamme me dévore !...
 Mais , ne me trompez point , vous est-il cher encore ?
 De quel œil voyez-vous ce prince audacieux ?

P H È D R E .

Je le vois comme un monstre effroyable à mes yeux.

C E N O N E .

Pourquoi donc lui céder une victoire entière ?
 Vous le craignez. . . . Osez l'accuser la première (1)
 Du crime dont il peut vous charger aujourd'hui.
 Qui vous démentira ? Tout parle contre lui.
 Son épée en vos mains heureusement laissée ,
 Votre trouble présent , votre douleur passée ,
 Son père par vos cris dès long-tems prévenu ,
 Et déjà son exil par vous-même obtenu....

P H È D R E .

Moi , que j'ose opprimer et noircir l'innocence !

C E N O N E .

Mon zèle n'a besoin que de votre silence.
 Tremblante comme vous , j'en sens quelques remords.
 Vous me verriez plus prompte affronter mille morts.

(1) *Vous le craignez. . . . Osez l'accuser la première*

Dans Sénèque, la confidente dit à Phèdre : *Hippolyte sait votre crime . . . faisons en retomber sur lui l'imputation : accusons-le d'avoir eu pour vous un amour incestueux ; l'aveu que vous lui avez fait de votre passion n'est connu de personne : qui pourra vous démentir ? Hippolyte, acte II. sc. 11.*

Mais , puisque je vous perds sans ce triste remède.
 Votre vie est pour moi d'un prix à qui tout cède.
 Je parlerai. Thésée , aigri par mes avis ,
 Bornera sa vengeance à l'exil de son fils.
 Un père , en punissant , madame , est toujours père ;
 Un supplice léger suffit à sa colère.
 Mais , le sang innocent dût-il être versé ,
 Que ne demande point votre honneur menacé ? (1)
 C'est un trésor trop cher pour oser le commettre.
 Quelque loi qu'il vous dicte , il faut vous y soumettre ,
 Madame ; et , pour sauver notre honneur combattu ,
 Il faut immoler tout , et même la vertu.
 On vient. Je vois Thésée.

P H È D R E.

Ah ! je vois Hippolyte ;
 Dans ses yeux insolens je vois ma perte écrite.
 Fais ce que tu voudras , je m'abandonne à toi. (2)
 Dans le trouble où je suis , je ne puis rien pour moi.

(1) *Mais , le sang innocent dût-il être versé ,
 Que ne demande point votre honneur menacé ?*

Cette maxime horrible est peut-être tolérable dans la bouche d'une esclave. Mais que Phèdre , après avoir dit :

« Moi , que j'ose opprimer et noircir l'innocence ! »
 consente aux manœuvres horribles d'OÉnone , et s'abandonne à elle , cela révolte. Si Phèdre parloit toujours ainsi , elle cesseroit bientôt d'être intéressante.

(2) *Fais ce que tu voudras , je m'abandonne à toi.
 Dans le trouble où je suis , je ne puis rien pour moi.*

Phèdre est bien moins supportable dans Sénèque ; c'est elle-même qui accuse Hippolyte en présence de Thésée.

S C È N E I V.

THÉSÉE , HIPPOLYTE , PHÈDRE , CÈNONE ,
THERAMÈNE.

T H É S É E .

LA fortune à mes vœux cesse d'être opposée ,
Madame , et dans vos bras met....

P H È D R E .

Arrêtez , Thésée ,

Et ne profanez point des transports si charmans.
Je ne mérite plus ces doux empressemens.
Vous êtes offensé. La fortune jalouse
N'a pas , en votre absence , épargné votre épouse.
Indigne de vous plaire et de vous approcher ,
Je ne dois désormais songer qu'à me cacher.

Ici , Phèdre se repose sur Cènone des moyens de la tirer du pas glissant dans lequel elle s'est engagée. Cet artifice du poète français la rend moins coupable en apparence , mais revient cependant à peu près au même qu'à celui de Sénèque.

Phèdre , pour avoir écouté avec trop de foiblesse un penchant flateur , se voit obligée de se perdre elle-même , ou de perdre l'objet de sa passion. Quelle morale sublime et effrayante ! C'est sous ce point de vue que M. Arnaud envisageoit le personnage de Phèdre , lorsqu'il regardoit cette pièce comme une école de mœurs.

SCÈNE V.

THÉSÉE, HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

THÉSÉE.

QUEL est l'étrange accueil qu'on fait à votre père,
Mon fils ?

HIPPOLYTE.

Phèdre peut seule expliquer ce mystère.
Mais, si mes vœux ardents vous peuvent émouvoir,
Permettez-moi, seigneur, de ne la plus revoir :
Souffrez que pour jamais le tremblant Hippolyte
Disparaisse des lieux que votre épouse habite.

THÉSÉE.

Vous, mon fils, me quitter ?

HIPPOLYTE.

Je ne la cherchois pas ;
C'est vous qui sur ces bords conduisîtes ses pas.
Vous daignâtes, seigneur, aux rives de Trézène,
Confier en partant Aricie et la reine.
Je fus même chargé du soin de les garder.
Mais quels soins désormais peuvent me retarder ?
Assez dans les forêts mon oisive jeunesse
Sur de vils ennemis a montré son adresse.
Ne pourrai-je, en fuyant un indigne repos,
D'un sang plus glorieux teindre mes javelots ?

Vous n'aviez pas encore atteint l'âge où je touche,
 Déjà plus d'un tyran, plus d'un monstre farouche
 Avoit de votre bras senti la pesanteur;
 Déjà, de l'insolence heureux persécuteur,
 Vous aviez des deux mers assuré les rivages;
 Le libre voyageur ne craignoit plus d'outrages.
 Hercule, respirant sur le bruit de vos coups,
 Déjà de son travail se reposoit sur vous.
 Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père,
 Je suis même encor loin des traces de ma mère.
 Souffrez que mon courage ose enfin s'occuper.
 Souffrez, si quelque monstre a pu vous échaper,
 Que j'apporte à vos pieds sa dépouille honorable;
 Ou que d'un beau trépas la mémoire durable,
 Éternisant des jours si noblement finis,
 Prouve à tout l'univers que j'étois votre fils.

T H É S É E.

Que vois-je? Quelle horreur, dans ces lieux répandue,
 Fait fuir devant mes yeux ma famille éperdue?
 Si je reviens si craint, et si peu désiré,
 O ciel! de ma prison pourquoi m'as-tu tiré?
 Je n'avois qu'un ami. Son imprudente flamme
 Du tyran de l'Épire alloit ravir la femme.
 Je servois à regret ses desseins amoureux;
 Mais le sort irrité nous aveugloit tous deux.
 Le tyran m'a surpris sans défense et sans armes;
 J'ai vu Pirithoüs, triste objet de mes larmes,
 Livré par ce barbare à des monstres cruels,
 Qu'il nourrissoit du sang des malheureux mortels.

Moi-même , il m'enferma dans des cavernes sombres ,
 Lieux profonds et voisins de l'empire des ombres. (1)
 Les dieux , après six mois , enfin m'ont regardé.
 J'ai su tromper les yeux par qui j'étois gardé.
 D'un perfide ennemi j'ai purgé la nature ;
 A ses monstres lui-même a servi de pâture. (2)
 Et lorsqu'avec transport je pense m'approcher
 De tout ce que les dieux m'ont laissé de plus cher ;
 Que dis-je ? Quand mon ame , à soi-même rendue ,
 Vient se rassasier d'une si chère vue ,
 Je n'ai pour tout accueil que des frémissemens. (3)
 Tout fuit : tout se refuse à mes embrassemens.

(1) *Moi-même il m'enferma dans des cavernes sombres ,
 Lieux profonds et voisins de l'empire des ombres.*

Racine raconte le fait historique en se servant de tous les ornemens de la fable. Sénèque fait dire tout simplement à Thésée qu'il revient des enfers. *Remarques de Louis Racine* , tom. II. pag. 178.

(2) *D'un perfide ennemi j'ai purgé la nature ;
 A ses monstres lui-même a servi de pâture.*

Subligny , dans sa critique , auroit voulu que Racine eût tourné ainsi ces vers :

« *L'ennemi dont mon bras a purgé la nature ,
 » A ses monstres lui-même a servi de pâture. »*

Et nous croyons que Subligny avoit raison ; car autrement il faut nécessairement un *il* au second vers. *Dissertations sur les tragédies de Corneille et de Racine* , tom. II. pag. 286.

(3) *Je n'ai pour tout accueil que des frémissemens , etc.*

Euripide fait dire de même à Thésée qui entre sur la scène : *Savez-vous ce qui cause ce bruit dans mon palais ? J'entends les cris de femmes éperdues. Quoi ! les personnes qui occupent*

Et moi-même éprouvant la terreur que j'inspire ,
Je voudrois être encor dans les prisons d'Épire.

Parlez. Phèdre se plaint que je suis outragé.

Qui m'a trahi ? Pourquoi ne suis-je pas vengé ?

La Grèce , à qui mon bras fut tant de fois utile ,
A-t'elle au criminel accordé quelque asyle ? . . .

Vous ne répondez point ! Mon fils , mon propre fils
Est-il d'intelligence avec mes ennemis ?

Entrons. C'est trop garder un doute qui m'accable.

Connoissons à la fois le crime et le coupable :

Que Phèdre explique enfin le trouble où je la voi.

ici le premier rang après moi , ne s'empresment point de m'ouvrir les portes de mon palais ; elles ne témoignent aucune envie de me voir. Hippolyte , acte IV. scène 1v. Sénèque a profité de cette idée. Thésée arrive sur la scène , et s'applaudit d'être échapé à tous les dangers qu'il a courus ; mais le peu d'empressement qu'on témoigne de le voir , les plaintes , les cris qui frappent ses oreilles , lui font regarder son palais comme un séjour plus triste que les enfers. Hippolyte , acte III. scène 1.

SCÈNE VI.

HIPPOLYTE *seul.* (1)

Où tendoit ce discours qui m'a glacé d'effroi ?
Phèdre , toujours en proie à sa fureur extrême ,
Veut-elle s'accuser et se perdre elle-même ?
Dieux ! que dira le roi ? Quel funeste poison
L'amour a répandu sur toute sa maison !
Moi-même , plein d'un feu que sa haine réprouve ,
Quel il m'a vu jadis , et quel il me retrouve !
De noirs pressentimens viennent m'épouvanter.
Mais l'innocence enfin n'a rien à redouter.
Allons : cherchons ailleurs par quelle heureuse adresse
Je pourrai de mon père émouvoir la tendresse ,
Et lui dire un amour qu'il peut vouloir troubler ,
Mais que tout son pouvoir ne sauroit ébranler.

(1) *Hippolyte seul.*

Dans presque toutes les éditions de Racine , Théramène reste en scène avec Hippolyte ; c'est une faute ; autrement Hippolyte manqueroit au secret qu'il s'est imposé , en disant , en présence de son gouverneur :

« Phèdre , toujours en proie à sa fureur extrême ,
» Veut-elle s'accuser et se perdre elle-même ? »

Fin du troisième Acte.

A C T E I V .

S C È N E P R E M I È R E .

T H É S É E , O E N O N E .

T H É S É E .

Ah ! qu'est-ce que j'entends ? Un traître, un téméraire, (1)
 Préparoit cet outrage à l'honneur de son père !
 Avec quelle rigueur, Destin , tu me poursuis !
 Je ne sais où je vais, je ne sais où je suis.
 O tendresse ! ô bonté trop mal récompensée !
 Projet audacieux ! détestable pensée !

(1) *Ah ! qu'est-ce que j'entends ? Un traître, un téméraire, etc.*

On a reproché à Racine d'avoir fait croire un peu trop aisément à Thésée que son fils étoit coupable. *Dissertations sur les tragédies de Corneille et de Racine, tom. II. pag. 565.* Phèdre, dit-on, n'accuse Hippolyte que d'une manière très-ambiguë ; Oenone n'est pas un témoin assez grave, et sa seule déposition ne devoit pas persuader Thésée. Cette accusation est beaucoup mieux fondée chez Euripide, et sur-tout chez Sénèque. Dans le poëte grec, Thésée arrive ; il trouve sa femme morte ; et le billet que Phèdre a écrit l'instruit du crime de son fils. Dans Sénèque, la nourrice accuse Hippolyte devant les Athéniens ; Phèdre confirme, par son silence et son désespoir, les rapports de sa confidente ; Thésée en croit tant de témoins ; sa fureur est alors toute naturelle.

Pour parvenir au but de ses noires amours ,
 L'insolent de la force empruntoit le secours.
 J'ai reconnu le fer , instrument de sa rage :
 Ce fer dont je l'armai pour un plus noble usage. (1)
 Tous les liens du sang n'ont pu le retenir ;
 Et Phèdre différoit à le faire punir !
 Le silence de Phèdre épargnoit le coupable !

C E N O N E.

Phèdre épargnoit toujours un père déplorable. (2)
 Honteuse du dessein d'un amant furieux ,
 Et du feu criminel qu'il a pris dans ses yeux ,
 Phèdre mouroit , seigneur ; et sa main meurtrière
 Éteignoit de ses yeux l'innocente lumière.
 J'ai vu lever le bras , j'ai voulu la sauver.
 Moi seule à votre amour j'ai su la conserver ;
 Et , plaignant à la fois son trouble et vos alarmes ,
 J'ai servi , malgré moi , d'interprète à ses larmes.

T H I É S É E.

Le perfide !... Il n'a pu s'empêcher de pâlir.

(1) *Ce fer dont je l'armai pour un plus noble usage.*

Idée empruntée de Virgile , qui représente Didon furieuse montant sur le bûcher , et tirant du fourreau l'épée qu'elle avoit donnée à son amant ; *présent*, dit le poëte , *destiné pour d'autres usages.*

Non hoc quæsitum munus in usus.

Enéide , liv. IV. vers 647.

(2) *Phèdre épargnoit toujours un père déplorable.*

Dans l'édition de 1677 , ce vers se lit ainsi :

« Phèdre épargnoit plutôt un père déplorable. »

De crainte , en m'abordant , je l'ai vu tressaillir.
 Je me suis étonné de son peu d'allégresse ;
 Ses froids embrassemens ont glacé ma tendresse....
 Mais ce coupable amour , dont il est dévoré ,
 Dans Athènes déjà s'étoit-il déclaré ?

C E N O N E .

Seigneur , souvenez-vous des plaintes de la reine ;
 Un amour criminel causa toute sa haine.

T H É S É E .

Et ce feu dans Trézène a donc recommencé ?

C E N O N E .

Je vous ai dit , seigneur , tout ce qui s'est passé....

(*En voyant Hippolyte.*)

C'est trop laisser la reine à sa douleur mortelle. (1)
 Souffrez que je vous quitte , et me range auprès d'elle.

(1) *C'est trop laisser la reine à sa douleur mortelle.*

Il y a beaucoup d'adresse dans cette retraite ; OEnone , en continuant d'accuser Hippolyte , auroit excité trop d'indignation.

SCÈNE II.

HIPPOLYTE, THÉSÉE,

THÉSÉE.

Ah ! le voici , grands dieux ! A ce noble maintien ; (1)
 Quel œil ne seroit pas trompé comme le mien ?
 Faut-il que sur le front d'un profane adultère (2)
 Brille de la vertu le sacré caractère ?
 Et ne devoit-on pas , à des signes certains , (3)

(1) *Ah ! le voici , grands dieux ! A ce noble maintien , etc.*
 Racine , selon Subligni , avoit mis d'abord :

« Mais le voici , grands dieux ! A ce chaste maintien , etc. »

Le parterre , qui ne manque jamais de plaisans , fit ce second vers :

Ne le prendroit-on pas pour un homme de bien ?

Disserations sur les tragédies de Corneille et de Racine ,
 tom. II. pag. 590.

(2) *Faut-il que sur le front d'un profane adultère ,
 Brille de la vertu le sacré caractère ?*

Le fond de cette pensée est de Sénèque. *Cœur perfide ! tu as donc des sentimens cachés ? Sous le masque le plus tranquille , tu couvres donc les transports les plus violens ? etc. Enfin c'est donc sous l'extérieur de la vérité..... que la fourbe et la férocité réussissent à nous surprendre ? Hippolyte , acte III. scène II.*

(3) *Et ne devoit-on pas , à des signes certains ,
 Reconnoître le cœur des perfides humains ?*

C'est la pensée d'Euripide dans Médée , acte III. scène I.
Jupiter , s'écrie-t-elle , pourquoi fournissez-vous aux foibles

Reconnoître le cœur des perfides humains ?

H I P P O L Y T E .

Puis-je vous demander quel funeste nuage, (1)
Seigneur, a pu troubler votre auguste visage ?
N'osez-vous confier ce secret à ma foi ?

T H É S É E .

Perfide ! oses-tu bien te montrer devant moi ? (2)

mortels des moyens certains de discerner l'or faux de celui qui ne l'est pas, et leur laissez-vous ignorer les signes auxquels on peut reconnoître un méchant homme ? Thésée dit la même chose dans Hippolyte, acte IV. scène v. Mais cette idée est tournée d'une manière un peu trop alambiquée. C'est du poëte Théognis, qui étoit un peu plus ancien qu'Euripide, que cette pensée est tirée. *Pensées de Théognis, vers 117.*

(1) *Puis-je vous demander quel funeste nuage, etc.*

Dans Euripide, Hippolyte aborde Thésée, en lui disant : *Mon père, j'ai couru précipitamment à vos cris au moment que je les ai entendus. J'ignore cependant le sujet qui vous afflige, je desire ardemment de l'apprendre de vous... Mais... qu'est-ce que je vois, mon père?... Phèdre morte!... Je reviens à peine de mon étonnement. Je l'ai quittée tout à l'heure, elle étoit pleine de vie. Que lui est-il arrivé? Comment a-t-elle fermé les yeux?... Mon père, je ne vous quitte point que vous ne me l'avez dit... Vous ne me répondez point!.. etc.* Hippolyte, acte IV. scène v.

(2) *Perfide ! oses-tu bien te montrer devant moi ?*

Monstre qu'a trop long-tems épargné le tonnerre ! etc.

C'est dans Euripide que Racine a trouvé le modèle de la chaleur sublime qui règne dans tout ce morceau. Thésée dit à son fils : *Après t'être porté à un tel excès, viens te présenter devant moi !* Hippolyte, acte IV. scène v. Et plus bas : *Sors*

Monstre

Monstre qu'a trop long-tems épargné le tonnerre !
 Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre !
 Après que le transport d'un amour plein d'horreur,
 Jusqu'au lit de ton père a porté ta fureur,
 Tu m'oses présenter une tête ennemie !
 Tu paroîs dans des lieux pleins de ton infamie !
 Et ne vas pas chercher, sous un ciel inconnu,
 Des pays où mon nom ne soit point parvenu !
 Fuis, traître ! Ne viens point braver ici ma haine,
 Et tenter un courroux que je retiens à peine.
 C'est bien assez pour moi de l'opprobre éternel
 D'avoir pu mettre au jour un fils si criminel,
 Sans que ta mort encor, honteuse à ma mémoire,
 De mes nobles travaux vienne souiller la gloire.
 Fuis ; et , si tu ne veux qu'un châtiment soudain
 T'ajoute aux scélérats qu'a punis cette main ,
 Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire
 Ne te voie en ces lieux mettre un pied téméraire.
 Fuis, dis-je ; et, sans retour, précipitant tes pas,
 De ton horrible aspect purge tous mes états.

promptement de cette terre, dont je t'interdis le séjour ; garde-toi bien sur-tout d'aller à Athènes, de t'arrêter même aux extrémités de mes états. Si je me laissois attendrir après une telle injure, etc. . . les rochers que la mer vit naître des os de Sciron publieroient par-tout que je ne fus jamais le fléau des méchans. Ibid. acte IV. scène v.

Sénèque, acte III. scène II. de son *Hippolyte*, a étendu cette idée ; mais il n'a fait que l'affoiblir par tous les détails dont elle est surchargée.

Et toi, Neptune, et toi, si jadis mon courage
 D'infâmes assassins nétoya ton rivage,
 Souviens-toi que, pour prix de mes efforts heureux,
 Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux. (1)
 Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle,
 Je n'ai point imploré ta puissance immortelle.
 Avare du secours que j'attends de tes soins,
 Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins.
 Je t'implore aujourd'hui ; venge un malheureux père :
 J'abandonne ce traître à toute ta colère.
 Étouffe dans son sang ses desirs effrontés.
 Thésée à tes fureurs connoîtra tes bontés. (2)

(1) *Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.*

Racine a cru devoir fonder l'engagement que Neptune avoit pris d'exaucer les vœux de Thésée. Euripide n'a pas eu la même attention. Sénèque s'est contenté, à l'exemple du poëte grec, de faire entendre que Neptune n'avoit fait ce serment que pour lui donner une marque de sa tendresse paternelle.

(2) *Thésée à tes fureurs connoîtra tes bontés.*

C'est Sénèque qui a fourni à Racine l'idée de cette superbe invocation.

Tu sais, dit Thésée à Hippolyte absent, que Neptune, dont je suis fils, m'a permis de former trois vœux, et qu'il m'a juré par le Styx de les exaucer. Souverain des mers, remplis à mon égard ce triste engagement. Qu'Hippolyte ne respire plus au-delà du jour qui l'éclaire ; chargé de l'indignation paternelle, tout jeune qu'il est, qu'il descende dans le tombeau. Mon père, prête à ton fils cet horrible secours ; je ne ferois point usage de la dernière de tes promesses, sans le malheur qui me fait gémir. Renfermé dans les gouffres du Tartare, resserré dans

H I P P O L Y T E.

D'un amour criminel Phèdre accuse Hippolyte!.....
 Un tel excès d'horreur rend mon ame interdite.....
 Tant de coups imprévus m'accablent à la fois,
 Qu'ils m'ôtent la parole et m'éteignent la voix.

T H É S É E.

Traître! tu prétendois qu'en un lâche silence
 Phèdre enseveliroit ta brutale insolence?
 Il falloit, en fuyant, ne pas abandonner
 Le fer qui, dans ses mains, aide à te condamner.
 Ou plutôt il falloit, comblant ta perfidie,
 Lui ravir tout d'un coup la parole et la vie.

H I P P O L Y T E.

D'un mensonge si noir justement irrité,
 Je devrois faire ici parler la vérité, (1)

L'affreuse demeure de Pluton, prêt d'être accablé par le courroux menaçant de l'impitoyable dieu des enfers, etc. je n'ai point imploré ton assistance. Hippolyte, acte III. scène II. On retrouvera la même idée dans la scène II. de l'acte IV. d'Hercule au mont OËta. Sénèque eut sans doute en vue, dans ces deux endroits, l'invocation de Thésée dans Euripide, qui est plus vive, plus chaude et plus forte.

Neptune, mon père, fais périr mon fils. La prière que je t'adresse est le premier des trois vœux que tu m'as promis d'exaucer..... Que ma vengeance ne soit pas différée au-delà du jour qui m'éclaire, etc. Hippolyte, acte IV. scène IV.

(1) *Je devrois faire ici parler la vérité,*

Seigneur : mais je supprime un secret qui vous touche. etc. Hippolyte, dans Euripide, commence à peu près de même

Seigneur : mais je supprime un secret qui vous touche.
 Approuvez le respect qui me ferme la bouche ;
 Et , sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis ,
 Examinez ma vie , et songez qui je suis. (1)
 Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes.
 Quiconque a pu franchir les bornes légitimes ,
 Peut violer enfin les droits les plus sacrés.
 Ainsi que la vertu , le crime a sès degrés ;
 Et jamais on n'a vu la timide innocence
 Passer subitement à l'extrême licence.
 Un jour seul ne fait point , d'un mortel vertueux ;
 Un perfide assassin , un lâche incestueux.
 Élevé dans le sein d'une chaste héroïne ,
 Je n'ai point de son sang démenti l'origine.
 Pitthée , estimé sage entre tous les humains ,
 Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.
 Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage : (2)
 Mais , si quelque vertu m'est tombée en partage ,

sa justification. *Mon père , votre courroux est bien fondé....
 Et cependant , que de raisons j'aurois pour vous calmer !...
 Mais non , j'en puis vous les faire connoître.* Hippol. acte IV.
 scène v.

(1) *Examinez ma vie , et songez qui je suis.*

Gilbert fait dire à Hippolyte , acte IV. scène III.

Comparez seulement mon cœur avec ce vice....

Pour juger du présent , rappelez le passé , etc.

(2) *Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage.*

Ce vers fait la critique d'Euripide. Hippolyte n'est pas si modeste ; il dit à Thésée.

Seigneur, je crois sur-tout avoir fait éclater
 La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.
 C'est par-là qu'Hippolyte est connu dans la Grèce.
 J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse.
 On sait de mes chagrins l'inflexible rigueur.
 Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur; (1)
 Et l'on veut qu'Hippolyte, épris d'un feu profane.....

T H É S É E.

Oui, c'est ce même orgueil, lâche, qui te condamne.
 Je vois de tes froideurs le principe odieux.
 Phèdre seule charmoit tes impudiques yeux;

Je commence, par le reproche que vous m'avez fait, etc... Vous voyez la terre et le ciel; il n'est point dans l'un et l'autre un cœur aussi pur que le mien. Je ne me suis attaché dès mon enfance qu'à honorer les dieux, etc... Je suis tout à fait innocent du crime que vous m'imputez. Je n'ai point encore éprouvé les plaisirs de l'amour; je ne les connois même que de nom. Si l'innocence dans laquelle j'ai toujours vécu ne me justifie pas à vos yeux, faites au moins connoître comment j'ai pu m'en écarter. Hippolyte, acte IV. scène v.

(1) *Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur;*

On a observé que ce vers, quoique fort doux, étoit tout composé de monosyllabes. Pope a remarqué que cette sorte de vers est propre à peindre la mélancolie. Cette observation pourroit être appliquée avec fruit à la poésie française, dans laquelle ces vers sont très-rares. La raison en est, sans doute, que notre langue renferme beaucoup moins de monosyllabes que la langue anglaise. C'est aussi pour cela, selon Vaugelas, qu'un vers composé de monosyllabes seroit insupportable en latin.

Et pour tout autre objet ton ame indifférente (1)
Dédaignoit de brûler d'une flamme innocente.

H I P P O L Y T E .

Non, mon père ; ce cœur (c'est trop vous le celer) (2)
N'a point d'un chaste amour dédaigné de brûler.
Je confesse à vos pieds ma véritable offense.
J'aime... j'aime, il est vrai, malgré votre défense.

(1) *Et pour tout autre objet ton ame indifférente*, etc.

Dans Sénèque, Thésée fait le même reproche à Hippolyte.
Sauvage habitant des forêts, toi que je croyois pur et sans tache, c'est donc là ce que tu me réservoïs ? Tu voulois signaler tes premières amours par l'affreux plaisir de déshonorer ton père. Hippolyte, acte III. scène II.

(2) *Non, mon père ; ce cœur, (c'est trop vous le celer)* etc.

Dans Euripide, Hippolyte, qui est fort éloigné de ressentir de l'amour, cherche à ébranler l'injuste prévention de son père par une raison d'autant plus frapante que toute la sévérité de son caractère y est peinte.

H I P P O L Y T E .

Mon père, je ne puis m'empêcher d'admirer votre conduite. Si vous étiez mon fils, si vous aviez attenté à l'honneur de mon épouse, je ne vous aurois point exilé : j'aurois déjà plongé mon épée dans votre sein.

T H É S É E .

Je suivrai l'idée que tu me donnes.... Mais non.... Tu ne mourras pas, etc. une mort prompte est la consolation d'un homme malheureux. Tu seras banni de ta patrie ; par-tout errant et fugitif, tu traîneras dans une terre étrangère, une vie misérable. Voilà le prix réservé à ton impiété. Hippolyte, acte IV. scène V.

Aricie à ses lois tient mes vœux asservis,
 La fille de Pallante a vaincu votre fils ;
 Je l'adore : et mon ame, à vos ordres rebelle,
 Ne peut ni soupirer, ni brûler que pour elle.

THÉSÉE.

Tu l'aimes?... Ciel!... Mais non, l'artifice est grossier; (1)
 Tu te rends criminel pour te justifier.

HIPPOLYTE.

Seigneur, depuis six mois je l'évite et je l'aime.
 Je venois, en tremblant, vous le dire à vous-même.....
 Hé quoi! de votre erreur rien ne vous peut tirer?
 Par quel affreux serment faut-il vous rassurer? (2)
 Que la terre, le ciel, que toute la nature.....

(1) *Tu l'aimes?... Ciel!... Mais non, l'artifice est grossier.*
 Cette réticence est très-belle : on ne la fait point assez
 sentir au théâtre.

(2) *Par quel affreux serment faut-il vous rassurer?*
Que la terre, le ciel, que toute la nature....
 Idée empruntée de l'endroit suivant d'Euripide.

HIPPOLYTE.

*J'atteste Jupiter de mes sermens. Je jure par la terre, que
 je n'ai point attenté à l'honneur de votre épouse... que je
 n'en ai jamais eu l'idée. Si je suis coupable d'un tel crime,
 je consens à périr dans la honte et dans l'infamie, à errer sur
 toute la terre sans y trouver aucune retraite, et qu'après ma
 mort, la terre et l'eau refusent également de recevoir mes os
 dans leur sein, etc. etc.*

P H É D R E ;

T H É S É E .

Toujours les scélérats ont recours au parjure!....
Cesse, cesse, et m'épargne un importun discours.
Si ta fausse vertu n'a point d'autre secours.....

H I P P O L Y T E .

Elle vous paroît fausse, et pleine d'artifice.
Phèdre au fond de son cœur me rend plus de justice.

T H É S É E .

Ah! que ton impudence excite mon courroux! (1)

H I P P O L Y T E .

Quel tems à mon exil, quel lieu prescrivez-vous?

T H É S É E .

J'admire cet impie : coupable envers moi d'un inceste , il ne pense pas que je puis aussi le soupçonner d'un parjure.

Hippolyte , acte IV. scène v.

(1) *Ah! que ton impudence excite mon courroux!*

Ce vers, est pris presque mot pour mot d'Euripide. *Hippolyte*, acte IV. scène v.

Θ Η Σ Ε Υ Σ .

Οί μοι. Τὸ σεμνὸν ὡς μ' ἀποικτενεῖ τὸ σόν.

Οὐκ εἶ πατὴρ ὡς τὰ χίιστα γῆς ἐκτός.

Hélas, dit Thésée à Hippolyte ; *que la vertu m'indigne ! quoi ! tu ne l'éloigneras pas incessamment du pays qui t'a vu naître ?* Racine, à ce que nous croyons, n'auroit point dû rendre Hippolyte témoin de la malédiction que son père prononce contre lui. La conduite que tient ce jeune prince avec Aricie, en seroit plus vraisemblable. Euripide et Sénèque ont eu grand soin de la lui laisser ignorer.

T H É S É E.

Fusses-tu par-delà les colonnes d'Alcide, (1)
 Je me croirois encor trop voisin d'un perfide.

(1) *Fusses-tu par-delà les colonnes d'Alcide,*

C'est un ancien qui parle, et pour qui les colonnes d'Hercule étoient le *non plus ultra* d'un exilé. Si l'on faisoit parler un personnage moderne, on auroit mauvaise grâce de lui faire dire : *fusses-tu par-delà Cadix* ; mais il est convenable que Thésée parle avec ce préjugé du monument de la gloire de son ami.

Dans Euripide, Hippolyte s'exprime ainsi :

Hélas ! qu'allez-vous faire ? Quoi ! vous n'attendez pas même que le tems me justifie à vos yeux , et vous m'exilez de cette terre !

T H É S É E.

Je voudrois que tu fusses au-delà de l'Océan et des pays habités autrefois par Atlas , tant je sens de haine pour toi. Hippolyte , acte IV. scène v.

Racine, comme on le voit, a traduit le poëte grec avec la plus grande précision.

Sénèque a employé treize vers pour exprimer la même idée, parce qu'il ajoute à ses énumérations géographiques des descriptions poétiques qui ne font qu'affoiblir la fureur des imprécations de Thésée. Ce héros les termine ensuite en disant que, pour tirer vengeance du crime de son fils, *il le suivra dans tous les réduits où il chercheroit à se cacher ; que les lieux les plus éloignés, les plus déserts, les plus impraticables ne le sauveront point de sa colère, parce que ses imprécations le poursuivront dans tous les lieux où ses coups ne pourront point l'atteindre. Hippolyte, acte III. scène 11.*

P H É D R E,
H I P P O L Y T E.

Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez, (1)
Quels amis me plaindront quand vous m'abandonnez ?

T H É S É E.

Va chercher des amis dont l'estime funeste
Honore l'adultère , applaudisse à l'inceste ;
Des traîtres , des ingrats , sans honneur et sans loi ,
Dignes de protéger un méchant tel que toi.

(1) *Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez ,
Quels amis me plaindront quand vous m'abandonnez ?*

*Hélas ! dit Hippolyte dans Euripide , à qui pourrai-je
demander l'hospitalité , si vous m'exilez pour un tel crime ?*

*Ce sera , lui répond Thésée , à celui qui se plaît dans la
société des méchants , et qui reçoit avec plaisir le perfide étranger
qui corrompt les femmes. Hippolyte , acte IV. scène v.*

Gilbert , dans son Hippolyte , a fait usage de la même idée.

H I P P O L Y T E.

Si je suis exilé pour un crime si noir ,
Hélas ! qui des mortels voudra me recevoir ?
Je serai redoutable à toutes les familles ,
Aux frères pour leurs sœurs , aux pères pour leurs filles.

T H É S É E.

Va chez les scélérats , les ennemis des dieux ,
Chez ces monstres , cruels assassins de leurs mères ,
Ceux qui se sont souillés d'incestes , d'adultères ;
Ceux-là te recevront.

Corneille a fait dire également à Médée :

Où me renvoyez-vous , si vous me bannissez ?

C'est dans Sénèque qu'il a trouvé le modèle de cette sublime
interrogation. *Hercule furieux* , acte V.

H I P P O L Y T E.

Vous me parlez toujours d'inceste et d'adultère ;
 Je me tais (1). Cependant Phèdre sort d'une mère , (2)
 Phèdre est d'un sang, seigneur, vous le savez trop bien,
 De toutes ces horreurs plus rempli que le mien.

T H É S É E.

Quoi ! ta rage à mes yeux perd toute retenue ?
 Pour la dernière fois ôte-toi de ma vue.

(1) *Vous me parlez toujours d'inceste et d'adultère ;
 Je me tais.*

Dans Euripide , Hippolyte ne se tait sur le crime de Phèdre qu'en vertu d'un serment que la confidente de cette princesse lui a surpris. Si Racine ne se sert pas de cet artifice ingénieux , il appuie cette réserve sur des motifs plus louables et sur des considérations plus adroites , puisqu'Hippolyte ne persiste dans le silence que par la crainte où il est d'affliger son père en lui révélant la honte de son lit.

(2) *Cependant Phèdre sort d'une mère ,
 Phèdre est d'un sang , seigneur , etc.*

Hippolyte s'exprime ainsi dans Euripide : *Phèdre est sans crime , quoiqu'elle ne soit pas à l'abri de tout reproche ; et moi qui fis toujours une profession si ouverte d'être chaste , je suis soupçonné de ne l'avoir pas été !* Hippolyte , acte IV. scène v.

Le père Brumoy observe avec raison que , dans le poète grec , *Hippolyte est bien plus respectueux que chez le poète français ; ce qu'il répond ici est bien fort pour un fils qui parle à son père.* Théâtre des Grecs , tome II. pag. 269. On pourroit dire , pour la justification de Racine , qu'Hippolyte montre assez de retenue en cachant la honte de sa belle-mère , pour se permettre de laisser soupçonner un aveu qu'il ne veut pas faire.

Sors , traître. N'attends pas qu'un père furieux (1)
Te fasse avec opprobre arracher de ces lieux.

S C È N E I I I .

T H É S É E , *seul.*

MISÉRABLE ! tu cours à ta perte infaillible. (2)
Neptune , par le fleuve aux dieux mêmes terrible ,
M'a donné sa parole , et va l'exécuter.
Un dieu vengeur te suit , tu ne peux l'éviter.

(1) *Sors , traître. N'attends pas qu'un père furieux
Te fasse avec opprobre arracher de ces lieux.*

Thésée est ici plus modéré que dans Euripide , quoique son emportement eût été plus fondé. *Gardes*, dit-il , *vous ne l'arrachez pas de ces lieux ! n'avez-vous pas entendu que j'ai déjà prononcé l'arrêt de son exil ?* Hippolyte , act. IV. scène v.

Cette scène est de toute beauté. Nous observerons ici avec les auteurs de l'histoire du théâtre français , tom. XIV. pag. 425. que l'abbé Pellègrin , qui a cherché à imiter Racine dans la scène iv. de l'acte III. de la Mort d'Ulysse , n'a point atteint à la manière sublime dont Thésée est confirmé dans son erreur , et dont Hippolyte a cherché à l'en tirer.

(2) *Misérable ! tu cours à ta perte infaillible.*

Roxane a dit dans Bajazet , acte V. scène v.

Pour la dernière fois , perfide , tu m'as vue ;

Et tu vas rencontrer la peine qui t'est due.

Vous observerez ici que Thésée s'exprime à peu près comme elle , et que la situation d'Hippolyte ne diffère presque pas de celle de Bajazet.

Je t'aimois et je sens que , malgré ton offense , (1)
 Mes entrailles pour toi se troublent par avance :
 Mais à te condamner tu m'as trop engagé.
 Jamais père , en effet , fut-il plus outragé ?
 Justes dieux , qui voyez la douleur qui m'accable ,
 Ai-je pu mettre au jour un enfant si coupable ?

S C È N E I V.

P H È D R E , T H É S É E.

P H È D R E.

SEIGNEUR , je viens à vous , pleine d'un juste effroi ;
 Votre voix redoutable a passé jusqu'à moi.
 Je crains qu'un prompt effet n'ait suivi la menace ;
 S'il en est tems encore , épargnez votre race ,
 Respectez votre sang ; j'ose vous en prier :
 Sauvez-moi de l'horreur de l'entendre crier.
 Ne me préparez point la douleur éternelle
 De l'avoir fait répandre à la main paternelle.

T H É S É E.

Non , madame : en mon sang ma main n'a point trempé ;
 Mais l'ingrat toutefois ne m'est point échapé .
 Une immortelle main de sa perte est chargée ;
 Neptune me la doit , et vous serez vengée .

(1) *Je t'aimois. . . et je sens que , malgré ton offense ; etc.*

Thésée , chez Sénèque et chez Euripide , n'a point ce retour de tendresse si naturel dans un père.

Neptune vous la doit ! Quoi ! vos vœux irrités

T H É S É E .

Quoi ! craignez-vous déjà qu'ils ne soient écoutés ?
 Joignez-vous bien plutôt à mes vœux légitimes.
 Dans toute leur noirceur retracez-moi ses crimes.
 Échauffez mes transports trop lents , trop retenus :
 Tous ses crimes encor ne vous sont pas connus.
 Sa fureur contre vous se répand en injures.
 Votre bouche , dit-il , est pleine d'impostures.
 Il soutient qu'Aricie a son cœur , a sa foi ;
 Qu'il l'aime.

P H È D R E .

Quoi , seigneur ?

T H É S É E .

Il l'a dit devant moi.

Mais je sais rejeter un frivole artifice.
 Espérons de Neptune une prompte justice.
 Je vais moi-même encore , aux pieds de ses autels , (1)
 Le presser d'accomplir ses sermens immortels !

(1) *Je vais moi-même encore , aux pieds de ses autels , etc.*

Que Thésée ait condamné son fils dans un moment de fureur , cela paroît vraisemblable ; mais qu'après le retour de tendresse qu'il a eu , et la justification d'Hippolyte , il aille presser Neptune d'accomplir ses sermens , sans s'informer de la vérité , c'est un trait de dureté impardonnable et sans effet.

SCÈNE V.

PHÈDRE, *seule.*

IL sort. Quelle nouvelle a frappé mon oreille ? (1)
Quel feu mal étouffé dans mon cœur se réveille ?
Quel coup de foudre , ô ciel ! et quel funeste avis !
Je volois toute entière au secours de son fils ;
Et m'arrachant des bras d'Œnone épouvantée ,
Je cédois au remords dont j'étois tourmentée.
Qui sait même où m'alloit porter ce repentir ?
Peut-être à m'accuser j'aurois pu consentir.
Peut-être , si la voix ne m'eût été coupée ,
L'affreuse vérité me seroit échappée.
Hippolyte est sensible . . . et ne sent rien pour moi !
Aricie a son cœur ! . . . Aricie a sa foi ! . . .
Ah , dieux ! Lorsqu'à mes vœux l'ingrat inexorable
S'armoit d'un œil si fier , d'un front si redoutable ,
Je pensois qu'à l'amour , son cœur toujours fermé ,
Fût contre tout mon sexe également armé.
Une autre cependant a fléchi son audace ;
Devant ses yeux cruels une autre a trouvé grace.

(1) *Il sort. Quelle nouvelle a frappé mon oreille ?*

Louis Racine a très-bien observé que le tableau qu'offrent les scènes IV et V. de cet acte est un tableau dont l'original n'est ni dans Euripide ni dans Sénèque. Remarques , tom. II. pag. 185.

Peut-être a-t'il un cœur facile à s'attendrir.
 Je suis le seul objet qu'il ne sauroit souffrir ;
 Et je me chargerois du soin de le défendre !

S C È N E V I.

P H È D R E , C E N O N E .

P H È D R E .

C H È R E C E N O N E , sais-tu ce que je viens d'apprendre ?

C E N O N E .

Non ; mais je viens tremblante , à ne vous point mentir . (1)
 J'ai pâli du dessein qui vous a fait sortir .
 J'ai craint une fureur à vous-même fatale .

P H È D R E .

C E N O N E , qui l'eût cru ? j'avois une rivale .

C E N O N E .

Comment ?

P H È D R E .

Hippolyte aime , et je n'en puis douter .
 Ce farouche ennemi qu'on ne pouvoit dompter ,
 Qu'offensoit le respect , qu'importunoit la plainte ,
 Ce tigre que jamais je n'abordai sans crainte ,
 Soumis , apprivoisé , reconnoît un vainqueur .
 Aricie a trouvé le chemin de son cœur .

(1) *Non ; mais je viens tremblante , à ne vous point mentir .*
A ne vous point mentir : expression prosaïque et familière .

CÉNONE.

Aricie ?

PHÈDRE.

Ah ! douleur non encore éprouvée ! (1)

A quel nouveau tourment je me suis réservée !

Tout ce que j'ai souffert, mes craintes, mes transports,

La fureur de mes feux, l'horreur de mes remords,

Et d'un refus cruel l'insupportable injure,

N'étoit qu'un foible essai du tourment que j'endure.

Ils s'aiment !... Par quel charme ont-ils trompé mes yeux ?...

Comment sont-ils vus ? Depuis quand ? Dans quels lieux ?

Tu le savois. Pourquoi me laissois-tu séduire ?

De leur furtive ardeur ne pouvois-tu m'instruire ?

Les a-t'on vu souvent se parler, se chercher ?

Dans le fond des forêts alloient-ils se cacher ?

Hélas ! ils se voyoient avec pleine licence ;

Le ciel de leurs soupirs approuvoit l'innocence.

Ils suivoient, sans remords, leur penchant amoureux.

Tous les jours se levoient clairs et sereins pour eux.

Et moi, triste rebut de la nature entière,

Je me cachois au jour, je fuyois la lumière ;

La mort est le seul dieu que j'osois implorer. (2)

(1) *Ah ! douleur non encore éprouvée ! etc.*

C'est ici que Racine, par sa grande connoissance du cœur humain, s'élève au-dessus de Sénèque, d'Euripide, et de tous les poètes. L'épisode d'Aricie n'a produit que cette seule belle scène, qui est cependant assez inutile à l'action.

(2) *La mort est le seul dieu que j'osois implorer.*

On a critiqué ce vers, en disant que la mort n'est point un

J'attendois le moment où j'allois expirer ,
 Me nourrissant de fiel , de larmes abreuvée. (1)
 Encor , dans mon malheur , de trop près observée ,
 Je n'osois dans mes pleurs me noyer à loisir.
 Je goûtois , en tremblant , ce funeste plaisir ;
 Et sous un front serein déguisant mes alarmes ,
 Il falloit bien souvent me priver de mes larmes.

Œ N O N E.

Quel fruit recevront-ils de leurs vaines amours ?
 Ils ne se verront plus.

P H È D R E.

Ils s'aimeront toujours.
 Au moment que je parle , ah ! mortelle pensée !
 Ils bravent la fureur d'une amante insensée.
 Malgré ce même exil , qui va les écarter ,
 Ils font mille sermens de ne se point quitter.
 Non , je ne puis souffrir un bonheur qui m'outrage ,
 Œnone. Prends pitié de ma jalouse rage.
 Il faut perdre Aricie ; il faut de mon époux ,
 Contre un sang odieux , réveiller le courroux.

dieu , mais une déesse. Remarques de Louis Racine , tom. II. pag. 145. Et l'on a eu tort : le mot de *dieu* a été pris dans ce sens par Euripide ; *Troade* , acte II. scène III. vers 648 ; par Virgile , *Énéide* , liv. II. vers 652 , liv. VII. vers 498 ; et par Lucain , liv. II. vers 80.

(1) *Me nourrissant de fiel , de larmes abreuvée , etc.*

Cette expression de tristesse est imitée de Sophocle , qui représente Électre *baignée de larmes , réduite à plier sous le poids de ses maux ;* et plus bas : *forcée de cacher jusqu'à ses larmes.* Electre , acte I. scène 17. vers 166 et 285.

Qu'il ne se borne pas à des peines légères ;
 Le crime de la sœur passe celui des frères.
 Dans mes jaloux transports je le veux implorer.
 Que fais-je ? ... Où ma raison se va-t'elle égarer ? ... (1)
 Moi jalouse ! Et Thésée est celui que j'implore !
 Mon époux est vivant , et moi je brûle encore !
 Pour qui ? Quel est le cœur où prétendent mes vœux ? ..
 Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.
 Mes crimes désormais ont comblé la mesure.
 Je respire à la fois l'inceste et l'imposture.
 Mes homicides mains , promptes à me venger ,
 Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
 Misérable ! Et je vis ! Et je soutiens la vue
 De ce sacré soleil dont je suis descendue ! (2)
 J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux ;
 Le ciel , tout l'univers est plein de mes aïeux.

(1) *Que fais-je ? ... Où m'a raison se va-t'elle égarer ? ...*
 Ce sont ces combats d'amour et de remords qui font tout
 l'intérêt de cette pièce.

(2) *Et je soutiens la vue*
De ce sacré soleil dont je suis descendue !

Racine a transporté ici avec génie à Phèdre , préoccupée
 de l'horreur de son crime , une raison que Sénèque a mise
 dans la bouche de la confidente de cette princesse.

Supposons , lui dit-elle , *que vous soyez assez heureuse pour*
dérober à la connoissance des hommes un crime aussi odieux ,
comment tromperez-vous la vigilance de l'astre qui éclaire tout
l'univers ? Que ferez-vous pour le cacher au maître des dieux ? ...
Environnée de parens qui ont les yeux ouverts sur tout ce qui
se passe , croyez-vous qu'il soit possible de leur faire un
mystère de vos actions ? Hippolyte , acte I. scène II.

Où me cacher? (1) Fuyons dans la nuit infernale.
 Mais que dis-je? Mon père y tient l'urne fatale.
 Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains.
 Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
 Ah! combien frémira son ombre épouvantée, (2)
 Lorsqu'il verra sa fille, à ses yeux présentée,
 Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
 Et des crimes peut-être inconnus aux enfers!
 Que diras-tu; mon père, à ce spectacle horrible?
 Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible;
 Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,
 Toi-même de ton sang devenir le bourreau. (3)

(1) *Où me cacher?*

C'est la demande que se fait à lui-même Ajax dans Sophocle :
*Où fuir? se dit-il, où s'arrêter, puisque je suis sans honneur
 et sans gloire? Ajax furieux, acte II. scène 11.*

(2) *Ah! combien frémira son ombre épouvantée,
 Lorsqu'il verra sa fille, etc.*

Cette situation, exprimée de la manière la plus forte et la
 plus véhémement, paroît ressembler à celle où Sophocle repré-
 sente Ajax. *Comment, dit-il, oserai-je me présenter devant
 mon père Télamon? Comment permettra-t'il que j'arrête sur
 lui mes regards, si je paroiss en sa présence sans aucune marque
 de distinction, dépouillé, pour ainsi dire, de tout? Ajax
 furieux, acte II. scène 11.*

(3) *Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,
 Toi-même de ton sang devenir le bourreau.*

C'est la pensée d'Ovide dans le poème d'Ibis, vers 185
 et 186.

*Noxia mille modis lacerabitur umbra; tuasque
 Æacus in penas ingeniosus erit.*

Pardonne. Un dieu cruel a perdu ta famille.
 Reconnois sa vengeance aux fureurs de ta fille.
 Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit ,
 Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit. (1)
 Jusqu'au dernier soupir de malheurs poursuivie,
 Je rends dans les tourmens une pénible vie.

C E N O N E.

Hé ! repoussez , madame , une injuste terreur.
 Regardez d'un autre œil une excusable erreur.
 Vous aimez. On ne peut vaincre sa destinée. (2)
 Par un charme fatal vous fûtes entraînée.

(1) *Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.*

On a remarqué que l'expression *n'a recueilli le fruit*, ne présentait pas un sens bien clair. *Racine*, selon la remarque de M. de Voltaire, *n'a voulu faire dire autre chose à Phèdre, sinon, qu'elle n'a jamais goûté de douceurs dans sa passion criminelle.* Remarques sur Polieucte, tom. IV. pag. 174.

Louis Racine prétend que, pour détruire toute interprétation équivoque, il faut finir ce vers ainsi :

« Jamais mon triste cœur n'a recueilli de fruit. »

Et nous pensons qu'il a raison. *Remarques*, tom. II. pag. 187.

(2) *Vous aimez. On ne peut vaincre sa destinée.*

Par un charme fatal vous fûtes entraînée.

Tout le fond de ce morceau est une traduction libre d'Euripide. *Votre situation*, dit la confidente de Phèdre, *ne me présente rien de singulier ni d'extraordinaire; l'amour que vous éprouvez est l'effet naturel de la colère de Vénus. Vous aimez... vous avez cela de commun avec le reste des humains.* Hippolyte, acte II. scène 11.

Est-ce donc un prodige inoui parmi nous ?

L'amour n'a-t'il encor triomphé que de vous ? (1)

La foiblesse aux humains n'est que trop naturelle.

Mortelle, subissez le sort d'une mortelle. (2)

Vous vous plaiguez d'un joug imposé dès long-tems.

Les dieux même, les dieux de l'Olympe habitans,

Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes ,

Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.

P H È D R E.

Qu'entends-je ? Quels conseils ose-t'on me donner ?

(1) *L'amour n'a-t'il encor triomphé que de vous ?*

Tout ce qu'OEnone dit à Phèdre , Phèdre se le dit à elle-même dans Sénèque. *L'amour , s'écrie-t'elle , qui s'est emparé de mon ame , y domine avec empire ; ce dieu volage étend son pouvoir sur toute la terre : Jupiter lui-même n'est point à l'abri de ses feux ; Mars a ressenti la chaleur de son flambeau ; et sa flamme légère échauffe le cœur du dieu qui forge la foudre au milieu des torrens de feu que vomit le mont Etna , etc.* Hippolyte , acte I. scène 11.

(2) *Mortelle , subissez le sort d'une mortelle.*

Racine a resserré , dans ce vers et les quatre suivans , une idée qui se trouve plus étendue dans Euripide ; la confidente y dit à Phèdre : *Ceux qui lisent les ouvrages des anciens . . . n'ignorent pas que Jupiter rechercha les faveurs de Sémélé ; que l'Aurore , mère de la Lumière , enleva Céphalé aux cieux. L'Aurore et Sémélé sont encore parmi les dieux. Ces êtres immortels ne pensent point à les éviter ; ils les voient sans peine , parce qu'ils ont été forcés de céder à leur destinée. Et vous , foible mortelle , vous seriez rebelle à la vôtre ?* Hippolyte , acte II. scène 11.

Ainsi donc jusqu'au bout tu veux m'empoisonner, (1)
 Malheureuse ! voilà comme tu m'as perdue.
 Au jour que je fuyois c'est toi qui m'as rendue.
 Tes prières m'ont fait oublier mon devoir.
 J'évitois Hippolyte , et tu me l'as fait voir.
 De quoi te chargeois-tu ? Pourquoi ta bouche impie
 A-t'elle , en l'accusant , osé noircir sa vie ?
 Il en mourra peut-être ; et d'un père insensé
 Le sacrilège vœu peut-être est exaucé.
 Je ne t'écoute plus. Va-t'en , monstre exécration. (2)
 Va , laisse-moi le soin de mon sort déplorable.
 Puisse le juste ciel dignement te payer ;
 Et puisse ton supplice à jamais effrayer
 Tous ceux qui , comme toi , par de lâches adresses ,
 Des princes malheureux nourrissent les foiblesses ,
 Les poussent au penchant où leur cœur est enclin ,
 Et leur osent du crime applanir le chemin :

(1) *Ainsi donc jusqu'au bout tu veux m'empoisonner , etc.*
Tais-toi , dit Phèdre à sa confidente dans Euripide ; *tu m'as*
déjà donné d'assez mauvais conseils ; ce sont tes funestes avis
qui m'ont portée au crime. Hippolyte , acte III. scène III.

(2) *Va-t'en , monstre exécration , etc.*

L'imprécation renfermée dans ce vers , et les sept suivans ,
 est imitée d'Euripide.

Funeste poison de l'amitié ! dit Phèdre à sa nourrice ;
puissent périr comme toi tous ceux qui , prêts à servir ainsi leurs
amis , les entraînent au crime malgré eux , etc. Songe , lui dit-
 elle plus bas , *à ta destinée , je prendrai soin moi-même de la*
mienne. Ibid. acte III. scène III.

Détestables flateurs , présent le plus funeste .
Que puisse faire aux rois la colère céleste .

C E N O N E .

Ah , dieux ! Pour la servir j'ai tout fait , tout quitté ; (1)
Et j'en reçois ce prix ! Je l'ai bien mérité .

(1) *Ah , dieux ! Pour la servir j'ai tout fait , tout quitté , etc.*

Racine a resserré dans ces deux vers la réponse que la confidente fait à Phèdre dans Euripide. *Vous avez raison de vous plaindre , lui dit-elle , des moyens que je vous ai suggérés... Et cependant , que n'aurois-je point à vous opposer , si vous me permettiez de vous répondre ? C'est moi qui ai pris soin de votre enfance , etc. En cherchant un remède à vos maux , je n'ai point trouvé ce que je desirois , etc. Si mes tentatives avoient réussi , je n'aurois point été une extravagante , etc. Le succès seul donne du prix à nos pensées.* Hippolyte , acte III. scène 111.

La fin du second vers est empruntée du mot de Corbulon. Ce grand homme , instruit que Néron avoit donné ordre de le faire périr , se tua lui-même , en disant : *je l'ai bien mérité.* Xiphilin , abrégé de Dion , pag. 192. Remarques de Louis Racine , tom. II. pag. 188.

. *Fin du quatrième Acte.*

 ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

HIPPOLYTE, ARICIE, ISMÈNE.

ARICIE.

Quoi ! vous pouvez vous taire en ce péril extrême !
 Vous laissez dans l'erreur un père qui vous aime !
 Cruel ! si , de mes pleurs méprisant le pouvoir ,
 Vous consentez sans peine à ne me plus revoir ,
 Partez ; séparez-vous de la triste Aricie ;
 Mais dû moins , en partant , assurez votre vie ;
 Défendez votre honneur d'un reproche honteux :
 Et forcez votre père à révoquer ses vœux .
 Il en est tems encor . Pourquoi , par quel caprice
 Laissez-vous le champ libre à votre accusatrice ?
 Éclaircissez Thésée .

HIPPOLYTE.

Hé ! que n'ai-je point dit ?
 Ai-je dû mettre au jour l'opprobre de son lit ?
 Devois-je , en lui faisant un récit trop sincère , (1)

(1) *Devois-je , en lui faisant un récit trop sincère , etc.*

Ceci fait la critique de la scène de Sénèque , où Phèdre déclare elle-même à Thésée que son fils a voulu attenter à l'honneur de son lit.

D'une indigne rougeur couvrir le front d'un père ?
 Vous seule avez percé ce mystère odieux.
 Mon cœur , pour s'épancher , n'a que vous et les dieux.
 Je n'ai pu vous cacher (jugez si je vous aime ,)
 Tout ce que je voulois me cacher à moi-même.
 Mais songez sous quel sceau je vous l'ai révélé.
 Oubliez , s'il se peut , que je vous ai parlé ,
 Madame ; et que jamais une bouche si pure
 Ne s'ouvre pour conter cette horrible aventure.
 Sur l'équité des dieux osons nous confier :
 Ils ont trop d'intérêt à me justifier ;
 Et Phèdre , tôt ou tard , de son crime punie ,
 N'en sauroit éviter la juste ignominie.
 C'est l'unique respect que j'exige de vous.
 Je permets tout le reste à mon libre courroux.
 Sortez de l'esclavage où vous êtes réduite ;
 Osez me suivre ; osez accompagner ma fuite.
 Arrachez-vous d'un lieu funeste et profané ,
 Où la vertu respire un air empoisonné.
 Profitez , pour cacher votre promptre retraite ,
 De la confusion que ma disgrâce y jète.
 Je vous puis de la fuite assurer les moyens ;
 Vous n'avez jusqu'ici de gardes que les miens.
 De puissans défenseurs prendront notre querelle ; (1)
 Argos nous tend les bras , et Sparte nous appelle.

(1) *De puissans défenseurs prendront notre querelle ; etc.*

Ce vers , et les suivans , paroissent annoncer qu'Hippolyte est prêt à se révolter contre Thésée. On est un peu étonné de voir ce jeune prince , qui se laisse accuser avec tant de

A nos amis communs portons nos justes cris,
 Ne souffrons pas que Phèdre, assemblant nos débris,
 Du trône paternel nous chasse l'un et l'autre,
 Et promette à son fils ma dépouille et la vôtre.
 L'occasion est belle, il la faut embrasser.
 Quelle peur vous retient? Vous semblez balancer!
 Votre seul intérêt m'inspire cette audace.
 Quand je suis tout de feu, d'où vous vient cette glace?(1)
 Sur les pas d'un banni craignez-vous de marcher?

A R I C I E.

Hélas! qu'un tel exil, seigneur, me seroit cher!
 Dans quels ravissémens, à votre sort liée,
 Du reste des mortels je vivrois oubliée!
 Mais, n'étant point unis par un lien si doux,
 Me puis-je, avec honneur dérober avec vous?
 Je sais que, sans blesser l'honneur le plus sévère,
 Je me puis affranchir des mains de votre père.
 Ce n'est point m'arracher du sein de mes parens;
 Et la fuite est permise à qui fuit ses tyrans.
 Mais vous m'aimez, seigneur. Et ma gloire alarmée....

H I P P O L Y T E.

Non, non, j'ai trop de soin de votre renommée;

constance par respect pour son père, prendre tout-à-coup le parti de la rébellion. Ce défaut n'est pas sensible à la représentation, parce qu'il est placé dans une scène où le spectateur n'est point intéressé, et où il ne desire que la présence de Phèdre.

(1) *Quand je suis tout de feu, d'où vous vient cette glace?*

Ce vers trivial est une antithèse puérile.

Un plus noble dessein m'amène devant vous.
 Fuyez vos ennemis, et suivez votre époux.
 Libres dans nos malheurs, puisque le ciel l'ordonne ;
 Le don de notre foi ne dépend de personne :
 L'hymen n'est point toujours entouré de flambeaux.
 Aux portes de Trézène, et parmi ces tombeaux,
 Des princes de ma race, antiques sépultures,
 Est un temple sacré formidable aux parjures.
 C'est là que les mortels n'osent jurer en vain :
 Le perfide y reçoit un châtement soudain ;
 Et craignant d'y trouver la mort inévitable,
 Le mensonge n'a point de frein plus redoutable.
 Là, si vous m'en croyez, d'un amour éternel
 Nous irons confirmer le serment solemnel ;
 Nous prendrons à témoin le dieu qu'on y révère ;
 Nous le prîrons tous deux de nous servir de père.
 Des dieux les plus sacrés j'attesterai le nom,
 Et la chaste Diane, et l'auguste Junon,
 Et tous les dieux enfin, témoins de mes tendresses,
 Garantiront la foi de mes saintes promesses. (1)

(1) *Et tous les dieux enfin, témoins de mes tendresses,
Garantiront la foi de mes saintes promesses.*

M. de la Mothe a dit qu'Hippolyte devoit proposer à son père de venir entendre sa justification dans ce temple où l'on n'osoit jurer en vain. Il est vrai que Thésée n'auroit pu douter alors de l'innocence de ce jeune prince : mais il eût eu une preuve trop convaincante contre la vertu de Phédre ; et c'est ce qu'Hippolyte ne vouloit pas faire. M. de la Mothe auroit dû se défier un peu de son goût, en soupçonnant celui de Racine, qui semble avoir prévenu son objection. En effet,

ARICIE.

Le roi vient ; fuyez , prince , et partez promptement. (1)
 Pour cacher mon départ je demeure un moment.
 Allez ; et laissez-moi quelque fidèle guide ,
 Qui conduise vers vous ma démarche timide.

SCÈNE II.

THÉSÉE , ARICIE , ISMÈNE.

THÉSÉE.

DIEUX ! éclairez mon trouble , et daignez à mes yeux
 Montrer la vérité que je cherche en ces lieux.

ARICIE.

Songez à tout , chère Ismène , et sois prête à la fuite.

Racine suppose que Thésée est si prévenu contre Hippolyte , qu'il ne veut pas même l'admettre à se justifier par serment.

(1) *Le roi vient ; fuyez , prince , et partez promptement.*

Nous ne dirons qu'un mot sur cette scène ; c'est qu'elle est inutile et froide , et qu'elle nuit totalement à l'intérêt , parce que la présence d'Aricie ne produit aucun effet.

S C È N E I I I .

T H É S É E , A R I C I E .

T H É S É E .

Vous changez de couleur, et semblez interdite,
Madame ! Que faisoit Hippolyte en ce lieu ?

A R I C I E .

Seigneur, il me disoit un éternel adieu.

T H É S É E .

Vos yeux ont su dompter ce rebelle courage ;
Et ses premiers soupirs sont votre heureux ouvrage.

A R I C I E .

Seigneur, je ne vous puis nier la vérité.
De votre injuste haine il n'a pas hérité.
Il ne me traitoit point comme une criminelle.

T H É S É E .

J'entends. Il vous juroit une amour éternelle.
Ne vous assurez point sur ce cœur inconstant ; (1)

(1) *Ne vous assurez point sur ce cœur inconstant ;
Car à d'autres que vous il en juroit autant.*

Cette ironie est bien froide dans la bouche d'un père qui se croit aussi cruellement outragé. On ne peut s'empêcher de convenir que le ton railleur que prend Thésée, et qu'il soutient dans la réponse qu'il fait à Aricie, ne convient ni à sa dignité ni à sa situation.

Car à d'autres que vous il en juroit autant.

A R I C I E.

Lui, seigneur ?

T H É S É E.

Vous deviez le rendre moins volage.
Comment souffriez-vous cet horrible partage ?

A R I C I E.

Et comment souffrez-vous que d'horribles discours
D'une si belle vie osent noircir le cours ?

Avez-vous de son cœur si peu de connoissance ?

Discernez-vous si mal le crime et l'innocence ?

Faut-il qu'à vos yeux seuls un nage odieux

Dérobe sa vertu qui brille à tous les yeux ?

Ah ! c'est trop le livrer à des langues perfides.

Cessez ; repentez-vous de vos vœux homicides.

Craignez , seigneur , craignez que le ciel rigoureux

Nè vous haïsse assez pour exaucer vos vœux.

Souvent dans sa colère il reçoit nos victimes.

Ses présens sont souvent la peine de nos crimes.

T H É S É E.

Non , vous voulez en vain couvrir son attentat.

Votre amour vous aveugle en faveur de l'ingrat.

Mais j'en crois des témoins certains , irréprochables.

J'ai vu , j'ai vu couler des larmes véritables.

A R I C I E.

Prenez garde , seigneur. Vos invincibles mains

Out de monstres sans nombre affranchi les humains ;

Mais tout n'est pas détruit , et vous en laissez vivre
 Un.... Votre fils , seigneur , me défend de poursuivre.
 Instruite du respect qu'il veut vous conserver ,
 Je l'affligerois trop si j'osois achever.
 J'imite sa pudeur , et suis votre présence ,
 Pour n'être pas forcée à rompre le silence.

S C È N E V I.

T H É S É E , *seul.*

QUELLE est donc sa pensée ? Et que cache un discours
 Commencé tant de fois , interrompu toujours ?
 Veulent-ils m'éblouir par une feinte vaine ?
 Sont-ils d'accord tous deux pour me mettre à la gêne ?
 Mais moi-même , malgré ma sévère rigueur ,
 Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur ? (1)

(1) *Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur ? etc.*

Les soupçons de Thésée ne sont pas aussi bien placés dans Sénèque ; ce n'est qu'après qu'on a fait à Thésée le récit de la mort de son fils , qu'il s'écrie : *O nature ! quel est ton pouvoir ! l'ar quels nœuds enchaînes-tu les pères aux enfans ? etc.* Hippolyte , acte IV. scène 1.

Dans Gilbert , Thésée dit à peu près la même chose :

Mais dans mon sang glacé coule une froide horreur ;
 Un secret sentiment ralentit ma fureur ,
 Et semble à mon courroux vouloir ôter les armes.
 De mes yeux , malgré moi , je sens couler mes larmes.
 Tout me parle pour lui , etc.

Une

Une pitié secrète et m'afflige et m'étonne.
 Une seconde fois interrogeons Œnone.
 Je veux de tout le crime être mieux éclairci.
 Gardes, qu'Œnone sorte et vienne seule ici.

S C È N E V.

T H É S É E , P A N O P E .

P A N O P E .

J'IGNORE le projet que la reine médite ,
 Seigneur. Mais je crains tout du transport qui l'agite.
 Un mortel désespoir sur son visage est peint.
 La pâleur de la mort est déjà sur son teint.
 Déjà , de sa présence avec honte chassée ,
 Dans la profonde mer Œnone s'est lancée. (1)

(1) *Dans la profonde mer Œnone s'est lancée.*

Sénèque et Euripide , selon la remarque du père Brumoy , *théâtre des Grecs , tom. II. pag. 508* , ne font point supporter à la nourrice de Phèdre la peine de ses conseils ; c'est un avantage que la pièce de Racine aura toujours sur celle de ces deux poètes , à ne la considérer que dans le point de vue moral. Racine a bien senti que le spectateur seroit indigné , s'il n'apprenoit pas la punition de la confidente de Phèdre. C'est Gilbert qui lui a fourni l'idée de la faire périr. Thésée , auquel on a successivement appris la mort d'Hippolyte et de Phèdre , demande à Pasithée , l'une des confidentes de cette princesse , ce qu'est devenue Acrise ; et Pasithée lui répond :

Dans les flots de la mer elle a fini ses jours.

Hippolyte , acte V. scène V.

On ne sait point d'où part ce dessein furieux ;
Et les flots pour jamais l'ont ravie à nos yeux.

T H É S É E .

Qu'entends-je ?

P A N O P E .

Son trépas n'a pas calmé la reine :
Le trouble semble croître en son ame incertaine.
Quelquefois , pour flater ses secrètes douleurs ,
Elle prend ses enfans , et les baigne de pleurs ;
Et soudain , renonçant à l'amour maternelle ,
Sa main avec horreur les repousse loin d'elle.
Elle porte au hasard ses pas irrésolus ;
Son œil tout égaré ne nous reconnoît plus.
Elle a trois fois écrit : et , changeant de pensée ,
Trois fois elle a rompu sa lettre commencée. (1)
Daignez la voir seigneur ; daignez la secourir.

T H É S É E .

O ciel ! Œnone est morte , et Phèdre veut mourir !
Qu'on rappelle mon fils (2) , qu'il vienne se défendre ;

(1) *Elle a trois fois écrit : et , changeant de pensée , etc.*

Euripide a représenté Agamemnon dans une pareille agitation. Le confident dit : *Mais vous écriviez une lettre à la lueur du flambeau que vous aviez allumé , vous la tenez encore dans votre main ; vous rayiez ce que vous aviez écrit , vous la fermiez , vous la rouvriez après , et , frappant contre terre le flambeau qui vous éclairoit , vous versiez un torrent de larmes , etc.* Iphigénie en Aulide , acte I. scène 1.

(2) *Qu'on rappelle mon fils , etc.*

Dans la scène précédente , Thésée a demandé Œnone , et

Qu'il vienne me parler , je suis prêt de l'entendre.

(*seul.*)

Ne précipite point tes funestes bienfaits ,

Neptune (1) ; j'aime mieux n'être exaucé jamais.

J'ai peut-être trop cru des témoins peu fidelles ,

Et j'ai trop tôt vers toi levé mes mains cruelles.

Ah ! de quel désespoir mes vœux seroient suivis . . . !

S C È N E V I.

T H É S É E , T H É R A M È N E.

T H É S É E.

THÉRAMÈNE, est-ce toi ? Qu'as-tu fait de mon fils ?

Je te l'ai confié dès l'âge le plus tendre . . .

Mais d'où naissent les pleurs que je te vois répandre ?

Que fait mon fils ?

on est venu lui raconter sa mort. Dans celle-ci , il demande son fils , et il va apprendre la vengeance de Neptune. Voilà deux moyens semblables , placés trop près l'un de l'autre.

(1) *Ne précipite point tes funestes bienfaits ,*

Neptune , etc.

C'est ici seulement que le rôle de Thésée est intéressant ; car par-tout ailleurs , il est sans mouvement et sans effet. Remarquez aussi que le spectateur ne plaint point Thésée , quelque malheureux qu'il soit dans cette pièce ; c'est qu'il est difficile de prendre un intérêt bien vif aux malheurs d'un homme qui croit sans examen tout ce qu'on lui dit.

T H É R A M È N E .

O soins tardifs et superflus !
Inutile tendresse ! . . . Hippolyte n'est plus. (1)

T H É S É E .

Dieux !

T H É R A M È N E .

J'ai vu des mortels périr le plus aimable ;
Et j'ose dire encor , seigneur , le moins coupable.

T H É S É E .

Mon fils n'est plus ! Hé quoi ! quand je lui tends les bras,
Les dieux impatiens ont hâté son trépas !
Quel coup me l'a ravi ? quelle foudre soudaine...?(2)

(1) *Hippolyte n'est plus.*

Dans Homère , Antiloque annonce à Achille la mort de Patrocle , en disant seulement :

Κείτωι Πατροκλός.

Patrocle est mort. Iliade , liv. XVIII. vers 20. Manière sublime de peindre la douleur , dont Euripide , Racine et Bossuet surtout ont donné de superbes modèles. C'est ici que l'on peut dire avec Sénèque , *Hippolyte* , acte II. scène 11.

Curæ leves loquantur , ingentes stupent.

(2) *Les dieux impatiens ont hâté son trépas !*

Quel coup me l'a ravi ? Quelle foudre soudaine... ?

Ceci vaut beaucoup mieux que tout ce que dit Thésée dans Sénèque. *Fais-moi* , dit-il , *le détail de la mort de mon fils.* Et plus bas , *décris-moi le monstre qui l'a occasionnée.* Hippolyte , acte IV. scène 1.

Le défaut de cette scène , s'il y en a , ne sauroit être dans la situation de Thésée ; il est naturel qu'il veuille apprendre comment il a perdu son fils ; la manière dont il le demande a

THÉRAMÈNE.

A peine nous sortions des portes de Trézène, (1)
 Il étoit sur son char. Ses gardes affligés
 Imitoient son silence, autour de lui rangés. (2)
 Il suivoit, tout pensif, le chemin de Mycènes.
 Sa main, sur les chevaux, laissoit floter les rênes.
 Ses superbes coursiers, qu'on voyoit autrefois,
 Pleins d'une ardeur si noble, obéir à sa voix,
 L'œil morne maintenant, et la tête baissée,
 Sembloient se conformer à sa triste pensée. (3)

plutôt l'air d'une exclamation douloureuse que d'une simple interrogation.

(1) *A peine nous sortions des portes de Trézène, etc.*

Ovide, liv. XV, de ses métamorphoses, vers 506, et Sénèque, commencent ce récit de la même manière. *Dès que ce jeune prince, dit ce dernier, fut sorti de la ville, etc. Hippolyte, acte IV. scène 1.*

(2) *Ses gardes affligés*

Imitoient son silence, autour de lui rangés.

Ce récit commence ainsi dans Euripide: *Nous étions, dit un officier, occupés près du rivage à préparer les chevaux d'Hippolyte; on nous avoit instruits de la nouvelle affligeante qui le chassoit de ces bords. Ce jeune prince vint nous trouver, et confirmer par ses larmes ce funeste arrêt; il étoit suivi d'une foule de jeunes Grecs qui lui étoient attachés; ils étoient aussi affligés que lui.... Il fit atteler les chevaux, il prit les rênes sur son siège, et à l'instant il pressa ses coursiers. Hippolyte, acte V. scène 11.*

(3) *Ses superbes coursiers, etc.*

Sembloient se conformer à sa triste pensée.

On ne sauroit nier qu'il n'y ait ici une sorte d'affectation

Un effroyable cri , sorti du fond des flots , (1)
 Des airs , en ce moment , a troublé le repos ;
 Et , du sein de la terre , une voix formidable
 Répond , en gémissant , à ce cri redoutable.
 Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé.
 Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
 Cependant , sur le dos de la plaine liquide , (2)
 S'élève à gros bouillons une montagne humide.

d'esprit. Virgile , à l'exemple d'Homère , *Iliade* , livre *XVII*. vers 426 , prête de la douleur et même des larmes au cheval d'un de ses héros ; *Énéide* , livre *XI*. vers 89. Mais dans cette belle description des obsèques de Pallas , c'est le poëte qui parle , et non pas un personnage aussi affligé que Thérémène.

(1) *Un effroyable cri , sorti du fond des flots* , etc.

L'image renfermée dans ce vers et les suivans , est la même dans Euripide. *A peine* , dit l'officier , *sûmes-nous entrés dans le désert... que nous entendîmes sortir de la terre un bruit terrible qui nous fit frémir... Les chevaux dressèrent leurs crins et leurs oreilles*. Hippolyte , acte *V*. scène 11. Ovide , au livre *XV*. de ses métamorphoses , vers 516 , a dit aussi :

Arrectisque auribus horrent

Quadrupedes ; monitique metu turbantur , etc.

(2) *Cependant , sur le dos de la plaine liquide* , etc.

Nous tournons , dit le même officier , *nos regards vers la mer : nous voyons ses flots s'élever et se perdre dans la nue... une vague plus furieuse s'enfle et foud sur le rivage où passoit le char d'Hippolyte... Là , à travers l'écume qu'elle y répandit , elle laissa un monstre affreux , dont les horribles mugissemens firent retentir tous les lieux d'alentour. Ce monstre offrit un spectacle si effrayant que nous osions à peine nous en rapporter au témoignage de nos yeux*. Ibid. acte *I*. scène 11. Virgile , *énéide* , liv. *II*. vers 200 , a eu sans doute en vue cet endroit

L'onde approche , se brise , et vomit à nos yeux ,
Parmi des flots d'écume , un monstre furieux. (1)

d'Euripide , dans la belle description qu'il a faite de la mort
de Laocoon.

(1) *L'onde approche , se brise , et vomit à nos yeux ,
Parmi des flots d'écume , un monstre furieux , etc.*
Sénèque n'a point négligé cette image.

Consurgit ingens pontus in vastum aggerem ,
Tumidumque monstro pelagus in terram ruit , etc.

Nescio quid onerato sinu

Gravis unda portat , etc.

Hæc dum stupentes querimur , en totum mare
Imaugit : omnes undique scopuli adstrepunt ,

Summum cacumen rorat expulso sale ,

Spumat , vomitque vicibus alternis aquas , etc.

Inhorruit concussus undarum globus ,

Soivitque sese , littori invexit malum

Majus timore , etc.

Hippolyte , acte I. scène I.

Morceau que Pradon semble s'être proposé pour modèle :

Dans un calme profond la mer ensevelie ,

Ainsi qu'un vaste étang , paroisoit endormie , etc.

Quand de son propre sein s'élève un prompt orage ,

L'eau s'enfle à gros bouillons , menaçant le rivage ;

L'un sur l'autre entassés , les flots audacieux

Vont braver , en grondant , la foudre dans les cieux.

Une montagne d'eau s'élançant vers le sable ,

Roule , s'ouvre , et vomit un monstre épouvantable.

Sa forme est d'un taureau ; ses yeux et ses naseaux

Répandent un déluge et de flammes et d'eaux ;

De ses longs beuglemens les rochers retentissent ,

Jusqu'au fond des forêts les cavernes gémissent.

Dans la vague écumaute il nage en bondissant ,

Et le flot irrité le suit en mugissant.

Phèdre , acte V. scène dernière.

Son front large est armé de cornes menaçantes ; (1)
 Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
 Indomptable taureau , dragon impétueux ,
 Sa croupe se recourbe en replis tortueux ; (2)

(1) *Son front large est armé de cornes menaçantes ,
 Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes , etc.*

*Ces vers sont beaux , dit M. de Marmontel dans sa poétique ;
 mais ils sont déplacés dans la bouche de Thérémène. En effet ,
 il importe très-peu à sa douleur , et à celle de Thésée , que le
 front du dragon soit armé de cornes menaçantes , et que son
 corps soit couvert d'écailles jaunissantes. Si Racine eût dans
 le moment interrogé la nature , lui qui la connoissoit si bien ,
 j'ose croire qu'après ces deux vers ,*

« L'onde approche , se brise , et vomit à nos yeux ,
 » Parmi des flots d'écume , un monstre furieux. »

il eût rapidement passé à ceux-ci :

« Tout fuit ; et , sans s'armer d'un courage inutile ,
 » Dans le temple voisin chacun cherche un asyle. »

Nous ne pouvons que souscrire à des réflexions aussi judi-
 cieuses ; mais cependant quel dommage d'ôter des vers à
 Racine !

Une remarque que nous ferons ici en passant , c'est que Thésée
 demande dans Sénèque , à celui qui vient lui apprendre la mort
 d'Hippolyte , la description du monstre qui l'a occasionnée ,

Quis habitus ille corporis vasti fuit ?

Hippolyte , acte IV. scène I.

tant le goût a de peine à se former. Sénèque ne sentit pas sans
 doute qu'il étoit ridicule de penser que des hommes , à qui la
 peur avoit fermé les yeux , pussent faire la description d'un
 animal qu'ils n'avoient eu ni le tems ni la liberté d'observer.

(2) *Indomptable taureau , dragon impétueux ,
 Sa croupe se recourbe en replis tortueux.*

La description que fait ici Racine du monstre qui fit périr

Ses longs mugissemens font trembler le rivage.
 Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage. (1)
 La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
 Le flot qui l'apporta recule épouvanté. (2)

Hippolyte, est empruntée de Sénèque; mais elle n'est pas aussi détaillée que celle du poëte latin.

Cærulea taurus colla sublimis gerens
 Erexit altam fronte viridauui jubam.
 Stant hispidæ aures, cornibus varius color,
 Et quem feri dominator habuisset gregis,
 Et quem sub undis natus : hinc flammam vomit,
 Oculi hinc relucent : cærulâ insignis notâ.
 Opima cervix, arduos tollit toros,
 Naresque hiulcis haustibus patulæ fremunt :
 Musco tenaci pectus, ac palear viret,
 Longum rubenti spargitur fuco latus :
 Tum ponè tergus ultima in monstrum coit
 Facies, et ingens bellua immensam trahit
 Squamosa partem, etc.

Hippol. act. IV. scen. I.

(1) *Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage.*

L'image que présente ici Racine ne se trouve point dans l'Hippolyte d'Euripide; et il s'en faut bien qu'elle soit aussi forte, aussi vive et aussi énergique dans Sénèque. *La terre*, dit l'envoyé, *frémit à l'aspect de ce monstre, les troupeaux effrayés se dispersent dans les campagnes, le berger consterné oublie de les réunir autour de lui; l'effroi chasse des forêts les animaux qui les habitent.* Hippolyte, acte IV. scène 1.

(2) *Le flot qui l'apporta recule épouvanté.*

M. de Voltaire prétend que le vers de Corneille,

L'onde qui le reçut s'en irrita pour elle.

est le précurseur de celui de Racine. Commentaires sur Andromède, tom. IV. pag. 120. Nous croyons que c'est plutôt dans

Tout fuit ; et , sans s'armer d'un courage inutile ,
 Dans le temple voisin chacun cherche un asyle.

Virgile qu'il faut chercher le modèle de cette magnifique expression , qui est une traduction de la fin du vers 240 du livre VIII. de l'Énéide.

Dissultant rîæ, r-fuitque exterritus amnis.

Il y a peu de vers qu'on ait autant critiqués que celui-ci. On y a repris d'abord une faute de grammaire ; il faudroit , a-l'on dit , *le flot qui l'a apporté recule* , et non *l'apporta* , parce que ce passé défini marque une distance éloignée , et ne peut aller avec le présent. *Remarques de M. l'abbé d'Olivet , nouvelle édition , pag. 158.* Si l'on ne consulte que la grammaire , on a raison ; mais on pourra bien être plus indulgent si l'on a égard aux privilèges de la poésie , qui sont trop resserrés dans notre langue.

On a prétendu ensuite que l'image de ce vers étoit exagérée , qu'un *flot* ne pouvoit pas être *épouventé* , et que cette figure ne pouvoit être tolérable que dans une ode ou dans un poëme épique. Cette observation est de M. de la Mothe. Boileau et M. l'abbé d'Olivet ont essayé d'y répondre. Ce dernier , selon l'abbé Desfontaines , n'a pas trop bien justifié Racine. *Racine vengé , pag. 216 ;* traduction de Virgile par le même , *Énéide , liv. VIII. note 16.* Aussi M. l'abbé d'Olivet a-t'il supprimé dans la seconde édition de ses remarques ce qu'il avoit inséré à ce sujet dans la première. *Remarques sur Racine , nouv. édit. pag. 157.* Boileau , dans sa onzième réflexion sur le traité du sublime de Longin , a forcé M. de la Mothe à convenir de la frivolité de ses objections ; il a prétendu que Racine ne pouvoit employer la hardiesse de sa métaphore dans une circonstance plus considérable ... que dans l'arrivée de ce monstre , ni au milieu d'une passion plus vive que celle qu'il donne à cet infortuné gouverneur d'Hippolyte , qu'il représente plein d'une consternation que , par

Hippolyte lui seul , digne fils d'un héros , (1)
 Arrête les coursiers , saisit ses javelots ,

son récit , il communique en quelque sorte aux spectateurs mêmes , etc. Aussi , ajoute-t'il , a-t'on remarqué que toutes les fois qu'on joue la tragédie de Phèdre , bien loin qu'on paroisse choqué de ce vers , on y fait une espèce d'acclamation ; marque incontestable qu'il y a là du vrai sublime , au moins si l'on doit croire ce qu'atteste Longin . . . que lorsqu'en un grand nombre de personnes différentes de profession et d'âge , et qui n'ont aucun rapport ni d'humeurs , ni d'inclinations , tout le monde vient à être frappé également de quelque endroit d'un discours , ce jugement . . . est une preuve certaine et indubitable qu'il y a là du merveilleux et du grand.

Sénèque s'est contenté de dire que le monstre , en bondissant sur le rivage , entraîne avec lui les flots qui l'ont porté.

Pontus in terras ruit ,

Suumque monstrum sequitur.

Hippolyte , acte IV. scène I.

Cette image est plus naturelle ; mais elle est aussi moins grande et moins énergique.

(1) *Hippolyte lui seul , digne fils d'un héros ,*

Malgré la défense de Louis Racine , *remarques , tom. II. pag. 200* , on ne peut disconvenir que la critique du père Brumoy ne soit fondée. En effet , Racine fait , *des officiers d'Hippolyte , des lâches qui s'enfuient dans un temple , au lieu de secourir et de défendre leur maître.* Théâtre des Grecs , tom. II. pag. 329. Cette faute ne se trouve point ni dans Euripide ni dans Sénèque ; ce dernier ne fait *fuir qu'une troupe de bergers* ; et dans Euripide , les gardes d'Hippolyte font tous leurs efforts pour joindre ce prince emporté par ses chevaux ; ils n'arrivent vers lui que lorsqu'il n'est plus tems de le secourir. Racine , de son côté , fait combattre Hippolyte contre le monstre ; et le fils de Thésée , chez le poëte grec , meurt sans

Pousse au monstre, et, d'un dard lancé d'une main sûre,
 Il lui fait dans le flanc une large blessure. (1)
 De rage et de douleur le monstre bondissant (2)
 Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant ,
 Se roule, et leur présente une gueule enflammée (3)

montrer de courage; il se contente d'appeler du secours. Ainsi, chez ces deux poètes, les défauts sont toujours couverts par des beautés de différens genres.

(1) *Il lui fait dans le flanc une large blessure.*

Sénèque n'a pas donné au fils de Thésée la même hardiesse; il s'est borné à présenter Hippolyte sur son char, rassuré par sa propre audace, mais n'entreprenant rien contre le monstre.

Contrà feroci natus insurgens minax

Vultu, nec ora mutat.

Hippolyte, acte IV. scène I.

(2) *De rage et de douleur le monstre bondissant*

Dans Euripide le confident s'exprime ainsi : *Le monstre, qui vouloit effrayer les chevaux, se mettoit au-devant d'eux pour les forcer à reculer, etc. S'ils paroissent diriger leur marche vers les rochers, il s'approchoit du char pour précipiter leur course.* Hippolyte, acte V. scène II. Sénèque n'a point manqué de détailler les mouvemens différens de ce monstre.

Sequitur assiduus comes,

Nunc æqua carpens spatia, nunc contrà obvius

Incurrit ore corniger ponti horridus.

Hippolyte, acte IV. scène I.

(3) *Leur présente une gueule enflammée*

Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.

Ovide a dit, *métamorphoses, liv. XV. vers 511.*

Corniger hinc taurus ruptis expellitur undis,

Pectoribusque tenus molles erectus in auras,

Naribus et patulo partem inanis evomit ore.

Qui les couvre de feu , de sang et de fumée.
 La frayeur les emporte ; et , sourds à cette fois , (1)
 Ils ne connoissent plus ni le frein , ni la voix.
 En efforts impuissans leur maître se consume.
 Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
 On dit qu'on a vu même , en ce désordre affreux ,
 Un dieu qui d'aiguillons pressoit leur flanc poudreux :
 A travers les rochers la peur les précipite.
 L'essieu crie et se rompt (2). L'intrépide Hippolyte
 Voit voler en éclats tout son char fracassé.
 Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé. (3)

(1) *La frayeur les emporte ; et , sourds à cette fois , etc.*

L'épouvante s'empare aussitôt des coursiers d'Hippolyte , dit de même le confident dans Euripide ; le jeune prince , habile en l'art de conduire un char , saisit aussitôt les rênes , les tire à lui. Les chevaux effrayés mordent leur frein , et ne connoissent bientôt plus la main de leur conducteur , etc.
 Hippolyte , acte IV. scène 11.

(2) *L'essieu crie et se rompt.*

L'harmonie des vers ne consiste pas seulement à éviter un hiatus , un mot dur , une syllabe rude ; il faut encore savoir les circonstances où la mesure doit être ou lente ou précipitée , où le vers doit être doux ou majestueux , et même quelquefois dur. C'est par cette cadence variée que Boileau , Racine , Quinault , Rousseau et M. de Voltaire sont au premier rang des poètes.

(3) *Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.*

Cependant , dit le confident chez Euripide , le malheureux Hippolyte , embarrassé dans les rênes , se voit entraîné par ses chevaux , sans pouvoir se dégager du nœud qui le retient.
 Hippolyte , acte V. scène 11. Dans Ovide , Hippolyte détaille ainsi lui-même les circonstances de sa chute :

Excusez ma douleur. Cette image cruelle
 Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
 J'ai vu , seigneur , j'ai vu votre malheureux fils
 Traîné par les chevaux que sa main a nouris.
 Il veut les rappeler , et sa voix les effraie. (1)
 Ils courent. Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie. (2)
 De nos cris douloureux la plaine retentit.
 Leur fougue impétueuse enfin se ralentit.
 Ils s'arrêtent , non loin de ces tombeaux antiques ,
 Où des rois ses aïeux sont les froides reliques. (3)

Nec vires tamen has rabies superasset equorum,
 Ni rota , perpetuum quâ circumvertitur axem,
 Stipitis occursu fracta ac disjecta fuisset.
 Excitior curru : lorisque tenentibus artus
 Viscera viva trahi , nervas in stirpe teneri ,
 Membra rapi partim , etc.

Metamorph. liv. XV. v. 521.

(1) *Il veut les rappeler , et sa voix les effraie.*

Arrêtez , s'écrioit Hippolyte de manière à nous effrayer ; arrêtez , ô coursiers que j'ai nouris avec tant de soin ; ne soyez pas les auteurs de ma perte. Hippolyte d'Euripide , acte V. scène 11.

(2) *Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.*

Racine a resserré dans un seul vers le détail ridicule que fait Sénèque de toutes les blessures d'Hippolyte. Il a imité la précision d'Ovide , qui dit , en parlant de ce jeune prince ,

Unum , ue erat omnia vulnus.

Metamorph. liv. XV. v. 529.

(3) *Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.*

Reliques : ce mot , dérivé du latin *reliquiæ* , qui veut dire *restes* , a vieilli : on ne le dit plus que des choses saintes.

Je cours , en soupirant , et sa garde me suit.
 De son généreux sang la trace nous conduit.
 Les rochers en sont teints ; les ronces dégoûtantes
 Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes. (1)
 J'arrive , je l'appèle ; et me tendant la main ,
 Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain :
Le ciel , dit-il , m'arrache une innocente vie.
Prends soin , après ma mort , de la triste Aricie.
Cher ami , si mon père , un jour désabusé ,
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé ,
Pour appaiser mon sang et mon ombre plaintive ,
Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive ,
Qu'il lui rende A ces mots , ce héros expiré (2)
 N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré ;

(1) *Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.*

Les *cheveux* sont les *dépouilles* de la tête ; mais quelles peuvent être les *dépouilles des cheveux* ? Cette expression nous semble trop hasardée. Sénèque a dit plus correctement :

Auferunt dami comas.

(2) *A ces mots , ce héros expiré*

Le père Brumoy , et après lui M. l'abbé d'Olivet , ont repris l'expression de *ce héros expiré*. Théâtre des Grecs , tom. II. pag. 529 ; remarques sur Racine , nouv. édit. pag. 50. On ne peut guères s'empêcher de convenir que cette manière de parler ne soit irrégulière ; nous dirons cependant , avec l'abbé Desfontaines , que *cette expression , quoique hardie , ne blesse point l'oreille , parce que tout lecteur qui a du goût supposera toujours que , la poésie ayant un langage à part , ce qui seroit faute grammaticale pour le prosateur , ne l'est pas toujours pour le poète*. Racine vengé , pag. 279.

Triste objet où des dieux triomphe la colère ;
Et que méconnoîtroit l'œil même de son père. (1)

T H É S É E .

O mon fils ! Cher espoir que je me suis ravi !
Inexorables dieux qui m'avez trop servi !

(1) *Et que méconnoîtroit l'œil même de son père.*

Racine enchérit ici sur l'idée d'Euripide , qui fait dire à Médée par un confident , que Creuse est tellement défigurée par les tourmens dans lesquels elle est expirée , *qu'elle n'est plus reconnoissable qu'aux yeux de son père.* Médée , acte V. scène 1.

On est assez d'accord à présent sur les beautés et les défauts de ce récit. Ce n'est pas le gouverneur désolé d'Hippolyte qui vient témoigner à Thésée une douleur avare de paroles ; c'est le poëte qui use toutes ses couleurs dans un tableau qui sera toujours regardé comme un des plus beaux morceaux que nous ayons dans notre langue , quelque reprehensible qu'il soit. D'ailleurs , nous croyons que M. de Fénélon a justement observé que Théràmène , qui vient pour apprendre à Thésée la mort funeste de son fils , ne devoit dire que ces deux mots , et manquer même de force pour les prononcer distinctement : *Hippolyte est mort ; un monstre , envoyé du fond de la mer par la colère des dieux , l'a fait périr. Un tel homme , ajoutet-il , saisi , éperdu , sans haleine , peut-il s'amuser à faire la description la plus pompeuse et la plus fleurie de la figure du dragon ?* Réflexions sur la grammaire , pag. 100 , édit de 1717.

Ovide n'est pas plus excusable : il fait faire , dans ses métamorphoses le récit de toute cette aventure par Hippolyte lui-même métamorphosé en un personnage appelé Virbius. Ce morceau est cependant curieux par le rapport qu'il a avec le récit de Racine.

A quels

A quels mortels regrets ma vie est réservée !

T H É R A M È N E.

La timide Aricie est alors arrivée.

Elle venoit, seigneur, fuyant votre courroux,

A la face des dieux l'accepter pour époux.

Elle approche ; elle voit l'herbe rouge et fumante ;

Elle voit (quel objet pour les yeux d'une amante !)

Hippolyte étendu , sans forme et sans couleur.

Elle veut quelque tems douter de son malheur ;

Et ne connoissant plus ce héros qu'elle adore ,

Elle voit Hippolyte , et le demande encore.

Mais , trop sûre à la fin qu'il est devant ses yeux ,

Par un triste regard elle accuse les dieux ;

Et froide , gémissante , et presque inanimée ,

Aux pieds de son amant elle tombe pâmée.

Ismène est auprès d'elle ; Ismène , toute en pleurs ,

La rappelle à la vie , ou plutôt aux douleurs.

Et moi , je suis venu , détestant la lumière ,

Vous dire d'un héros la volonté dernière ,

Et m'acquitter , seigneur , du malheureux emploi ,

Dont son cœur expirant s'est reposé sur moi.

Mais j'apperçois venir sa mortelle ennemie.

S C È N E D E R N I È R E .

PHÈDRE, THÉSÉE, THÉRAMÈNE,
PANOPE, *Gardes.*

T H É S É E .

HÉ bien ! vous triomphez , et mon fils est sans vie.
Ah ! que j'ai lieu de craindre ! et qu'un cruel soupçon ,
L'excusant dans mon cœur , m'alarme avec raison !
Mais , madame , il est mort ; prenez votre victime.
Jouissez de sa perte , injuste ou légitime.
Je consens que mes yeux soient toujours abusés.
Je le crois criminel , puisque vous l'accusez.
Son trépas à mes pleurs offre assez de matières ,
Sans que j'aie à chercher d'odieuses lumières ,
Qui , ne pouvant le rendre à ma juste douleur ,
Peut-être ne feroient qu'accroître mon malheur.
Laissez-moi , loin de vous , et loin de ce rivage ,
De mon fils déchiré fuir la sanglante image.
Confus , persécuté d'un mortel souvenir ,
De l'univers entier je voudrois me bannir.
Tout semble s'élever contre mon injustice.
L'éclat de mon nom même augmente mon supplice.
Moins connu des mortels je me cacherois mieux.
Je hais jusques aux soins dont m'honorent les dieux ;
Et je m'en vais pleurer leurs faveurs meurtrières ,
Sans plus les fatiguer d'inutiles prières.

Quoi qu'ils fissent pour moi , leur funeste bonté
Ne me sauroit payer de ce qu'ils m'ont ôté.

P H È D R E.

Non , Thésée ; il faut rompre un injuste silence.
Il faut à votre fils rendre son innocence. (1)
Il n'étoit point coupable.

T H É S É E.

Ah ! père infortuné !
Et c'est sur votre foi que je l'ai condamné !
Cruelle ! pensez-vous être assez excusée ?

P H È D R E.

Les momens me sont chers , écoutez-moi , Thésée.
C'est moi qui , sur ce fils chaste et respectueux ,
Osai jeter un vil profane , incestueux.
Le ciel mit dans mon sein une flamme funeste. (2)
La détestable Cœnone a conduit tout le reste.

(1) *Il faut à votre fils rendre son innocence* , etc.

Euripide n'a pas su ménager à Phèdre ce retour à la vertu ; elle prend le parti d'abrèger ses jours , mais en se donnant la mort elle commet un crime en pure perte pour elle. Sénèque a eu horreur d'employer un moyen aussi atroce ; il a imaginé de faire survivre Phèdre à l'accomplissement du vœu de Thésée ; c'est alors que , pressée par les cris de sa conscience , elle vient , mais trop tard , rendre l'innocence à la vertu soupçonnée.

(2) *Le ciel mit dans mon sein une flamme funeste*.

Dans Sénèque , la manière dont Phèdre découvre l'innocence d'Hippolyte , est bien plus chaude , plus vive et plus véhémence que dans Racine ; cependant cette scène n'est pas

Elle a craint qu'Hippolyte , instruit de ma fureur ,
 Ne découvrit un feu qui lui faisoit horreur.
 La perfide , abusant de ma foiblesse extrême ,
 S'est hâtée à vos yeux de l'accuser lui-même.
 Elle s'en est punie ; et , fuyant mon courroux ,
 A cherché dans les flots un supplice trop doux.
 Le fer auroit déjà tranché ma destinée :
 Mais je laissois gémir la vertu soupçonnée.
 J'ai voulu , devant vous exposant mes remords ,
 Par un chemin plus lent descendre chez les morts.
 J'ai pris , j'ai fait couler dans mes brûlantes veines
 Un poison que Médée apporta dans Athènes.
 Déjà jusqu'à mon cœur le venin parvenu ,
 Dans ce cœur expirant jète un froid inconnu.
 Déjà je ne vois plus qu'à travers un nuage ,
 Et le ciel et l'époux que ma présence outrage ;
 Et la mort , à mes yeux déroband la clarté ,
 Rend au jour qu'ils souilloient toute sa pureté.

P A N O P E .

Elle expire , seigneur!

plus intéressante dans l'un que dans l'autre , quoiqu'elle soit nécessaire au développement de l'action ; c'est qu'elle est déplacée chez les deux poètes , et qu'Hippolyte une fois mort , le spectateur ne prend plus d'intérêt aux regrets inutiles de Phèdre. On voit néanmoins avec plaisir , dans le poète latin , la peinture que fait cette femme incestueuse du trouble de son ame , quoiqu'on apperçoive très-bien que sa douleur est moins occasionnée par ses remords que par le désespoir de s'être privée de l'objet de sa passion.

T H É S É E.

D'une action si noire ,
Que ne peut avec elle expirer la mémoire !
Allons , de mon erreur , hélas ! trop éclaircis ,
Mêler nos pleurs au sang de mon malheureux fils.
Allons de ce cher fils embrasser ce qui reste , (1)
Expier la fureur d'un vœu que je déteste.
Rendons-lui les honneurs qu'il a trop mérités ;
Et pour mieux appaiser ses mânes irrités ,
Que , malgré les complots d'une injuste famille ,
Son amante aujourd'hui me tienne lieu de fille.

(1) *Allons de ce cher fils embrasser ce qui reste ,*

Ce vers contient une belle scène d'Euripide , dont Racine n'a point fait usage ; elle auroit produit cependant l'effet le plus attendrissant. *Voyez le précis de l'Hippolyte d'Euripide , pag. 212 et 215.*

F I N.

E X A M E N

D E P H È D R E.

R I E N de plus tragique , rien de plus intéressant qu'une femme tourmentée sans cesse par l'ascendant d'une passion violente qui la subjugue , et par l'impétuosité des remords qui la déchirent ; aussi le rôle de Phèdre est-il le plus beau qui ait jamais paru sur aucun théâtre.

Thésée , comme on l'a justement observé , condamne Hippolyte un peu trop légèrement ; la précipitation avec laquelle il le charge des imprécations les plus terribles , est d'autant plus étonnante que la vertu de ce jeune prince , sa haine pour les femmes , et les persecutions de sa belle-mère , étoient des raisons assez fortes pour empêcher Thésée de le condamner sans l'entendre. Le rôle d'Hippolyte n'est pas non plus sans défauts ; l'amour que Racine lui a donné pour Aricie ne produit aucun effet. Il est vrai que dans Euripide et Sénèque , ce rôle n'a pas plus de mouvement : mais au moins est-il conforme à la vérité de l'histoire. Le personnage de Thérémène est tout-à-fait inutile ; il ne paroît guères sur la scène que pour s'exprimer au premier acte , d'une manière contraire à son caractère , et pour faire ensuite , au cinquième , le récit le plus beau et le plus déplacé qui soit au théâtre. Le caractère d'Aricie est aussi

froid que celui d'Hippolyte ; comme elle n'a aucun intérêt à la passion de Phèdre , elle ne sert qu'à couper le fil de l'action , et qu'à détruire cette belle unité qui fait le charme de tout ouvrage dramatique. CEnone tient , à la vérité , beaucoup mieux au fond du sujet ; mais son caractère est si odieux qu'on ne le voit qu'avec peine. On n'est donc véritablement touché , ému qu'à l'arrivée de Phèdre : ce rôle , en effet , est un chef-d'œuvre de force , de génie et d'adresse ; c'est encore un modèle parfait de la manière dont on doit peindre les passions. Voilà ce qui regarde les caractères. Jetons maintenant un coup-d'œil sur la marche de la pièce.

Ce n'est qu'à la troisième scène du premier acte que commence l'exposition du véritable sujet de la pièce ; tout ce qui la précède ne sert qu'à préparer le spectateur à l'amour d'Hippolyte pour Aricie ; mais dès que Phèdre paroît , le spectateur prend aussitôt pour elle les mêmes sentimens que sa confidente ; il voit , avec la même inquiétude , son trouble , son épuisement , ses dégoûts pour la vie , l'horreur qu'elle ressent pour elle-même , ses retours continuels d'un objet à un autre ; il écoute , avec le même intérêt , les représentations qu'Enone lui fait ; il applaudit avec transport aux moyens qu'elle emploie pour lui faire avouer la cause de ses maux. L'appréhension que Phèdre témoigne d'avoir laissé deviner son secret par l'irrésolution de ses desirs , le saisissement que lui cause ensuite le nom d'Hippolyte , son embarras lorsqu'il faut déclarer la part

qu'il a aux tourmens qu'elle endure , ses retours sur les crimes de sa famille pour adoucir l'aveu qu'elle va faire du sien , son désespoir lorsque ce secret lui est échappé , enfin la manière dont elle se justifie , font de cette scène le tableau le plus vrai , le plus vif et le plus parfait qui soit sorti de la main d'aucun poëte.

Au milieu de cette situation désespérante , Phèdre apprend la mort de Thésée. Cette nouvelle paroît d'abord jeter un nouveau jour sur la triste destinée de cette princesse ; mais on lui annonce en même tems qu'Athènes est partagée sur le choix de celui qui doit succéder à Thésée ; on l'instruit aussi qu'Hippolyte est prêt de quitter Trézène pour aller se mettre à la tête d'un parti puissant qui doit le placer sur le trône d'Athènes. Œnone fait alors un dernier effort pour rappeler Phèdre à la vie ; elle lui représente qu'elle doit conserver ses jours pour l'intérêt de ses enfans , *etc.* Elle s'efforce aussi de la convaincre qu'après la mort de Thésée elle peut , sans crime , déclarer à Hippolyte l'amour qu'elle ressent pour lui. Ce moment est celui où l'action prend le plus de chaleur ; mais Aricie , qui n'a aucune part à la passion de Phèdre , refroidit entièrement le spectateur , en ouvrant le second acte. Hippolyte prolonge cette froideur par des galanteries tout-à-fait opposées à son caractère. Phèdre , que l'on a perdue de vue pendant cet intervalle , fait alors à Hippolyte cette belle déclaration d'amour , qui a toujours passé pour le morceau le plus sublime de la scène française.

Après une scène aussi belle , on ne conçoit pas trop comment Racine se soutiendra dans l'acte suivant ; mais la passion de Phèdre se replie en tant de manières , les remords dont elle est combattue sont si violens , son désespoir et sa rage sont si bien exprimés , le refus qu'elle fait de régner est si beau et si bien placé , l'impuissance où elle est de renoncer à l'objet de sa passion est si fortement motivée , les raisons qu'elle trouve de justifier l'horreur qu'elle lui a inspirée paroissent si naturelles et si vraies , les moyens qu'elle croit avoir trouvés de le ramener à elle sont si adroits , que le spectateur s'attache comme malgré lui à tout ce qu'elle dit.

Pour tenter un dernier effort auprès d'Hippolyte , Cœnone va lui proposer le sceptre et la couronne de Thésée. Ce roi , qu'on croyoit mort , arrive à Trézène. A cette nouvelle , l'embarras de Phèdre prend une autre face ; elle se représente Hippolyte instruisant Thésée de l'affreux secret qu'elle lui a confié , *etc.* Ses inquiétudes et ses terreurs sont si bien accumulées dans ce tableau , qu'elle remplit d'effroi le spectateur : le désordre et le trouble de son ame est si bien caractérisé , qu'elle semble le faire passer dans celle du spectateur.

Au milieu de ces reflux continuels d'amour et de haine , d'innocence et de remords , Thésée arrive sur la scène. Dans une autre situation , Phèdre auroit montré à son époux un empressement égal à la joie qu'il a de la revoir ; mais son cœur est si glacé par le sentiment de ses crimes , que tout ce qu'elle fait

se ressent du saisissement qu'elle éprouve : elle essaie de justifier la froideur avec laquelle elle reçoit Thésée ; mais elle se soustrait à sa vue avec tant de précipitation, que son éloignement, les raisons dont elle croit devoir le motiver, et les réponses équivoques d'Hippolyte, préparent comme naturellement ce père infortuné à croire tout ce qu'on va lui dire sur le compte de son fils.

Dans l'intervalle du troisième au quatrième acte, Œnone accuse Hippolyte. Thésée rentre avec elle sur le lieu de la scène ; il repasse les circonstances qui ont accompagné le crime de son fils ; il s'informe du tems où cet amour a commencé, du lieu où il en a fait la déclaration, *etc.* Enfin il se persuade si bien que l'embarras avec lequel Hippolyte s'est présenté devant lui, est l'effet des remords dont il est déchiré, qu'il ose à peine soupçonner qu'on l'ait accusé sans raison.

Hippolyte vient alors proposer à Thésée de l'unir à Aricie par les nœuds de l'hyménée ; mais l'horreur que témoigne Thésée en le voyant, les reproches qu'il lui fait, les imprécations dont il le charge, font expirer cet aveu dans sa bouche. Hippolyte prie son père de comparer sa vie avec le crime qu'on lui impute, *etc.* il essaie de jeter des soupçons sur la conduite de Phèdre : il irrite encore plus Thésée. Phèdre vient trouver son époux dans la vue de désavouer Œnone ; ce roi la prévient qu'Hippolyte aime Aricie. Phèdre renonce aussitôt au dessein qu'elle avoit formé de justifier Hippolyte. Cet endroit

est le seul de la pièce où l'épisode d'Aricie donne du mouvement à l'action. Phèdre ouvre cependant les yeux sur l'abîme qu'elle s'est creusé ; elle se replie sur sa situation : mais elle le fait d'une manière si forte , si vive et si sublime , que sa fureur , ses retours sur elle-même , ses imprécations et les reproches qu'elle adresse à sa confidente , forcent le spectateur à la plaindre malgré tous ses crimes.

Après un acte aussi plein et aussi beau , la pièce retombe dans la langueur , par un effet du peu d'intérêt qu'on prend à tout ce qui se rapporte au rôle d'Aricie. La scène inutile et froide , par laquelle commence le cinquième acte , est suivie d'une autre scène qui est également sans effet , parce qu'elle ne sert point au développement de l'action , et qu'elle prépare encore moins Thésée à la justification de son fils. Cependant Thésée croit appercevoir qu'on l'a trompé : il ordonne à ses gardes de faire venir Œnone. Phèdre veut mourir : Œnone s'est déjà précipitée dans la mer. Thésée craint que les dieux ne l'aient trop tôt exaucé ; il les prie de suspendre l'effet de leur vengeance. Dans le même instant Théramène vient lui raconter l'événement affreux qui a fait périr Hippolyte. Après ce superbe récit Phèdre arrive sur la scène ; elle avoue à Thésée qu'Hippolyte étoit innocent , *etc.* Elle expire enfin après avoir découvert tout le mystère de cette intrigue. Thésée quitte aussitôt la scène pour aller expier dans les bras d'Hippolyte l'imprudence de

ses vœux , et réparer , par l'adoption d'Aricie , la perte de son épouse et de son fils.

D'après le plan que Racine s'étoit tracé , nous croyons qu'il ne lui étoit guères possible d'éviter les défauts dans lesquels il est tombé ; nous pensons cependant qu'il auroit pu mettre dans le cinquième acte plus de chaleur et plus d'intérêt , éclairer Thésée d'une manière plus sombre et plus tragique , peindre avec des couleurs plus fortes le désespoir d'Hippolyte et l'embarras d'Aricie , donner en même tems plus d'énergie à la douleur de Thésée. Il auroit été à souhaiter , par exemple , qu'après les tentatives inutiles que devoit faire Aricie pour déterminer Hippolyte à tirer Thésée de son erreur , Aricie se fût chargée de le détromper ; qu'elle eût d'abord disposé Thésée à reconnoître l'innocence de son fils par des discours plus simples et moins équivoques ; qu'enfin au moment où ce fatal secret auroit été prêt de lui échapper , Phèdre eût achevé , par son aveu , la justification d'Hippolyte. Thésée auroit prié les dieux de suspendre l'effet de leurs promesses. Dans l'instant Théramène auroit apporté la nouvelle du malheur arrivé à Hippolyte ; par là , le développement de la pièce auroit été plus naturel , la gradation plus marquée , enfin tous les personnages auroient été dans une situation plus intéressante. Racine auroit pu faire entrer encore dans sa pièce la belle scène d'Hippolyte mourant , qui termine l'Hippolyte d'Euripide. Cette scène pathétique et

touchante auroit fait éprouver aux spectateurs cet attendrissement délicieux qui fait le charme des cœurs sensibles , au lieu qu'on ne sort ordinairement de cette pièce qu'avec un sentiment d'indignation qui refroidit l'ame , et qui ne lui fait goûter aucun plaisir.

P R É F A C E

D E S É D I T E U R S .

Nous terminons ce volume par le plan que Racine avoit fait du premier acte d'Iphigénie en Tauride. Ce fragment ne pouvoit être mieux placé qu'à la suite des pièces que ce poëte avoit plus particulièrement empruntées du théâtre des Grecs. M. la Grange-Chancel prétend que Racine renonça à traiter ce sujet, parce qu'il n'avoit pas de matière pour un cinquième acte. *Histoire du théâtre français*, tom. XIV. pag. 83.

I P H I G É N I E

E N T A U R I D E.

A C T E P R E M I E R.

S C È N E P R E M I È R E.

*I*PHIGÉNIE vient avec une captive Grecque, qui s'étonne de sa tristesse, et lui demande si elle est affligée de ce que la fête de Diane se passera sans qu'on immole aucun étranger. Tu peux croire, dit Iphigénie, si c'est là un sentiment digne de la fille d'Agamemnon; tu sais avec quelle répugnance j'ai préparé les misérables que l'on a sacrifiés depuis que je préside à ces cruelles cérémonies. Je me faisois une joie de ce que la fortune n'avoit amené aucun Grec pour cette journée, et je triomphois de la douleur commune qui est répandue dans cette île, où l'on compte pour un présage funeste de ce que nous manquons de victimes pour cette fête. Mais je ne puis résister à la secrète tristesse dont je suis occupée depuis le songe que j'ai fait cette nuit. J'ai cru que j'étois à Mycène dans la maison de mon père; il m'a semblé que mon père et ma mère nageoient dans le sang, et que moi-même je tenois un poignard à la main pour en égorger mon

frère Oreste. Hélas ! mon cher Oreste !..... Mais , madame , vous êtes trop éloignés l'un de l'autre pour craindre l'accomplissement de votre songe..... Et ce n'est pas aussi ce que je crains : mais je crains avec raison qu'il n'y ait de grands malheurs dans ma famille ; les rois sont sujets à de grands changemens. Ah ! si je t'avois perdu ; mon cher frère Oreste , sur qui seul j'ai fondé mes espérances ! car enfin , j'ai plus de sujet de t'aimer que tout le reste de ma famille ; tu ne fus point coupable de ce sacrifice où mon père m'avoit condamnée dans l'Aulide , tu étois un enfant de dix ans , tu as été élevé avec moi , et tu es le seul de toute la Grèce que je regrète tous les jours..... Mais , madame , quelle apparence qu'il sache l'état où vous êtes ? Vous êtes dans une île détestée de tout le monde : si le hasard y amène quelque Grec , on le sacrifie. Que ne renoncez-vous à la Grèce ? Que ne répondez-vous à l'amour du prince ?..... Eh ! que me serviroit de m'y attacher ? Son père Thoas lui défend de m'aimer ; il ne me parle qu'en tremblant ; car ils ignorent tous deux ma naissance , et je n'ai garde de leur découvrir une chose qu'ils ne croiroient pas ; car quelle apparence qu'une fille que des pirates ont enlevée dans le moment qu'on l'alloit sacrifier pour le salut de la Grèce , fût la fille du général de la Grèce ? Mais voici ce prince.

S C È N E I I.

Qu'avez-vous , prince ? D'où vient ce désordre et
cette

cette émotion?..... Madame, je suis cause du plus grand malheur du monde. Vous savez combien j'ai détesté avec vous les sacrifices de cette île; je me réjouissois de ce que vous seriez aujourd'hui dispensée de cette funeste occupation, et cependant je suis cause que vous avez deux Grecs à sacrifier..... Comment, seigneur?... On m'est venu avertir que deux jeunes hommes étoient environnés d'une foule de peuple, contre lequel ils se défendoient; j'ai couru sur le bord de la mer, je les ai trouvés à la porte du temple, qui vendoient chèrement leur vie, et qui ne songeoient chacun qu'à la défense l'un de l'autre. Leur courage m'a piqué de générosité, je les ai défendus moi-même, j'ai désarmé le peuple, et ils se sont rendus à moi. Leurs habits les ont fait passer pour Grecs, ils l'ont avoué : j'ai fremi à cette parole. On les a amenés malgré moi à mon père; et vous pouvez juger quelle sera leur destinée. La joie est universelle, et on remercie les dieux d'une prise qui me met au désespoir. Mais enfin, madame, ou je ne pourrai, ou je vous affranchirai bientôt de la malheureuse dignité qui vous engage à ces sacrifices. Mais voici le roi mon père.

S C È N E I I I.

Quoi, madame! vous êtes encore ici? Ne devriez-vous pas être dans le temple, pour remercier la déesse de ces deux victimes qu'elle nous a envoyées?

Allez préparer tout pour le sacrifice, et vous reviendrez ensuite, afin qu'on vous remette entre les mains ces deux étrangers.

S C È N E I V.

Iphigénie sort, et le prince fait quelques efforts pour obtenir de son père la vie de ces deux Grecs, afin qu'il ne les ait pas sauvés inutilement. Le roi le maltraite, et lui dit que ce sont là des sentimens qui lui ont été inspirés par la jeune Grecque; il lui reproche la passion qu'il a pour une esclave. Eh! qui vous dit, seigneur, que c'est une esclave? Eh! quelle autre qu'une esclave, dit le roi, auroit été choisie par les Grecs pour être sacrifiée? Quoi! ne vous souvient-il plus des habillemens qu'elle avoit lorsqu'on l'amena ici? Avez-vous oublié que les pirates l'enlevèrent dans le moment qu'elle alloit recevoir le coup mortel? Nos peuples eurent plus de compassion pour elle que les Grecs n'en avoient eu; et au lieu de la sacrifier à Diane, ils la choisirent pour présider elle-même à ces sacrifices. Le prince sort, déplorant sa malheureuse générosité qui a sauvé la vie à deux Grecs, pour la leur faire perdre plus cruellement.

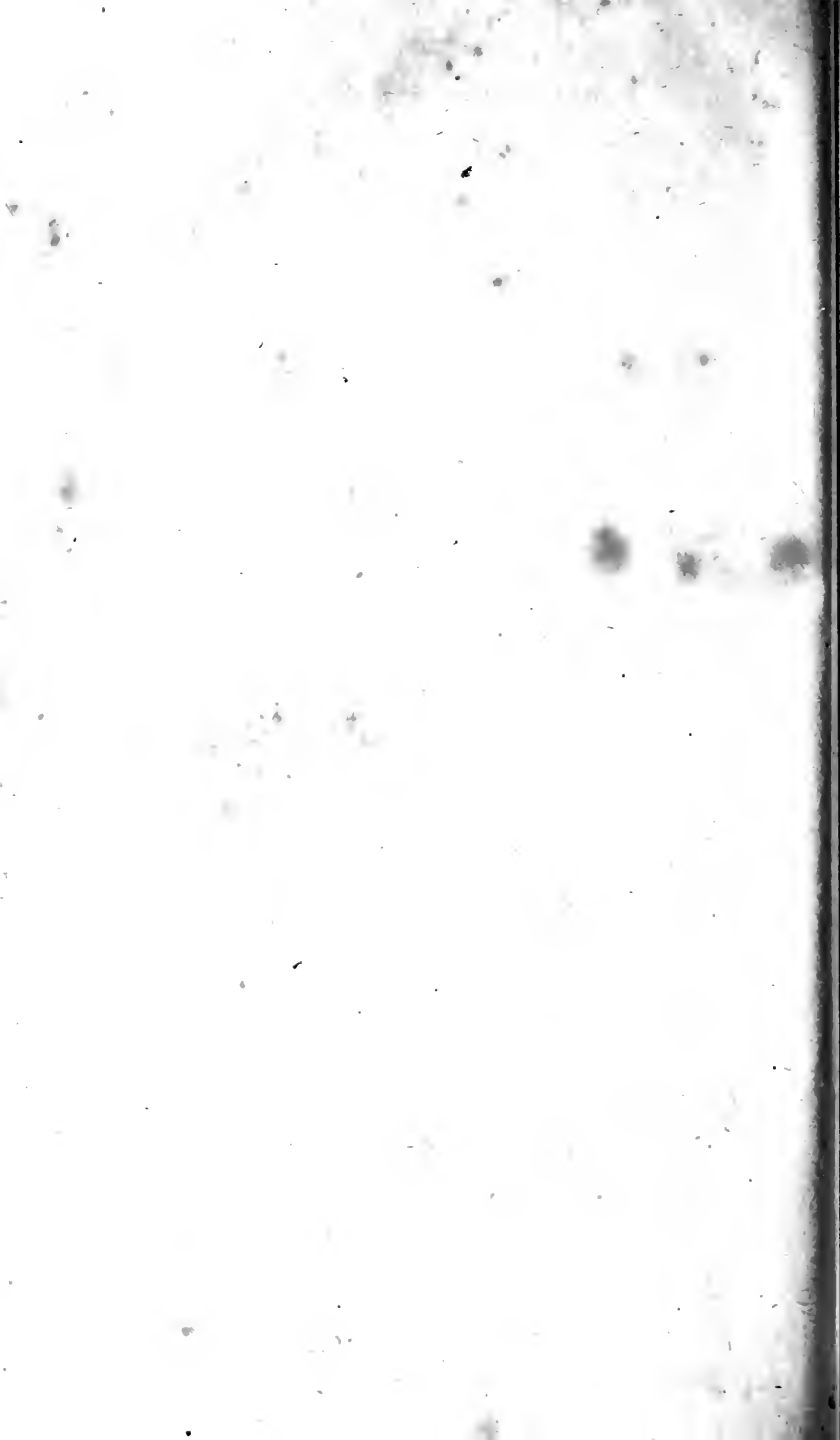
S C È N E V.

Le roi témoigne à son confident qu'il se fait violence en maltraitant son fils. Mais quelle appa-

rence de donner les mains à une passion qui le déshonore? Allons, et demandons à la déesse, parmi nos prières, qu'elle donne à mon fils des sentimens plus dignes de lui.

FIN DU TOME QUATRIÈME.







**La Bibliothèque
Université d'Ottawa**

Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinquante cents, plus deux cents pour chaque jour de retard.

**The Library
University of Ottawa**

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of two cents for each additional day.

--	--	--	--	--





